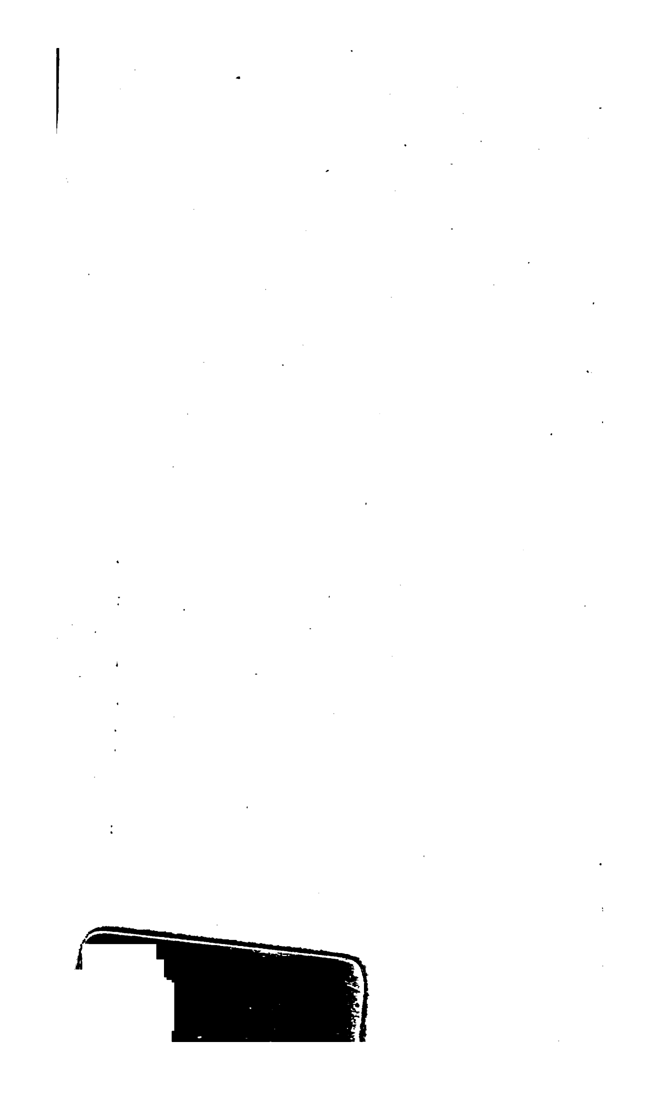
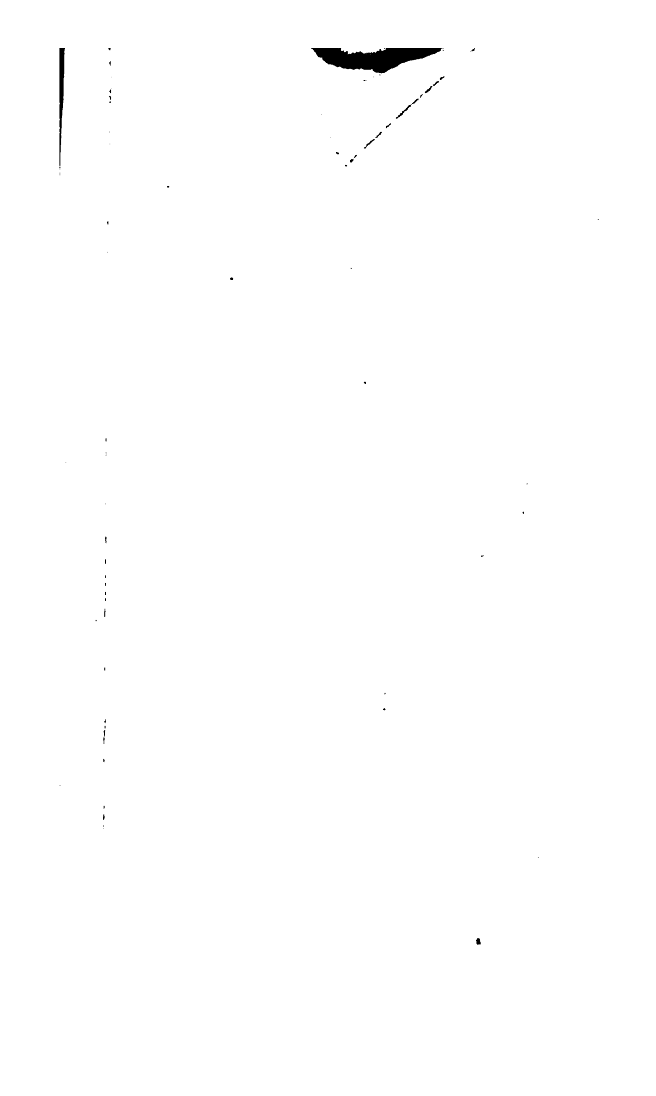



MONTAIGNE



ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

TOME I.

ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. Coste,

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A GENÈVE,
ET A PARIS.
Chez Volland, Libraire, Quai des
Augustins, N° 25.

M. DCC. LXXXIX.


32X312

PRÉFACE
DE
L'ÉDITEUR.

TOUS les bons esprits sont d'accord depuis long-tems sur le mérite des ESSAIS de *Montagne*. 1 Je ne prétends ni en faire l'éloge dans les formes, ni entrer dans sa discussion des Critiques qu'on en a faites. Je ne pourrois rien dire de nouveau sur le premier article : & je suis persuadé que ceux qui liront l'Ouvrage avec quelque application, seront aisément convaincus du peu de solidité de la plûpart de ces critiques.

Une chose sur quoi je ne puis m'empêcher de faire quelques réfle-

1 *L'Esprit de Montagne sera admiré pendant qu'il y aura des connoisseurs*, dit M. BAYLE dans son Dictionnaire, à l'article ERMITE, Rem. b Num. V. p. 1106. 3e édit. 1720.

cette aimable sincérité qui p
dans Montagne, ils n'ont pas n
le courage de fouiller dans les
de leurs cœurs pour se découvr
crettement à eux-mêmes leur
blesses, leurs légeretés, & les
tables motifs de leurs actions. C
là sans doute la raison pourquo
tant d'Ecrivains qui ont paru d
Montagne, & dont la plûpart
été que de fades imitateurs, (
c'est l'engeance qui a toujours a
dé le plus dans la Rèpublique
Lettres) il ne s'en est trouvé a
qui ait entrepris de marcher su
traces.

La chose est si remarquable,
le feu 3 DUC DE BUCKINGH
fameux par un discernement ex
& un jugement qu'on n'a ja
soupçonné d'avoir été offusqué
une vaine complaisance pour
préjugés mal fondés, en a pris o
sion de faire l'éloge de Monta

3 *Marquis de Normanby, &c.*

Après avoir parlé de CICERON & du Chancelier BACON, comme de deux excellens génies, dont la conduite n'eut gueres de rapport avec la sagesse qui brille dans leurs Ecrits, il dit que ces deux célebres Ecrivains auroient rendu beaucoup plus de service au Public s'ils eussent voulu lui exposer naïvement & en détail les véritables causes de cette contrariété. *Mais*, 4, ajoute-t-il, *nous ne devons point attendre ce degré de sincerité de la part d'aucun Ecrivain, excepté l'incomparable* Montagne, *qui apparemment sera toujours le seul de son espece. Je sais bien*, continue le Duc de Buckingham, *qu'on accuse Montagne de vanité, mais sans raison, à mon avis.* ----- *Et s'il est vrai qu'il n'en ait pas été tout-à-fait exempt, jamais personne n'a si bien*

---

4 But we must never expect so much sinceritu in any Writer except the incomparable *Montagne*, who is like to stand alone to all Posterity. *Essay on Authors* p. 266. Vol. II. of THE WORKS of JOHN SHEFFIELD, --- Duke of Buckingham.

su le déguiser : car toute sa v
s'étant bornée à lui faire publier
librement ses foiblesses & ses
fauts, que ses bonnes qualités,
une vanité d'un genre tout part
lier, & qui peut-être mériterо
autre nom.

Montagne ne parle pas avec m
de candeur de son Livre que d
même.

Outre les citations dont il l'a
richi, il confesse naïvement, qu
a inséré bien des raisons & des c
paraisons tirées d'Auteurs céle
dont il a caché les noms à dess
pour tenir en respect ces Cens
téméraires qui n'ont pas plutôt
les yeux sur un Livre nouveau q
songent à en faire la critique,
éloigné d'ailleurs de vouloir s'ap
prier les pensées d'autrui, *qu'il*
meroit quelqu'un, dit-il, 5 *qui le*
déplumer par clairté de jugem
Sans m'être beaucoup attaché à c

5 Tome IV. Liv. II. ch. x.

cher ses pensées étrangeres dont il embelli son ouvrage, j'en ai découvert un assez bon nombre, 6 mai plutôt par hasard, ou par reminiscence, que par cette espece de discernement que Montagne exige de ceux qui voudroient entreprendre de le *déplumer*.

Il nous dit 7 avec la même franchise, qu'*il entreprend à tous coups de s'esgaler à ses larrecins, d'aller pair à pair quant & eux. Mais c'est autant*, ajoute-t-il, *par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention.* En effet, son Livre est rempli de passages tirés des meil

---

6 Voyez Tome I. Liv. I. ch. xvj. note note 39., notes 42, 43, 44, 45, 46. ch. xxj. notes 2. Tome II. ch. xxiv, note 17. Tome III. L II. ch. j, note 7. note 14. ch. iij. notes 9, 1 11, 13, 14, ch. v. note 3. Tome IV. Liv. note 17. Tome V. Liv. II, ch. xij, note 148. n 421. Tome VII. Liv. III. ch. ij. note 7.

7 Tome II. Liv. I. ch. xxv. note 88. To VII. Liv. III. ch. v. note 2.

leurs Auteurs, qu'il s'est rendus
pres en leur donnant des sens
nouveaux, & souvent plus dé
& plus relevés que ceux qu'ils
dans l'original. Je ferois un L
au lieu d'une Préface, si j'allois
détailler ici toutes ces applica
ingénieuses. Un seul exemple,
du Ch. xxj. du premier Livre,
fira pour exciter la curiosité
Lecteurs qui ont du goût pour
sortes de recherches. Presque to
les pensées de ce Chapitre sont p
mot pour mot de SENEQUE; &
l'application qu'en fait Montag
il se trouve que de simples obse
tions de l'usage ordinaire de la
intéressent enfin toute la Nation.

Mais de ces mêmes citations d
Montagne a trouvé moyen d'
richir son Livre, on a pris occas
de décrier sa sincérité, dont on
peut le dépouiller sans défigu
entiérement son caractere « Si M
« tagne, dit-on, a su remplir

» Livre d'un si grand nombre de » citations, d'où vient qu'il se plaint » si souvent & si vivement de la » foiblesse de sa mémoire? D'où a-» t-il donc tiré tant de traits d'His-» toire, & tous ces beaux passages » dont il fait des applications si sin-» gulieres? N'est-ce pas sa mémoire » qui lui a fourni les noms de tant » de Philosophes, leurs propos sen-» tentieux qu'il nous cite à tout mo-» ment, & ces longues énuméra-» tions qu'il fait de leurs sentiments » sur les questions les plus délicates » de la Physique & de la Morale, » sur la nature de Dieu, sur l'es-» sence & l'immortalité de l'ame? » Pour répondre à cette objection, sans entrer dans des détails qui nous meneroient trop loin, on peut remarquer d'abord, que faute de mémoire, Montagne est tombé de tems en tems dans des méprises assez grossieres, comme lorsqu'il a pris 8

8 Tome IX. L. III, ch. xiij, note 4.

Crates pour Socrates, un certain 9 *Dyonisius* pour Diogene le Cynique, 10 *Heraclides Ponticus* pour Pythagore; & qu'il a fait dire 11 à *Thalès* le contraire de ce qu'il a dit, & quelquefois 12 à *Plutarque*, son plus familier ami, qu'il tenoit toujours auprès de lui, & dont il ne pouvoit se séparer dans le tems même qu'il vouloit 13 *se passer de la compagnie & souvenance de tout autre Livre.*

En second lieu, ce n'est point par un effort de mémoire, & dans le feu de la composition, que Montagne a embelli son Livre de toutes les citations qu'on y trouve présentement. Il les y a insérées, pour la plûpart, à loisir & à mesure qu'il

---

9 Tome I. L. II. ch. xxiv, note 21.
10 Tome II. L. I. ch. xxv, note 72.
11 Tome VII L. III. ch. v. note 6.
12 Tome V, L. II. ch. xij, note 255 & Tome VII, L. II, ch. xxxvij, note 9.
13 Tome VII, L. III, ch. v, note 74.

les rencontroit dans les livres qu'il avoit actuellement devant les yeux. Il ne faut, pour s'en convaincre, que parcourir les premieres Editions des *Essais*, où l'on ne trouve que très-peu de citations dans des Chapitres qui dans la suite en ont été tout chargés. Par exemple, dans le Chapitre xij. Liv. II. Tom. V. on voit un grand étalage des sentimens de tous les plus célebres Philosophes de l'antiquité sur la nature de Dieu ; mais il n'y en a pas un seul mot dans la premiere édition des *Essais*, imprimée à Bourdeaux en 1580, ni dans celle qui parut ensuite à Paris en 1588. Et tout le monde peut voir dans l'Edition que je donne présentement au Public, que Montagne a trouvé toutes ces pensées fort exactement expliquées dans *Ciceron*, d'où il lui a été fort aisé, sans aucun effort de mémoire, de les transporter dans son Livre.

Ici je ne puis me dispenser de

prendre connoiſſance d'une cenſure que Montagne a publiée fort naïvement contre lui-même, & ſur laquelle perſonne ne s'eſt jamais aviſé de le contredire; c'eſt ce qu'il dit de ſa maniere d'écrire à bâtons rompus, d'un ſtile découſu, mal lié, qui ne va 14 *qu'à ſauts & à gambades*, pour parler ſon langage.

La cauſe de ce défaut ne vient pas abſolument, comme on l'a cru juſqu'ici, du génie même de Montagne, qui l'a entraîné ſans raiſon d'un ſujet dans un autre, ſans qu'il ait pu donner plus d'ordre & de ſuite à ſes propres penſées: mais je ne ſais combien d'additions qu'il a faites çà & là dans ſon livre toutes les fois qu'on eſt venu à le réimprimer. On n'a qu'à comparer les premieres Editions des Eſſais avec les ſuivantes pour voir à l'œil, que ces fréquentes additions ont jetté beaucoup de déſordre & de confuſion

14 Tome VIII, L, III, ch ix.

dans des raiſonnemens qui étoient originairement fort clairs & très-bien ſuivis. Le ſtile de Montagne tel qu'il paroît dans les premieres Editions, & tel qu'il eſt dans les dernieres après avoir été gâté par ces additions, pourroit être comparé à un collier de perles, qui d'abord ſeroit composé de perles parfaitement rondes, & d'une égale groſſeur, & entre leſquelles on en mettroit enſuite d'autres d'une rondeur auſſi parfaite, mais beaucoup plus groſſes. Ces dernieres perles en augmentant le prix du collier lui feroient perdre une bonne partie de ſa beauté. Il en eſt de même de la plûpart des penſées que Montagne a inſérées de tems en tems dans ſon livre. On ſeroit fâché de les perdre quoiqu'elles le défigurent en pluſieurs endroits, de la maniere dont elles y ſont enchâſſées. Parce que Montagne voyoit ſans peine la liaiſon de ſes premieres penſées malgré ce

qu'il mettoit entre deux, il comptoit qu'un Lecteur attentif la verroit aussi bien que lui. Mais quelquefois il ne reste de cette liaison que des traces si légeres & si peu marquées, qu'on ne sauroit l'appercevoir qu'en consultant les plus anciennes Editions. C'est dequoi l'on peut voir un exemple très-remarquable au Tome V. L. II. Ch. xij. note 176. & l'on en trouvera dans les notes plusieurs autres, dont une discussion plus particuliere seroit ici fort désagréable, & m'engageroit dans une excessive longueur.

Il me reste à faire voir en peu de mots les avantages de cette Edition, sur toutes celles qui ont paru jusqu'ici.

De toutes les anciennes Editions des ESSAIS, il n'y en a aucune d'autentique que celle de *L'Angelier*, publiée à Paris 15 en 1595, sur

15 *Avec l'Extrait du* Privilege du Roi, *donné à Paris le quinzieme jour d'Octobre* 1594.

une copie, *trouvée après le décès de l'Auteur*, comme on l'assûre positivement dans le titre, *& qui avoit été revue & augmentée d'un tiers plus qu'aux précédentes éditions*. Et c'est précisément d'après cette même édition que j'ai fait imprimer celle-ci, sans m'être servi de celles qui ont paru depuis, que pour corriger de pures fautes d'impression. A mesure que ces dernieres éditions sont plus récentes, on y a fait de plus grands changemens dans le stile : mais comme je me suis fait une loi de donner le livre de Montagne, tel qu'il nous l'a laissé lui-même, je n'ai admis aucune de ces prétendues corrections de langage, qui souvent ne servent qu'à énerver la pensée de Montagne, & quelquefois lui font dire 16 tout le contraire de ce qu'il avoit dit.

Dans l'édition de 1595, que j'ai exactement suivie pour le texte, il

16 Par exemple, Tome III, L. II, ch ij, note 31.

n'y a ni la traduction des passages Grecs, Latins & Italiens, cités par Montagne, ni l'indication des sources d'où ces passages ont été pris: deux choses pourtant assez nécessaires, dont Mademoiselle de Gournay voulut embellir l'édition des Essais qu'elle donna en 1635, & qu'on trouve dans les éditions suivantes avec toutes les méprises du premier Auteur, qui rendent ce travail fort inutile.

I. Pour commencer par l'article des citations, Mademoiselle de Gournay nous assure fort expressément dans la Préface qui est au devant de son édition des Essais, de 1635; qu'un inconnu s'étant avisé de citer une partie des Auteurs dont Montagne avoit rapporté les propres paroles, elle corrigea toutes les erreurs qu'il avoit commises, & augmenta la liste de ces Auteurs d'une bonne moitié, de sorte qu'il ne restoit qu'*environ cinquante passages*

dont elle n'avoit pu découvrir la ſource. Voici ſes propres termes que je ne puis me diſpenſer de citer : *Quant aux noms des Auteurs cités*, dit-elle, *qui ſe voyent ici*, (dans l'édition de 1635) *ou qui pourront ſe voir encore en quelques impreſſions, j'ai revu & confronté ſur leur texte tous ceux qu'un inconnu y avoit appliqués; retenu les vrais, rejetté les faux, augmentant ces véritables d'une moitié : ſi bien qu'il ne reſte pour ce regard qu'environ cinquante vuides ou noms à remplir, en ce plantureux nombre de près de douze cent paſſages. C'eſtoit pourtant une aſſez épineuſe difficulté que de trouver la ſource d'une bonne partie des authorités de ce Livre, l'Autheur en ayant parfois meſlé deux ou trois enſemble, parfois donné tour de main de ſa façon à quelque autre, qui les rend de plus obſcure recherche. Quoi que ce ſoit, je ne me fuſſe jamais demeſlée de leur queſte, ſi des perſonnes*

d'honneur & doctes ne m'eussent presté la main. Qui ne croiroit après cela que la source de la plûpart des citations de Montagne a été fidélement indiquée par la Demoiselle de Gournay ? Il est pourtant vrai que son *inconnu & ces personnes d'honneur & doctes* qui l'assisterent dans la découverte des Auteurs cités par Montagne, lui fournirent une liste très-imparfaite, toute pleine de citations fausses, ou entiérement inutiles : car fort souvent on n'y trouve que des noms d'Auteurs dont on n'a point désigné les ouvrages, comme *Livius*, *Petrarque*, &c. quelquefois pour un même passage on y cite tout à la fois *Ciceron ou Séneque*, *Tibulle ou Properce* : souvent deux passages dont l'un appartient à Ciceron, l'autre à Séneque, y sont attribués tous deux tantôt à *Séneque*, & tantôt à *Ciceron* : on y donne à *Plaute* un passage de Lucrece ; à *Virgile* des vers de Lucain, & à *Lucain* des vers de Vir-

gile: & quelquefois on met ſur le compte d'*Ennius*, de *Virgile* & d'*Ovide* des vers d'un Poëte moderne. Obligé par toutes ces mépriſes de compter pour rien cette liſte, je n'ai jamais marqué la ſource d'aucun paſſage qu'après l'avoir vu de mes propres yeux dans l'Auteur original: & par mes recherches & celles de quelques Savans que je n'ai jamais conſultés envain, j'ai enfin tout découvert à dix ou douze paſſages près, de très-petite importance.

Quelque vetilleux que ſoit ce travail je m'en ſuis fait un plaiſir, parce qu'il m'a paru fort néceſſaire: car comme Montagne a rempli ſon livre de paſſages des meilleurs Auteurs qu'il détourne ſouvent de leur premier ſens pour s'en ſervir à exprimer plus agréablement & plus fortement ſes propres penſées, on ne ſauroit pénétrer l'artifice & la beauté de ſes applications, qu'en

examinant les passages mêmes dans leur source. Mais qui s'aviseroit d'aller déterrer deux ou trois vers de *Virgile*, un hémistiche de *Lucrece*, ou de *Catulle*, quelques périodes de *Séneque*, ou de *Ciceron*, un trait de *Salluste*, ou de *Tite-Live*, si l'on ne lui indiquoit précisement où il pourroit les trouver?

II. Une traduction fidelle des passages Grecs, Latins & Italiens, cités par Montagne, n'étoit pas moins nécessaire. Mademoiselle de Gournay s'étoit encore chargée de ce travail, mais en l'examinant de près, je m'apperçus bientôt qu'il me seroit plus aisé de faire une tra-traduction toute nouvelle que de réformer celle de Mademoiselle de Gournay: outre que de mon françois mêlé avec celui de cette Dame il n'en pouvoit résulter qu'une bigarrure très-ridicule. Je prierai ici nos Censeurs de livres de se souvenir que Montagne ayant prêté des

des ſens tous nouveaux à pluſieurs paſſages que je mets en françois, j'ai été obligé de tranſmettre les idées de Montagne dans ma traduction, ſans conſidérer ſi elle s'accorderoit ou non avec la penſée des Auteurs dont Montagne a emprunté les paroles.

III. Un avantage tout particulier que cette édition aura ſur toutes les éditions précédentes, c'eſt la vérification d'un grand nombre de faits hiſtoriques dont Montagne a orné ſon livre, ſans nommer les Auteurs d'où il les a tirés. J'en remarquai d'abord quelques-uns qui ſe préſenterent comme d'eux-mêmes: & dans la ſuite je me fis une affaire d'en noter tout autant que j'en pourrois découvrir. Inſenſiblement cette recherche a produit une eſpece de critique aſſez étendue de Montagne: car en examinant la ſource où il avoit puiſé, j'ai découvert pluſieurs

méprises qu'il a faites, soit pour n'avoir pas bien compris les Auteurs qu'il copioit, ou pour avoir mal retenu leurs pensées. Et afin de faire voir à l'œil, & son exactitude, & ses méprises, qui dans le fond ne sont pas en si grand nombre, ni si grossieres qu'on n'en trouve tout autant, & à peu près du même genre, dans les plus célébres Ecrivains, les *Saumaises*, les (17) *Grotius*, &c. je cite au bas des pages, les propres paroles des Auteurs sur des faits de quelque importance, sans les traduire, lorsqu'elles ne disent que ce que Montagne a déjà dit en françois, & toutes les fois qu'elles contredisent ce qu'a dit Montagne, j'en donne une traduc-

17 Voyez la Préface que M. Barbeyrac a mise au devant de son excellente traduction du *Droit de la Guerre & de la Paix*, pages 22, 23, & en je ne sais combien d'endroits de son Commentaire sur cet Ouvrage.

tion exacte, dont je me sers pour faire sentir la contradiction.

IV. Cette Edition est encore augmentée d'un petit Commentaire, qui consiste dans une courte paraphrase des endroits de Montagne, dont le sens ne se présente pas aisément à l'esprit, & dans une explication de tous les mots surannés, qui sont présentement hors d'usage. Mais étoit-ce la peine, diront nos *Virtuoses*, de s'arrêter à si peu de choses ? Je sais que tout cela doit être compté pour rien par des gens comme eux, pour qui tout est clair & de plein-pié dans les Livres. Mais ces Messieurs devroient considérer, que comme c'est leur petit nombre qui les rend si respectables dans le monde, un Livre qu'on n'écriroit que pour eux, ne seroit pas d'un grand usage au reste des hommes.

V. Pour les *Indices* de cette Edi-

tion qui sont tous nouveaux, je n[e] prétends pas les garantir comple[ts] (& je ne sais si l'on en fera jama[is] de tels d'un Livre écrit du stile d[es] Essais de Montagne) mais j'ose di[re] qu'on n'y verra rien d'absolume[nt] inutile, & qui ne soit assez inté[-] ressant.

VI. En récompense, on trouve[ra] à la fin du neuvieme Volume quel[-] ques *Lettres de Montagne*, dont [il] y en a une qui a été communiquée en Manuscrit par M. Van Papen-broek, savant Magistrat, ancien Pré-sident des Echevins d'*Amsterdam*. La derniere est au devant de la *Théo-logie naturelle* de RAYMOND SE-BONDE, traduite en françois par Montagne, & les cinq premieres sont tirées d'un petit Livre fort rare, composé de quelques pieces posthume d'*Estienne de la Boëtie*; que Montagne fit imprimer en 1571, environ neuf ans avant la premiere

édition de ses Essais. C'est Mr. le Chevalier *Stanlay* qui, en me faisant connoître ce Livret, me l'a communiqué fort obligeamment, pour en extraire tout ce qui pourroit servir à mon dessein. La cinquieme Lettre où Montagne raconte les particularités les plus remarquables de la maladie & de la mort d'*Etienne de la Boëtie*, son intime ami, suffit pour faire voir qu'il pouvoit écrire d'une maniere très-suivie & très-réguliere, lorsqu'il vouloit s'en donner la peine. On verra dans les autres Lettres l'air libre & naturel qui convient à ce genre d'écrire, & au génie de Montagne.

En finissant, il ne sera pas inutile, à mon avis, de remarquer que Montagne, né en 1533 a vécu sous les Regnes de *François* I, *Henri* II, *François* II, *Charles* IX, *Henri* III,

& *Henri* IV, étant mort en 1592, le treizieme de Septembre, âgé de 59 ans, ſept mois & onze jours.

A LONDRES,

le 19 *Mars* 1724.



AVIS SUR L'ÉDITION de 1745.

VOICI une nouvelle édition que je donne des Essais de Montagne. La premiere publiée à Londres en 1724. est moins parfaite que la seconde qui parut en 1725 à Paris. La troisieme que je fis imprimer à la Haye en 1727, eut quelques avantages sur celle de Paris ; & celle-ci qui, selon toutes les apparences, sera la derniere que je publierai, l'emporte de beaucoup sur celle de la Haye. Je l'ai revue & corrigée avec tout le soin dont je suis capable.

En examinant le texte avec une attention plus particuliere, j'y ai trouvé des fautes qui m'avoient échappé : chemin faisant j'ai découvert de nouvelles

ſources où Montagne avoit puiſé, & qui m'ont obligé de relever quelque mépriſes qu'il a faites, ou faute d'attention, ou faute de mémoire : & dans cette recherche je me ſuis trouvé coupable moi-même d'avoir critiqué deux ou trois fois Montagne fort mal-à-propos. Charmé de cette découverte, j'ai fait à Montagne toute la ſatisfaction qui lui eſt due.

Ce qui diſtinguera plus viſiblement encore cette *derniere édition* de toutes celles qui ont paru juſqu'ici, c'eſt le ſoin que j'ai pris d'expliquer tous les mots & toutes les expreſſions qui m'ont paru pouvoir faire la moindre peine à ceux qui ne ſont pas accoutumés au langage de Montagne, fort différent en bien des endroits de celui que nous parlons aujourd'hui. Parmi ces mots il s'en trouve quelques-uns que Montagne a employés ſans trop conſulter l'uſage, ce qui lui arrive très-rarement ; & quelquefois tout occupé des choſes, il ſe ſert des mots qui lui paroiſſent les plus propres à peindre les idées qu'il a dans l'Eſprit, juſqu'à oublier, ou négliger de les conſtruire ſelon les regles les plus communes de la Grammaire. Pour redreſſer ces dernieres mépriſes, un Commentateur purement grammatical

doit être extrêmement attentif pour ne pas faire dire à Montagne tout autre chose que ce qu'il a voulu dire, & fort équitable pour ne pas donner dans des critiques trop subtiles & trop vétilleuses, que le stile de son siecle, qu'il n'est pas permis de perdre de vue, n'autorise en aucune maniere. Tout cela est détaillé, par occasion, dans de courtes remarques sur la signification des mots, & sur les expressions & la maniere dont elles sont arrangées par Montagne, ce qui m'engage quelquefois dans des discussions très-minces & fort frivoles en apparence. Si ces *Discussions* ne sont pas du goût de tout le monde, comme j'ai sujet de le croire, je me flatte que les Dames & les Cavaliers les excuseront tout au moins sur l'intention que j'ai eue de leur faciliter par-là la lecture d'un Auteur qu'ils estiment, & qui peut de tems en tems les amuser fort utilement. L'obscurité de certains mots, & l'embarras de quelques expressions mal rangées les a souvent dégoûtés de cette agréable lecture; & présentement, à la faveur d'un petit nombre de Remarques, ils trouveront Montagne tout aussi aisé à entendre que *la Princesse de Cleves*.

Et ici je suis obligé de déclarer à

ceux qui jetteront les yeux ſur ces Remarques purement grammaticales, que je ne les ai point faites pour corriger le ſtile de Montagne, mais uniquement pour leur procurer le plaiſir de lire ſans peine ſon Ouvrage. Le ſtile de Montagne eſt tout auſſi brillant, tout auſſi juſte dans les paſſages que j'ai trouvé à propos d'éclaircir, que dans tous les autres : & pour l'ordinaire, les éclairciſſemens que je leur prête, plus longs & moins vifs, les dépouillent de la naïveté, de la vivacité, & des graces qu'ils ont dans l'Original. J'ai eu beau me donner la torture pour trouver des équivalens, j'ai preſque toujours ſenti qu'il m'étoit impoſſible d'en venir à bout, comme il me ſeroit aiſé de le faire voir à l'œil par quantité d'exemples. En voici un qui me vient dans l'eſprit; & qui ſuffira, je penſe, pour vous faire entendre nettement ma penſée. Montagne s'étant aviſé de parler en termes magnifiques de ces *Ames vénérables*, qui *élevées par ardeur de dévotion à une conſtante & dévotieuſe méditation des choſes divines*, & goûtant ſur la terre les délices du Ciel, dédaignent les ſoins des commodités les plus néceſſaires à la vie, il nous dit tout d'un coup : *Entre nous, ce ſont choſes que j'ai touſjours veues de*

singulier accord ; les opinions supercélestes, & les mœurs souterraines : Ayant cru que certaines personnes pourroient être arrêtées par le mot de *souterraines*, je l'ai expliqué par ceux-ci, *très corrompues, infernales*. C'est-là sans doute ce que Montagne a voulu dire. Mais comme le commentaire, d'un ton trop haut & trop grave, ne peut s'accorder avec le ton plaisant & enjoué de Montagne, il est visible, que pour entrer finement dans sa pensée, il faut abandonner l'explication grammaticale, & revenir au mot de *soûterraine* qui moins déterminé, & par conséquent un peu obscur, sert par cette obscurité même à soutenir, ou, pour mieux dire, à relever le tout ensemble. Mon Commentaire grammatical ne doit donc être regardé que comme ces échaffaudages qu'on jette par terre après que le peintre s'en est servi à orner les plafonds d'un Palais, ou le Dôme d'une Eglise. Avez-vous lu les explications de quelques mots surannés que vous n'entendiez point, oubliez-les pour retourner à Montagne, & vous livrer au plaisir de le lire lui-même ; ses expressions une fois connues, vous trouverez qu'elles présentent à l'Esprit des images aussi justes, aussi charmantes que les mots du plus beau François de nos

jours ; & souvent même que nos plus beaux mots François ne peignent point si brievement & d'une maniere si vive & si naturelle que plusieurs termes très-communs & très-usités du tems de Montagne, qui leur donne des graces toutes particulieres par l'usage qu'il en sait faire :

Tantum de medio sumptis accedit honoris.

Montagne uniquement occupé du soin de bien penser, s'embarrassoit si peu du stile, qu'il le comptoit presque pour rien. *La plupart de ceux qui me hantent,* * disoit-il, *parlent de mesme les Essais : je ne sçay s'ils pensent de mesme.* Il ne s'agit plus aujourd'hui de parler comme les Essais : mais si nous avons envie de les lire, il nous importe d'entendre si bien le langage de Montagne que nous puissions pénétrer la meilleure partie des choses qu'il a voulu nous apprendre.

Il est tems de passer à ce qui me reste à dire sur cette nouvelle édition du Livre de Montagne. Dans celle qui fut faite à Paris en 1725, il y a des pieces qui n'avoient jamais paru dans aucune des éditions précédentes ; & quelques autres que j'avois trouvé à propos

* Liv. II, ch. XXV.

d'exclure de l'édition de Londres, de 1724. Elles sont toutes dans cette nouvelle édition.

Tout ce que j'avois retranché, c'est *l'Épître* que Mademoiselle de Gournai adressa au Cardinal de Richelieu en lui dédiant l'édition des *Essais* de 1635. La *Préface* qu'elle mit à la tête de cette édition, & *un Abrégé de la Vie* de Montagne, *extraict de ses propres Ecrits.*

L'Epitre qui est courte & assez bien tournée, fait honneur à Montagne, & mérite par conséquent d'être constamment jointe à son ouvrage. On y voit que le Cardinal de Richelieu *aida* Mademoiselle de Gournai *par sa libéralité, à mettre au jour* la plus parfaite édition des Essais qui eût encore paru : preuve authentique de l'estime que ce fameux Cardinal faisoit du livre de Montagne.

La Préface que Mademoiselle de Gournai mit audevant de son édition des Essais de 1735, ne mérite pas moins d'être conservée que son Epitre au Cardinal de Richelieu. & je conviens absolument que j'avois eu tort de la supprimer. L'aiant d'abord confondue avec une longue préface que je trouvai à la tête de l'édition des *Essais*, publiée en 1595, & qui me parut assez mal digérée, je crus faire grace à Mademoiselle de Gournai d'ex-

clure sa Préface de mon édition de Londres, ou pour mieux dire, je me crus indispensablement obligé de la retrancher après avoir vu dans une édition des Essais publiée à Paris en 1602, chez Abel l'Angelier, un petit Avertissement où cette Demoiselle retractoit expressément la Préface qu'elle avoit mise au devant de l'édition de 1595. Ses paroles méritent d'être rapportées. LECTEUR, dit-elle, *si je ne suis assez forte pour escrire sur les* Essais, *au moins suis-je bien assez généreuse pour advouer ma foiblesse, & te confesse que je me retracte de cette Préface que l'aveuglement de mon aage, & une violente fievre d'ame me laissa n'a guere eschapper des mains, lorsqu'après le deceds de l'Auteur, Madame de Montagne sa femme me les feit apporter pour estre mis au jour enrichis des traits de sa derniere main. Si je me renforce à l'avenir*, ajoute-t-elle, *je t'en dirai, sinon ce qu'il faudroit, au moins ce que je sçai.* Dans la suite, Mademoiselle de Gournai, *s'étant renforcée* en effet, comme elle l'avoit espéré, publia en 1635, à la tête d'une très-belle édition des Essais, * une nouvelle Pré-

* J'en excepte un élòge extravagant, qu'elle y fit du livre de Montagne, & dont je montre le ridicule en deux mots, en faveur des jeunes-gens

face, écrite d'un stile assez naturel, & qui contient plusieurs bonnes réponses à des objections qu'on avoit faites contre le livre & la personne de Montagne : objections qui ont été souvent renouvellées depuis & qu'on renouvelle encore tous les jours. Cette Préface vaut sans doute la peine d'être lue, comme a remarqué Mr. Bayle. 1 Je la remets avec plaisir dans cette édition, ne l'ayant retranchée de celle de Londres que pour avoir jugé par le commencement qui est le même dans les deux Préfaces, que la derniere étoit la même, à quelques additions près, concernant l'édition de 1635, que celle qui avoit paru à la tête des *Essais*, en 1595, & qui avoit été proscrite par son Auteur en 1602.

Quant à l'*Abrégé de la Vie de Montagne*, extrait en propres termes de ce que Montagne a dit de lui-même dans ses *Essais*, je ne retracte point le jugement que j'en ai 2 déjà fait ; & si je consens présentement qu'on le réimprime, ce n'est qu'à cause de deux Epitaphes qui en font en quelques maniere la conclu-

---

qui se laissent trop facilement éblouir par des hyperboles excessives.

1 Dans son *Dictionnaire*, à l'Article GOURNAY. Rem. [A] pag. 1292. edit. de 1720.

2 Ci-dessus, *Préface de l'Editeur*.

sion, l'une en prose Latine, & l'autre en vers Grecs, gravées toutes deux sur le tombeau de Montagne dans dans l'Eglise des PP. Feuillans à Bourdeaux, & imprimées pour la premiere fois dans l'édition des Essais, publiée à Paris en 1725, avec une traduction de l'Epitaphe Grecque en vers Latins, par M. *de la Monnoye*.

Vous trouverez aussi dans cette édition tout ce qui a paru pour la premiere fois dans l'édition faite à Paris en 1725, savoir, *les Jugemens & les Critiques* de plusieurs Auteurs célebres sur les *Essais*; & deux nouvelles *Lettres de Montagne*, tirées d'un exemplaire des Œuvres posthumes de *la Boëtie*, que Montagne augmenta en 1572 d'un *Recueil de vers François* composés par son ami, & de ces deux Lettres, dont la premiere n'est qu'un Avis au Lecteur concernant ce Recueil, & l'autre une espece d'Epitre dédicatoire, où après avoir exalté les belles qualités de son ami *la Boëtie*, il fait en peu de mots l'éloge de ces *Poësies Françaises*.

On peut voir en général par la longue liste des *Jugemens & des critiques sur les Essais de Montagne*, « QUE Montagne » a eu des approbateurs & des Censeurs » très-célebres; que souvent les uns » l'ont loué des mêmes choses dont il a

» été vivement censuré par d'autres ; qu'à
» tout prendre il a toujours été fort estimé
» en France ; & que les plus rigides Cen-
» seurs ont été comme forcés d'admirer les
» charmes inimitables de son style, la pé-
» nétration, la délicatesse & la vivacité de
» son génie. »

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion plus exacte de tous ces *Jugemens*. Chacun peut le faire selon sa capacité, & en comparant les raisons qu'on y étale pour & contre le Livre de Montagne. Mais je ne saurois m'empêcher de prendre connoissance du procédé de quelques-uns de ses plus graves Censeurs, qui, non contens de critiquer son Livre, ont pris à tâche de décrier sa personne, à l'occasion de ce qu'il n'a pas dit, mais qu'il auroit dû dire, s'il faut les en croire. *Balzac*, le discret Balzac qui s'est plaint si éloquemment de ses Censeurs, a donné le premier dans cette fausse & maligne critique : & 3 des Dévots d'un caractere distingué n'ont pu s'abstenir d'enchérir sur lui en le copiant. *Vous souvient-il*, dit d'abord Balzac en parlant des Essais de Montagne, *du manquement qu'y trouve ce galant homme qui étoit de notre conversa-*

3 *Messieurs du Port-Royal*.

tion, & qui eût bien voulu que Montagne étant lui-même son Historien, n'eût pas oublié qu'il avoit été Conseiller au Parlement de Bourdeaux? Il nous disoit ce galant homme (introduit historiquement, ou par figure de Rhétorique) *qu'il soupçonnoit quelque dessein en cette omission: & que Montagne avoit peut-être appréhendé que cet article de Robe longue ne fît tort à l'épée de ses prédécesseurs, & à la noblesse de sa Maison. Nous ne fûmes pas de ce sentiment ni vous ni moi, &c.* Mais si ce soupçon lui paroît mal fondé, pourquoi s'avise-t-il de l'insérer dans une Dissertation qu'il destine au Public? La vérité est que Balzac n'étoit pas fâché de donner quelque crédit au soupçon de ce *galant homme*: car il ajoute immédiatement après, *Soit dessein, soit oubli qui nous prive de cette partie de sa vie, j'ai toujours bien de la peine à m'en consoler. — J'eusse bien mieux aimé qu'il nous eût conté des nouvelles de* son Clerc, *qui ne s'appelloit point en ce temps-là* Sécrétaire, *que de son Page.*

Cette censure toute frivole qu'elle est, a été relevée comme une preuve solide de la vanité de Montagne. *Un* 4 *Auteur célebre*, nous dit-on dans l'ART DE PEN-

4 *Balzac*, qu'on nomme expressément à la marge, de l'*Art de penser*.

SER, *remarque agréablement que Montagne ayant eu soin fort inutilement de nous avertir en deux endroits de son Livre, qu'il avoit un Page, ---- il n'avoit pas eu le même soin de nous dire qu'il avoit eu aussi un Clerc, ayant été Conseiller au Parlement de Bourdeaux : cette charge, quoique très-honorable en soi, ne satisfaisant pas assez la vanité qu'il avoit de faire paroître par tout une humeur de Gentil-homme & de Cavalier, & un éloignement de la Robe & des Procès. Il y a neanmoins de l'apparence qu'il ne nous eût pas celé cette circonstance de sa vie, s'il eût pu trouver quelque Maréchal de France qui eût été Conseiller de Bourdeaux.*

Voilà de pieux Solitaires qui ne font pas conscience d'accuser Montagne de vanité sur une omission qui n'a pu fournir à Balzac qu'un léger prétexte de l'en soupçonner : prétexte pourtant assez mal fondé de son propre aveu, puisqu'il reconnoît que cette omission pourroit bien n'avoir pas été faite *à dessein*. Mais est-elle du moins bien certaine, cette omission ? A voir l'air décisif dont Balzac & ses Copistes nous en assurent, il ne semble pas qu'il soit possible d'en douter : cependant il est si peu vrai, que Montagne ait évité ou négligé d'apprendre au Public qu'il a été *Conseiller au Parlement de Bourdeaux*, qu'il l'en avoit informé fort naturellement neuf ans avant

la premiere publication de ses *Essais*, dans un Livre composé de quelques Ouvrages posthumes de son ami *la Boetie*, où il se donne sans façon le titre de *Conseiller au Parlement de Bourdeaux*, comme on peut voir au devant de la Lettre où il rend compte à son pere de la mort de cet illustre ami. *Scevole de Ste Marthe* bien éloigné de soupçonner que Montagne eut dessein de cacher au Public *cette circonstance de sa vie*, nous dit fort naïvement dans un Eloge de Montagne que vous trouverez ici 5 à la tête des *Jugemens sur les Essais*, QUE Montagne ne se démit de la charge de *Conseiller* qu'après la mort de son frere aîné : *Equite patre natus avitam rei bellicæ gloriam initio neglexerat, —— sed fratre natu majore post aliquot annos vitâ functo, Magistratu se sponte abdicavit.*

Je m'imagine que, si l'on eût publié, du vivant de Montagne, des censures pareilles à celles que Balzac & ses Copistes ont hazardées si légérement contre lui, il il se seroit contenté de dire ; « Tandis que » je m'amuse à me peindre moi-même, » certains Critiques s'égayent à me don» ner des qualités que je n'eus jamais, & » à me dépouiller de quelques-unes que » je crois posséder véritablement. Ils bap-

5 Tom. V.

» tisent ma simplicité du nom de *finesse* &
» de *dissimulation* : Ils prêtent à mes plus
» innocentes actions des motifs ridicules,
» ou criminels : ils me noircissent & me
» barbouillent si bien, que je deviens
» méconnoissable à moi-même. Et qui sont
» ces critiques ? Des Dévots, des beaux
» Esprits, des gens munis & parés de cette
» science tant vantée, qui, dit-on, huma-
» nise les hommes,

Emollit mores, nec sinit esse feros.

» Si des gens de cet ordre sont si har-
» gneux, que faudra-t-il attendre de ceux
» que la Science n'a point adoucis ?

Quid facient Fures, Domini cùm talia patrant ?

» je n'en sais rien : mais j'irai toujours mon
» train, sans me mettre en peine de ce
» que pourront dire ces derniers, comme
» je suis fort peu touché de ce que les pre-
» miers ont débité si hardiment contre
» moi. Se regler, se perfectionner soi-
» même est un bel emploi : c'est propre-
» ment notre affaire dans ce monde ; toute
» autre occupation nous est étrangere.
» Mais voulez-vous m'en croire ? En vous
» appliquant à bien faire, ne vous embar-
» rassez point du jugement d'autrui,

» comptant toujours que jamais vous ne
» ferez ſage aux yeux de la plûpart des
» hommes, parce qu'ils ne veulent pas que
» vous le ſoyez.

Au reſte, quoique ce ne ſoit point par le nombre des Cenſeurs ou des Admirateurs de Montagne, que les gens ſages jugeront du mérite de ſes Eſſais, je ne puis me diſpenſer de mettre ici un Sonnet à la louange de Montagne, qui a déjà paru à la fin d'une belle édition des Eſſais in-8°, publiée à Paris en 1602, chez *Abel l'Angelier.*

A MONSIEUR MONTAGNE.

Que tu es admirable en ce maſle langage,
Mais plus en ces raiſons qui dorent tes Eſcrits;
Capables d'enhardir les plus laſches Eſprits,
A défier du temps l'inconſtance & l'orage.

MONTAIGNE, qui nous peins ta vie & ton courage,
En quelle antique Eſchole as-tu ſi bien appris
De l'effroyable mort le glorieux meſpris,
Que tu ſouſtiens ſans peur l'horreur de ſon viſage?
Magnanime Stoïque, en ces braves ESSAIS,
Tes fideles Teſmoins, tu montres que tu ſçais
Fouler deſſous les pieds le ſoin qui nous dévore.

Les Siecles à venir chanteront à bon droit,
MONTAIGNE *par lui-mesme enseigna comme on doit*
Et bien dire, & bien vivre, & bien mourir encore.

EXPILLY.

L'Auteur de ces vers est sans doute le même que *Claude Expilly* dont on trouve un éloge historique très-intéressant dans le *Dictionnaire de Moreri* Il étoit, nous dit-on, Orateur, Jurisconsulte, Historien & Poëte: mais beaucoup plus recommandable par la noblesse de ses sentimens, par sa générosité, que par son savoir & ses beaux talens, qui l'éleverent aux premieres dignités de la Robe dans le Parlement de Grenoble, dont il mourut Premier Président en 1636. Il est glorieux pour Montagne d'avoir un tel Panégyriste: & si je ne me trompe, Montagne lui-même auroit été touché de ses louanges, tout convaincu qu'il étoit de la vanité de la plûpart de celles que les hommes se donnent les uns aux autres.

Enfin on trouvera dans cette édition le fameux ouvrage de LA BOETIE, intitulé *la Servitude volontaire, ou le Contr'un.* 6 Quoiqu'il n'eût jamais été joint aux *Essais*

6 Tom. IX.

de Montagne, l'on peut dire que c'eſt une parure qui leur eſt en quelque ſorte eſſentielle. Montagne lui avoit deſtiné une place dans cet excellent 7 chapitre *d'Amitié*, où il fait l'éloge de *la Boëtie*, & de ce petit Diſcours qui donna occaſion à la premiere entrevue, & par cela même à cette tendre & fidele amitié qui ſe forma entr'eux, & dont Montagne conſerva un ſentiment auſſi vif après la mort de cet illuſtre ami que durant ſa vie. Il eſt vrai qu'en finiſſant ce chapitre, il s'excuſe tout d'un coup d'y joindre l'ouvrage de *la Boëtie*, comme il l'avoit réſolu : Mais ce ne fut que ſur des conſidérations politiques, & de peur que durant les troubles qui agitoient alors la France, on n'abuſât des principes de cet ouvrage contre l'intention de l'Auteur. Pluſieurs années 8 auparavant, Montagne mettant au jour quelques pieces poſthumes de *la Boëtie*, avoit réſiſté à la tentation d'inſérer dans ce Recueil LA SERVITUDE VOLONTAIRE, *par la raiſon*, dit-il lui-même 9, *qu'il lui trouvoit la façon trop délicate & mignarde pour l'abandonner au groſſier & peſant air d'une ſi mal plaiſante ſaiſon* : Ce qui veut

7 Tom. II. des *Eſſais*,

8 Huit ou neuf ans avant la premiere édition des *Eſſais*, qui parut à Bourdeaux en 1580.

9 Tom. IX. Lettre viij.

dire

dire en termes plus simples qu'il craignoit que la Cour de France ne vît de mauvais œil un ouvrage où l'on censure si vivement la conduite des méchans Princes, la dureté & les extorsions de leurs Ministres, &c. Montagne étoit si bien instruit des dispositions où se trouvoit alors la Cour & le Peuple de France, qu'on peut sur cet article s'en rapporter sûrement à lui, sans aller consulter l'Histoire de ces tems-là : mais il est aisé de voir par tout ce qu'il nous dit du Discours de son ami, & par les raisons qui l'ont empêché deux fois de le publier, qu'à présent c'est en quelque maniere exécuter sa volonté que de le joindre à ses *Essais*; à présent dis-je, que la France jouit d'une profonde paix sous un jeune Monarque, qui s'étant chargé lui-même de la conduite de son Royaume, *veut se donner tout entier à l'amour qu'il doit à ses Peuples, dans le dessein de rendre son Gouvernement glorieux en le rendant utile à son Etat & à ses Peuples, dont le bonheur*, dit-il, 10 *sera toujours le premier objet de ses soins*. Des Princes de ce caractere ne peuvent non plus être choqués de la liber-

10 Ceci est copié mot pour mot d'un Ecrit intitulé EXPOSITION *de ce que le Roi a déclaré de ses intentions dans son Conseil d'Etat tenu le 18 Juin 1726*. Voyez la *Suite des nouvelles d'Amsterdam du 25 Juin 1726*.

té que la Boëtie a prise de décrier la molesse, l'injustice & la dureté des méchans Rois, qu'*Alexandre le Grand* l'auroit été d'entendre tourner en ridicule un faux brave.

L'Exemplaire sur lequel on a réimprimé ce Discours de *la Boëtie* n'est pas fort correct. Il a eté tiré de l'*Estat de France* sous CHARLES IX, & je ne sais s'il en reste d'autres copies ailleurs. Je ne dis rien en particulier des Notes qu'on a faites sur les endroits qui ont paru en avoir besoin. Elles sont du même genre que celles qui sont répandues sur les Essais de Montagne.

Il ne me reste qu'une petite remarque à faire concernant le portrait de Montagne. Dans celui de l'édition de Londres, les armes qu'on donne à Montagne, sont tout à fait différentes que celles qu'il s'attribue lui même. Cette méprise, qui se rencontre dans toutes les éditions précédentes, a été enfin redressée dans l'édition de 1725 sur un portrait de Montagne communiqué aux Editeurs par Mr. *Berroyer* Avocat au Parlement de Paris, où les armes de Montagne se trouvent

gravées au bas, telles que Montagne les a blasonnées dans 11 ses Essais. Je n'ai pas manqué de profiter de cette heureuse découverte.

COST.

A PARIS,
le 29 Mai 1745

11 Tom. III. L. I. ch. 46.

MEMOIRE
SUR LA VIE
ET LES OUVRAGES
DE MICHEL
DE MONTAGNE.

MICHEL DE MONTAGNE étoit fils 1 de Pierre Eyquem, Ecuyer, Seigneur de Montagne. Scaliger 2 a prétendu, que son pere étoit un vendeur de hareng : mais c'est une médisance. Car au supplément de la Chronique Bourdeloise par Jean Darnal 3 on voit que Pierre Eyquem, Sieur de Montagne, qui en un endroit y est qualifié *Ecuyer* 4, fut

1 V. son Épitaph. Tom. X.
2 Scaligerana secunda, au mot *Montagne.*
3 Darnal. Supplément à la Chron. Bourdel. *Fol.* 34. *& suiv.*
4 Darnal, *ibid. Fol.* 35.

fucceffivement élu premier Jurat de la ville de Bourdeaux en 1530, fous-Maire en 1536, Jurat une feconde fois en 1540, Procureur de la Ville en 1546, & enfin Maire depuis 1553 jufqu'en 1556. Montagne fait mention de cette Mairie 5 de fon pere; & en un autre endroit 6 du furnom d'*Eyquem*, qu'il dit eftre celui d'une Maifon connue en Angleterre; mais qu'il ne paroît pas avoir jamais porté. Il nous apprend auffi 7 que fes armoiries étoient d'azur, femé de trefles d'or, à une patte de Lion de même, armée de gueule, mife en face.

Du refte il fait fouvent 8 l'éloge de fon pere, louant fa probité, fon activité, & l'agilité merveilleufe qu'il avoit confervée, même dans fa veilleffe. Il dit 9 auffi, qu'il avoit fervi je ne fais en quelle qualité, dans les guerres d'Italie; qu'à fon retour il fe maria en 1528 âgé de 33 ans, & qu'il mourut de la pierre à 74 ans, c'eft-à-dire en 1569.

Pierre de Montagne avoit trois freres, 10 l'un Confeiller au Parlement de Bor-

5 Effais, Tom. VIII. Liv. III. ch. X.
6 Tom. VI. Liv. II. ch. xvj.
7 Tom. III. Liv. I. ch. xlvj.
8 Tom III. Liv. II. ch. ij.
9 Tom VII. L. II. ch. xxxvij.
10 *Ibid.*

deaux, surnommé le Sieur de Bussagnet, un autre nommé le Sieur de Saint-Michel, & un troisieme Ecclésiastique, appellé le Sieur de Gaviac. Ce qui prouve de plus en plus la mauvaise foi de Scaliger sur cette famille.

Michel de Montagne naquit (11) le dernier jour de Fevrier 1538. Il fut le troisieme (12) des enfans de son pere, lequel prit un soin tout particulier de son éducation. On en peut voir dans ses Essais (13) le détail qu'il seroit trop long de rapporter ici. Il suffit de dire qu'il apprit le Latin en la maison paternelle par pure routine, comme on apprend le François, & qu'il le parloit aisément à l'âge de six ans, auquel il fut envoyé au College de Bourdeaux, où il y avoit alors les meilleurs Régens de France; savoir, Nicolas de Grouchy, Guillaume Guerente, George Buchanan, & Marc Antoine Muret. Il acheva sous eux son cours d'étude à l'âge de treize ans, & apparemment il fut envoyé peu après en quelque Ecole de Droit, puisqu'il étoit destiné à la Robe.

En effet, il fut pourvû d'une charge de

[11] Tom. I. L. I. ch. xix.
[12] Tom. VII. L. II. ch. xxxvij.
[13] Tom. II. L. I. ch. xxv.
& T. IX. L. III ch. xiij.

Conseiller au Parlement de Bourdeaux & peut-être de celle du Sieur de Bussagn son oncle, qui mourut jeune. 14 On reproché 15 à Montagne d'avoir affec de ne point parler de cette charge da ses Ouvrages, comme s'il avoit voul cacher à la postérité qu'il eût été de rob Mais ce reproche est mal fondé ; car da la Relation qu'il fit à son pere de l mort d'Estienne de la Boëtie, & qu'il fi imprimer audevant des Opuscules de ce ami, il lui dit 16 qu'il apprit la ma ladie de son ami le 9 Août 1563 en *reve nant du Palais*. Et en ses Essais 17, aprè avoir dit que les occupations publiqu ne lui convenoient pas, il ajoute: *En fant on m'y plongea jusque aux oreilles & il succédoit. Si m'en déprins-je de bonn heure.* C'est aussi de cela, dont il voulu parler ailleurs 18, en disant *De ce peu, que je me suis essayé en ce vacation, je me suis d'autant dégoûté* Comment en effet auroit-il pu dissimule une chose aussi notoire, que le fait d cette charge ?

14 Tom. VII. L. II. ch. xxxvij.
15 Tom. X.
16 Tom. IX
17 Tom. VII.
18 Tom. VIII.

Il est vrai qu'il paroît avoir eu peu de goût pour ce métier, & qu'il va jusques à dire quelque part, 19 qu'il sait seulement en gros, *qu'il y a une Jurisprudence*; mais qu'il n'a jamais *goûté des Sciences que la croûte premiere en son enfance*. Ce fut apparemment ce qui lui fit prendre le parti de quitter cet emploi. Mais je ne sais ni quand il s'en défit, ni combien de temps il l'exerça. Pour en estre instruit au juste, il faudroit recourir aux registres du Parlement de Bourdeaux. La Croix-du-Maine 20 dit seulement qu'après la mort de son frere ainé, il résigna sa charge, & prit le parti des armes. C'est-à-dire, qu'il quitta la robe pour l'épée. Car il ne paroît pas avoir jamais eu d'emploi militaire. Un Auteur de Bourdeaux 21 cite un Arrêt rendu le 14 Juin 1507, au rapport de Monsieur de Montagne, *personnage*, dit-il, *de grand sçavoir*. Mais si la date n'est pas fausse, il faut que ce soit un autre conseiller du même nom.

On voit par son Epitaphe, qu'il avoit épousé Françoise de la Chassagne. Elle

19 Tom. II.

20 La Croix-du-Maine; *Biblioth. Art. de Montagne.*

21 Automne, *Conf. du Droit Franç. Ad. L. IV, Cod. de Testam. Milit.*

étoit fille de Joseph de la Chassagne, l'un des plus célebres Conseillers au Parlement de Bourdeaux 22, sœur de Geoffroi de la Chassagne, sieur de Pressac, connu par divers ouvrages. Mais je ne puis dire en quel temps se fit ce mariage. Ce que je sais seulement c'est que par un Lettre de Montagne à sa femme 23, du 10 Septembre 1570, il paroît qu'il y avoit alors six ans au moins qu'ils étoient mariés.

Dès l'année 1563, il avoit perdu son ami intime le Sieur de la Boëtie, Conseiller au même Parlement, dont il a été parlé ci-dessus, & dont il fait en plusieurs endroits de ses Œuvres l'éloge le plus complet. Comme ce savant Magistrat lui avoit légué par son testament 24 sa bibliotheque & tous ses manuscrits, Montagne crut qu'il étoit de son devoir de faire le choix de quelques-uns des ouvrages de son ami; & de les donner au Public. Ainsi il fit imprimer à Paris en 1571, chez Fréderic Morel 25 la

22 Gabriel de Lurbe. *Chron. Bourdel. fol.* 43. La Croix-du-Maine, *Art. de Montagne.*

23 Montagne. T. IX.

24 *Ibid.* T. IX.

25 *Ibid.* T. IX. & la Croix-du-Maine *Biblioth. Art. d'Est. de la Boëtie.*

traduction Françoise, que la Boëtie avoit faite des Opuscules de Xenophon & de Plutarque, avec un Recueil de vers Latins du même. A l'égard de ses vers François, ils ne parurent que l'année suivante chez le même Imprimeur. Montagne accompagna le tout de plusieurs Epîtres dédicatoires de sa façon & d'une Lettre à son pere, contenant la relation de la mort de son ami.

Ce fut peu de temps après 26, que s'étant retiré en son château de Montagne, dont il étoit devenu le propriétaire par la mort de son pere, il commença la composition de ses Essais. Comme de son aveu 27 il n'aimoit ni la chasse, ni les bâtimens, ni le jardinage, ni le ménage de la campagne, & qu'il étoit uniquement occupé de la lecture & de ses propres réflexions, il se livra au plaisir de mettre par écrit ses pensées sans ordre, & suivant qu'elles se présentoient à son esprit. Il fait quelque part 28 la description de son Château, qui devoit être assez vaste, puisqu'il dit que la Cour y a logé. Mais il se plaisoit sur-tout dans la petite bibliotheque qu'il

26 T. VII.
27 T. VIII.
28 *Ibid.*

y avoit formée ; & c'est de là que sont sortis les deux premiers Livres de ses Essais, qui furent imprimés à Bourdeaux en 1580.

Son goût pour l'étude n'étoit pas si grand qu'il n'en eût encore beaucoup pour les voyages 29. Non seulement il avoit parcouru la France, mais il avoit voulu encore voir l'Allemagne 30 ; & soit pour sa santé, soit par curiosité il avoit été 31 aux eaux de Bagnieres, de Plombieres en Lorraine, de Bade en Suisse, & à celles de Luques, & *della Villa* en Italie. Il fut enfin à Rome en 1581 ; & ce fut pendant le séjour qu'il y fit, que son mérite lui fit donner des Lettres de Bourgeoisie Romaine 32, qui sont rapportées dans ses Essais.

Il nous apprend aussi 33, *qu'il n'étoit pas ennemi de l'agitation des Cours, & qu'il y avoit passé une partie de sa vie.* En effet il se trouva à Rouen, pendant que le Roi Charles IX y étoit 34. Ce fut apparemment au temps de la déclaration

29 T. III.
30 T. IX.
31 T. VII.
32 T. VIII.
33 T. VII.
34 T. II.

de sa majorité. Il fut à Soissons 35 conduire le corps de M. de Grammont, qui avoit été tué au siége de la Fere. En 1582, il alla à la Cour, de la part des Bourdelois, 36 pour y négocier quelques affaires; & on sait que s'étant trouvé aux derniers Etats de Blois de l'année 1588, quoiqu'il n'y fût pas député, il ne laissa pas de s'y mêler dans quelques intrigues. 37

Ce fut sans doute pendant quelques-uns de ces voyages à la Cour que le Roi Charles IX l'honora du Collier de l'Ordre de St. Michel 38. Il en parle 39 comme d'une chose qui lui fut offerte, & qu'il n'avoit pas demandée & se plaint ailleurs 40, de ce qu'on avoit depuis avili cet honneur, en le communiquant à trop de gens qui n'en étoient pas dignes. La Croix-du-Maine 41 lui donne encore la qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi, laquelle lui est pareillement donnée

---

35 T. VII.

36 Darnal, *Contin. de la Chron. Bourdeloise*, *fol. 56.*

37 M. de Thou, de *Vitâ suâ* Lib. III. Pasquier, au lieu cité aux Prolégom. p. LV.

38 Tom. X.

39 Tom. VIII.

40 Tom. IV.

41 *Biblioth. Franç. art. de Montâgne.*

à la tête de sa traduction de Théologie Naturelle de Raymond de Sebonde.

Pendant qu'il étoit à Rome, les Bourdelois firent une chose qui marque bien l'estime qu'ils avoient pour sa personne. Car tout absent qu'il étoit, ils l'élurent Maire de leur Ville 42 ; place qui étoit alors si honorable, qu'il y succéda au Maréchal de Biron, & qu'il y eut pour successeur le Maréchal de Matignon. Montagne voulut d'abord s'excuser de prendre cet emploi : mais ayant reçu un commandement du Roi de l'accepter, il obéit ; & après les deux ans de son exercice, il fut encore continué 43, pour deux autres, en l'année 1583.

On a prétendu 44, qu'il n'avoit pas trop bien réussi dans sa Mairie de Bourdeaux : mais sans en rapporter aucunes circonstances. Ainsi nous n'en pouvons juger que par ce qu'il en dit lui-même, 45 & qui se réduit au reproche qu'on lui faisoit, *de s'y estre porté en homme qui s'émeut trop lâchement & d'une affection languissante.* Mais il s'en défend

---

42 Tom. VIII. De Lurbe, *Chron. Bourdel. fol.* 47. & Darnal *en sa Contin.*

43 Darnal. *ibid.* & Montagne, Tom. VIII.

44 Tome X.

45 Tome VIII.

fort bien, en faisant voir qu'il n'avoit pas rendu un service médiocre à la ville de Bourdeaux, en la maintenant en paix dans un temps de troubles tel que celui où il l'avoit gouvernée. Ainsi ce qu'on lui reprochoit, devoit au contraire tourner à sa gloire; & il faut bien qu'on fût content de lui puisqu'on le continua dans sa charge; *Surquoi*, dit-il, *le Peuple fit bien plus pour moi, en me redonnant ma charge qu'en me la donnant premierement.*

C'est ce même esprit de paix, éloigné de toute cabale & de toute animosité de parti, qui fut cause que, dans le feu des guerres civiles, qui de son temps désolerent la France & sur tout la Guyenne, il conserva presque toujours son château de Montagne dans une heureuse tranquilité. Quoiqu'il se fût hautement déclaré pour le parti Catholique, il n'avoit pas laissé de donner dans sa maison libre entrée à tout le monde, sans vouloir en faire une place de guerre. *En quoy*, dit-il 46, *j'estime un merveilleux chef-d'œuvre, qu'elle soit encore Vierge de sang & de sac, sous un si long orage, & parmi tant de changemens & agitations voisines.*

Sur les fins seulement de sa vie, & au commencement des funestes divisions de

46 Tome VIII.

la Ligue, si je ne me trompe, il eut aussi sa part des maux de la guerre. Sa terre fut pillée 47 par les amis comme par les ennemis. *Je fus*, dit-il, *pelaud à toutes mains. Au Gibelin j'étois Guelphe, & Guelphe au Gibelin.* Pour surcroit de malheur, la peste 48 infecta son village, & pénétra son château. Ce fut en 1586, suivant la Chronique Bourdeloise 49, que ce fléau commença à faire du ravage dans la Guyenne. Montagne fut obligé de quitter sa maison, & d'emmener ailleurs sa famille. Mais il ne dit pas où il trouva un asyle. Il parle aussi 50 de quelques dangers pressans, qu'il courut pendant ces guerres; mais sans donner à connoître le tems ni les circonstances de ces événemens.

Dès l'année 1580, comme je l'ai dit plus haut, Montagne avoit publié à Bourdeaux les deux premiers Livres de ses Essais. Les ayant retouchés & considérablement augmentés dans la suite, & y ayant même ajouté un troisieme Livre, il fut à Paris pour les faire imprimer tous ensemble. Ce

---

47 Tome IX.

48 *ibid.*

49 Darnal, *Continuation de la Chron. Bourdel. fol.* 56.

50 Tome IX.

fut pendant un assez long séjour qu'il fit alors en cette grande ville 51, que la Demoiselle de Gournay, qui, quoique très-jeune, avoit déjà l'esprit fort orné, charmée des ouvrages de Montagne, fut exprès le chercher, pour le voir & le connoître. Il se forma dès lors entr'eux une si grande liaison, que cette Demoiselle & sa mere voulurent l'emmener en leur maison de Gournay, où il séjourna trois mois en deux ou trois voyages. La Demoiselle conçut pour lui tant d'estime, qu'elle voulut être appellée sa fille d'alliance; nom, dont elle se trouva si honorée, qu'elle le conserva jusques à la mort. Elle le prit même publiquement dans l'édition des Œuvres de Montagne, qu'elle donna en 1635, & qu'elle dédia au Cardinal de Richelieu. Montagne, en s'en retournant chez lui, voulut voir les Etats qui se tenoient à Blois sur la fin de la même année, comme il a été dit ci-dessus, & n'y survécut pas bien long-temps. Dès l'âge de 47 ans 52 il avoit ressenti des atteintes de colique néphrétique; & il en fut souvent depuis 53 vivement tourmenté. Ce fut une esquinancie 54 qui lui

51 Tome X.
52 Tome XII.
53 Tome VII.
54 Tome X.

causa une paralysie sur la langue; ensorte qu'il demeura trois jours sans pouvoir parler. Mais comme il avoit l'esprit fort sain, il se faisoit entendre par écrit, & pria de cette façon sa femme de faire venir quelques Gentils-hommes de ses voisins, pour prendre congé d'eux. Quand ils furent arrivés, il fit dire la Messe en sa chambre, & à l'élévation du corps, il se souleva comme il put sur son lit, les mains jointes, & expira dans cette action de piété, âgé d'un peu moins de 60 ans. Ce fut le 13 Septembre 1592, suivant son Epitaphe, 55 ou le 17 du même mois suivant la Chronique Bourdeloise. 56. Son corps fut transporté quelques mois après 57 en l'Eglise des Feuillans de Bourdeaux, où sa femme lui fit dresser l'Epitaphe dont je viens de parler.

Il ne laissa de son mariage qu'une fille, qui fut, dit-on 58, *mariée en bon lieu.* Mais on ne nous a point appris le nom de son mari, ni si elle a eu postérité. Le P. Niceron dit, à la vérité, en sa vie de Montagne, qu'elle s'appelloit Eléonore, & qu'elle fut mariée au Vicomte de Ga-

---

55 Tome X.
56 De Lurbe, *Chron. Bourdel.* p. 51.
57 De Lurbe, *ibid.*
58 Tom. X.

naches. Mais je ne sais où il a pris ce fait.

On dit aussi que la Demoiselle de Gournai & sa mere, touchées de la mort de Montagne, traverserent, à la faveur des Passeports, une partie de la France, qui étoit alors toute en armes, pour aller mêler leurs pleurs avec ceux de la mere & de la fille. Exemple mémorable d'une amitié également solide & désintéressée.

Je ne saurois dire non plus, s'il reste encore quelqu'un de la famille de cet homme illustre. Il parle bien d'un frere 59 qu'il avoit, & qui étoit Seigneur *d'Arsac* au pays de Médoc; d'un autre 60, qu'il appelle le Sieur de *Matecoulon*; d'un troisieme 61, qui étoit de la religion prétendue Reformée, & qu'il nomme de *Beauregard*; & encore d'un quatrieme 62, nommé *le Capitaine de Saint Martin*, qui fut tué d'un coup de balle de paume à l'âge de 23 ans. Mais je ne sais s'ils ont eu des descendans.

Montagne avoit aussi une sœur nommée *Eléonore*, mariée au sieur de Cumain, Conseiller au Parlement de Bour-

---

59 Tom. II.
60 Tom. VII.
61 Tom. IX.
62 Tom. I.

deaux, dont il eſt parlé au Teſtament de Pierre Charron.

Quoiqu'il en ſoit, le nom de Montagne vivra toujours par les beaux Ecrits qu'il a laiſſés, & dont le tems ni les changemens de la Langue n'ont point diminué la réputation.

Il commença à ſe faire connoître par la Traduction qu'il fit en nôtre Langue de la *Théologie Naturelle de Raymond Sebon*, ou plutôt de *Sebonde*, ſavant Eſpagnol. Dans la Dédicace qu'il en fit à ſon pere le 18 Juin 1568, il dit qu'il avoit entrepris cet ouvrage par ſon ordre dès l'année précédente. Il fut imprimé pour la premiere fois à Paris chez Buon & Gourbin en 1569, & pour la ſeconde chez le même Gourbin en 1581.

En 1571, & 1572, Montagne donna au Public les Opuſcules de ſon ami Eſtienne de la Boëtie, ainſi que je l'ai déjà obſervé.

Mais le principal de ſes Ouvrages, ou pour mieux dire le ſeul qu'on liſe aujourd'hui, ce ſont ſes trois Livres d'*Eſſais*, dont j'ai marqué ci-deſſus les premieres éditions qui parurent de ſon vivant. Il s'en eſt fait depuis ſa mort pluſieurs autres, comme on le peut voir dans la Préface de Mr. Coſte, à qui nous ſommes redevables des dernieres.

Cet habile Editeur a rassemblé à la tête de son Ouvrage les différens jugemens qu'on a faits de l'Auteur & de son Livre. Ils méritent fort d'être lus. A mon égard, s'il falloit prendre parti entre ce qui a été dit pour & contre, voici quelle seroit ma pensée.

On ne peut nier que Montagne ne montre dans tous ses Ouvrages, non seulement beaucoup d'esprit & d'agrément; mais encore un beau naturel & un cœur excellent. Il paroît avoir été bon Citoyen, bon fils, bon ami, bon voisin, bon mari, & un des plus honnêtes hommes du monde. Ce n'en est pas une petite marque, que d'avoir pu se vanter au milieu de la licence des guerres civiles, 63 de ne s'y être point mêlé, *& de n'avoir mis la main ni aux biens, ni à la bourse de personne.* Il assure de plus 64 qu'il a souvent souffert des injustices évidentes, plutôt que de se résoudre à plaider; ensorte que sur ses vieux jours il étoit encore, dit-il, *vierge de procès & de querelles.*

Pour sa morale, il faisoit profession de suivre celle des Stoïciens, qui étoit la plus rigide de toutes celles du Paganisme. Tous ses Livres sont pleins de maximes de

63 Essais Tome VII.

64 Tome VII. & Tome IX.

Seneque & des autres Philosophes les plus sages, dont il avoit bien lu & médité les principes. Il poussoit même la probité jusques à soutenir, 65 qu'un homme de bien doit tenir parole, même à un voleur, à qui il a promis de payer quelque somme. En cela il alloit plus loin que les Canonistes les plus séveres. Mais c'est toujours une preuve de sa droiture ; & s'il est vrai comme on l'a assuré, 66 que le Cardinal du Perron appelloit les Essais de Montagne *le Breviaire des honnêtes gens*, c'est sans doute par rapport à ses nobles sentimens.

Mais il n'est pas si aisé de le justifier sur le fait de la morale chrétienne. Ce n'est pas que je voulusse lui faire un grand crime d'avoir aimé les femmes en sa jeunesse, comme il le dit souvent, 67 & même avec des circonstances qui ne lui font point honneur. Ce sont de ces foiblesses qu'on pardonne à l'âge & au tempérament. Mais Montagne n'est pas excusable d'en avoir fait trophée jusques dans sa vieillesse, 68 & encore moins d'avoir dit qu'il ne pouvoit s'en repentir, & *qu'il alloit s'amusant en la recordation de ses jeunesses passées*.

---

65 Tome VII.
66 Ancillon, Mélange Crit. Art. 79.
67 Tome IV. Tome VII. Tome IX.
68 Tome VII.

Que penser d'un vieillard qui prétend 69 qu'à un homme comme lui les Médecins devroient ordonner l'amour plutôt qu'aucune autre recette, *pour l'éveiller, & tenir en force bien avant dans les ans?*

Aussi son Livre est-il tout parsemé d'obscénités, & même des plus grossieres. Il seroit aisé d'en faire un long catalogue. Mais le seul Chapitre *des Vers de Virgile* 70, qu'il composa peu avant sa mort, en contiennent une infinité qui font rougir les personnes les plus effrontées; ensorte que je ne puis assez m'étonner, qu'une personne aussi vertueuse que la Demoiselle de Gournay, ait pu mettre une Préface à cet Ouvrage & qu'elle ait osé avouer, qu'elle en avoit revu les épreuves.

On a reproché aussi à Montagne avec assez de fondement un peu trop de vanité. Je n'en rapporterai pas les preuves. Ses livres en sont pleins, puisqu'il n'y parle de rien tant que de lui-même. Car quoiqu'il fasse de grands efforts pour se justifier 71, je doute que les gens sensés reçoivent jamais ses excuses. Il est vrai, qu'il y avoue quelquefois ses dé-

69 *ibid.*
70 Tom. III. Liv. VII. ch. v.
71 V. surtout Tom. IV. T. VI. Tom. VII.

fauts. Mais si l'on y prend garde, ce ne sont que ceux dont se parent les Philosophes ou les gens du bel air, ou des imperfections qui roulent sur des choses indifférentes. C'est ainsi, par exemple, qu'il dit souvent qu'il manque de mémoire; qu'il n'a aucun fonds de science, qu'il est indolent & paresseux; qu'il néglige le soin de ses affaires domestiques; qu'il ne veille point sur la fidélité de ses valets; qu'il n'est pas propre à flatter les Grands, & autres choses pareilles. Aveux qui, si je ne me trompe, renferment pour la plûpart une vanité cachée; mais à laquelle il ne seroit pas difficile de lever le masque, quand Montagne, dans un endroit de ses Essais, ne se découvriroit pas lui-même pour tel qu'il étoit. C'est celui 72 où après avoir montré que le Sage ne prend pas pour lui les fausses louanges qu'on lui donne, il ajoute: *Pour moi, qui me loueroit d'estre bon Pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre bien chaste, je ne lui en devrois nul grand merci.*

En général on peut dire de lui, que si sa morale étoit Stoïcienne, ses mœurs étoient tout-à-fait Epicuriennes. C'est

72 Tom. VII.

encore

encore un point sur lequel il dit 73, qu'*il a le cœur assez ouvert pour publier hardiment sa foiblesse.* Car il avoue au même endroit, qu'il ressembleroit volontiers à un certain Romain dont parle Ciceron comme *d'un galant homme, entendu & abondant en toutes sortes de commodités & de plaisirs; conduisant une vie tranquille & toute sienne; l'ame bien préparée contre la mort, la superstition, &c.* Voilà en effet le vrai portrait de Montagne, & qui même auroit peut-être été plus ressemblant, s'il avoit osé traduire à la lettre celui qu'a fait Ciceron 74 de ce même Romain. Mais ce que Montagne n'a pas jugé à propos de faire d'un seul coup de pinceau, il seroit aisé de le retrouver en détail, si l'on prenoit la peine de rassembler tous les traits où il s'est peint au naturel en différens endroits de ses Essais.

Cela supposé, il ne faut pas être surpris des jugemens opposés qu'on a faits de cet Ouvrage. Les gens voluptueux, ou portés au Pyrronisme, qui n'aiment qu'à se divertir, qu'à rire de tout, & à entendre parler librement sur toutes sortes de matieres, applaudiront toujours à

---

73 Tom. *VIII.*

74 Ciceron, *De Finib. II.* 20.

un Ecrit conforme à leur goût, & assaisonné d'une franchise également spirituelle & philosophique. Au contraire, ceux qui sont pénétrés des vérités Evangéliques, ne peuvent que condamner une infinité de propositions téméraires, & d'expressions obscenes, qui sont répanpandues dans ces Essais; comme étant de leur devoir de faire sentir le danger où s'exposent les personnes qui se plaisent à cette lectute.

Ce n'est pas que je croye que Montagne ait poussé le Pyrronisme jusques à l'irréligion, comme quelques gens 75 l'ont avancé trop légérement. Non-seulement il a toujours fait profession de la Religion Catholique, mais il y a été fortement attaché. Cela paroît tant par sa Traduction du Livre de Raymond Sebonde, que par l'Apologie qu'il en a insérée dans ses Essais 76. On le voit encore par ce qu'il dit en plusieurs endroits contre les Novateurs de son tems & surtout par les témoignages de piété qu'il donna à la mort. Dans le cours de sa vie même, dès qu'il se sentoit malade,

---

75 Reimman, *Histor. Universal. Atheism.* pag. 403.

76 Tome IV & V L. II. c7. xij.

il ne manquoit pas, à ce qu'il dit, 77 *de se réconcilier à Dieu par les derniers offices des Chrétiens.* Cette conduite n'est pas équivoque. Mais il faut pourtant convenir que par ses façons de penser & de s'exprimer, très opposées à l'esprit de l'Evangile, il a pu être justemrnt soupçonné de libertinage, & qu'il est difficile, que, contre son intention, il n'en inspire les sentimens aux Esprits foibles & qui ont de la disposition à se laisser corrompre.

Il est d'autant plus aisé d'en être séduit, que son stile, tout Gascon & tout antique qu'il est, a une certaine énergie naturelle, qui plaît infiniment. Il écrit d'ailleurs d'une maniere, qu'il semble qu'il parle à tout le monde, avec cette aimable liberté, dont on s'entretient avec ses amis. Ses écarts mêmes, par leur ressemblance avec le désordre ordinaire des conversations familieres & enjouées, ont je ne sais quel charme dont on a peine à se défendre.

C'est dommage qu'il respecte assez peu ses Lecteurs, pour entrer dans des détails puérils & frivoles de ses goûts, de ses actions, & de ses pensées mêmes. *Qu'a-t-on à faire*, disoit avec raison Scaliger

77 Tome VIII.

78, *de savoir si Montagne aimoit mieux le vin blanc que le clairet?* Mais on trouve dans son ouvrage des choses bien plus choquantes encore; comme, quand il nous parle 79 du soin qu'il prenoit de se tenir le ventre libre, & d'avoir *particuliere commodité de lieu & de siége pour ce service*; quand il nous apprend 80 qu'il aimoit à se gratter les oreilles, & quand il nous débite gravement à la fin de son ouvrage cette belle Sentence, *qu'au plus élevé trône du monde, si ne sommes nous assis que sur notre cul.* Je pourrois en citer bien d'autres exemples. Mais en voilà assez pour juger du génie de cet homme célebre, & du cas qu'on doit faire de ses Ouvrages.

---

78 *Scaligeriana Secund.* au *mot* Montagne.
79 Tom. IX.
80 *Ibid.*



AU

LECTEUR.

C'EST icy un Livre de bonne foy, Lecteur. Il t'advertit dès l'entrée que je ne m'y ſuis propoſé aucune fin que domeſtique & privée je n'y ay nulle conſidération de ton ſervice, ny de ma gloire : mes forces ne ſont pas capables d'un tel deſſein. Je l'ai voué à la commodité particuliere de mes parens & amis : à ce que m'ayans perdu (ce qu'ils ont à faire bientoſt) ils y puiſſent retrouver aucuns traicts de mes conditions & humeur, & que par ce moyen ils nourriſſent plus entiere & plus vifve, la cognoiſſance qu'ils ont eue de moi. Si c'euſt été pour rechercher la faveur du monde, je me fuſſe paré de beautez empruntées. Je veux qu'on m'y voye en ma façon ſimple, naturelle & ordinaire, ſans eſtude & artifice : car c'eſt moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, mes imperfections & ma forme naïfve, autant que la révérence publique me l'a permis. Que ſi j'euſſe été parmi ces Nations qu'on dit vivre encore ſous

la douce liberté des premieres Loix de Nature, je t'asseure que je m'y fusse trés-volontiers peint tout entier & tout nud. Ainsi, Lecteur, je suis moi-même la matiere de mon Livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir à un sujet si frivole & si vain. A Dieu donq.

De Montagne, ce 12 de Juin 1580.





ESSAIS DE MONTAIGNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

LA plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir

par submission, à commisération & à pitié. Toutesfois la braverie, la constance, & la résolution, moyens tous contraires, ont quelque fois servy à ce mesme effect. *Edouard* 1 Prince de Galles, celui qui regenta si long-temps nostre Guienne, personnage duquel les conditions & la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant été bien fort offensé par les Limosins, & prenant leur ville par force, ne put être arresté par les cris du peuple & des femmes, & enfants abandonnez à la boucherie, lui criants mercy, & se jettants à ses pieds : jusqu'à ce que passant toujours outre dans la ville, il apperceut trois 2 Gentils-hommes François, qui d'une hardiesse incroyable soustenoient seuls l'effort de son armée victo-

---

1 Que les Anglois nomment communément *The black Prince*, Prince noir, fils d'*Edouard III*, Roi d'Angleterre, & pere de l'infortuné *Richard II*.

2 *Froissart* les nomme *Messire Jean de Villemur*, *Messire Hugues de la Roche*, & *Roger de Beaufort*, *fils au Comte de Beaufort*, *Capitaines de la Cité. Quand ils virent*, dit cet Historien *la tribulation & la pestilence qui ainsi couroient sur*

rieuse. La consideration & le respect d'une si notable vertu, rebouchа premierement la pointe de sa cholere, & commença par ces trois à faire misericorde à tous les autres habitans de la ville. *Scanderberch* Prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, & ce soldat ayant essayé par toute espece d'humilité & de supplication de l'appaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espée au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy avoir veu prendre un si honorable parti, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux qui n'auront leu la prodigieuse force & vaillance de ce Prince-là.

---

aux & sur leurs gens, ils dirent, Nous sommes morts ; si nous ne nous défendons. Or nous vendons cherement, ainsi que tous Chevaliers doivent faire. *Et firent ces trois François plusieurs appertises d'armes, Le Prince en son chariot vint celle part, & les regarda moult volontiers ; & se rappaisa & adoucit, en eux regardant, moult fort, &c.* Froissart, *Vol.* I, ch. 289, *pag.* 369.

L'Empereur *Conrad* troisiesme, ayant assiegé [3] Guelphe Duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles & lasches satisfactions qu'on lui offrist, que de permettre seulement aux gentils femmes qui estoient assiegées avec le Duc, de sortir leur honneur sauve, à pied, avec ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Elles d'un cœur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfans, & le Duc mesme. L'empereur prit si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aise, & amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle & capitale qu'il avoit portée contre ce Duc : & dés lors en avant traita humainement luy & les siens. L'un & l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysément : car j'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde & mansuétude : Tant y a, qu'à mon advis, je se-

3 En 1140, *Winsberg*, ville de la Haute Baviere : *Calvisius*.

rois pour me rendre plus naturellement à la compassion, qu'à l'estimation. Si est la pitié passion vitieuse aux Stoïques : Ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse & compatisse avec eux. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces ames assaillies & essayées par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, & courber sous l'autre. Il se peut dire, 4 que de rompre son cœur à la commiseration, c'est l'effect de la facilité, debonnaireté, & mollesse ; d'où il n'advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfans, & du vulgaire, y sont plus subjectes : Mais ayant eu à desdaing les larmes & les pleurs, de se rendre à la seule reverence de la saincte image de la Vertu, que c'est l'effect d'une ame forte & imployable,

4 Ou, comme il y a dans l'édition in-4o d'*Abel l'Angelier*, imprimée à Paris en 1588, *se laisser aller à la compassion & à la pitié*. L'autre expression a paru plus forte & plus hardie à Montaigne, & par conséquent préférable. Si elle est obscure, celle-ci pourra lui servir de commentaire.

ayant en affection & en honneur une vigueur masle & obstinée.

Toutesfois ès ames moins genereuses, l'estonnement & l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : Tesmoin le Peuple Thebain, lequel ayant mis en justice d'accusation capitale, les Capitaines, pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avoit été prescrit & préordonné, absolut à toute peine Pelopidas, qui plioit sous le faix de telles objections, & n'employoit à se garantir que requestes & supplications : & au contraire *Epaminondas*, 5 qui vint à raconter magnifiquement les choses par luy faites, & à les reprocher au Peuple d'une façon fiere & 6 arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes en main ; & se departit l'assemblée, louant grandement la hautesse du courage de ce personnage.

5 Plutarque dans son Traité, où il examine *Comment on se peut louer soy-même*, chap. 5.

6 Ou *assurée*, comme dans l'édition de 1588, & dans la premiere de toutes, faite à Bourdeaux en 1580.

Dionysius le vieil, après des longueurs & difficultés extremes, ayant pris la ville de Rhege, & en icelle le Capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstinément defendue 7, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement; comment le jour avant, il avoit fait noyer son fils, & tous ceux de sa parenté. A quoy Phyton respondit seulement, *qu'ils en estoient d'un jour plus heureux que lui.* Après il le fit despouiller, & saisir à des Bourreaux, & le traîner par la ville, en le fouëttant très ignominieusement & cruellement: & en outre le chargeant de felonnes parolles & * contumelieuses. Mais il eut le courage toujours constant, sans se perdre. Et d'un visage ferme, alloit au contraire ramentvant à haute voix l'honnorable & glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son Pays entre les

---

7 *Diodore de Sicile*, L. XIV, chap. 29.

* *Outrageantes.*

mains d'un tyran : le menaçant d'une prochaine punition des Dieux. Dyonisius lisant dans les yeux de la commune de son armée, qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef, & de son triomphe, elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, & marchandoit de se mutiner, & même d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergens., fit cesser ce martyre; & à cachettes l'envoya noyer en la Mer.

Certes c'est un subject merveilleusement vain, divers, & ondoyant, que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement constant & uniforme. Voyla Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé (8), en considération de la

8 Plutarque : *Instructions pour ceux qui manient afaires d'Estat*, chap. 17, où ce Citoyen n'est pas nommé *Zenon*, mais *Sthenon*. Dans les *Dits notables des anciens Rois, Princes & Capitaines*, où Plutarque a inséré la même histoire, à l'article de *Pompée*, ce généreux Citoyen est appellé *Sten-*

vertu & magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faute publique, & ne requeroit autre grace que d'en porter seul la peine. Et l'hoste de Sylla, ayant usé en la ville de Peruse (9) de semblable vertu, n'y gaigna rien, ny pour soy, ny pour les autres.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes & si gracieux aux vaincus, Alexandre, forçant après beaucoup de grandes difficultez la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit, pendant ce siege, senty des preuves merveilleuses : lors seul abandonné des siens, ses armes despecées, tout couvert de sang & de playes, combat-

---

nius. Mais dans *la Vie de Pompée*, le même Plutarque nous dit, que Pompée traita humainement toutes les villes de Sicile, excepté celles des Mamertins: & qu'ayant résolu de chatier aussi celle des Himériens, il fut désarmé par la générosité de *Sthenis*, l'un des Gouverneurs de la ville, qui se chargeoit tout seul de la faute publique.

9 Plutarque d'où ceci a été tiré, dit *Prenesle* ville du Latium. *Instruction pour ceux qui manient afaires d'Estat*, chad. 17. *Péruse* est dans la Toscane

tant encores au milieu de plusieurs Macedoniens, qui le chamailloient de toutes parts : & luy dit, tout piqué d'une si chere victoire, (car entre autre dommage, il avoit receu deux fresches blessures sur sa personne) (10) *Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis : fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif.* L'autre, d'une mine non-seulement asseurée, mais rogue & altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant l'obstination à se taire : « A-t'il flechy un genouil ? » lui est-il eschappé quelque voix suppliante ? Vrayement je vainquerai ce silence : si je n'en puis arracher parole, j'en arracheray au moins du gemis-

10 Quint. Curt. L. IV, c. 6, num. 26, 27, 28. *Non ut voluisti, morieris, Beti : sed quidquid tormentorum in captivum inveniri potest; passurum te cogita.* Ille non interrito modo, sed contumaci quoque vultu intuens Regem, nullam ad minas ejus reddidit vocem. Tum Alexander, *Videtisne obstinatum ad tacendum?* inquit. *Non genu posuit?* &c.

» ſement. » Et tournant ſa cholere en rage, commanda qu'on lui perçaſt les talons ; & le fit ainſi traiſner tout vif, deſchirer & deſmembrer au cul d'une charrette. Seroit-ce que la force du courage lui fuſt ſi naturelle & commune, que pour ne l'admirer point, il le reſpectaſt moins ? ou qu'il l'eſtimaſt ſi proprement ſienne, qn'en cette hauteur il ne peuſt ſouffrir de la voir en un autre, ſans le deſpit d'une paſſion envieuſe ? ou que l'impetuoſité naturelle de ſa cholere fuſt incapable d'oppoſition ? De vray, ſi elle euſt receu bride, il eſt à croire, qu'en la priſe & deſolation de la ville de Thebes elle l'euſt receu, à voir cruellement mettre au fil de l'eſpée tant de vaillans hommes, perdus, & n'ayans plus moyens de defence publique. Car il en fut tué bien ſix mille, deſquels nul ne fut veu (11) ny fuyant, ny demandant mercy : au rebours cherchans, qui ça, qui là, par

11 *Diodore de Sicile*, L. XVII, chap. 4.

les ruës, à affronter les ennemis victorieux : les provoquans à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut veu, qui n'essayast en son dernier soupir, de se venger encores : & (12) à tout les armes du desespoir consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, & ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Ce carnage dura jusques à la derniere goutte de sang espandable, & ne s'arresta qu'aux personnes desarmées, viellards, femmes & enfants, pour en tirer trente mille esclaves.

12 Ou, *avec les armes*, comme on a mis dans les dernieres éditions.

CHAPITRE II.

De la Tristesse.

JE suis des plus exempts de cette passion, ne l'ayme n'y l'estime : quoy que le monde ait entrepris, comme à prix faict, de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : Sot & vilain ornement. Les Italiens ont * plus sortablement baptisé de son nom (1) malignité. Car c'est une qualité tousjours nuisible, tousjours folle : & comme tousjours couarde & basse, les Stoïciens en defendent le sentiment à leurs sages. Mais le conte dit (2), que *Psammenitus* Roi d'Ægypte, ayant esté deffait & pris par Cambyses

* *Plus convenablement, plus à propos.* — *Sortablement* n'est pas même dans le Dictionnaire de Nicot, où l'on trouve *sortable*, que l'usage nous conserve encore.

1 Le mot Italien *Tristezza* veut dire *malignité.*

2 *Herodot.* L. III. p. 187, 188. Edit. *Stephan.* 1592.

Roi de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere habillée en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, tous ses amis pleurans & lamentans autour de luy, se tint coy sans mot dire, les yeux fichez en terre : & voyant encore tantost qu'on menoit son fils à la mort, se maintint en cette mesme contenance : mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques conduit entre les captifs, il se mit à battre sa teste, & mener un deuil extrême. Cecy se pourroit apparier à ce qu'on vid dernierement d'un Prinse des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aisné, mais un frere en qui consistoit l'appuy & l'honneur de toute sa Maison, & bien-tost après d'un puisné, sa seconde esperance, & ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire, comme quelques jours après un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident ; & quittant sa resolution, s'abandonna au deuil & aux regrets ; en maniere qu'aucuns en prin-

drent argument, qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse : mais à la vérité ce fut, qu'estant d'ailleurs plein & comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit (dis-je) autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste, que Cambyses s'enquerant à Psammenitus, pourquoy ne s'estant esmeu au malheur de son fils & de sa fille, il portoit si impatiemment celuy d'un de ses amis : 3 *C'est*, respondit-il, *que ce seul dernier desplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassans de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer.*

A l'aventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien Peintre 4, lequel ayant à representer au sacrifice d'Iphigenie le deuil des assistans, selon les degrez de l'interest que chacun apportoit à la mort de cette belle fille innocente : ayant

---

3 *Herodot.* l. III, p. 182.

4 *Valer. Maxim.* L. VII, c. 11, *In Externis* §6.

espuisé les derniers efforts de son art, quand ce vint au pere de la Vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de deüil. Voyla pourquoy les Poëtes feignent cette miserable mere *Niobé*, ayant perdu premierement sept fils, & puis de suitte autant de filles, sur-chargée de pertes, avoir esté enfin transmuée en rocher,

(a) *diriguisse malis*:

pour exprimer cette morne, muette & sourde stupidité, qui nous transit, lors que les accidens nous accablent, surpassans notre portée. De vrai, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme doit estonner toute l'ame, & lui empescher la liberté de ses actions: Comme il nous advient à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, & comme perclus de tous mouvemens: de façon que l'ame se relaschant après aux

---

a *Par ses malheurs en Rocher endurcie.* Ovid. Metamorph. L. VI, Fab. 4.

larmes & aux plaintes, semble se despendre, se desmeler, & se mettre plus au large, & à son aise.

[b] *Et via vix tandem voci laxata dolore est.*

En la guerre que le Roy Ferdinand mena contre la veufve du Roy Jean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme fut particulierement remarqué de chacun, pour avoir excessivement bien faict de sa personne, en certaine meslée : & incognu, hautement loüé & plaint y estant demeuré : mais de nul tant que de *Raïsciac* Seigneur Allemand, esprit d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cetui-cy d'une commune curiosité, s'approcha pour voir qui c'estoit : & les armes ostées au trespassé, il reconnut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistans : luy seul sans rien dire, sans siller les yeux, se tint debout, contemplant fixement le corps de son fils : jusques à ce que la vé-

---

b *Et la douleur à peine à la voix fit passage* Virg. *Enéid.* L. XI, 151.

hémence de la tristesse, ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

(c) *Chi puo dir comm' egli arde, è in picciol fuoco,*

disent les amoureux, qui veulent representer une passion insupportable.

d ——— *misero quod omnes*
Eripit sensus mihi. Nam simul te,
Lesbia, aspexi, nihil est super mî
Quod loquar amens.
Lingua sed torpet, tenuis sub artus
Flamma dimanat, sonitu suopte
Tinniunt aures, gemina teguntur
Lumina nocte.

---

c Qui peut dire à quel point il est enflammé, ne sent qu'une ardeur médiocre. *Plutarque*, fol. 70 *di Gab. Giolito, in Vinegia*, an 1545.

d *Chere Lesbie, Amour qui m'asservit*
A tes beaux yeux, tous mes sens me ravit.
Interdit à ta vue,
Le trouble se répand dans mon ame éperdue.
Je n'ai ni langue ni voix:
Par tout mon corps je sens une flamme soudaine
Courir de veine en veine:
Je n'entens ni ne vois. CATUL. Ep. 49.

Aussi

Aussi n'est-ce pas en la vive & plus cuysante chaleur de l'accès, que nous sommes propres à desployer nos plaintes & nos persuasions : l'ame est lors aggravée de profondes pensées, & le corps abbattu & languissant d'amour : Et delà s'engendre par fois la défaillance fortuite, qui surprend les amoureux si hors de saison ; & cette glace qui les saisit par la force d'une ardeur extreme, au giron 5 mesme de la jouissance. Toutes passions qui se laissent gouster & digerer, ne sont que mediocres :

e *Curæ leves loquuntur ingentes stupent*

5 Dans l'édition in-4to. d'Abel l'Angelier, publiée à Paris en 1588, du vivant de Montagne, après le mot *jouissance*, on lit : *Accident qui ne m'est pas inconnu.* Mais ces mots ne paroissent point dans les éditions suivantes, où Montagne a fait d'autres changemens, que je suivrai, sans en avertir, à moins que je n'y sois obligé par quelque raison particuliere. Il doit être permis à un écrivain de corriger ses ouvrages : & je ne crois pas qu'on ait droit de tenir regiſtre des fautes qu'il a eu soin de proscrire lui-même.

e *Légers soucis fort aisément babillent,*
Mais les grands sont muets.
SENEQ. *Hippol. Act.* II. *sc.* 3.

La surprise d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme.

f Ut me conspexit venientem, & Troïa circùm
Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
Diriguit visu in medio, calor ossa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.

Outre la femme Romaine, 6 qui mourut surprise d'aise de voir son fils revenu de la route de Cannes, Sophocles & Denys le Tyran, 7 qui trespasserent

---

f Lorsqu'elle me vit venir, armé à la Troyenne, toute hors d'elle-même, & effrayée d'une rencontre si extraordinaire: elle devint immobile à cet aspect; toute sa chaleur l'abandonne, elle tombe évanouïe, & enfin après bien du temps, à peine peut-elle m'adresser la parole. *Æneid.* L. III, 306, &c.

6 *Plin.* Nat. Hist. L. VII. c. 54. -- *Tite Live* raconte un accident tout pareil, arrivé après la bataille de Trasimene, L. XXII, c. 7

7 Pline assure positivement que la joie d'avoir remporté le prix de la Tragédie fit mourir Sophocle, & le vieux Denys, Tyran de Sicile : *Gaudio obiere -- Sophocles, & Dionysius Siciliæ Tyrannus, uterque accepto tragicæ victoriæ nuncio*, Nat. Histor, L. VII, c. 53. Mais à l'égard de Denys, si nous en croyons *Diodore de Sicile*, la joye qu'il eut d'avoir remporté le prix de la Tragédie, l'engagea dans des excès qui furent la véritable cause de sa mort. *Il fut si joyeux de cette nouvelle*, dit cet His-

d'aise, & Talva 8 qui mourut en Corsegue, lisant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy avoit decernez : nous tenons en notre siecle, que le Pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prise de Milan, qu'il avoit extremement souhaitée (9), entra en tel excez de joye, que la fievre l'en print, & en mourut. Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbecilité humaine, il a esté remarqué

---

torien, *qu'il en fit un grand sacrifice aux Dieux, & des Festins fort somptueux esquels il convia tous ses amis, & y beut tant & si excessivement qu'il en tomba en une grosse maladie.* L. XV, c. 20. de la traduction d'Amyot.

8 Dans *Valere Maxime*, L. IX, c. 12 in Romanis, § 3. où il est nommé *M. Juventius Thalna.* Pline qui s'est contenté de dire qu'il mourut en sacrifiant, *cùm sacrificaret*, l'appelle *M. Juventius Talva*, L. VII, c. 53. Ed. *Variorum* d'*Hachius*; mais on remarque à la marge que deux MSS. portent *Thalna*, & le P. *Hardoüin*, qui a suivi cette derniere leçon, prouve que c'est ainsi qu'il faut lire. Voyez sa Note sur cet endroit, Tom. I, pag. 409, seconde édit. Paris, 1723.

9 *Francesco Guicciardini*, Historia d'Italia, Lib. XIV, p. 394, vol. 2. --- *Le Pape Leon fut bien aise de mourir de joye*, dit assez plaisamment Martin du Bellay dans ses *Mémoires*, Liv. II, fol. 46.

par les anciens, que Diodorus le Dialecticien (10) mourut sur le champ, espris d'une extreme passion de honte, pour en son Escole, & en public, ne se pouvoir desveloper d'un argument qu'on luy avoit faict. Je suis peu en prise de ces violentes passions : J'ay l'apprehension naturellement dure ; & l'encrouste & espessis tous les jours (11) par discours.

CHAPITRE III.

Nos affections s'emportent au-de-là de nous.

CEUX qui accusent les hommes d'aller tousjours beant après les choses futures, nous apprennent à nous saisir des biens presens, & nous rassoir en ceux-là com-

---

10 *Plin.* Natur. Hist. L. VII, c. 53. *Pudore Diodorus Sapientiæ Dialecticæ Professor, lusoriâ quæstione non protinùs ad interrogationes Stilponis dissolutâ.*

11 C'est à-dire, *par raison.* Montaigne emploie souvent le mot de *discours* en ce sens là

me n'ayants aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs : s'ils osent appeller erreurs, chose à quoi Nature mesme nous achemine, pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant, comme assez d'autres, cette imagination fausse : plus jalouse de nostre action, que de nostre science. Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes tousjours au delà. La crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'avenir : & nous desrobent le sentiment & la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quànd nous ne serons plus. (a) *Calamitosus est animus futuri anxius.*

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon, 1 *Fay ton faict & te cognoy*

a CHAP. III. Tout esprit qui s'inquiete de l'avenir, est malheureux. *Seneq.* Epist. XCVIII

1 *Un beau mot*, dit Platon, *court depuis longtems dans le monde, c'est qu'il ne convient qu'à l'homme sage de s'attacher à ses propres affaires,*

Chaſcun de ces deux membres enveloppe generalement tout noſtre devoir : & ſemblablement enveloppe ſon compagnon. Qui auroit à faire ſon faict, verroit que ſa premiere leçon, c'eſt cognoiſtre ce qu'il eſt, & ce qui luy eſt propre. Et qui ſe cognoiſt, ne prend plus l'eſtranger faict pour le ſien : s'ayme, & ſe cultive avant toute autre choſe : refuſe les occupations ſuperfluës, & les penſées & propoſitions inutiles. Comme la Folie quand on luy octroyera ce qu'elle deſire, ne ſera pas contente : auſſi eſt la Sageſſe contente de ce qui eſt preſent & ne ſe deſplaiſt jamais de ſoy. Épicurus diſpenſe ſon Sage de la prevoyance & ſoucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les treſpaſſez, celle icy me ſemble autant ſoli-

---

& de ſe connoître ſoi-même : In *Timæo*, P. 544. Ed. Læmarianæ, Lugd. an. 1590. Cet ancien mot ſuffit pour apprendre à qui voudroit en douter, que dans nos pays civiliſés *le nombre des fous eſt infini.*

de, qui oblige les actions des Princes a à estre examinées après leur mort. Ils sont compagnons, * sinon maistres des loix; ce que la justice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle l'ayt sur leur reputation, ** & bien de leurs successeurs: choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux Nations où elle est observée & desirable à tous bons Princes, qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la memoire des meschants comme la leur. Nous devons la subjection & obeïssance également à tous Rois; car elle regarde leur office: mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre Politique de les souffrir patiemment, indignes: de celer leurs vices: d'aider de nostre re-

a *Diodore de Sicile L. I., c. 6.*

* *Pour ne pas dire maîtres des loix.*

** *Je ne sais quel est ce pouvoir que Montagne donne à la justice sur les biens des successeurs d'un méchant prince.*

commandation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a besoin de nostre appuy. Mais nostre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la justice & à nostre liberté l'expression de nos vrays ressentimens; & nommément de refuser aux bons subjects, la gloire d'avoir reveremment & fidellement servy un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cognues: frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceux qui, par respect de quelque obligation privée, espousent iniquement la memoire d'un Prince mesloüable, font justice particuliere aux despens de la justice publique. Titus-Livius dict vray 3 que le langage des hommes nourris sous la Royauté, est toujours plein de vaines ostentations & faux tesmoignages: chacun eslevant indifferemment son Roy,

3 Lib. XXXIV, C. 48, num. 2. *Is*, (Legâtus Antiochi) *ut plerique quos opes regiæ alunt, vaniloquus, maria terrasque inani sonitu verborum complevit.*

à l'extrême ligne de valeur & grandeur souveraine. On peut reprouver la magnanimité de ces deux soldats, qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy, pourquoy il lui vouloit mal : 4 *Je t'aimois quand tu le valois : mais depuis que tu es venu parricide, boutefeu, basteleur, cocher, je te hay comme tu merites* : l'autre pourquoy il le vouloit tuer ; 5 *Parce que je ne trouve autre remede à tes continuels malefices.* Mais les publics & universels tesmoignages, qui après sa mort ont esté rendus, & le feront à tout jamais à luy, de ses tyranniques & vilains deportemens, qui de sain entendement les peut reprouver ?

Il me desplaist, qu'en une si sainčte police que la Lacedemonienne, se fust

4 Interrogatusque à Nerone quibus causis ad oblivionem sacramenti processisset : *Oderam te*, inquit, *nec quisquam tibi fidelior militum fuit : dum amari meruisti. Odisse cœpi, postquam parricida matris & uxoris, auriga, & histrio ; & incendiarius extitisti.* Tacit. *Annal.* L. XV c. 67, num. 2.

5 Breviter respondens, *Non aliter flagitiis ejus subveniri posse.* Id. ibid. c. 68, num. 1.

meslée une si feinte ceremonie à la mort des Rois. Tous les confederez & voisins, & tous les Ilotes, hommes, femmes, pesslemesle, se descoupoient le front, pour tesmoignage de deuil: & disoient en leurs cris & lamentations, 6 que celui-là, quel qu'il eust été, il estoit le meilleur Roy de tous les leurs: attribuants au rang, le los qui appartenoit au merite, * &, qui appartient au premier merite, au postreme & dernier rang.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert sur le mot de Solon, 7 *Que nul avant mourir ne peut estre dict heureux*. Si celuy-là mesme, qui a vescu, & qui est mort à souhait, peut estre dict heureux, si sa renommée va mal, si sa posterité est

6 Herodot. L. 6. 401.

* Et le los *qui appartient au premier*, c'est-à-dire, au plus excellent *mérite*, ils le donnoient *au postreme & dernier rang*. --- *Postreme* & *dernier* sont parfaitement synonymes. Le premier qui vient du latin *postremus*, & en a retenu le sens, signifie *dernier en bon françois*.

7 *Herodot*. L. 1. p. 14.

miſerable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaiſt: mais eſtant hors de l'eſtre, nous n'avons aucune communication avec ce qui eſt. Et ſeroit meilleur de dire à Solon, que jamais homme n'eſt donc heureux, puiſqu'il ne l'eſt qu'après qu'il n'eſt plus.

b *quiſquam*
Vis radicitùs è vitâ ſe tollit, & exit:
Sed facit eſſe ſui quoddam ſuper inſcius ipſe,
Nec removet ſatis à projecto corpore ſeſe, &
Vindicat.

Bertrand du Gleſquin mourut au ſiege du chaſteau de Rancon, près du Puy en Auvergne: les aſſiegez s'eſtants rendus, 8 furent obligez de porter les clefs de la

---

b A peine ſe trouve-t-il une perſonne qui s'arrache totalement à la vie. L'homme, tout ignorant qu'il eſt de ſon état après le trépas, s'imagine qu'il y a quelque choſe qui lui ſurvit. Il ne peut ſe détacher & s'affranchir entiérement de ſon corps terraſſé par la mort. *Lucret.* L. III, 890, *&c.*

8 Mémoires de *Brantôme*, Tom. I. pag. 240. *Des Hommes illuſtres & grands Capitaines étrangers.*

place sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, General de l'armée des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, & son corps ayant esté rapporté à Venise par les Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceux de l'armée estoient d'advis, qu'on demandast sauf-conduit pour le passage à ceux de Verone : mais Theodore Trivulce y contredit, & choisit plutost de le passer par vive force, au hazard du combat : *n'estant convenable*, disoit-il, *que celui qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, estant mort fist demonstration de les craindre.* De vray, en chose voisine, par les loix Grecques, celui qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonçoit à la victoire, & ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gain. Ainsi perdit Nicias 10 l'advantage qu'il avoit nette-

9 *Brantôme* à l'Article *de Barthelemi d'Alviano*, Tom. II, p. 219. & Guicciardin, que Montagne a traduit ici fort exactement, Lib. XII, p. 105 & 106.

10 *Plutarque*, dans la Vie de *Nicias*, Chap. 2.

ment gaigné sur les Corinthiens : & au rebours, 11 Agesilaüs asseura celuy qui lui estoit bien douteusement acquis sur les Bœotiens.

Ces traits se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing de nous au delà de cette vie, mais encore de croire, que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tombeau, & continuent à nos reliques. De quoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que je m'y estende. *Edouard* premier Roi d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy & *Robert* Roy d'Ecosse, combien sa présence donnoit d'advantage à ses affaires, rapportant toujours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne ; mourant, obligea son fils par solemnel serment, à ce qu'estant trespassé, il fit bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fist enterrer : & quant aux os, qu'il les re-

11 Le même dans la *Vie d'Agesilaüs*, Chap. 6.

servast pour les porter avec luy, & en son armée, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Ecossois: comme si la destinée avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. *Jean Zischat* qui troubla la Boheme pour la deffense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast après sa mort, & de sa peau qu'on fist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis, estimant que cela ayderoit à continuer les advantages qu'il avoit eus aux guerres, par lui conduictes contre eux. Certains Indiens portoient ainsi au combat contre les Espagnols, les ossemens d'un de leurs Capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant. Et d'autres Peuples en ce mesme monde, traisnent à la guerre les corps des vaillants hommes, qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune & d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tombeau, que la reputation acquise par leurs actions passées: mais ceux-cy y veulent encore mesler la puissance d'agir.

Le faict du Capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel se sentant blessé à mort d'une arquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslée, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemi : & ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant desfaillir, & eschapper du cheval, 12 commanda à son maistre d'hostel, de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemi : comme il fit.

Il me faut adjouster cet autre exemple aussi remarquable pour cette consideration, que nul des precedents. L'Empereur Maximilian, bisayeul du Roi Philippes, qui est à present, estoit Prince doué de tout plein de grandes qualitez, & entre autres d'une beauté de corps singuliere : mais parmi ses humeurs, il avoit ceste-cy bien contraire à celle des Princes, qui pour despescher les plus importantes affaires, font l

12 Mémoires de Martin du Bellay, L. II, p

throsne de leur chaise percée : c'est qu'il n'eut jamais valet de chambre, si privé, à qui il permist de le voir en sa garderobbe. Il se desroboit pour * tomber de l'eau, aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à Medecin ny à qui que ce fust les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées. Moy qui ay la bouche si effrontée, suis pourtant par complexion touché de cette honte : Si ce n'est à une grande suasion de la necessité ou de la volupté, je ne communique gueres aux yeux de personne, les membres & actions, que nostre coustume ordonne estre couvertes : J'y souffre plus de contrainte que je n'estime bienseant à un homme, & sur tout à un homme de ma profession. Mais lui en vint à telle superstition, qu'il ordonna par paroles expresses de son testament, qu'on lui attachast des calessons, quand il seroit mort. Il devoit adjouster par codicille, que celui qui les lui monteroit, eust les yeux bandez.

* Expression purement Gasconne, pour dire *faire de l'eau*.

L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfans [13] que ni eux, ni autre, ne voye & touche son corps, après que l'ame en sera separée, je l'attribue à quelque sienne devotion : Car & son Historien & lui, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie. singulier soing & reverence à la Religion.

Ce conte me desplеut, qu'un Grand me fit d'un mien allié, homme assez cogneu & en paix & en guerre. C'est que mourant bien viel en sa Cour, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres avec un soing vehement, à disposer l'honneur & la cérémonie de son enterrement; & somma toute la noblesse qui le visitoit, de luy donner parolle d'assister à son convoy. A ce Prince mesme, qui le vid (14) sur ses derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fust comman-

13 *Xenophon* dans la Cyropédie, L. VIII, c. 7, vers la fin.

14 Sur le point de rendre l'esprit.

dée de s'y trouver, employant plusieurs exemples & raisons, à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte : & sembla expirer content ayant retiré cette promesse, & ordonné à son gré la distribution, ordre 15 de sa montre. Je n'ai guere veu de vanité si perséverante.

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ai point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à c'esteçy, d'aller se soignant & passionnant à ce dernier poinct, à regler son convoy, à quelque particuliere & inusitée parsimonie, à un serviteur & une lanterne. Je voy louer ceste humeur, & l'ordonnance de Marcus Æmilius Lepidus, (16) qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les cérémonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est-ce encore temperance

---

15 De sa pompe funebre.

16 In Epitome Livanâ, Lib. XLVIII. *Marcus Æmilius Lepidus, antequàm expiraret, præcepit filiis, lecto se strato sine linteis, sine purpura, efferent, &c.*

& frugalité, d'eviter la despence & la volupté, desquelles l'usage & la cognoissance nous est imperceptible ? Voilà une aisée reformation & de peu de coust. S'il estoit besoin d'en ordonner, je serois d'avis, qu'en celle-là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la regle, au degré de sa fortune. Et le Philosophe Lycon 17 prescrit sagement à ses amis, de mettre son corps où ils adviseront pour le mieux : & quant aux funerailles, de les faire ni superfluës ni mechaniques. Je lairrois purement la coustume ordonner de ceste ceremonie, & m'en remettray à la discretion des premiers à qui je tomberai en charge. c *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris.* Et est sainctement dict à un Sainct: d *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pom-*

17 *Diogene Laërce*, dans la vie de Lycon, L. V. *Segm.* 74. Wetst. Amstelod. *an* 1692.

c A l'égard de la sépulture, c'est un point qu'il faut mépriser pour soi-même, & ne pas négliger pour les siens. *Cic.* Tusc. Quæst. L. I. c. 45.

d Le soin de l'enterrement, la qualité de la sépulture, & la pompe des obseques, regardent plu-

pa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quàm subsidia mortuorum. Pourtant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin lui demande, comment il veut estre enterré : 18 *Comme vous voudrez*, respond-il. Si j'avois à m'en empescher plus avant, je trouverois plus galand, d'imiter ceux qui entreprennent vivans & respirans, jouer de l'ordre & honneur de leur sepulture : & qui se plaisent de voir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resjouir & gratifier leurs sens par l'insensibilité, & vivre de leur mort !

A peu que je n'entre en haine irreconciliable contre toute Domination Populaire, quoiqu'elle me semble la plus naturelle & équitable,, quand il me souvient de cette inhumaine injustice du Peuple Athenien, de faire mourir sans remission, & sans les vouloir seulement ouyr en leurs defenses, ces braves Capitaines, venants de gaigner

tôt la consolation des vivans que le besoin des morts. *Augustinus*, de Civit. Dei, L. I. c. 12.

18 Platon ; dans son *Phedon*, vers la fin.

contre les Lacédemoniens 19 la Bataille navalle près les Isles 20 Arginenses, la plus conteſtée, la plus forte bataille, que les Grecs aient oncques donnée en mer de leurs forces : parce qu'après la victoire ils avoient ſuivi les occaſions que la loi de la guerre leur preſentoit, pluſtoſt que de s'arreſter à recueillir & inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuſe, le faict de *Diomedon*. Ceſtui-ci eſt l'un des condamnez, homme de notable vertu, & militaire & politique : lequel ſe tirant avant pour parler, après avoir oui l'arreſt de leur condemnation, & trouvant ſeulement lors temps de paiſible audience, au lieu de s'en ſervir au bien de ſa cauſe, & à deſcouvrir l'evidente iniquité d'une ſi cruelle concluſion, 21 ne repreſenta qu'un ſoin de la conſervation de ſes Juges : priant les Dieux de tourner ce jugement à leur bien ;

---

19 *Diodore de Sicile*, L. XIII, c. 31.

20 Ou *Arginuſes*, trois Iſles au Sud-eſt de l'Iſle de Lesbos, qui s'appellent en latin *Arginuſæ*.

21 *Diodore de Sicile*, L. XIII, c. 32.

& afin que, par faute de rendre les vœux que lui & ses compagnons avoient voués en recognoissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des Dieux sur eux, les advertissant quels vœux c'estoient. Et sans dire autre chose, & sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La fortune quelques années après les punit de mesme pain souppe. Car *Chabrias* Capitaine general de leur armée de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis Admiral de Sparte, en l'Isle de Naxe, perdit le fruict 22 tout net & comptant de sa victoire, très-important à leurs affaires, pour n'en courir le malheur de cest exemple ; & pour ne perdre peu de corps morts de ses amis, qui flottoient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants, qui depuis leur firent acheter cette importune superstition.

---

22 C'est ce que dit expressément *Diodore de Sicile*, L. XV, c. 9

e *Quæris, quo jaceas, post obitum loco?*
Quo non nata jacent.

Cest autre redonne le sentiment du repos, à un corps sans ame :

f *Neque sepulchrum, quó recipiat, habeat*
portum corporis :
Ubi, remissâ humanâ vitâ, corpus requiescat à malis.

Tout ainsi que nature nous faict voir que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie. Le vin s'altere aux caves, selon aucunes mutations des saisons de la vigne. Et la chair de venaison change d'estat aux saloirs & de goust selon les loix de la chair vive, à ce qu'on dit.

---

e Veux-tu savoir en quel lieu tu seras gisant après ta mort ? C'est où gisent les choses qui ne sont pas encore nées. *Senec.* Troas. *Chor.* Act. II. *vs.* 30.

f N'aura-t-il donc point de sépulcre où son corps étant reçu comme dans un port puisse se reposer à l'abri de tous maux, après avoir quitté la vie ? *Cic.* Tusc. Quæst. *Lib.* I. c. 44.

CHAPITRE IV.

Comme l'ame descharge ses passions sur des objects faux, quand les vrais lui défaillent.

UN Gentil-homme des nostres merveilleusement subject à la goutte, estant pressé par les Medecins de laisser du tout l'usage des viandes salées, avoit accoustumé de respondre plaisamment, que sur les efforts & tourmens du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre; & que s'escriant & maudissant tantost le cervelat, tantost la langue de bœuf & le jambon, il s'en sentoit d'autant allegé. Mais en bon escient, comme le bras estant haussé pour frapper, il nous deult si le coup ne rencontre, & qu'il aille au vent: aussi que pour rendre une vuë plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perdue & escartée dans le vague de l'air, ains qu'elle ait butte pour la soustenir à raisonnable distance.

Ventus

a *Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ*
Occurrunt silvæ spatio diffusus inani:

de mesme il me semble que l'Ame esbranlée & esmuë se perde en soi-mesme, si on ne lui donne prise: & faut tousjours lui fournir d'object où elle s'abutte & agisse. Plutarque dit à propos 1 de ceux qui s'affectionnent aux guenons & petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faute de prise legitime, plutost que de demeurer en vain, s'en forge ainsi une fausse & frivole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe plutost elle-mesme, se dressant un faux subject & fantastique, voire contre sa propre creance que de n'agir contre quelque chose. Ainsi emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre & au fer, qui les a blessées & à se venger à belles dents sur soi-mesmes du mal qu'elles sentent.

a Comment le vent perd ses forces en se répandant dans un espace vuide, à moins que des forêts touffues ne s'opposent à son passage. *Lucan* L. III. *vs.* 362, 363. *De mesme il semble que l'Ame, &c.*

1 *Dans la Vie de Péricles, dès le commencement.*

b *Pannonis haud aliter post ictum sævior Ursa,*
Cui jaculum parva Lybis amentavit habena,
Se rotat in vulnus, telumque irrata receptum
Impetit, & secum fugientem circuit hastam.

Quelles causes n'inventons-nous des malheurs qui nous adviennent? à quoi ne nous prenons-nous à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ni la blancheur de cette poictrine que despitée tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien-aimé: prens-t'en ailleurs. Livius parlant de l'armée Romaine en Espaigne après la perte des deux Freres ses grands Capitaines, c *Flere omnes repente, & offensare capita:*

---

b Ainsi l'ourse plus féroce après le coup qu'elle a reçu, se roule sur sa plaie, & toute en fureur se jetant sur le dard dont elle est percée, le fait tourner fuyant avec elle. *Lucan.* L. VI. *vs.* 220, &c.

c Chacun se prit aussi-tôt à pleurer & à se battre la tête. *Lib.* XXV, c. 37, num. 9.

C'est un usage commun. Et le Philosophe Bion, de ce Roi, qui de deuil s'arrachoit le poil, 2 fut plaisant, *Cettuy-ci pense-t'il que la pelade soulage le dueil?* Qui n'a veu mascher & engloutir les cartes, se gorger d'une bale de dez, pour avoir où se venger de la perte de son argent? Xerxes fouetta 3 la Mer, & escrivit un cartel de deffi au mont Athos, & Cirus amusa toute une armée 4 plusieurs jours à se venger de la riviere de 5 Gindus, pour la peur

2 Cic. Tusc. Quæst. L. III. c. 26. *In quo facetum illud Bionis*, perinde stultissimum Regem in luctu capillum sibi evellere quasi calvitio mœror levaretur.

3 Herodot. L. VII. p. 452.

4 *Herodot.* Lib. I. p. 86, & *Senec.* de Irâ. Lib. 3. c. 21. Herodote dit expressément que Cyrus perdit tout l'Eté à cette belle expédition: & *Paul Orose*, aussi peu exact que Montaigne, quoique dans un sens contraire, dit que Cyrus employa toutes ses troupes à cet ouvrage, une année entiere, *perpeti anno* L. II, c. 6.

5 Ou *Gyndes*, comme la nomment Hérodote, Seneque & Tibulle L. IV. Carm. I. *vs.* 141.
— *rapidus, Cyri dementia, Gyndes.*

qu'il avoit eue en la passant : & Caligula ruïna une très-belle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit eu.

6 *Senec.* de Irâ, L. III, c. 22. C. *Cæsar villam in Herculanensi pulcherrimam, quia sua mater aliquando in illâ custodita erat, diruit.* Je ne sais si Montagne a bien pris le sens de Seneque : Peut-être avoit-il écrit d'abord, *pour le desplaisir que sa mere y avoit eu* ; ce qui s'accorderoit fort bien avec ce que dit Seneque ; *qu'elle y avoit été gardée comme dans une prison*, & qu'on aura mis par inadvertance *plaisir* pour *desplaisir* dans une des premieres éditions des *Essais*, d'où cette faute aura passé dans toutes les editions suivantes. Elle est du moins dans toutes celles que j'ai pu consulter. Mais comme dans une édition publiée à Paris en 1587, chez *Jean Richer* laquelle ne contient que les deux premiers livres il y a ici, *& Caligula ruina une très-belle maison pour le plaisir que sa mere y avoit reçu*, je commence à croire que Montagne a effectivement mal pris la pensée de Seneque, parce que dans la premiere édition des *Essais*, imprimée à Bourdeaux en 1580, il est dit aussi, que *Caligula ruina cette maison pour le plaisir que sa mere y avoit reçu* ; & qu'on ne s'est point avisé de toucher à cet endroit dans un *Errata* assez exact qui a été fait sur cette premiere édition. C'est apparemment le cœur malin & dénaturé de Caligula, qui a fait tomber Montagne dans cette méprise. ---- *Pensa quidem adeo suspecta mors fuit, ut Clyco Medicus custoditus sit*, dit Suetone, dans la vie d'Auguste, Ch. XI. *quasi venenum vulneri indidisset.* *Custoditus sit* signifie visiblement ici, que ce médecin fut mis en prison ou aux arrêts ; & c'est dans ce sens que ce mot a été employé par plusieurs bons écrivains.

Le peuple disoit en ma jeunesse, qu'un Roi de nos voisins, ayant receu de Dieu une bastonade, jura de s'en venger : ordonnant que de dix ans on ne le priast, ni autant qu'il estoit en son auctorité, qu'on ne creust en lui. Par où on vouloit peindre non tant la sottise, que la gloire naturelle à la Nation, dequoi estoit le conte. Ce sont vices tousjours conjoincts: mais telles actions tiennent, à la vérité, un peu plus encore d'outrecuidance, que de bestise. Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer, 7 se print à deffier le Dieu Neptunus, & en la pompe des jeux Circenses fit oster son image du rang où elle estoit parmi les Dieux, pour se venger de lui. En quoi il est encore moins excusable que les precedents ; & moins qu'il ne fut depuis, lorsqu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus, en Allemagne, 8 il alloit de colere & de desespoir, choquant

7 *Suétone*, dans la Vie d'Auguste, §. 16.

8 *Id.* ibid. §. 23. *Ut caput interdum foribus illideret, vociferans :* Quinctili Vare, Legiones redde·

sa teste contre la muraille, en s'escria *Varus, rens-moy mes soldats*: car ceux surpassent toute folie, d'autant que l'impieté y est joincte, qui s'en adressent à Dieu mesme, ou à la Fortune, comme si elle avoit des oreilles subjectes à notre baterie: à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire, 9 se mirent à tirer contre le Ciel d'une vengeance Titanienne, pour renger Dieu à raison à coup de fleche. Or, comme dit cet ancien Poëte 10 chez Plutarque,

> Point ne se faut courroucer aux affaires,
> Il ne leur chaut de toutes nos coleres.

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au desreiglement de notre Esprit.

9 *Herodot.* L. 4. c. 289.

10 Dans son Traité, *Du commencement ou repos de l'esprit*, c. 4. de la traduction d'Amyot.

CHAPITRE V.

Si le Chef d'une Place assiegée doit sortir pour parlementer.

LUCIUS Marcius, Legat des Romains, en la guerre contre *Perseus* Roy de Macedoine, voulant gaigner le temps qu'il lui falloit encore à mettre en point son armée, sema des 1 entregets d'accord, desquels le Roy endormy, accorda treve pour quelques jours : 2 fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité, & loisir pour s'armer : d'où le Roy encourut sa derniere ruine. Si est ce que les vieux du Senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette pratique, comme ennemie de leur stile ancien : qui fut, disoient-ils, combattre de vertu, non de finesse, ni par surprises & rencontre de

1 Ou comme on a mis dans une des dernieres éditions, *interjets*; c'est-à-dire, *propositions*, *ouvertures*. Entreject, *interpositio*, *interjectio*. Nicot.
2 *Tite Live* L. XII, c. 43 — 47.

nuict, ni par fuittes apostées, & recharges inopinées : n'entreprenants guerre, qu'après l'avoir dénoncée, & souvent après avoir assigné l'heure & lieu de la Bataille. De cette conscience ils renvoyerent à Pirrhus son traistre Medecin, & aux Phalisques leur desloyal Maistre d'escole. C'estoient les formes vraiement Romaines non de la Grecque subtilité & * astuce Punique, ou le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le trompeur peut servir pour le coup : mais celui seul se tient pour surmonté, qui sçait l'avoir esté ni par ruse, ni de sort ; mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche & juste guerre. Il appert bien par ce langage de ces bonnes gens, qu'ils n'avoient encore receu cette belle sentence,

a —— *dolus, an virtus, quis in hoste requirat?*

Les Achaïens, dit Polybe 3, detestoient

* *Ruse.*

a Qu'importe qu'on surmonte ses ennemis par ruse ou par valeur? *Æneid.* L. II. *vs.* 390.

3 Livre XIII, c. 1.

toute voie de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des ennemis sont abattus. b *Eam vir sanctus & sapiens sciet veram esse victoriam, quæ salvâ fide, & integrâ dignitate parabitur*, dit un autre:

c *Vos ne velit, an me regnare hera: quidve ferat fors*
Virtute experiamur.

Au Royaume de 4 Ternate, parmi ces Nations que si à pleine bouche nous appellons Barbares, la coustume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir denoncée: y adjoustants ample déclaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives & de-

b Un homme sage & vertueux doit savoir qu'il n'y a point de véritable victoire que celle qu'on gagne sans blesser son honneur & sa dignité. *Florus*, L. I. c. 12. num. 6.

c Eprouvons par la force, si c'est à vous ou à moi que la Fortune, maîtresse des événemens, destine l'Empire. *Ennius*, apud *Cic.* L. I. De Offic. c. 12.

4 La principale Isle des *Molucques*.

fensives. Mais aussi cela faict, ils se donnent loi de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloignés de vouloir gaigner avantage sur leurs ennemis par surprise, qu'il les advertissoient un mois avant que de mettre leur * exercice aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinella*.

Quant à nous moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, & qui après 5 Lysander, disons que, où la peau du Lyon ne peut suffire, il y faut coudre un lopin de celle du Renard, les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette pratique: & n'est heure, disons-nous, où un Chef doive avoir plus l'œil au guet, que celle des parlemens & traités d'accord.

Et pour cette cause, c'est une regle en

---

* *Armée.*

5 Voyez sa *Vie* par Plutarque, ch. 4 *version d'Amyot.*

la bouche de tous les hommes de nostre temps, *Qu'il ne faut jamais que le Gouverneur en une place assiégée sorte lui-mesme pour parlementer.* Du temps de nos peres cela fut reproché aux Seigneurs de Montmord & de l'Assigni, deffendants Mouson contre le Comte de Nansau. Mais aussi à compte, celui-là seroit excusable, qui sortiroit en telle façon, que la seureté & l'advantage demeurast de son costé; comme fit en la ville de Regge, le Comte Guy de Rangon (s'il en faut croire du Bellay, car Guicciardin dit * que ce fut lui-mesme) lorsque le Seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son fort; † qu'un trouble s'étant esmeu pendant ce parlement, non seulement Monsieur de l'Escut

* Lui Guicciardin, pour lors gouverneur de Reggio. On peut voir dans son histoire le plan & le succès de l'entreprise du seigneur de l'Escut, qui s'étoit proposé de surprendre la ville de Reggio à la faveur de ce pour-parler: *Div. XIV, p. 183, 184. Ici Guicciardin doit-être cru sans-doute préférablement à du Bellay.*

† Mémoires de *Martin du Bellay.* Liv. I. fol. 18

& sa troupe qui estoit approchée avec lui, se trouva le plus foible, de façon (6) qu'Alexandre Trivulce y fut tué, mais luy-mesme fut contrainct, pour le plus seur, de suivre le Comte, & se jetter sur sa foi à l'abri des coups dans la ville. Eumenes en la ville de Nora, pressé par Antigonus qui l'assiegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il vinst devers lui, attendu qu'il estoit le plus grand & le plus fort : après avoir faict cette 7 noble reponse, *Je n'estimeray jamais homme plus grand que moy, tant que j'auray mon espée en ma puissance*, n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomæus son propre nepveu en ostage, comme il demandoit. Si est-ce qu'encores y en a-t'il, qui se sont très-bien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant ; Tesmoing Henry de Vaux, Chevalier Champenois, lequel estant assiegé dans le Chasteau de Commercy par les Anglois;

6 *Morì fra due giorni, indegno certamente di questa calamità*, dit Guicciardin, *perche haveva dissuaso il venire a Reggio.*

7 Plutarque dans la Vie d'*Eumenes*, ch. 5.

& Barthelemy (8) de Bonnes, qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la plus part du Chasteau, fit qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruines, somma ledit Henri de sortir à parlementer pour son profict; comme il fit lui quatriesme; & son evidente ruine lui ayant esté montrée à l'œil, il s'en sentit 9 singulierement obligé à l'ennemi : à la discretion duquel, après qu'il se fut rendu & sa troupe, le feu estant mis à la mine, les estançons de bois venus à faillir, le Chasteau fut emporté de fonds en comble. Je me fie aisement à

8 *Froissart*, de qui Montagne a pris tout ceci, le nomme *Barthelemy de Brunes*.

9 Quand le Chevalier vit le péril, il dit à Messire Barthelemy : *Certainement vous avez bonne cause : ce que fait en avez, vient de grand' gentillesse : Si nous rendons à vostre volonté.* Là les print Messire Barthelemy comme ses prisonniers : & les fit lors hors de la Tour partir, & uns & autres, & leurs biens aussi : & puis, fit bouter le feu en la mine. Si arditrent les estançons : & puis, quand ils furent tous ards, la Tour (qui estoit moult grosse) s'ouvrit, & se partit en deux, & renversa d'autre part. *Froissart*, vol. I, ch. 209.

la foi d'autrui: mais mal-aisément le ferois-je, lorsque je donnerois à juger l'avoir plustost faict par desespoir & faute de cœur, que par franchise & fiance de sa loyauté.

CHAPITRE VI.

L'heure des Parlements dangereuse.

TOUTES-fois je vis dernierement en mon voisinage de 1 Mussidan, que ceux qui en furent delogez à force par nostre armée, & autres de leur parti, crioient comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, & le traicté se continuant encore, on les avoit surpris & mis en pieces: chose qui eust eu à l'aventure apparence en autre siecle. Mais, comme je viens de dire, nos façons sont entierement esloignées de ces regles: & ne se doit attendre fiance des uns aux autres,

1 Petite ville du *Périgord*.

que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé : encore y en a-t-il lors assez affaire. Et a tousjours esté conseil hazardeux, de fier à la licence d'une armée victorieuse l'observation de la foi, qu'on a donnée à une Ville, qui vient de se rendre par douce & favorable composition & d'en laisser sur la chaude l'entrée libre aux soldats. L. Æmilius Regillus Preteur Romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocées à force, pour la singuliere proüesse des habitans à se bien deffendre, fit pacte avec eux, de les recevoir pour amis du Peuple Romain, & d'y entrer comme en ville confederée : leur ostant toute crainte d'action hostile. Mais y ayant quant à lui introduict son armée, pour s'y faire voir en plus de pompe, il ne fut en sa puissance, a quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gens : & veit devant ses yeux fourrager bonne partie de la ville : les droicts de l'avarice

a Tite-Live, L. XXXVII, [illegible]

& de la vengeance 3 suppeditant ceux de son autorité, & de la discipline militaire. Cleomenes disoit *, que quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la justice, & non subjeƈt à icelle, tant envers les Dieux, qu'envers les hommes : ayant faiƈt treve avec les Argiens pour sept jours, la troisieme nuiƈt après il les alla charger tous endormis, & les deffit, alléguant qu'en sa treve il n'avoit pas esté parlé des nuiƈts : mais les Dieux vengerent cette perfide subtilité.

3 C'est-à-dire, *les droits de l'avarice & de la vengeance prévalant sur ceux de son autorité*, &c. ce que Tite-Live exprime ainsi, *Postea-quàm ira & avaritia imperio potentiora erant*. Ibid. num. 13. Suppediter, *subjuguer, dompter, fouler aux pieds*, Cotgrave dans son *Diƈtionnaire François & Anglois*. Suppediter, *vaincre*, Nicol. --- *Suppediter* est fort ancien dans la langue, comme il paroît par ce beau passage d'*Amadis de Gaule*, Liv. V. ch. 42. *De n'est de moindre vertu d'user de gracieux traitemens envers les vaincus, que de combattre & suppediter les plus grands*; c'est-à-dire, *que de combattre & terrasser l'ennemi le plus redoutable.*

* Voyez les *Dits notables des Lacédémoniens* à l'Article CLEOMENES, version d'*Amyot* dont Montagne a transcrit les propres paroles.

Pendant le parlement, & qu'ils mussoient sur leurs seurtez 4, la ville de Casilinum fut saisie par surprise. Et cela pourtant au siecle & des plus justes Capitaines & de la plus parfaicte milice Romaine : car il n'est pas dict, qu'en temps & lieu il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables au prejudice de la raison; & ici faut la reigle, a *neminem id agere, ut ex alterius prædetur inscitiâ.* Mais je m'estonne de l'estendue que Xenophon leur donne, 5 & par les propos, & par divers exploicts de son parfaict Empereur; autheur de merveilleux poids en telles choses, comme grand Capitaine & Philosophe des premiers disciples de Socrates; & ne con-

4 Tite-Live, XXIV, c. 19.

a Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. *Cic.* de Offic. L. III, c. 17

5 Dans sa *Cyropédie.*

sens pas à la mesure de sa dispense en tout & par tout.

Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoue, & après y avoir fait une furieuse batterie, le Seigneur Fabrice Colonne, Capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer dessus un bastion, & ses gens faisants plus molle garde, les nostres s'en emparerent, & mirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire 6 à Yvoy, le Seigneur Julian Rommero ayant fait ce pas de clerc de sortir pour parlementer avec Monsieur le Connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais afin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le Marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le Duc Octavian Fregose commandoit sous nostre protection, & l'accord entre eux ayant esté poussé si avant, qu'on le tenoit pour fait, sur le point de la conclusion, les Espagnols s'estant coullés dedans

6 Petite ville dans le Luxembourg François, sur la Riviere de Chiers.

7, en userent comme en une victoire plainiere : & depuis à Ligni en Barrois, où le Comte de Brienne commandoit, l'Empereur l'ayant assiegé en personne, & Bertheville Lieutenant dudit Comte estant sorti pour parlementer 8, pendant le parlement la ville se trouva saisie.

[b] Fù il vencer sempre mai laudabil cosa;
Vincasi ò per fortuna ò per ingegno,

disent-ils : Mais le Philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet advis : & moy aussi peu. Car il disoit que ceux qui courent à l'envy, doivent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, (9) mais il ne leur est pourtant aucunement loisi-

7 Mémoires de Martin du Bellay, Liv. II, fol. 57, dans le revers.

8 Mémoires de Guillaume du Bellay, L. X, fol. 495.

b La victoire a toujours été une chose louable, soit que le hazard ou l'habileté nous y conduise. *Arioste*, Cant. 15, *vs.* 1, 2.

9 Cic, de Offic. L. III. c. 10. *Supplantare eum quicum certet, aut manu depellere, nullo modo debet.*

ble de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ni de luy tendre la jambe pour le faire cheoir. Et plus genereusement encore ce grand Alexandre, à Polypercon, qui luy suadoit de se servir de l'advantage que l'obscurité de la nuict luy donnoit pour assaillir Darius. Point, dit-il, ce n'est pas à moy de chercher des victoires desrobées: (c) *malo me fortunæ pœniteat, quàm victoriæ pudeat.*

(d) *Atque idem fugientem haud est dignatus Orodem*
Sternere, nec jactâ cæcum dare cuspide vulnus:
Obvius, adversoque occurrit, seque viro vir
Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis.

---

c J'aime mieux me plaindre de la fortune, que de rougir de ma victoire. *Quinte-Curce*, L. IV, c. 13, num. 9.

d Il ne daigna pas terrasser Orodes qui fuyoit, en lui lançant son javelot pour le blesser furtivement par derriere. Il alla se présenter à lui; & le combattant tête à tête il le vainquit, non par fraude ou artifice, mais par sa propre valeur. *Æneid.* L. X, *vs.* 732.

CHAPITRE VII.

Que l'intention juge nos actions.

LA mort, dit-on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en sçay qui l'ont pris en diverse façon. *Henry septiesme* Roi d'Angleterre fit composition avec Dom Philippe, fils de l'Epereur Maximilian, ou pour le confronter plus honorablement, pere de l'Empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe remettroit en ses mains le Duc de Suffolc de la Rose Blanche, son ennemi, lequel s'en estoit fui & retiré au Pays-Bas, 1 moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudict Duc : toutesfois venant à mou-

1 Moyennant quoi lui [*Henry Roi* d'*Angleterre*] promettoit --- *Vray est*; dit Martin du Bellay dans ses *Mémoires*, Liv, I, fol. 9. *qu'il promit audit Roy Dom Philippe de ne faire mourir le Duc de Suffolc, ce qu'il ne feit : mais à son trepas & derniere volonté ordonna à son fils le Roi Henry huictiesme qu'incontinent lui decedé, il lui fist trancher la teste, chose qui fut executée.*

rir, il commanda par ſon teſtament à ſon fils, de le faire mourir, ſoudain après qu'il ſeroit decedé. Dernierement en cette tragedie que le Duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles ès Comtes de Horne & d'Aiguemond, il y eut tout plein de choſes remarquables : & entre autres que le dict Comte d'Aiguemond, ſous la foi & aſſeurance duquel le Comte de Horne s'eſtoit venu rendre au Duc d'Albe, requit avec grande inſtance, qu'on le fiſt mourir le premier, afin que ſa mort l'affranchiſt de l'obligation qu'il avoit au dict Comte de Horne. Il ſemble que la mort n'ait point deſchargé le premier de ſa foi donnée, & que le ſecond en eſtoit quitte, meſme ſans mourir. Nous ne pouvons être tenus au-delà de nos forces & de nos moyens. A cette cauſe, parce que les effects & executions ne ſont aucunement en noſtre puiſſance, & qu'il n'y a rien 2 en bon eſcient en notre puiſſance, que la volon-

2 *Réellement & de fait.*

té: en celle-la se fondent par nécessité & s'establissent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par aisi le Comte d'Aiguemond tenant son ame & volonté endebtée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fust pas en ses mains, estoit sans doute absous de son devoir, quand il eust survescu le Comte de Horne. Mais le Roi d'Angleterre faillant à sa parolle par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusques après sa mort l'execution de sa déloyauté: Non plus que le masson d'Herodote, lequel ayant loyallement conservé durant sa vie le secret des thresors du Roi d'Egypte son maistre, mourant les descouvrit à ses enfans.

J'ai veu plusieurs de mon temps convaincus par leur conscience retenir de l'autrui, se disposer à y satisfaire par leur testament, & après leur decès. Ils ne font rien qui vaille, ni de prendre terme à chose si pressante, ni de vouloir resta-

ſ Herodot. L. II, p. 151.

blir une injure avec si peu de leur ressentiment & interest. Ils doivent 4 du plus leur. Et 5 d'autant qu'ils payent plus poisamment, & incommodément; d'autant en est leur satisfaction plus juste & meritoire. La penitence demande à charger. Ceux-là font encore pis, qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers 6 le proche à leur derniere volonté, l'ayant cachée pendant la vie. Et monstrent avoir peu de soin du propre honneur, irritant l'offensé à l'encontre de leur memoire: & moins de leur conscience, n'ayants pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur

4 C'est-à-dire, *de ce qui est immédiatement entre leurs mains, & dont ils jouissent actuellement.* Cette pensée de Montagne ne paroît pas si distinctement dans quelques nouvelles éditions où l'on a mis: *ils doivent plus du leur.*

5 C'est-à-dire, *plus ils s'incommodent en rendant ce qu'ils avoient pris injustement, plus la restitution qu'ils font est parfaite & louable.*

6 *Leur prochain.*

maltalent : & 7 en estendant la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Je me garderai, si je puis, que ma mort die chose, que ma vie n'ait premierement dict & apertement.

CHAPITRE VIII.

De l'Oysiveté.

COMME nous voyons des terres oisives, si elles sont grasses & fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages & inutiles, & que pour les tenir en office, il les faut assubjettir & employer à certaines semences, pour nostre service. Et comme nous voyons, que les femmes produisent bien toutes seules, des amas & pieces de chair informes, mais que

7 *Faisant vivre ce maltalent, cette malignité, au delà de leur propre vie.* C'est-là le veritable sens de ces paroles, *en attendant la vie outre la leur* : paroles qui paroissent d'abord assez obscures.

pour faire une generation bonne & naturelle, il les faut embesongner d'une autre semence: ainsi est-il des esprits: si on ne les occupe à certain subject, qui les bride & contraigne, ils se jettent desreiglez, par-ci, par-là, dans le vague champ des imaginations.

> a *Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis*
> *Sole repercussum, aut radiantis imagine Lunæ,*
> *Omnia pervolitat latè loca, jamque sub auras*
> *Erigitur, summique ferit laquearia tecti.*

Et n'est folie ni resverie, qu'ils ne produisent en cette agitation,

> b *velut ægri somnia, vanæ*
> *Finguntur species.*

L'ame qui n'a point de but establi, elle se perd: Car, comme on dict, *c'est n'estre en aucun lieu, que d'estre par tout:*

---

a Comme la lumiere du soleil ou de la lune qui rejaillissant d'une cuve d'airain pleine d'eau, vole voltigeant de tous côtés, & réfléchissant dans l'air, va frapper le haut du plancher. *Æneid.* L. VIII. vs. 22. &c.

b Se forgent des chimeres qui ressemblent aux songes d'un malade. *Horat.* De Arte Poëtica, vs. 7, 8.

c *Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.*

Dernierement que je me retirai chez moi, deliberé autant que je pourrois, ne me mesler d'autre chose, que de passer en repos, & à part, ce peu qui me reste de vie : il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oisiveté, s'entretenir soi-mesme, & s'arrester & rasseoir en soi : Ce que j'esperois qu'il peust, 1 meshui faire plus aisément, devenu avec le temps, plus 2 poisant, & plus meur : Mais je trouve, 3 comme

d *variam semper dant otia mentem,*

---

c Martial, L. VII, *Epigr.* 72. Montaigne a traduit le vers de Martial, avant que de le citer.

1 *Désormais.*

2 *Solide.*

3 Ce *comme*, qui sert de liaison à ce qui suit, se trouve dans une édition de 1587, chez *Jean Richer*, & dans la premiere de toutes, publiée à Bourdeaux par S. Millanges, en 1580. Il a été omis dans les éditions suivantes, ou par méprise, ou par l'ignorance de quelque correcteur, à qui ce *comme* a paru tout-à-fait inutile.

d L'oisiveté nous balotte incessamment de pensée en pensée. *Lucan.* L. IV, *vs* 704.

qu'au rebours 4 faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soi-mesme, qu'il n'en prenoit pour autrui : & m'enfante tant de chimeres & monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre, & sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie & l'estrangeté, j'ai commencé de les mettre en rolle, esperant, avec le temps, lui en faire honte à lui-mesme.

CHAPITRE IX.

Des Menteurs.

IL n'est homme à qui il 1 siese si mal de se mesler de parler de memoire. Car je n'en recognoi, & quasi trace en moi, & ne pense qu'il y en ait au monde une autre si merveilleuse en defaillance. J'ai

4 *Mon esprit* faisant le cheval échappé se donne, &c.

1 *Siese* se trouve dans les plus anciennes éditions qui ont paru tant avant qu'après la mort de Montagne. On a mis *seye* dans les dernieres ; & c'est comme on parle aujourd'hui.

toutes mes autres parties viles & communes, mais en cette-là je pense estre singulier & très-rare, & digne de gaigner nom & reputation. Outre l'inconvenient naturel que j'en souffre (car certes, veu sa nécessité Platon a raison de la nommer *une grande & puissante Déesse*) si en mon Pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent, qu'il n'a point de mémoire : & quand je me plains du defaut de la mienne, ils me reprennent & mescroyent, comme si je m'accusois d'estre insensé. Ils ne voient pas de chois entre memoire & entendement. C'est bien empirer mon marché. Mais ils me font tort : car il se voist par experience plustost au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens debiles. Ils me font tort en ceci, qui ne sçai rien si bien faire qu'estre ami, que les mesmes parolles qui accusent ma maladie, representent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma memoire, & d'un defaut naturel, on en faict un defaut de conscience.

« Il a oublié, *dit-on*, cette priere ou » cette promesse : il ne se souvient point » de ses amis : il ne s'est point souvenu » de dire, ou faire, ou taire cela, pour » l'amour de moi » Certes je puis aisément oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon ami m'a donnée ; je ne le sai pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, & de la malice autant ennemie de mon humeur.

Je me console aucunement : Premierement sur ce que c'est un mal duquel principalement j'ai tiré la raison de corriger un mal pire, qui se fust facilement produit en moi, sçavoir est l'ambition : car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde. Que comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultez en moi, à mesure que cette-ci s'est affoiblie ; & irois facilement couchant & allanguissant mon esprit & mon jugement, sur traces

d'autrui, sans exercer leurs propres forces, si les inventions & opinions estrangeres m'estoient presentes par le benefice de la memoire. Que mon parler en est plus court. Car le magasin de la memoire est volontiers plus fourni de matiere, que n'est celui de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, j'eusse assourdi tous mes amis de babil : les subjects esveillans cette telle quelle faculté que j'ai de les manier & employer, eschauffant & attirant mes discours. C'est pitié: 2 je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes privez amis : à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere & presente, ils reculent si arriere leur narration, & la chargent de tant de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en estouffent la bonté : s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile, de fermer un

---

2 *Je le vois par l'exemple d'aucuns, &c.*

propos, & de le couper depuis 3 qu'on est arrouté : & n'est rien, où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond & net. Entre 4 les pertinents mesmes, j'en voi qui veulent & ne se peuvent deffaire de leur course. Cependant qu'ils cherchent le point de clorre le pas, ils s'en vont balivernant & traisnant, comme des hommes qui deffaillent de foiblesse. Sur tout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passées demeure, & ont perdu la souvenance de leur redites. J'ai veu des recits bien plaisants, devenir très-ennuyeux, en la bouche d'un Seigneur, chascùn de l'assistance en ayant esté abbreuvé cent fois. 5 Secondement qu'il me souvient moins des offenses receuës, ainsi que disoit cet ancien. Il me faudroit un protocolle, comme Darius, pour n'oublier

---

3 *Qu'on est en train.* Arrouter, c'est, dit *Nicot*, mettre en chemin, acheminer.

4 *Les habiles gens mêmes*, &c.

5 *Je me console, en second lieu, de mon peu de memoire, sur ce qu'il me souvient moins*, &c.

l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page à tous les coups qu'il se mettoit à table, 6 lui vinst rechanter par trois fois à l'oreille, *Sire*, *souvenez-vous des Atheniens* : & que les lieux & les livres que je revoi, me rient tousjours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit, que qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doit pas mesler d'estre menteur. Je sçai bien que les Grammairiens font difference, entre *dire mensonge*, & *mentir* : & disent que dire mensonge, c'est dire chose fausse, mais qu'on a pris pour vraie ; & que la definition du mot de *mentir* en latin, d'où nostre François est parti, porte autant comme 7 *aller contre sa conscience* : & que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels je parle. Or ceux-ci, ou ils inventent marc & tout, ou ils déguisent & alterent un fons

6 *Herodot.* L. V, p. 374.
7 *Mentiri*, quasi contra mentem ire.

veritable. Lors qu'ils déguisent & changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est mal-aisé qu'ils ne se desferrent: parce que la chose, comme elle est, s'estant logée la premiere dans la memoire, & s'y estant empreincte, par la voye de la cognoissance & de la science, il est mal-aisé qu'elle ne se represente à l'imagination, délogeant la fausseté, qui n'y peut avoir le pied si ferme, ni si rassis: & que les circonstances du premier aprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rapportées fausses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire, qui choque leur fausseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter. Toutefois encore ceci, parce que c'est un corps vain, & sans prise, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseurée. De quoi j'ai souvent veu l'experience, & plaisamment, aux despens de ceux qui font profession de ne former autrement

leur parolle, que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, & qu'il plaist aux Grands à qui ils parlent. Car ces circonstances à quoi ils veulent asservir leur foi & leur conscience ; estants subjectes à plusieurs changements, il faut que leur parolle se diversifie quant & quant : d'où il advient que de mesme chose, ils disent, tantost gris, tantost jaune : à tel homme d'une sorte, à tel d'un autre : & si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art ? Outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eux-mesmes si souvent ; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes, qu'ils ont forgées en un mesme subject ? J'ai veu plusieurs de mon temps, envier la reputation de cette belle sorte de prudence : qui ne voient pas, que si la reputation y est, l'effect n'y peut estre.

En vérité, le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes, & ne nous tenons les uns aux autres que par

la parole. Si nous en connoissions l'horreur & le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'autres crimes.

Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux Enfans des erreurs innocentes, très-mal-à-propos, & qu'on les tourmente pour des actions temeraires, qui n'ont ny impression ny suitte. La menterie seule, & un peu au-dessous, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance & le progrez : elles croissent quant & eux : & depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient, que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subjects & asservis. J'ay un bon garçon de tailleur, à qui je n'ouy jamais dire une vérité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si comme la vérité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes : car nous prendrions pour certain l'opposé de ce

que diroit le menteur. Mais le revers de la vérité a cent mille figures, & un champ indéfiny. Les Pythagoriens font le Bien certain & finy, le Mal infiny & incertain. Mille routes desvoyent du blanc : une y va. Certes je ne m'asseure pas, que je pense 8 venir à bout de moi, à guarentir un danger évident & extresme, par une effrontée & solennelle mensonge. Un ancien Pere dit, que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien cognu, qu'en celle d'un homme, duquel le langage nous est incognu : a *Ut externus alieno non sit hominis vice.* Et de combien est le langage faux moins sociable que le silence?

Le Roy François premier se vantoit

---

8 *Obtenir de moi-même de me garantir d'un danger, &c.*

a *De sorte que deux personnes de diverses nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre.* C'est un passage de Pline, mais que Montaigne a tronqué pour l'adapter à sa pensée. Il y a dans Pline, *ut externus alieno pené non sit hominis vice*, Nat. Hist. L. VII. c. 1 « de sorte que deux personnes de différens pays ne sont presque pas des » hommes l'un à l'égard de l'autre. »

mander raison, à tous les Princes de la Chrestienneté, & au Duc mesme : fut oui aux affaires du matin, & ayant establi pour le fondement de sa cause, & dressé à cette fin, plusieurs belles apparences du faict : Que son maistre n'avoit jamais pris nostre homme, que pour Gentil-homme, privé, & sien subject, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, & qui n'avoit jamais vescu là sous autre visage, desavouant mesme avoir sceu qu'il fust en estat de la maison du Roi, ni connu de lui, tant s'en faut qu'il le prist pour Ambassadeur. Le Roi à son tour le pressant de diverses objections & demandes ; & le chargeant de toutes parts, l'accusa enfin sur le point de l'execution faicte de nuict, & comme à la desrobée. A quoi le pauvre homme embarrassé, respondit, pour faire l'honneste, que 11 pour le respect de Sa Majesté, le Duc eust esté bien marri, que telle execution se fust faicte de jour. Cha-

11 *Id. ibid.* fol. 162.

on peut penser, comme il fut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroit d'un tel nez que celui du Roi François.

Le Pape Jule second, ayant envoyé un ambassadeur vers le Roi d'Angleterre, pour l'animer contre le Roi François, l'Ambassadeur ayant esté oui sur sa charge, & le Roi d'Angleterre s'estant arresté en sa response, aux difficultés qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un Roi si puissant, & en alleguant quelques raisons : l'Ambassadeur repliqua mal à propos, 12 qu'il les avoit aussi considerées de sa part, & les avoit

12 *Erasme*, dans un de ses livres intitulé LINGUA, raconte ce fait comme arrivé dans le temps qu'il étoit lui-même en Angleterre. *Ea vox excepta*, dit-il, *mox suspicionem injecit Magnatibus, quod Pontificis Oratorem professus, nonnihil faveret Gallo. Deinde tum observatus, deprehenderetur cum Oratore Gallorum nocturnis horis miscere colloquium, abductus est in carcerem, omnibusque fortunis exutus est, ne vitâ quidem incolumi si venisset in manus Julii. Atqui hic linguæ lapsus effecit, ut Rex qui forte prorogando negotio dissidium compositurus erat, bellum acceleraret.* OPERUM ERASMI, in-folio, Lugd. Batav. an. 1703, *tom.* IV, *col.* 624. C.

bien dites au Pape. De cette parole si esloignée de sa proposition, qui estoit de le pousser incontinent à la guerre, le Roi d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet Ambassadeur, de son intention particuliere pendoit du côté de France, & en ayant adverti son maistre, ses biens furent confisquez, & ne tint à guere qu'il n'en perdist la vie.

CHAPITRE X.

Du parler prompt ou tardif.

[1] *ONC ne furent à tous toutes graces données.*

Aussi voyons-nous qu'au don d'elo-

---

1 Dans un Recueil que Montaigne fit imprimer en 1572, sous ce titre VERS FRANÇOIS *de feu Estienne de la* BOETIE, *Conseiller du Roi en sa Cour de Parlement à Bourdeaux*, il y a vingt-cinq sonnets qui font la meilleure partie de ce Recueil; & le vers par où Montaigne a trouvé bon de commencer ce chapitre, est le dernier du quatorzieme sonnet.

quence, les uns ont la facilité & la promptitude. & ce qu'on dict, le boutehors si aisé, qu'à chaque bout de champ ils sont prest : les autres plus tardifs ne parlent jamais rien qu'elabouré & premedité.

Comme on donne des reigles aux Dames de prendre les jeux & les exercices du corps, selon l'advantage de ce qu'elles ont le plus beau : si j'avois à conseiller de mesme, en ces deux divers advantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle, que les Prescheurs & les Advocats fassent principale profession, le tardif seroit mieux Prescheur, ce me semble, & l'autre mieux Advocat : Parce que la charge de celui-là donne autant qu'il lui plaist de loisir pour se preparer ; & puis sa carrierre se passe d'un fil & d'une suite, sans interruption: là où les commoditez de l'Advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice: & les responses improuvuës de sa partie adverse, le rejettent de son branle, où il lui faut sur le champ prendre nouveau

parti. Si est-ce qu'à l'entrevuë du Pape Clement & du Roi François à Marseille, il advint tout au rebours, a que Monsieur Poyet, homme toute sa vie nourri au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la Harangue au Pape, & l'ayant de longue main pourpensée, voire à ce qu'on dict, apportée de Paris toute preste, le jour mesme qu'elle devoit estre prononcée, le Pape se craignant qu'on lui tinst propos qui peust offenser les Ambassadeurs des autres Princes qui estoient autour de lui, manda au Roi l'argument qui lui sembloit estre le plus propre au temps & au lieu: mais de fortune, tout autre que celui, sur lequel Monsieur Poyet s'estoit travaillé: de façon que sa harangue demeuroit inutile, & lui en falloit promptement refaire une autre. Mais s'en sentant incapable, il fallut que

---

a Memoires de *Martin du Bellay*, Liv. IV, fol. 165 & suiv. *Edit. de Paris*, an 1586.

Monsieur le Cardinal du Bellay en prist la charge. La part de l'Advocat est plus difficile que celle du Prescheur : & nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables Advocats que Prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit, d'avoir son operation prompte & soudaine, & plus le propre du jugement, de l'avoir lente & posée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer : & celui aussi, à qui le loisir ne donne advantage de mieux dire, ils sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius 3, qu'il disoit mieux sans y avoir pensé : qu'il devoit plus à la fortune qu'à sa diligence : qu'il lui venoit à profit d'estre trouble en parlant : & que ses adversaires craignoient de le picquer, de peur que la colere ne

3 Ut præsentis animi & majoris ingenii quàm studii, magis placebat in his quæ inveniebat quàm in his quæ attulerat. -- Iratus commodiùs dicebat. Ideò diligentissimè cavebant homines, ne dicentem interpellarent. -- Meliùs semper fortuna quàm cura, de illo merebatur. *Epitomæ Controversiarum.* M. Senecæ PRÆF. L. III. p. 274. Genevæ, an. 1625.

perdue que je ne sçai ce que j'ai voulu dire : & l'a l'estranger descouverte parfois avant moi. Si je portois le rasoir par tout où cela m'advient, je me desferois tout. Le rencontre 6 m'en offrira le jour quelque autre fois, plus apparent que celui du midi : & me fera estonner de ma hésitation.

CHAPITRE XI.

Des Prognostications.

QUANT aux Oracles, il est certain que 1 bonne piece avant la venue de Jesus-Christ, ils avoyent commencé à perdre leur credit : car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance. Et ces mots sont à lui : a

6 *Une autrefois le hasard m'en offrira le sens, plus clair que le soleil en plein midi.*

1 *Long-temps*, ou comme on a mis dans les dernieres éditions, *dès long-temps*.

a D'où vient qu'il ne se rend plus d'oracles à Delphes, non-seulement à présent, mais depuis fort long-temps, de sorte qu'on ne peut rien voir de plus méprisé? *Cic.* de Divinat. L. II. c. 57.

Cur

Cur isto modo jàm Oracula Delphis non eduntur : non modò nostrâ ætate, sed jamdiù, ut nihil possit esse contemptius ? Mais quand aux autres prognostiques, qui se tiroyent de l'anatomie des bestes aux sacrifices ausquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelle ; du trepignement des poulets, du vol des oiseaux, [b *Aves quasdam rerum augurandarum causâ natas esse putamus*] des foudres, du tournoyement des rivieres : c *Multa cernunt Aruspices : multa Auguros provident : multa Oraculis declarantur : multa Vaticinationibus : multa somniis : multa portentis*, & autres sur lesquels l'ancienneté appuyoit la plufpart des entreprises, tant publiques que privées ; nostre

b Nous croyons qu'il y a des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. *Cic.* de Naturâ Deorum, Lib. II. c. 64.

c Les Aruspices voient quantité de choses : les Augures en prévoyent aussi bon nombre : plusieurs choses sont manifestées par les oracles, & plusieurs par les devins, par les songes, & les prodiges. *Id.* Ibid. c 65.

Religion les a abolies. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens de divination ès astres, ès esprits, ès figures du corps, ès songes, & ailleurs : notable exemple de la forcenée curiosité de nostre nature s'amusant à 2 preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez affaire à digerer les presentes,

d *Cur hanc tibi, rector Olympi,*
Sollicitis visum mortalibus addere curam,
Noscant venturas ut dira per omnia clades?
. . . .
. . . .
Sit subitum quodcumque paras, sic cœca futuri
Mens hominum fati, liceat sperare timenti.

---

2 C'est-à-dire, *anticiper* : mais aujourd'hui *préoccuper* ne s'emploie plus dans ce sens-là.

d Pourquoi, souverain maître des Dieux, as-tu voulu ajouter ce souci à tant d'autres qui tourmentent les pauvres mortels, qu'ils puissent connoître leurs malheurs à venir par de funestes présages? — Fais plutôt que tout ce que tu leur prépares, arrive à l'improviste; & que l'esprit de l'homme ne voie rien de l'avenir, afin qu'au milieu de ses craintes il lui soit permis d'espérer. *Lucan.* L. II. 4, 5, 6. — 14, 15.

e *Ne utile quidem est scire quid futurum sit: Miserum est enim nihil proficientem angi:* Si est-ce 3 qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. voilà pourquoi l'exemple de François Marquis de Sallusse m'a semblé remarquable : Car Lieutenant du Roi François en son armée delà les monts, infiniment favorisé de nostre Cour, & obligé au Roi du Marquisat mesme, qui avoit esté confisqué de son frere : au reste ne se presentant occasion 4 de le faire, son affection mesme y contredisant, 5

---

e On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver; car il est triste de se tourmenter pour néant. *Cic.* de Nat. Deorum. L III, c. 6.

3 *Que la divination est aujourd'hui de beaucoup*, &c.

4 C'est-à-dire, *de changer de parti*, comme Montaigne le dit immédiatement après. Dans les dernieres éditions quelqu'un choqué de cette suspension de sens a mis ici, *au reste ne se présentant occasion de tourner sa robbe, son affection même y contredisant*, &c.

5 *Il estoit homme* (dit *Guillaume du Bellay* dans les mémoires, *Liv.* VI, 276) *qui adjoustoit foy aux Devins, lesquels lui avoient predit que l'Empereur devoit cette année deposseder le Roi de son Royaume.*

ſe laiſſa ſi fort eſpouvanter, comme il a eſté adveré, aux belles prognoſtications qu'on faiſoit lors courir de tous coſtez à l'advantage de l'Empereur Charles cinquieſme, & à notre deſadvantage (meſme en Italie, où ces folles propheties avoient trouvé tant de place: 6 qu'à Rome fut baillée grande ſomme d'argent au change, pour cette opinion de notre ruine) qu'après s'eſtre ſouvent condolu à ſes privez, des maux qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France, & aux amis qu'il y avoit, 7 il ſe revolta, & changea de parti: à ſon grand dommage pourtant quelque conſtellation qu'il y euſt. Mais il s'y conduiſit en homme combattu de diverſes paſſions: car ayent & villes & forces en main, l'armée ennemie ſous Antoine de Leve à trois pas de lui, & nous ſans ſoupçons de ſon faict, il eſtoit en lui de faire pis qu'il ne fiſt: Car pour ſa trahiſon

6 *Id. ibid.* Liv. VIII, fol. 154.
7 En 1536.

nous ne perdismes ni homme, ni ville, que Fossan : encore après l'avoir longtemps contestée.

f *Prudens futuri temporis exitum*
Caliginosa nocte premit Deus,
Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat.
---- *Ille potens sui*
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse; Vixi : cras vel atrâ
Nube polum, pater, occupato,
Vel sole puro.

g *Lætus in præsens animus, quod ultra est*
Oderit curare.

---

f Jupiter enveloppe exprès daus une nuit obscure tous les événemens à venir, & se rit d'un mortel qui porte ses inquiétudes plus loin qu'il ne devroit. --- Celui-là sera véritablement maître de lui-même, & vivra content, qui à la fin de chaque jour peut dire : J'ai passé agréablement cette journée, soit que demain Jupiter charge l'air d'épais nuages, ou qu'il l'éclaire d'un beau soleil. *Horat.* Od. 29, L. III, *vs.* 29, &c. --- 41, &c.

g Un esprit satisfait du présent n'aimera point de s'embarrasser de l'avenir. *Horat.* Od. 16, L. II, *vs.* 25, 26.

8 Et ceux qui croient ce mot au contraire, le croient à tort. *Ista sic reciprocantur ; ut & si divinatio sit, Dii sint : & si Dii sint : sit divinatio.* Beaucoup plus sagement Pacuvius,

h *Nam istis qui linguam avium intelligunt,*
Plusque ex alieno jecore sapiunt, quam ex suo ;
Magis audiendum quàm auscultandum censeo.

---

8 Ce que Montagne dit ici, paroît d'abord obscur, & il n'est pas aisé d'en voir la liaison avec ce qui précede. Mais cet embarras vient sur-tout de la transposition hardie & inusitée qu'il a faite de ces deux mots, *au contraire*, qui devroient être placés ainsi : *Et au contraire ceux qui croyent ce mot, le croyent à tort.* On s'y est mépris dans la derniere traduction angloise de Montaigne, assez fidelle d'ailleurs & très-élégante. Jusqu'ici Montaigne avoit condamné assez ouvertement les prognostics qu'on tire de plusieurs signes de l'avenir, fondés sur la pure fantaisie des hommes : & maintenant il se déclare contre ce principe des Stoïciens, cité par Cicéron, que *s'il y a une divination, il y a des Dieux ; & que s'il y a des Dieux, il y a une divination.* De Divinat. L. III, c. 6. --- J'expliquerai plus particulierement dans la Préface la raison du défaut de liaison qu'on a tant blâmé dans le style de Montaigne. Il est certain que la liaison de ses pensées doit souvent échapper à la vue d'un lecteur peu attentif : mais j'espere faire voir à l'œil, qu'elle est très-réelle pour l'ordinaire.

h Car pour ceux qui entendent le langage des oiseaux, & qui sont plus éclairés par le foie d'un

Cette tant celebrée art de de deviner des Toscans nasquit ainsi : Un laboureur perçant de son coultre profondement la terre, 9 en vid sourdre *Tages* Demi-dieu, d'un visage enfantin, mais de senile prudence. Chascun y accourut, & furent ses paroles & science recueillies & conservées à plusieurs siecles, contenant les principes & moyens de cette art ; Naissance conforme à son progrez. J'aimerois bien mieux reigler mes affaires par le sort des dez que par ces songes. Et de vrai en toutes Republiques on a tousjours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon en la police qu'il forge à discretion, lui attribue la decision de plusieurs effects d'importance, & veut entre autres choses, 10

animal que par leur propre raison, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire. *Pacuvius* apud Cic. *De Divinatione*. L. I, c. 57.

9 *Cic.* De Divinat. L. II, c. 23.

10 C'est dans sa *République*, Liv. V. où il veut que les chefs de sa République fassent en sorte que les excellens hommes soient mariés avec les plus excellentes femmes, & au contraire que les hommes les plus méprisables soient mariés avec des femmes de leur caractere ; mais que la chose soit décidée par

que les mariages se fassent par sort entre les bons. Et donne si grand poids à cette election fortuite, que les enfans qui en naissent, il ordonne qu'ils soient nourris au païs : ceux qui naissent des mauvais, en soient mis hors : Toutesfois si quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'adventure à montrer en croissant quelque bonne esperance de soi, qu'on le puisse rappeller ; & exiler aussi celui d'entre les retenus, qui montrera peu d'esperance de son adolescence. J'en voi qui estudient & glosent leurs Almanacs, & nous en alleguent l'authorité aux choses qui se passent. A tant dire, il faut qu'ils disent & la vérité & le mensonge. i *Quis est enim, qui totum diem jaculans, non aliquando contineat ?* Je ne les estime de rien mieux, pour les

---

une espece de sort, ménagé avec tant d'artifice que ces derniers s'en prennent à la fortune, & non pas à leurs gouverneurs. *Ce n'est point là un exemple d'une élection fortuite ; & par consequent Montaigne pouvoit bien se passer de nous le citer ici.*

i Qui est-ce qui s'exerçant tout le jour à tirer, ne donne pas quelquefois au but ? Cicer. De Divinat. L. II, c. 59.

voir tomber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude s'il y avoit reigle & verité à mentir tousjours. Joint que personne ne tient regiſtre de leurs meſcontes, d'autaut qu'ils font ordinaires & infinis: & fait-on valoir leurs divinations de ce qu'elles ſont rares, incroyables & prodigieuſes. Ainſi reſpondit *Diagoras*, qui fut ſurnommé l'Athée, eſtant en la Samothrace, à celui qui en lui montrant au Temple force vœux & tableaux de ceux qui avoient eſchappé le naufrage, lui dit: Et bien vous qui penſez que les Dieux mettent à nonchaloir les choſes humaines, que dites-vous de tant d'hommes ſauvez par leur grace? 11 *Il ſe fait ainſi*, reſpondit-il: *Ceux-là ne ſont pas peints qui ſont demeurez noyez, en bien plus grand nombre.* Cicero dit, 12 que le ſeul Xenophanos Colophonien entre tous les Philoſophes, qui ont advoué les Dieux, a eſſayé de deſ-

11 *Ita fit*, inquit, *illi enim nuſquam picti ſunt qui naufragium fecerunt, in marique perierunt*. Cic. de Natur. Deor. L. I, c. 37.

12 Cic. de Divinat. L. I, c. 3.

raciner toute ſorte de divination. D'autant eſt-il moins de merveille, ſi nous avons veu par fois à leur dommage, aucunes de nos ames Principeſques s'arreſter à ces deux merveilles, du livre de *Joachim* Abbé Calabrois, qui prédiſoit tous les Papes futurs, leurs noms & formes: Et celui de *Leon* l'Empereur qui prédiſoit les Empereurs & Patriarches de Grece. Ceci ai-je reconnu de mes yeux, qu'ès confuſions publiques, les hommes eſtonnez de leur fortune, ſe vont rejettant, comme à toute ſuperſtition, à rechercher au Ciel les cauſes & menaces anciennes de leur malheur: & y ſont ſi eſtrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont perſuadé, qu'ainſi que c'eſt un amuſement d'eſprits aigus & oiſifs, ceux qui ſont duicts à cette ſubtilité de les replier & deſnouër, feroient en tous eſprits capables de trouver tout ce qu'ils y demandent. Mais ſur tout leur preſte beau jeu, le parler obſcur, ambigu & fantaſtique du jargon prophetique, auquel leurs autheurs

ne donnent aucuns ſens clair, afin que la poſterité y en puiſſe appliquer de tel qu'il lui plaira.

Le Demon de Socrates eſtoit à l'adventure certaine impulſion de volonté, qui ſe preſentoit à lui ſans le conſeil 13 de ſon diſcours. En une ame bien eſpurée, comme la ſienne, & preparée par continu exercice de ſageſſe & de vertu; il eſt vrai-ſemblable que ces inclinatious, quoique temeraires & indigeſtes, eſtoient tousjours importantes & dignes d'eſtre ſuivies. Chacun ſent en ſoi quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente & fortuite. C'eſt à moi de leur donner quelque authorité, qui en donne ſi peu à noſtre prudence. Et en ai eu de pareillement foibles en raiſon, & violentes en perſuaſion, ou en diſſuaſion qui eſtoit plus ordinaire à Socrates, auſquelles je me laiſſai emporter ſi utilement & heureuſement, qu'elles pourroient eſtre jugées tenir quelque choſe d'inſpiration divine.

---

13 *De ſa raiſon.*

CHAPITRE XII.

De la Constance.

LA loi de la resolution & de la constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maux & inconveniens qui nous menacent, ni par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent. Au rebours, tous moyens honnestes de se guarantir des maux, sont non seulement permis, mais louables. Et le jeu de la constance se jouë principalement à porter de pied ferme, les inconvenients où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps, ni mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue. Plusieurs Nations très-belliqueuses se servoient en leurs faits d'armes, de la fuite, pour advantage principal, & montroient le dos à l'ennemi plus dangereu-

sement que leur visage. Les Turcs en retiennent quelque chose. Et Socrates 1 en Platon se mocque de Laches, qui avoit defini la fortitude, se tenir ferme en son rang contre les ennemis. Quoi, fit-il, seroit-ce donc lascheté de les battre en leur faisant place ? Et lui allegue Homere, qui louë en Æneas la science de fuir. Et parce que Laches se r'advisant, advouë cet usage aux Scythes, & enfin generallement à tous gens de cheval : il lui allegue encore l'exemple des gens de pied Lacedemoniens (Nation sur toutes duitte à combattre de pied ferme) qui en la journée de Platées, ne pouvant ouvrir la phalange Persienne, s'adviserent de s'escarter & 2 sier arriere : pour, par l'opinion de leur fuitte, faire rompre & dissoudre cette masse, en les poursuivant. Par où ils se donnerent la victoire. Touchant les Scythes on dit d'eux, quand Darius alla pour les

---

1 Dans son Dialogue, intitulé *Laches.*

2 *Sier*, terme de marine qui veut dire, *tourner, virer.*

ſubjuguer, qu'il manda à leur Roi force reproches, pour le voir tousjours reculant devant lui, 3 & gauchiſſant la meſlée. A quoi Indathyrſes (car ainſi ſe nommoit-il) fit reſponſe, 4 » que ce n'eſtoit pour » avoir peur de lui, ni d'homme vivant, » mais que c'eſtoit la façon de marcher de » ſa Nation : n'ayant ni terre cultivée, ni » maiſon à deffendre, & à craindre que » l'ennemi en peuſt faire profit. Mais s'il » avoit ſi grand' faim d'en manger qu'il » approchaſt pour voir le lieu de leurs an- » ciennes ſepultures, & que là il trou- » veroit à qui parler tout ſon ſaoul. » Toutesfois aux canonades, depuis qu'on leur eſt planté en butte, comme les occaſions de la guerre portent ſouvent, il eſt meſſéant de s'esbranler pour la menace du coup : d'autant que par violence, & viteſſe nous le tenons inevitable : & en y a maint un qui pour avoir ou hauſſé la main, ou baiſſé la teſte, en a pour le moins ap-

3 *En évitant d'en venir aux mains.*
4 Herodot. L. IV, pag. 300, 301.

presté à rire à ses compaignons. Si est-ce qu'au voyage que l'Empereur Charles cinquiesme fit contre nous en Provence, *le Marquis de Guast* estant allé recognoistre la ville d'Arles, & s'estant jetté hors du couvert du moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, fut apperceu par les Seigneurs de Bonneval & Seneschal d'Agenois, qui se promenoient sur le theatre aux arenes : lesquels l'ayant montré au Sieur de Villiers Commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une coulevrine, 5 que sans ce que le dict Marquis voyant mettre le feu se lança à quartier, il fut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesmes quelques années auparavant, *Laurent de Medicis*, Duc d'Urbin, pere de la Royne mere du Roi, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien lui servit de faire la cane : car autre-

5 Mémoires de *Guillaume du Bellay*, Liv. VII, fol. 342 *verso*.

ment le coup, qui ne lui rasa que le dessus de la teste, lui donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vrai, je ne crois pas que ces mouvemens se fissent 6 avecques discours : car quel jugement pouvez-vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine ? & est bien plus aisé à croire, que la fortune favorisa leur frayeur ; & que ce seroit moyen une autre fois aussi bien pour se jetter dans le coup, que pour l'éviter. Je ne me puis deffendre si le bruit esclatant d'une harquebusade vient à me frapper les oreilles à l'impourveu, en lieu où je ne le deusse pas attendre, que je n'en tressaille : ce que j'ai veu encores advenir à d'autres qui valent mieux que moi. Ni n'entendent les Stoïciens, que l'ame de leur Sage puisse resister aux premieres visions & fantaisies qui lui surviennent : ains comme à une

6 *Par raison*. Montaigne se sert souvent du mot de *discours* en ce sens-là, comme je le remarque ailleurs, & le remarquerai encore lorsque je jugerai nécessaire d'en avertir le lecteur.

ſubjection naturelle conſentent qu'il cede au grand bruit du ciel, ou d'une ruine, pour exemple, juſques à la palleur & contraction (ainſi aux autres paſſions) pourveu que ſon opinion demeure ſauve & entiere, & que l'aſſiette 7 de ſon diſcours n'en ſouffre atteinte ni alteration quelconque, & qu'il ne preſte nul conſentement à ſon effroi & ſouffrance. De celui qui n'eſt pas ſage, il en va de meſmes en la premiere partie, mais tout autrement en la ſeconde. Car l'impreſſion des paſſions ne demeure pas en lui ſuperficielle : ains va penetrant juſques au ſiege de ſa raiſon, l'infectant & la corrompant. Il juge ſelon icelles & s'y conforme. Voyez diſertement & pleinement l'eſtat du ſage Stoïque : Le ſage Peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

a *Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.*

7 *De ſa raiſon.*

a *Les pleurs ont beau couler, ſon ame eſt inflexible.* Virg. *Æneid.* L. IV, *vſ.* 449.

CHAPITRE XIII.

Ceremonie de l'entrevuë des Rois.

IL n'eſt ſubject ſi vain, qui ne merite un rang en cette rapſodie. A nos reigles communes, ce ſeroit une notable diſcourtoiſie & à l'endroit d'un pareil, & plus à l'endroit d'un Grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverti d'y devoir venir: Voire, adjouſtoit la Royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'eſtoit incivilité à un Gentilhomme de partir de ſa maiſon, comme il le faict le plus ſouvent, pour aller au dedant de celui qui le vient trouver pour grand qu'il ſoit: & qu'il eſt plus reſpectueux & civil de l'attendre, pour le recevoir, ne fuſt que de peur de faillir ſa route: & qu'il ſuffit de l'accompagner à ſon partement. Pour moi j'oublie ſouvent l'un & l'autre de ces vains offices: comme je retranche

en ma maison autant que je le puis de la ceremonie. Quelqu'un s'en offense : qu'y ferois-je ? Il vaut mieux que je l'offense pour une fois, que moi tous les jours : ce seroit une subjection continuelle. A quoi faire fuit-on la servitude des Cours si on l'entraine jusques en sa taniere ? C'est aussi une reigle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu aux plus apparens de se faire attendre.

Toutesfois à l'entrevuë qui se dressa du Pape 1 Clement, & du Roi François à Marseille, le Roi y ayant ordonné les apprests necessaires, s'esloigna de la ville, & donna loisir au Pape de deux ou trois jours pour son entrée & refreschissement, avant qu'il le vinst trouver. Et de mesmes à l'entrée aussi 2 du Pape

1 Septiéme du nom, en 1733.

2 Du même Pape *Clement* VII, & de *Charles-Quint*, sur la fin 1532. — *Nel qual tempo*

& de l'Empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au Pape d'y estre le premier, & y survint après lui. C'est disent-ils, une ceremonie ordinaire aux abouchemens de tels Princes, que le plus grand soit avant les autres au lieu assigné, voir avant celui chez qui se fait l'assemblée : & le prennent de biais, que c'est afin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, & le recherchent, non pas lui eux.

Non seulement chasque païs, mais chasque cité & chasque vacation a sa civilité particuliere. J'y ai esté assez soigneusement dressé en mon enfance, & ai vescu en assez bonne compagnie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre

---

essendo giunto il Pontefice a Bologna, Cesare, seconde l'uso dè Principi grandi vivenne doppo lui : perche è costume, che quando due Principi hanno a convenirsi, quello di più dignità si presenta prima al luogo deputato ; giudicandosi segno di riverenza che quello che è inferiore vadi a trovarlo. Hist. di Guicciardini, Lib. XX., pag. 535.

Françoise : & en tiendrois eschole. J'aime à les ensuivre, mais non pas si couardement, que ma vie en demeure contrainčte. Elles ont quelque formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. J'ai veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, & importuns de courtoisie.

C'est au demeurant une très-utile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace & la beauté, conciliatrice des premiers abords de la societé & familiarité ; & par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autrui, & à exploiter & produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant & communicable.



CHAPITRE XIV.

On est puny pour s'opiniastrer en une Place sans raison.

LA vaillance a ses limites, comme les autres vertus : lesquels franchis, on se trouve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peut rendre à la temerité, obstination & folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaisez en verité à choisir leur confins.

De cette consideration est née la coustume, que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniastrent à deffendre une Place, qui par les reigles militaires ne peut estre soustenue. Autrefois sous l'esperance de l'impunité il n'y auroit pouillier qui n'arrestast une armée. Monsieur le Connestable de Mommorency au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, & se loger aux fauxbourgs Saint Antoine, 1 es-

1 Mémoires de *Martin du Bellay*, Liv, II, fol. 82.

tant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra jusques à se faire battre, fit pendre tout ce qui estoit dedans : Et encore depuis accompagnant Monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant pris par force le chasteau de Villane, & tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, hormis le Capitaine & l'Enseigne, 2 il les fit pendre & estrangler pour ceste mesme raison : Comme fist aussi le Capitaine Martin du Bellay lors Gouverneur de Turin, 3 en cette mesme contrée, le Capitaine de S. Boni : le reste de ses gens ayant esté massacré à la prise de la place. Mais d'autant que le jugement de la valeur & foiblesse du lieu, se prend par l'estimation & contrepois de forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit justement contre deux coulevrines ; qui feroit l'enragé d'attendre trente canons) ou se met encore en compte

2 Mémoires de *Guillaume du Bellay*, Liv. VIII, fol. 402.

3 *Id. ibid.* Liv. IX, fol. 425.

la grandeur du Prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on lui doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé-là. Et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eux & de leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur teste, ils passent le cousteau par tout où ils trouvent resistance, autant que fortune leur dure : Comme il se voit par les formes de sommation & deffi, que les Princes d'Orient & leurs successeurs, qui sont encores, ont en usage, fiere, hautaine & pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugais escornerent les Indes, ils trouverent des Estats avec cette loi universelle & inviolable, que tout ennemi vaincu par le Roi en presence, ou par son Lieutenant, est hors de composition de rançon & de merci. Ainsi sur tout il se faut garder, qui peut, de tomber entre les mains d'un Juge ennemi, victorieux & armé.

CHAPITRE XV.

De la punition de la couardise.

J'OUY autrefois tenir à un Prince, & tresgrand Capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort : lui estant à table faict recit du procès du Seigneur de Vervins, qui fut condamné à mort [1] pour avoir rendu Bouloigne. A la vérité c'est raison qu'on fasse grande différence entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse, & celles qui viennent de nostre malice. Car en celles ici nous nous sommes bandez à nostre escient contre les reigles de la raison, que Nature a empreintes en nous : & en celles-là, il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme Nature pour nous avoir laissé en telle imperfection & defaillance. De maniere

1 Au Roi d'Angleterre *Henry* VIII, qui l'assiégeoit en personne. Voyez sur la pauvre manœuvre du *Seigneur de Verrins*, les Mémoires de *Martin du Bellay*, Liv. X, fol. 506 & *suiv.*

que prou de gens ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous, que de ce que nous faisons contre nostre conscience. Et sur cette reigle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques & mescreans, & celle qui establit qu'un Advocat & un Juge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failli en leur charge.

Mais quant à la coüardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte & ignominie. Et tient-on que cette reigle a esté premiérement mise en usage par le Legislateur Charondas: & qu'avant lui les loix de Grece punissoient de mort ceux qui s'en estoient fuis d'une bataille: là où il ordonna seulement [2] qu'ils fussent par trois jours assis [3] emmy la place publique, vestus de robe de femme: esperant en-

2 *Diodore de Sicile*, L. XII, c. 4.

3 *Au milieu de la place.* --- *Emmy d'in medio.* De *medium* nous avons fait *mi* dit Menage dans son Dictionnaire étymologique. Ainsi de *medius dies* nous avons fait midi; & *minuit* de *media nox.*

core s'en pouvoir ſervir, leur ayant fait recevoir le courage par cette honte. a *Suffundere maluit hominis ſanguinem quàm effundere.* Il ſemble auſſi que les loix Romaines puniſſoient anciennement de mort ceux qui avoient fui. Car Ammianus Marcellinus dit que l'Empereur Julien 4 condamna dix de ſes ſoldats, qui avoient tourné le dos à une charge contre les Parthes, à eſtre deſgradez, & après à ſouffrir mort, *ſuivant*, dit-il, *les loix anciennes*. Toutesfois ailleurs pour une pareille faute il en condamne d'autres, 5

---

a Songez plutôt à faire monter le ſang au viſage d'un homme qu'à le lui tirer des veines. *Tertull.* in Apologet. pag. 583. Tom. Edit. *Beati Rhenani*, Pariſiis, an. 1566. *Dans cet endroit Tertullien parle d'une Loi trop cruelle contre les débiteurs, que l'Empereur Severe annula en ſubſtituant à la peine de mort la vente des biens*: » & in pudoris notam, » *dit Tertullien*, capitis pœna converſa, bonorum » adhibitâ proſcriptione: Suffundere maluit homi- » nis ſanguinem quàm effundere. »

4 *Decem milites ex his qui fugerant ex autorato, capitali addixit ſupplicio, ſequutus veteres Leges*, Lib. XXIV, c. 4. Edit. *Franciſci le Preux*, Lugd. 1660.

5 *Omnes eos qui fugiſſe arguebantur, inter impedimenta & ſarcinas & captivos agere iter impoſuit*, Amn. Marcel. L. XXV, c. 1.

seulement à se tenir parmi les prisonniers sous l'enseigne du bagage. L'aspre chastiment du Peuple Romain contre les soldats eschappez de Cannes, & en cette mesme guerre, contre ceux qui accompagnerent Cn. Fulvius en sa deffaicte, ne vint pas à la mort. Si est-il à craindre que la honte les desespere, & les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

Du temps de nos Peres le Seigneur de Franget, jadis Lieutenant de la Compaignie de Monsieur le Mareschal de Chastillon, ayant par Monsieur le Mareschal de Chabannes esté mis Gouverneur de Fontarabie 6 au lieu de Monsieur du Lude, & l'ayant rendue aux Espagnols, fut condamné à estre degradé de noblesse, & tant

---

6 En 1523. --- Fontarabie fut rendue l'année suivante par *Franget*, comme le nomme constamment le Pere *Daniel* dans son Histoire de France. Peut-être que *Franget* n'est qu'une faute d'impression : ce qui me le persuade, c'est que dans les Mémoires de Martin du Bellay, d'où Montaigne a tiré tout ce qu'il nous dit ici, ce Gouverneur de Fontarabie est toujours nommé *Frauget*, Liv. II, fol. 69, *verso*, & fol. 70.& suiv.

lui que sa postérité declaré roturier, taillable, & incapable de porter armes : & fut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis souffrirent pareille punition 7 tous les gentils-hommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le Comte de 8 Nasseau y entra : & autres encore depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere & apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté & de malice, & de la chastier pour telle.

CHAPITRE XVI.

Un traict de quelques Ambassadeurs.

J'OBSERVE en mes voyages cette practique, pour apprendre tousjours quelque chose par la communication d'autrui, (qui est une des plus belles escholes qui

7 En 1536. Mémoires de *Guillaume du Bellay*, Liv. VII., fol. 324.
8 Ou *Nassau*.

puisse estre) de ramener tousjours ceux avec qui je confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux.

a *Basti al nocchiero ragionar de' venti,*
Al bifolco dei tori, e le sue piaghe
Conti'l guerrier, conti'l pastor gli armenti.

Car il advient le plus souvent au contraire, que chascun choisit plustost à discourir du mestier d'un autre que du sien : estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoin le reproche qu'Ar-

---

a *Que le Pilote se contente de parler des vents, le Bouvier des taureaux, le Guerrier de ses blessures, & le Berger de ses troupeaux.* --- J'apprends du dernier traducteur Anglois de Montaigne, que ces trois vers italiens, dont je n'ai pu découvrir l'auteur, ont été imités de ces deux de *Properce*, Liv. II, Elégie I, *vs.* 43, 44.

Navita de ventis, de tauris narrat arator,
Enumerat miles vulnera, pastor oves.

Un Italien d'un très bon esprit, & très-habile dans la connoissance des livres, & sur-tout des meilleurs qu'ait produit l'Italie, m'a assûré qu'il y a une traduction italienne en vers de Properce; & que c'est delà que Montaigne a pris ces trois vers italiens, qui sont très-bien & très-fidèlement traduits du latin de cet ancien Poëte.

chidamus fait à Periander, 1 qu'il quittoit la gloire d'un bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte. Voyez combien Cesar se desployе largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts & engins: & combien au prix il va se serrant, où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, & conduite de sa milice. Ses exploicts le verifient assez capitaine excellent: il se veut faire connoistre excellent ingenieur: qualité aucunement estrangere. Le vieil Dionysius 2 estoit très grand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune: mais il se travailloit à donner principale recommandation de soi, par la poësie. & si n'y sçavoit guere. Un homme de vacation juridique, mené ces jours passez voir estude fournie de toutes sortes de livres de son mestier, n'y

---

1 Plutarque dans son Traité des *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article ARCHIDAMUS, FILS d'AGESILAUS.

2 *Diodore de Sicile*, L. XV, c. 6.

trouva nulle occasion de s'entretenir : mais il s'arresta à gloser rudement & magistralement une barricade logée sur la vis de l'estude, que cent capitaines & soldats reconnoissent tous les jours, sans remarque & sans offense.

b *Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.*

Par ce train vous ne faictes jamais rien qui vaille. Ainsi, il faut travailler de rejetter tousjours l'architecte, le peintre, le cordonnier, & ainsi du reste, chascun à son gibier.

Et à ce propos, à la lecture des Histoires, qui est le subject de toutes gens, j'ai accoustumé de considerer qui en sont les escrivains. Si ce sont personnes, qui ne fassent autre profession que de lettres, j'en apprens principalement le stile & le langage : si ce sont Medecins, je les croi plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air,

---

b *Le bœuf voudroit porter la selle, & le cheval labourer.* Horat. Epist. 14, L. I, vs. 433.

de la ſanté & complexion des Princes, des bleſſures & maladies : ſi Juriſconſultes, il en faut prendre les controverſes des droicts, les loix, l'eſtabliſſement des polices, & choſes pareilles : ſi Theologiens, les affaires de l'Egliſe, cenſures Eccleſiaſtiques, diſpences & mariages : ſi courtiſans, les mœurs & les ceremonies : ſi gens de guerre, ce qui eſt de leur charge, eſt principalement les deductions des exploits où ils ſe ſont trouvez en perſonne : ſi Ambaſſadeurs, les menées, intelligences, & practiques, & maniere de les conduire.

A cette cauſe, ce que j'euſſe paſſé à un autre, ſans m'y arreſter, je l'ay poiſé & remarqué en l'hiſtoire du Seigneur de Langey, très-entendu en telles choſes. C'eſt qu'après avoir conté ces belles remonſtrances de l'Empereur Carles cinquieſme, faictes au Conſiſtoire à Rome, preſent l'Eveſque de Mancon, & le Seigneur de Velly nos Ambaſſadeurs, où il avoit meſlé pluſieurs pa-

roles outrageuſes contre nous; & entre autres, 3 que ſi ſes Capitaines & Soldats n'eſtoient d'autre fidelité & ſuffiſance en l'art militaire, que ceux du Roi, tout ſur l'heure il s'attacheroit la corde au col, pour lui aller demander miſericorde: (Et de ceci il ſemble qu'il en creuſt quelque choſe: car deux ou trois fois en ſa vie depuis il lui advint de redire ces mêmes mots) auſſi qu'il deffia le Roi 4 de le combattre en chemiſe avec l'eſpée & le poignard, dans un batteau: le dit Seigneur de Langey ſuivant ſon hiſtoire, adjouſte que les dicts Ambaſſadeurs faiſants une deſpeche au Roi de ces choſes 5, lui en diſſimulerent la plus grande partie, meſme lui celerent les deux articles precedens. Or j'ai trouvé bien eſtrange, qu'il fuſt en la puiſſance d'un Ambaſſadeur de ſe diſ-

3 *Martin du Bellay*, dans ſes Mémoires, Liv. V fol. 229.

4 *id.* ibid. fol. 227 *verſo*

5 *Id.* ibid. fol. 234 *verſo*.

penser sur les advertissements qu'il doit faire à son maistre, mesme de telle consequence, venant de telle personne, & dicts en si grande assemblée. Et m'eust semblé l'office du serviteur estre, de fidelement representer les choses en leur entier, comme elles sont advenues : afin que la liberté d'ordonner, juger & choisir demeurast au maistre. Car de lui alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la prenne autrement qu'il ne doit, & que cela ne le pousse à quelque mauvais parti, & cependant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celui qui donne la loi, non à celui qui la reçoit, au curateur & maistre d'eschole, non à celui qui se doit penser inferieur, comme en authorité, aussi en prudence & bon conseil. Quoi qu'il en soit, je ne voudrois pas estre servi de façon en mon petit faict.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement sous quelque pretexte, & usurpons sur la maistrise : chascun aspire

si naturellement à la liberté & authorité; qu'au Superieur nulle utilité ne doit estre si chere, venant de ceux qui le servent; comme lui doit estre chere leur simple & naïfve obeissance. On corrompt l'office du commander, 6 quand on y obeit par discretion, non par subjection. Et P. Crassus celui que les Romains estimerent 7 cinq fois heureux, lorsqu'il estoit en Asie Consul, 8 ayant mandé à un Ingenieur Grec, de lui faire mener le plus grand des deux mas de Navire, qu'il avoit veu à Athenes, pour quelque engin de batterie, qu'il en vouloit faire; cettui-ci sous

6 Je viens d'apprendre de M. Barbeyrac sur Pufendorff, L. V, c. 4, *not.* 2, que cette pensée est prise d'Aulu-Gelle, dont voici les propres termes: *Corrumpi atque dissolvi officium omne imperantis ratus, si quis ad id, quod facere jussus est, non obsequio debito, sed consilio non desiderato respondeat.* Aul. Gell. L. I, c. 13.

7 *Quòd esset ditissimus, quòd nobilissimus, quòd eloquentissimus, quòd jurisconsultissimus, quòd Pontifex maximus.* Parce qu'il étoit très-riche, très-noble, très-éloquent, fort savant dans le droit, & souverain Pontife. *Aul. Gellii* Noctes Atticæ, L. I. c. 13.

8 *Id. ibid.*

titre de la science, se donna loi de choïsir autrement, & mena le plus petit, & selon la raison de l'art, le plus commode. Crassus ayant patiemment ouï ses raisons, lui fit très-bien donner le fouet estimant l'interest de l'ouvrage. D'autre part pourtant on pourroit aussi considerer que cette obeïssance si contraire n'appartient qu'aux commandemens precis & prefix. Les Ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties dépend souverainement de leur disposition. Ils n'executent pas simplement, mais forment aussi & dressent par leur conseil, la volonté du maistre. J'ai veu en mon temps des personnes de commandement, repris d'avoir plustost obei aux paroles des lettres du Roi, qu'à l'occasion des affaires qui estoient près d'eux. Les hommes d'entendement accusent encore aujourd'hui l'usage des Rois de Perse, de tailler les morceaux si courts à leurs agens & lieutenans, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance: ce de-

froi à la premiere alarme, que par le trou d'une ruine se jetta, l'enseigne au poing, hors la ville droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville ; & à peine enfin voyant la troupe de Bourbon se ranger pour le soustenir, estimant que ce fust une sortie que ceux de la ville fissent, il se recogneut, & tournant teste rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorti plus de trois cent pas avant en la campagne. Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du Capitaine Julle, lorsque Sainct Paul fut pris sur nous par les Comtes de Bures & Monsieur du Reu. Car estant si fort esperdu de frayeur, que de se jetter à tout son enseigne hors de la ville, par une canoniere, 4 il fut mis en pieces par les assaillans. Et au mesme siege fut memorable la peur qui serra, saisit, & glaça si fort le cœur d'un gentil-homme,

4 Mémoires de *Guillaume du Bellay*, Liv. VIII. fol. 184. *verso. Et cestuy cy je le vey*, dit Guillaume du Bellay.

5 qu'il en tomba roide mort par terre à la bresche, sans aucune blessure.

Pareille rage pousse par fois toute une multitude. En l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemands, deux grosses troupes prindrent d'effroi deux routes opposites, l'une fuyoit d'où l'autre partoit. Tantost elle nous donne des aisles aux talons, comme aux deux premiers; tantost elle nous cloue les pieds, & les entraves, comme on dit de l'Empereur Theophile, lequel en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, devint si estonné & si transi, qu'il ne pouvoit prendre parti de s'enfuir: b *Adeò pavor etiam auxilia formidat*: jusques à ce que Manuel l'un des principaux Chefs de son armée, l'ayant tirassé & secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, lui

5 *Id.* ibid. fol. 485. *Aussi*, dit encore Guillaume du Bellay, *un Guillaume qui estoit auprès de moi, entra en telle frayeur qu'il tomba mort sans être frappé, car je le feis visiter.*

b La peur s'effrayant même de ce qui pourroit lui donner du secours. *Quinte Curce*, L. III, c. II, num. 12.

dit : 6 *Si vous ne me suivez, je vous tuerai : car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si estant prisonnier, vous veniez à 7 perdre l'Empire.*

Lors exprime-t'elle sa derniere force, quand pour son service elle nous rejette à la vaillance, qu'elle a soustraite à nostre devoir & à nostre honneur. En la premiere juste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le Consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied, qui prit l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, 8 s'alla jetter au travers le

---

6 *Zonaras*, d'où Montagne a tiré ce fait, dit, selon la vieille traduction de J. Millet *Si vous ne me suivez, je vous tueray : car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si estant prisonnier vous procurez un si grand deshonneur à la République.* M. Barbeyrac m'a indiqué ce passage : mais je n'ai pas été à portée de consulter l'original grec.

7 Montagne avoit mis dans les premieres éditions, *ruiner l'Empire.* --- *Perdre l'Empire* est une expression toute aussi défectueuse que la premiere, sans compter qu'elle est visiblement équivoque. Montagne auroit évité tout cet embarras s'il eût continué de transcrire la vieille traduction qui rend fort exactement la pensée de *Zonaras.*

8 Tit. Liv. XXI, c. 56.

gros des ennemis : lequel elle perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre des Carthaginois : achetant une honteuse fuite ; au mesme prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire.

C'est ce de quoi j'ai le plus de peur que la peur. Aussi surmonte-t'elle en aigreur tous autres accidents Quelle affection peut estre plus aspre & plus juste, que celle des amis de Pompeius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre ? Si est-ce que la peur des voiles Egyptiennes, qui commençoient à les approcher, l'estouffa de maniere, 9 qu'on a remarqué, qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter & de se sauver à coups d'aviron ; jusques à ce qu'arrivez à Tyr,

---

9 *Cic.* Tusc, Quæst. L. III, c. 26. *Constabat eos qui concidentem vulneribus Cn. Pompeium vidissent, cùm illo ipso acerbissimo, miserrimoque spectaculo sibi timerent, quòd se classe hostium circumfusos viderent, nihil tùm aliud egisse, nisi ut remiges hortarentur, & ut salutem adipiscerentur fugâ : posteaquam Tyrum venissent, tùm adflictari lamentarique cœpisse.*

libres de crainte, ils eurent loi de tourner leur pensée à la perte qu'ils venoient de faire, & lascher la bride aux lamentations & aux larmes, que cette autre plus forte passion avoit suspeudues.

ç *Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat.*

Ceux qui auront esté bien frottés en quelque 10 estour de guerre, tous blessez encor & ensanglantez, on les rameine bien le lendemain à la charge. Mais ceux qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne leur feriez pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilez, d'estre subjuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdent le boire, le manger, & le repos. Là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent

ç *La peur me prive alors de toute ma sagesse* Cic. Tusc, Quæst. L. IV, c. 8.

10 Un *estour*, dit Nicot, *c'est un conflict & combat*: ainsi *dit-on*? l'estour de la bataille : *c'est-à-dire*, la menée & demenée de la bataille & du combat.

ſouvent auſſi joyeuſement que les autres. Et tant de gens, qui de l'impatience des pointures de la peur, ſe ſont pendus, noyez, & precipitez, nous ont bien appris, qu'elle eſt encore plus importune & plus inſupportable que la mort.

Les Grecs en reconnoiſſent une autre eſpece, qui 11 eſt outre l'erreur de noſtre diſcours : venant, diſent-ils, ſans cauſe apparente, & d'une impulſion celeſte. Des peuples entiers s'en voyent ſouvent frappez & des Armées entieres. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuſe deſolation. On n y oyoit que cris & voix effrayées : on voyoit les habitans ſortir de leus maiſons, 12 comme à l'alarme; & ſe charger, bleſſer & entretuer les uns les autres, comme ſi ce fuſſent ennemis, qui vinſſent à occuper leur ville. Tout y eſtoit en deſordre, & en fureur : juſques à ce que par Orai-

11 *C'eſt-à-dire, qui n'eſt pas cauſée par une erreur de notre jugement.*

12 *Diodore de Sicile*, L. XV, c. 7.

sons & Sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des Dieux, ils nomment celà 13 *terreurs Paniques*.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il ne faut juger de nostre heur qu'aprés la mort.

a SCILICET *ultima semper*
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

Les enfans sçavent le conte du Roi Crœsus à ce propos : lequel ayant esté pris par Cyrus, & condamné à la mort, sur le point de l'execution, il s'escria, 1 *O Solon, Solon*. Cela rapporté à Cyrus; & s'estant enquis que c'estoit à dire,

---

13 *Id.* ibid. Et Plutarque dans son *Traité d'Isis & d'Osiris*, c. 8.

a Il faut toujours attendre son dernier *jour*: car nul ne peut être estimé heureux avant sa derniere heure, & le point final du trépas. *Ovid.* Metamorph. L. III. *Fab.* 1. *v.* 3. &c.

1 *Herodot*, L. I, p. 49.

il lui fit entendre, qu'il verifioit lors à ses despens l'advertissement qu'autrefois lui avoit donné Solon : Que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux, jusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude & varieté des choses humaines, qui d'un bien leger mouvement se changent d'un estat en autre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le Roi de Perse, de ce qu'il estoit venu fort jeune à un si puissant estat : 2 *Ouy, mais* dit-il, *Priam en tel aage ne fust pas malheureux*. Tantost des Rois de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des Menuysiers & Greffiers à Rome : des Tyrans de Sicile, des Pedans à Corinthe : d'un conquerant de la moitié du monde, & Empereur de tant d'armées, il s'en faict un

2 Plutarque dans *les dits notables des Lacédémoniens*.

miserable ſuppliant des belitres Officiers d'un Roi d'Égypte : tant couſta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou ſix mois de vie. Et du temps de nos Peres ce Ludovic Sforce dixieſme Duc de Milan, ſoubs qui avoit ſi long-temps branſlé toute l'Italie, on l'a veu mourir priſonnier [3] à Loches : mais après y avoir veſcu dix ans, qui eſt le pis de ſon marché. La plus belle [4] Royne vefve du plus grand Roi de la Chreſtienté, vient-elle pas de mourir par la main d'un Bourreau ? Indigne

---

3 En Touraine, ſous le regne de *Louis XI*, qui l'y avoit fait enfermer en 1500. *Nella Torre di Locies, nella quale*, dit Guicciardin, *ſtette circa dieci anni, e inſino alla fine della vita, prigione richiudendoſi in una auguſta carcere i penſieri & l'ambizione di colui che prima apena capidano i termini di tutta l'Italia.* Hiſtor. di Franceſco Guicciardini, *à la fin du Quatrieme Livre.*

4 *Marie*, Reine d'Ecoſſe & mere de *Jacques I.* Roi d'Angleterre, décapitée en Angleterre par l'ordre de la Reine *Elizabeth*, en 1587. --- *Montagne doit avoir écrit ceci long-tems après l'endroit du Chapitre ſuivant, où il nous dit*, qu'il *étoit parvenu juſqu'à l'an 1572 & on ne le trouve point encore dans l'édition* in 4to de 1588.

& barbare

& barbare cruauté! Et milles tels exemples. Car il semble que comme les orages & tempestes se piquent contre l'orgueil & hautaineté de nos bastimens, il y ait aussi là haut des Esprits envieux des grandeurs de çà bas:

b *Usque adeò res humanas vis abdita quædam*
Obterit, & pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de nostre vie, pour montrer sa puissance, de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues années: & nous faict crier après Laberius, c *Nimirum hac die unâ plus vixi, mihi quàm vivendùm fuit.* Ainsi se peut prendre avec raison, ce bon advis de Solon. Mais d'autant que c'est un

b Tant il est vrai qu'il y a une certaine force secrette qui dissipe les entreprises humaines, qui dompte l'orgueil des grands, & se joue des marques les plus éclatantes de leurs dignités. *Lucret.* L. V, ℣. 1231, *&c.*

c *J'ai donc aujourd'hui vécu un jour de plus que je n'aurois dû vivre.* Macrob. L. II, c. 7.

Philosophe, à l'endroit desquels les faveurs & disgraces de la fortune ne tiennent rang ni d'heur ni de malheur; & 5 sont les grandeurs, & puissances, accidents de qualités à peu près indifferentes, je trouve vrai-semblable, qu'il ait regardé plus avant: & voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui dépend de la tranquillité & contentement d'un esprit bien né, & de la resolution & asseurance d'une ame reglée, ne se doive jamais attribuer à l'homme, qu'on ne lui ait veu jouer le dernier acte de sa comédie: & sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque: Ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant pas jusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousjours nostre visage rassis. Mais à ce dernier rolle de la mort & de nous, il n'y a plus que feindre: il faut

5 Dans l'édition in-4to de 1588, il y a ici, *& sont les grandeurs, richesses, & puissances, accidens de qualité*, &c.

parler François ; il faut montrer ce qu'il y a de bon & de net dans le fond du pot :

> b *Nam veræ voces tum demum pectore ab imo*
> *Ejiciuntur, & eripitur per ora, manet res.*

Voilà pourquoi se doivent à ce dernier traict toucher & esprouver toutes les autres actions de notre vie. C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous le autres : c'est le jour, dict un Ancien, qui doit juger de toutes mes années passees. Je remets à la mort l'essai du fruict de mes estudes. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche, ou du cœur. J'ai veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute vie. Scipion 6 beau-pere de Pompeius

---

a Car alors on parle sincèrement & du fond du cœur : le masque tombe, & l'homme paroît tel qu'il est véritablement. *Lucret.* L. III, *vs.* 57, 58.

6 Cette réflexion est prise de Seneque, si je ne me trompe. Le passage est un peu long, mais si beau que je ne puis m'empêcher de le transcrire ici. Seneque voulant fortifier ici son ami contre les terreurs de la mort, lui dit d'abord : *Facilius exhortabor si ostendero non tantum fortes viros hoc momentum efflandæ animæ contempsisse, sed quosdam*

rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de lui jusques alors. Epaminondas interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soi-même : 7 *Il nous faut voir mourir*, dit-il, *avant que d'en pouvoir resoudre*. De vrai on desroboit beaucoup à celui-là, qui le poiseroit sans l'honneur & grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il lui a pleu : mais en mon temps trois les plus execrables personnes, que je cogneusse en toute abomination de vie, & les plus infames, ont eu des morts reiglées, & en toute circonstance composées jusques à la perfec-

---

ad alia ignavos, in hac re exæquasse animum fortissimorum, Et immédiatement après, il ajoute, *Sicut illum Cn. Pompeii socerum Scipionem, qui contrario in Africam vento relatus, cùm teneri navem suum videret ab hostibus, ferro se transverberavit, & quærentibus ubi Imperator esset :* Imperator, *inquit*, bene se habet. *Vox hæc illum parem majoribus fecit, & fatalem Scipionibus in Africa gloriam non est interrumpi passa. Multum fuit Carthaginem vincere; sed amplius mortem*. Senec, *Epist.* 24.

7. Plutarque dans *les Dits notables des anciens Roys, Princes & Capitaines*.

tion. Il est des morts braves & fortunées. Je 8 lui ai veu trancher le fil d'un progrez de merveilleux avancement, & dans la fleur de son croist, à quelqu'un, d'une si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux & courageux desseins n'avoient rien de si hault que fut leur interruption. Il arriva sans y aller, où il prétendoit, plus glorieusement, que ne portoit son desir & esperance, & devança par sa cheute, le pouvoir & le nom, où il aspiroit par sa course. Au jugement de la vie d'autrui je regarde tousjours comment s'en est porté le bout, 9 & des principaux estudes de la mienne, c'est 10 qu'il se porte bien, c'est-à-dire quietement & sourdement.

8 Il y a grande apparence que Montagne veut parler ici de son ami *La Boëtie*, à la mort duquel il assista comme il paroît par un discours que Montagne fit imprimer à Paris en 1571, où il a décrit les particularités les plus remarquables de la maladie & de la mort de *La Boëtie*. Comme ce discours fait honneur à ces deux illustres amis, & qu'il est devenu fort rare, je le mettrai dans cette édition.

9 *Et des principaux*, c'est-à-dire, *& l'un des principaux*, & comme on a mis dans les dernieres Editions.

10 *Que* ce bout *se porte bien*, &c.

CHAPITRE XIX.

Que Philosopher, c'est apprendre à mourir.

CICERON dit [1] que philosopher ce n'est autre chose que s'aprester à la mort. C'est d'autant que l'estude & la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, & l'embesognent à part du corps, qui est quelque apprentissage & ressemblance de la mort: Ou bien, c'est que toute la sagesse & discours du monde se resoult enfin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vrai, ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement & tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, & à nostre aise, comme [2] dict la saincte Escriture. Toutes les opi-

[1] *Tota Philosophorum vita commentatio mortis est.* Tusc. Quæst. Lib, I. c. 30, 31.

[2] *Ecclesiastes*, c, 3. *vs.* 12. Et cognovi quod non esset melius nisi lætari, & facere bene in vitâ suâ.

tions du monde en sont là ; que le plaisir est notre but, quoi qu'elles en prennent divers moyens ; autrement on les chasseroit d'arrivée. Car qui escouteroit celui, qui pour sa fin establiroit nostre peine & mesaise ? Les dissentions des sectes Philosophiques en ce cas, sont verbales. a *Transcurramus solertissimas nugas*. Il a plus d'opiastreté & de picoterie, qu'il n'appartient à une si saincte profession. Mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il joue tousjours le sien parmi.

Quoi qu'ils dient, en la Vertu mesme, le dernier but de nostre visée, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot, qui leur est si fort à contrecœur : Et s'il signifie quelque supresme plaisir, & excessif contentement, il est mieux deu à l'assistance de la Vertu, qu'à nulle autre assistance. Cette volupté pour être plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptu-

a Ne nous arrêtons point à ces subtiles fadaises, *Senec. Epist.* 117.

eufe. Et lui devions donner le nom du plaifir plus favorable, plus doux & naturel, non celui de la vigueur, duquel nous l'avons dénommée. Cette autre volupté plus baffe, fi elle meritoit ce beau nom, ce devoit eftre en concurrence, non par privilege. Je la trouve moins pure d'incommoditez & de traverfes, que n'eft la Vertu. Outre que fon gouft eft plus momentané, fluide & caduque, elle a fes veilles, fes jeufnes, & fes travaux, & la fueur & le fang: & en outre particuliérement, fes paffions trenchantes de tant de fortes; & à fon cofté une faieté fi lourde, qu'elle équipolle à penitence. Nous avons grand tort d'eftimer que fes incommoditez lui fervent d'aiguillon & [3] de condiment à fa douceur, comme en nature le contraire fe vivifie par fon contraire, & de

3 *D'affaifonnement.* --- Du mot latin *condimentum*, qui fignifie *fauffe, ragoût*, Montagne a fait celui de *condiment* que je ne trouve ni dans Nicot, ni dans Cotgrave. Montagne empruntoit hardiment des mots & des phrafes de la langue latine, qui lui étoit prefque plus naturelle qu'aucune autre.

sire quand nous venons à la Vertu, que pareilles suites & difficultez l'accablent, la rendent austere & inaccessible. Là où beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anoblissent, aiguisent, & rehaussent le plaisir divin & parfaict, qu'elle nous 4 moyenne. Celui là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoise son goust, à son fruit: & n'en connoist ni les graces ni l'usage. Ceux qui nous vont instruisant, que sa queste est scabreuse & laborieuse, sa joüissance agreable: que nous disent-ils par-là, sinon qu'elle est tousjours desagreable? Car quel moyen humain arriva jamais à sa jouissance? Les plus parfaits se sont bien contentez d'y aspirer, & de l'approcher, sans la posseder. Mais ils se trompent: veu que tous les plaisirs que nous cognoissons, la poursuite mesme en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde: car c'est une bonne portion de

4 *Procure.*

l'effect, & consubstancielle. L'heur & la beatitude qui reluit en la Vertu, remplit toutes ses appartenances & avenues, jusques à la premiere entrée & extresme barriere.

Or 5 les principaux bienfaicts de la Vertu, c'est le mespris de la mort, moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité, & nous en donne le goust pur & aimable : sans qui toute autre volupté est esteinte. Voilà pourquoi 6 toutes les reigles se rencontrent & conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté, & autres accidens, à quoi la vie humaine est subjecte, ce n'est pas d'un pareil soin ; tant parce que ces accidens ne sont pas de telle necessité, la plusparc des hommes passant leur vie sans gouster la pauvreté,

5 Ou *l'un des principaux*, &c. comme on a mis dans les plus nouvelles éditions.

6 Il y a dans l'édition in-4to. de 1588 *toutes les Sectes des Philosophes*, &c.

& tels encore sans sentiment de douleur & de maladie, comme Xenophilus le musicien, 7 qui vescut cent & six ans d'une entiere santé : qu'aussi d'autant qu'au pis aller, la mort peut mettre fin, quand il nous plaira & 8 coupper broche à tous autres inconveniens. Mais quant à la mort elle est inévitable.

> b *Omnes eodem cogimur, omnium*
> *Versatur urna, serius ocius*
> *Sors exitura, & nos in æternum*
> *Exilium impositura cymbæ.*

Et par consequent, si elle nous fait peur, c'est un subject continuel de tourment, & qui ne se peut aucunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne. Nous

---

7 *Omnis humani incommodi expers*, [dit Valere Maxime, L. VIII, c. 13. in Exterhis, §. 3.] *in summos perfectissimæ splendore doctrinæ extinctus est.*

8 Terminer tous autres inconveniens.

b Nous sommes tous sujets à la même nécessité : l'urne fatale remue pour tous, & nos billets en sortiront tôt ou tard pour nous faire passer de la barque fatale dans un exil éternel. *Horat.* L. II, Od. 3, *vs.* 25.

pouvons tourner ſans ceſſe la teſte çà & là, comme en pays ſuſpect c *quæ quaſi ſaxum Tantalo ſemper impendet.* Nos parlemens renvoyent ſouvent executer les criminels au lieu où le crime eſt commis durant le chemin, promenez-les par de belles maiſons, faictes-leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

> d *Non Siculæ dapes*
> *Dulcem elaborabunt ſaporem;*
> *Non avium, cytharæque cantus*
> *Somnum reducent.*

Penſez-vous qu'ils s'en puiſſent resjouir? & que la finale intention de leur voyage leur eſtant ordinairement devant les yeux, ne leur ait alteré & affadi le gouſt à toutes ces commodités? . .. .. .

---

c Elle nous pend ſans ceſſe ſur la tête, comme le rocher ſur celle de Tantale. *Cic.* de Finib. Bonor. & Malor. L. I, c. 18.

d Les mets les plus exquis ne lui donneront aucun plaiſir: le chant des oiſeaux, & les inſtrumens de muſique les plus harmonieux ne lui feront pas revenir le ſommeil, *Horat.* L. III, Od. 1, *vſ.* 18, &c.

e *Audit iter, numeratque dies spatioque viarum*
Metitur vitam, torquetur peste futurâ.

Le but de nostre carriere c'est la mort, c'est l'object necessaire de nostre visée : si elle nous effraye, comme est-il possible d'aller un pas avant, sans fievre ? Le remede du Vulgaire c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement ? Il lui faut faire brider l'asne par la queuë.

f *Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.*

Ce n'est pas de merveille, s'il est si souvent pris au piege, On fait peur à nos gens seulement de nommer la Mort, & la plusspart s'en seignent comme du nom du Diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ait donné l'extresme sentence. Et Dieu

---

e Il s'enquiert du chemin. Il compte les jours, & mesure sa vie sur la longueur du chemin, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qu'il attend. *Claudian.* in Ruff. L. II, *vs*, 137, 138.

f Réduit par sa folie à retourner sur ses pas. *Lucret.* L. IV, *vs.* 474.

sçait lors, entre la douleur & la frayeur, de quel bon jugement ils vous le 9 patissent. Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs oreilles, & que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient appris de l'amollir ou l'estendre en perifrazes. Au lieu de dire, il est mort, *il a cessé de vivre*, disent-ils, *il a vescu*. Pourveu que ce soit vie, soit-elle passée, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre 10 *feu Maistre Jehan*. A l'adventure, estce, que comme on dict, le terme vaut l'argent. Je nasquis entre onze heure & midi le dernier jour de Febvrier, mil cinq cent trente-trois,

9 On a mis *bastissent* dans une édition in-12. *Paris*, 1669. & c'est comme on parleroit aujourd'hui. Mais dans toutes les plus anciennes éditions qui me sont tombées entre les mains, j'ai trouvé *patissent*. *Patisser*, c'est faire de la patisserie : & Montagne emploie ici ce mot dans un sens figuré, ce que personne n'avoit peut-être jamais fait avant lui. Cette espece de liberté qu'il prend assez souvent lui sied toujours bien, & donne à son stile un air simple & naïf dont tout le monde est charmé, & que personne ne peut imiter.

10 *Feu* de *fuit*, il a été.

comme nous comptons à cette heure commençant l'an en Janvier. Il n'y a justement que quinze jours que j'ai franchi 36 ans, il m'en faut pour le moins encore autant, Cependant s'empêcher du pensement de chose si eloignée, ce seroit folie. Mais quoi! les jeunes & les vieux laissent la vie de mesme condition. Nul n'en sort autrement que si tout presentement il y entroit: joinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps, Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a establi les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des Medecins, Regarde plustost l'effect & l'experience. Par le commun train des choses, tu vis 11 pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumez de vivre, Et qu'il soit ainsi, compte de tes

---

11 *Il y a long-temps, depuis long-temps.* - *Pieça*, vieux mot, dit Menage dans son *Dictionnaire Etymologique*, pour *piece a*, où *piece* est dit pour *piece de temps*, comme en italie, *pezzo di tempo*,

connoiſſants, combien il en eſt mort avant ton aage, plus qu'il n'y en a qui qui l'aient atteint : Et de ceux meſmes qui ont annobli leur vie par renommée, fais-en regiſtre ; & j'entrerai en gageure d'en trouver plus qui ſont morts, avant, qu'après trente-cinq ans. Il eſt plein de raiſon, & de pieté de prendre exemple de l'humanité même de Jeſus-Chriſt. Or il finit ſa vie à trente-trois ans. Le plus grand homme, ſimplement homme, Alexandre, mourut auſſi à ce terme. Combien a la mort de façons de ſurpriſe.

g *Quid quiſque vitet, nunquam homini ſatis Cautum eſt in horas.*

Je laiſſe à part les fievres & les pleureſies. Qui euſt jamais penſé qu'un Duc de Bretaigne deuſt eſtre eſtouffé de la preſſe, comme fut 12 celui-là à l'entrée du Pape

g L'homme n'eſt jamais aſſuré contre les accidens qui peuvent lui arriver à toute heure. *Horat.* Od. 13, L. II. *vſ.* 13, 14.

12 En 1305, ſous le Regne de *Philippe le Bel.*

Clement mon voisin, à Lion ? N'as-tu pas veu tuer 13 un de nos Rois en se jouant ? Et 14 un de ses ancestres mourust-il pas, choqué par un pourceau ? Aschylus 15, menassé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte, le voila assommé d'un toict de tortuë, qui eschappa des pattes d'un Aigle en l'air : l'autre mourut 16 d'un grain de raisin : un Empereur de l'egratigneure d'un peigne en se testonnant : Æmilius Lepidus 17 pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis : Et Aufidius 18 pour avoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du Conseil.

---

13 *Henri* II blessé à mort dans un tournoy, par le Comte de Montgommery l'un de ses Capitaines des Gardes.

14 *Philippe* fils aîné de *Louis le Gros*, & qui avoit été couronné du vivant de son pere.

15 *Valer. Maxim.* L. IX, c. 12 in Externis, §. 2.

16 *Anacreon*, apud Valer. Max. *ibid.* in Externis, §. 8.

17 *Plin.* Nat. Histor. L. VII, c. 33. *Æmilius Lepidus jam egrediens incusso pollice limini cubiculi.*

18 *Id.* ibid. *Cùm in Senatum iret, offenso pede in Comitio.*

Et entre les cuisses des femmes 19 Cornelius Gallus Preteur, Tigillinus Capitaine du guet à Rome, Ludovic fils de Guy de Gonsague, Marquis de Mantouë. Et d'un encore pire exemple, 20 Speusippus Philosophe Platonicien, & l'un de nos Papes. Le pauvre Bebius, Juge, cependant qu'il donne delai de huictaine à une partie, 21 le voila saisi, le sien de vivre estant expiré; Et Caius 22 Julius gressant les yeux d'un patient, voila la mort qui clost les siens. Et s'il m'y faut mesler, un mien frere le Capitaine S. Martin, aagé de vingt-trois ans, qui avoit

19 *Id.* ibid. *Cornelius Gallus Prætorius, & Hatorius Eques Romanus in Venere obiere.*

20 C'est *Tertullien* qui l'assure, mais sans grand fondement: *Audio*, dit-il, dans son Apologetique, c. 46. *& quemdam Speusippum de Platonis Scholâ in adulterio periisse.* Sur la mort de Speusippus voyez *Diogene Laerce*, qui dit que ce Philosophe affoibli par une violente paralysie, & accablé de chagrin & de vieillesse, prit enfin le parti de se donner la mort.

21 *Plin.* Nat. Hist. L. VII, c. 53. *Bebius Judex cùm vadimonium differri jubet.*

22 *Id.* ibid. *Super omnes C. Julius Medicus, dum inungit, specillum per oculum trahens.*

desja faict assez bonne preuve de sa valeur, jouant à la paume, receut un coup 23 d'esteuf, qui l'assena un peu au-dessus de l'oreille droitte, sans aucune apparence de contusion, ni de blessure : il ne s'en assit, ni reposa: mais cinq ou six heures après il mourut d'une Apoplexie que ce coup lui causa. Ces exemples si frequents & si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse deffaire du pensement de la mort, & qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet ? Qu'importe t'il, me direz-vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cet advis : & en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des des coups, fust-ce sous la peau d'un veau,

23 *De balle.* Le mot *d'éteuf* n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage : mais il est assez vieux pour n'être pas entendu de tout le monde. Une personne d'esprit qui entend fort bien le françois, & qui se plaît à la lecture de Montagne, m'en a demandé l'explication, qu'elle auroit pu trouver dans le Dictionnaire de l'*Académie Françoise*.

je ne suis pas homme qui y reculast, car il me suffit de passer à mon aise: & le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prens, si peu glorieux au reste & exemplaire que vous voudrez.

h --- *Prætulerim delirus inersque videri,*
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm sapere & ringi.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent: de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau: mais aussi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans, & amis, les surprenant 24 en dessoude

h J'aime mieux passer pour fou & impertinent, pourvu que mes défauts me donnent du plaisir, ou que je ne m'en apperçoive pas, que d'être sage, & rongé de chagrin. *Horat.* L. II, Epist. 2. *vs.* 126, *&c.*

24 Il y a dans l'édition in-4to de 1588, *à l'improveu*, ce que je remarque en faveur de ceux, qui comme moi, pourront ne pas savoir ce que c'est qu'*en dessoude*. --- C'est une expression, m'a-t'on dit depuis, qui se trouve assez souvent dans nos vieux romans, où elle signifie *soudainement.* Si cela est, de *soudain* on aura formé *dessoude*, de *subito*. Je viens de trouver *en dessoude* dans le Dictionnaire François & Anglois de *Cotgrave*, qui

& au descouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage & quel desespoir les accable? Vistes-vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus? Il y faut pourvoir de meilleure heure. Et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en teste d'un homme d'entendement, (ce que je trouve entierement impossible) nous vend trop chér ses denrées. Si c'estoit ennemi qui se peust éviter, je conseillerois d'emprunter les armes de la couardise: mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrappe fuyant & poltron aussi-bien qu'honneste homme.

---

l'explique par, *à l'écart, en désordre.* Mais j'aime mieux en croire Amyot, qui dans sa traduction de la *vie de Jules Cæsar*, par Plutarque, s'est servi de cette expression dans le premier sens. Parlans des Nerviens, peuple très-belliqueux, il dit, *qu'ils vinrent un jour* en dessoude, *courir sus à Cesar, ainsi comme il se logeoit, & qu'il entendoit à faire fortifier son camp, ne se doutant de rien moins que d'avoir la bataille ce jour-là.* Les Nerviens ne firent pas cette attaque *en desordre*, mais si *subitement* que Cesar eut besoin de toute sa valeur pour sauver ses troupes d'une deroute entiere. *Vie de Cesar*, ch. 6.

ſervir. Il n'y a rien de mal en la vie, pour celuy qui a bien compris, que la privation de la vie n'eſt pas mal. Le ſçavoir mourir nous affranchit de toute ſubjection & contrainctе. Paulus Æmilius reſpondit à celuy que ce miſerable Roy de Macedoine ſon priſonnier luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en ſon triomphe, 27 *Qu'il en faſſe la requeſte ſoy-meſme.* A la verité en toutes choſes ſi nature ne preſte un peu, il eſt mal-ayſé que l'art & l'induſtrie aille guere avant. Je ſuis de moy-meſme non melancholique, mais ſonge creux: il n'eſt rien dequoy je me ſoye dès tousjours plus entretenu que des imaginations de la mort, voire en la ſaiſon la plus licentieuſe de mon aage,

m *Jucundum cum ætas florida ver ageret,*

---

27 Plutarque, dans la vie d'*Emilius*, ch. 17, de la traduction d'Amyot. ---- *Paulus Perſæ deprecanti, ne triumpho duceretur;* In tuâ id quidem poteſtate eſt. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. V, c. 40.

m *Quand mon âge fleuri rouloit ſon gai printemps.* Catull. Epigr. LXVI, *vſ.* 16. Ce vers françois eſt de la Demoiſelle de Gournay. Je le con-

Parmi

Parmy les dames & les jeux, tel me pensoit empesché à digerer à part moy quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque esperance, cependant que je m'entretenois de je ne sçay qui, surpris les jours precedens d'une fievre chaude, & de sa fin, au partir d'une feste pareille, & la teste pleine d'oisiveté, d'amour & de bon temps, comme moy, & qu'autant m'en pendoit à l'oreille.

n *Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit*,

Je ne ridois non plus le front de ce pensement-là, que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqueures de telles imaginations: mais en les maniant & repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte: autrement de ma part je fusse en continuelle frayeur & frenesie: Car jamais homme ne se defia tant de sa vie, jamais homme ne feit moins

serve parce qu'il imite assez bien, à mon avis, la naiveté du vers latin.

n Qu'il soit une fois passé, il n'y aura plus moyen de le rappeller. *Lucret.* L. III, vs. 928.

d'estat de sa durée. Ni la santé, que j'ai joui jusques à present très-vigoureuse & peu souvent interrompue, ne m'en allonge l'esperance, ni les maladies ne me l'acourcissent. A chaque minute il me semble que je m'eschappe. Et me rechante sans cesse: » Tout ce qui peut estre » faict un autre jour, le peut estre au- » jourd'hui. » De vrai les hazards & dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : Et si nous pensons, combien il en reste ; sans cet accident qui semble nous menasser le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que gaillards & fievreux, en la mer & en nos maisons, en la bataille & en repos elle nous est également près. o *Nemo altero fragilior est: nemo in crastinum sui certior.* Ce que j'ai à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, fust-ce d'une heure. Quelcun feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un me-

o L'un n'est point plus fragile que l'autre: nul n'est plus asseuré du lendemain. *Senec.* Epist.

moire de quelque chose que je voulois estre faite après ma mort : je lui dis, comme il estoit vrai, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, & sain & gaillard, je m'estois hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point d'arriver jusques chez moi. Comme celui qui continuellement me couve de mes pensées, & les couche en moi, je suis à toute heure préparé environ ce que je le puis être ; & ne m'avertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il faut estre tousjours botté & prest à partir, entant qu'en nous est, & sur tout se garder qu'on n'aie lors à faire qu'à soi.

> p *Quid brevi fortes jaculamur ævo*
> *Multa ?*

Car nous y aurons assez de besogne, sans autre surcroist. L'un se plaint plus que de la mort, dequoi elle lui rompt le train d'une belle victoire : l'autre qu'il lui faut,

p Bornés à une vie très-courte, pourquoi formons-nous de si vastes projets ? *Horat.* Od. 16, L. II, *vs.* 17, 18.

desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou 28 contrerôlé l'institution de ses enfans : l'un plaint la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Je suis pour cette heure en tel'estat, Dieu merci, que je puis desloger quand il lui plaira, sans regret de chose quelconque : Je me desnouë par tout : mes adieux sont tantost pris de chacun, sauf de moi. Jamais homme ne se preparera à quitter le monde plus purement & pleinement, & ne s'en desprit plus universellement que je m'attens de faire. Les plus mortes 29 morts sont les plus saines.

---

28 *Reglé.*

29 La Mort se prend ici pour l'acheminement & le passage actuel à un état d'insensibilité qui termine notre vie. Plus nous arrivons sourdement & rapidement à cet état, moins ce passage nous doit faire de peine. Voilà à-peu-près ce qu'emporte cette réflexion hardie & énigmatique de Montagne, que *les plus mortes morts sont les plus saines.* J'ai cru devoir la paraphraser ici, parce qu'on m'en a demandé l'explication.

q *Miser! ô miser! (aiunt) omnia ademis*
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ:

Et le bastisseur,

r *manent* (dit-il) *opera interrupta, minœque*
Murorum ingentes.

Il ne faut rien desirer de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour en voir la fin. Nous sommes nés pour agir :

s *Cùm moriar medium solvar & inter opus.*

Je veux qu'on agisse, & qu'on allonge les offices de la vie, tant qu'on peut : & que la mort me treuve plantant mes choux; mais nonchallant d'elle, & encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un, qui estant à l'extremité se plaignoit

q Malheureux, ah malheureux que je suis, disent-ils, un seul jour infortuné m'a ravi tous les biens & tous les charmes de la vie! *Lucret.* Lib. III, *vs.* 911, 912.

r *Voilà des bâtimens, & de hautes murailles*
Que je laisse imparfaits.
Virg. Æneid. L. IV. *vs.* 88, 89.

s *En mourant je veux fondre au milieu du travail.* Ovid. *Amor.* L. II, Eleg. 10. *vs.* 36.

incessamment, dequoi sa destinée coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main sur le quinziesme ou seiziesme de nos Rois.

t *Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum*
Jam desiderium rerum super insidet una.

Il faut se descharger de ces humeurs vulgaires & nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetieres joignant les Eglises, & aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus, le bas populaire, les femmes & les enfans à ne s'effaroucher point 30 de voir un homme mort, & afin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux, & de convois nous advertisse de nostre condition;

u *Quin etiam exhilarare viris convivia cæde*

---

t Mais il n'ajoute pas que la mort vous ôte le regret de toutes ces choses. *Lucret.* L. III, *vs* 913, 914.

30 Plutarque dans la *Vie de Lycurgue*, ch. XX de la Traduction d'Amyot.

u Jadis même les hommes avoient accoutumé d'égayer leurs festins par des meurtres, mêlans à leurs repas les cruels spectacles des Gladiateurs,

Mos olim, & miſcere epulis ſpectacula dira,
Certandum ferro, ſæpe & ſuper ipſa cadendum
Pocula, reſperſis non parco ſanguine menſis.

Et comme les Egyptiens après leurs feſtins faiſoient preſenter aux aſſiſtans une grande image de la Mort, par un qui leur crioit: *Boy, & t'esjouy, car mort tu ſeras tel*: Auſſi ai-je pris en couſtume, d'avoir non ſeulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'eſt rien de quoi je m'informe ſi volontiers, que de la mort des hommes: quelle parole, quel viſage; quelle contenance ils y ont eu: ni endroit des hiſtoires, que je remarque ſi attentivement. Il y paroiſt à la farciſſure de mes exemples: & que j'ai en particuliere affection cette matiere. Si j'eſtois faiſeur de livres, je ferois un regiſtre commenté des morts diverſes: qui apprendroit les hommes à mourir, leur

qui bien ſouvent après avoir combattu de l'épée, bronchoient parmi les pots, couvrant les tables d'un ruiſſeau de ſang. *Silius Ital.* L. XI, [illegible] 51, &c.

apprendroit à vivre. Dicearchus en feit 32 un de pareil tiltre, mais d'autre & moins utile fin.

On me dira que l'effect surmonte de si loin la pensée, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde, quand on en vient là : laissez les dire ; le premediter donne sans doubte grand avantage. Et puis, n'est-ce rien, d'aller au moins jusques là sans alteration & sans fievre ? Il y a plus : nature mesme nous preste la main, & nous donne courage. Si c'est une mort courte & violente, nous n'avons pas loisir de la craindre : si elle est autre, je m'apperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie, j'entre naturellement en quelque desdain de la vie. Je trouve que j'ai bien plus à faire, à digerer cette resolution de mourir, quand je suis en santé, que je n'ai quand je suis en fievre; d'autant que je ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que je commence à en

32 Voyez les *Offices de Ciceron*, L. II, c. 6.

perdre l'usage & le plaisir, j'en vois la mort d'une vuë beaucoup moins effrayée. Cela me faict esperer, que plus je m'esloignerai de celle-là, & approcherai de cette-ci, plus aisement j'entrerai en composition de leur eschange. Tout ainsi que 33 j'ai essayé, en plusieurs autres occurrences, ce que dit Cesar, 34 *que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loin que de près* : j'ai trouvé que sain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lorsque je les ai senties. L'allegresse où je suis, le plaisir & la force, me font paroistre l'autre estat si disproportionné à celui-là, que par imagination je grossis ces incommoditez de la moitié, & les conçois plus poisantes, que je ne les trouve, quand je les ai sur les épaules. J'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort. Voyons à ces mutations & déclinaisons

---

33 *J'ai éprouvé.*

34 Omnia enim plerumque quæ absunt, vehementiùs hominum mentes perturbant. *De Bello Gallo.* VII, 84.

ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veuë de notre perte & empirement. Que reste-t'il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse & de sa vie passée ?

x *Heu! senibus vitæ portio quanta manet!*

Cesar à un soldat de sa garde recreu & cassé, qui vint en la ruë, lui demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment 35 *Tu penses donc estre en vie?* Qui tomberoit tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main d'une douce pente & comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, & nous y apprivoise, si que nous ne sentons aucune secousse, quand la jeunesse

x *Ah! qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie!* Eleg. I. *Maximiani*, *vs.* 26.

35 Cesar, cùm eum --- unus ex custodiarum agmine, demissâ usque in pectus vetere barbâ, rogaret, mortem: *Nunc enim*, inquit, *vivis*? Senec. *Epist.* 77.

meurt en nous : qui est en essence & en verité une mort plus dure, que n'est la mort entiere d'une vie languissante, & & que n'est la mort de la vieillesse : D'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux & fleurissant, à un estre penible & douloureux. Le corps courbe & plié a moins de force à soustenir un fais ; aussi a nostre ame. Il la faut dresser & eslever contre l'effort de cet adversaire. Car comme il est impossible, qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint : si elle s'en asseure aussi, elle se peut vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquiétude, le tourment, & la peur, non le moindre desplaisir loge en elle.

y *Non vultus instantis tyranni*

---

y Son courage n'est point abattu par ses menaces d'un tyran, ni par les tempêtes qu'un Autan furieux excite sur le Golfe Adriatique, ni par la Foudre qui part de la puissante main de Jupiter *Horat.* Od. 3. L III, *vs.* 4, &c.

Mente quatit solida, neque Auster
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.

Elle est renduë maistresse de ses passions & concupiscences, maistresse de l'indulgence, de la honte, de la pauvreté, & de toutes autres injures de fortune. Gagnons cet advantage qui pourra. C'est ici la vraie & souveraine liberté qui nous donne dequoi faire la figue à la force, & à l'injustice, & nous mocquer des prisons & des fers.

1 *in manicis &*
Compedibus, sævo te sub custode tenebo.
Ipse Deus simul atque volam, me solvet opinor,
Hoc sentit, moriar. Mors ultima linea rerum est.

Notre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain, que le mespris

Je te tiendrai les pieds & les mains aux fers, un geolier impitoyable. *Un Dieu me deli-* , *quand je voudrai.* Je crois qu'il veut dire , *Je mourrai*; car le trépas vient tout finir.
a: L. I, Epist. 16. vs. 76, &c.

de la vie. Non ſeulement le diſcours de la raiſon nous y appelle ; car pourquoi craindrions-nous de perdre une choſe, laquelle perdue ne peut eſtre regrettée ? mais auſſi puiſque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a-t'il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en ſouſtenir une ? Que chaut-il, quand ce ſoit, puiſqu'elle eſt inevitable ? A celui qui diſoit à Socrate, 36 les trente tyrans t'ont condamné à la mort ? *Et nature eux*, reſpondit-il. Quelle ſottiſe de nous peiner ſur le point du paſſage à l'exemption de toute peine ? Comme notre naiſſance nous apporta la naiſſance de toutes choſes : auſſi fera la mort de toutes choſes, notre mort. Parquoi c'eſt pareille folie de pleurer de ce que d'ici à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne

---

36 Socrate ne fut pas condamné à la mort par les trente tyrans, mais par les Athéniens. *Quelqu'un ayant dit à Socrate, les Athéniens t'ont condamné à la mort ; & la Nature eux, répondit Socrate.* Diogene Laërce, L. II. *Segm.* 35. --- Cic. *Tuſcul. Quæſt.* Lib. I. c. 40.

vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie : ainsi pleurasmes-nous, & ainsi nous cousta-t'il d'entrer en cette-ci, ainsi nous despouillasmes-nous de nostre ancien voile, en y entrant. Rien ne peut estre grief, qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si long-temps, chose de si brief temps? le long-temps vivre, & le peu de temps vivre est rendu tout un par la mort. Car le long & le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dit, 37 qu'il y a des petites bestes sur la riviere Hispanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à cinq heures du matin, elle meurt en jeunesse: celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se moçque de voir mettre en considerati-

---

37 *Apud Hypanim fluvium, qui ab Europæ parte in Pontum influit, Aristoteles ait bestiolas quasdam nasci, quæ unum diem vivant. Ex his igitur, horâ octavâ quæ mortua est, provectâ ætate mortua est: quæ verò occidente sole, decrepita. Confer nostram longissimam ætatem cum æternitate, in eâdem propemodum brevitate, quâ illæ bestiolæ, reperimur.* Cicer. *Tusc. Quæst.* L. I, c. 39.

on d'heur ou de malheur, ce moment de durée ? Le plus & le moins en la nostre, si nous la comparons à l'éternité, ou encores à la durée des montaignes, des rivieres, des estoiles, des arbres, & mesme d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais Nature nous y force. « Sortez, dit» elle, de ce monde, comme vous y » estes entrez. Le mesme passage que » vous fistes de la mort à la vie, sans pas» sion & sans frayeur, refaites-le de la » vie à la mort. Vostre mort est une des » pieces de l'ordre de l'Univers, une » piece de la vie du monde.

aa —— *Inter se mortales mutua vivunt,*

. . . .

Et quasi cursores vitæ lampada trudunt.

» Changerai-je pas pour vous cette belle » contexture des choses ? C'est la condi» tion de votre creation ; c'est une partie

aa Des Mortels partagent entr'eux la vie dont ils s'entredonnent le flambeau comme ceux qui courent aux jeux sacrés. *Lucret. L. II, vs. 75, 78.*

» de vous que la mort : vous vous fuyez
» vous-mesmes. Cettui vostre estre, que
» vous jouissez, est également parti à la
» mort & à la vie. Le premier jour de
» vostre naissance vous achemine à mou-
» rir comme à vivre.

bb *Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit.*

cc *Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.*

» Tout ce que vous vivez, vous le des-
» robez à la vie : c'est à ses despens. Le
» continuel ouvrage de vostre vie, c'est
» bastir la mort. Vous estes en la mort,
» pendant que vous estes en la vie : car
» vous estes après la mort, quand vous
» n'estes plus en vie. Ou, si vous l'ai-
» mez mieux ainsi, vous estes mort après
» la vie : mais pendant la vie, vous estes
» mourant : & la mort touche bien plus
» rudement le mourant que le mort, &
» plus vivement & essentiellement. Si

---

bb La premiere heure qui nous a donné la vie, vous l'a enlevée. *Senec.* Hercul. fur. *Act.* III. *Chor. vs.* 874.

cc *La fin tient à la source : en naissant nous mourons.* Manill. L. IV, *vs.* 16.

» vous avez faict vostre profit de la vie,
» vous en estes repeu, allez-vous-en
» satisfait.

dd *Cur non ut plenus vitæ conviva recedis?*

» Si vous n'en avez sçeu user; si elle
» vous estoit inutile, que vous chaut-il
» de l'avoir perduë? à quoi faire la
» voulez-vous encores?

ee ——— *Cur ampliùs addere quæris*
Rursum quod pereat malè, & ingratum occidit omne?

» La vie n'est de soi ny bien ny mal:
» c'est la place du bien & du mal, selon
» que vous la leur faictes. Et si vous avez
» vescu un jour, vous avez tout veu:
» un jour est égal à tousjours. Il n'y à
» point d'autre lumiere ny d'autre nuict.
» Ce Soleil, cette Lune, ces Estoiles,

---

dd *Pourquoi ne sors-tu de la vie, comme on sort d'un festin?* *Lucret.* L. III, *vs.* 951.

ee Pourquoi cherches-tu de multiplier des jours qui doivent couler avec le même désagrement, & s'évanouir entiérement sans te donner aucun plaisir? *Lucret.* L. III, *vs.* 954, 955.

» cette disposition, c'est celle mesme que » vos Ayeuls ont jouye, & qui entre» tiendra vos arriere-nepveux.

ff *Non alium videre patres, aliumve nepotes Aspicient.*

» Et au pis aller, la distribution & va» rieté de tous les actes de ma comedie, » se parfournit en un an. Si vous avez » pris garde au bransle de mes quatre » Saisons, elles embrassent l'enfance, » l'adolescence, la virilité, & la vieil» lesse du monde. Il a joüé son jeu : il » n'y sçait autre finesse que de recom» mencer ; ce sera tousjours cela mesme.

gg ---- *versamur ibidem, atque insumus usque.*

hh *Atque in se sua per vestigia volvitur annus.*

» Je ne suis pas 38 deliberée de vous » forger autres nouveaux passe-temps.

---

ff *Vos Neveux ne verront que ce qu'ont vu vos Peres*, Manill. L. I, *vs.* 522, 523.

gg *Nous sommes pour tousjours dans ce Cercle enfermés.* Lucret. L. III. *vs.* 1093.

hh *Et l'An sur soi roulant se retrace lui-même* Virg. Georg. L. II, *vs.* 402.

38 C'est *la Nature* qui parle encore.

ii *Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque*
Quod placeat, nihil est: eadem sunt omnia semper.

» Faictes place aux autres, comme d'autres vous l'ont faicte. L'égalité 39 est » la premiere piece de l'equité. Qui se » peut plaindre d'estre compris où tous » sont compris ? Aussi avez-vous beau » vivre, vous n'en rabbattrez rien du » temps que vous avez à estre mort : » c'est pour néant ; aussi long-temps se» rez-vous en cet estat-là que vous crai» gnez, comme si vous estiez mort en » nourrisse.

kk *Licet quotvis vivendo condere sæcla,*
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit.

---

ii Car enfin ma fecondité ne peut rien produire de nouveau en ta faveur : je n'ai toujours à t'offrir que les mêmes choses. *Lucret.* L. III, *vs.* 957, 958.

39 *Mors necessitatem habet æquam & invictam. Quis queri potest in eâ conditione se esse, in quâ nemo non est ? Prima enim pars æquitatis, est æqualitas.* Seneç.

kk Vis autant de siecles que tu voudras, la mort ne laissera pourtant pas d'être éternelle après. *Lucret.* L. III, *vs.* 1104.

» Et si vous mettray en tel point, au-
» quel vous n'aurez aucun mescontente-
» ment :

ll *In verâ nescis nullum fore morte alium te,*
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque jacentem.

» Ny ne desirerez la vie que vous plai-
» gnez tant.

mm *Nec sibi enim quisquam tum se vitamque*
requirit.

. . . .

Nec desiderium nostri nos afficit ullum.

» La mort est moins à craindre que rien,
» s'il y avoit quelque chose de moins
» que rien.

nn *Multo mortem minus ad nos esse putandum,*

---

ll Ne sais-tu pas bien que dans l'anéantissement du trépas il ne restera pas un autre toi-même, qui puisse vif & sur pieds te pleurer mort & couché dans le tombeau? *Id.* ibid. *vs.* 898, *&c.*

mm Car alors on ne s'intéresse point pour soi, ni pour la vie; & nous ne sommes plus touchés d'aucun regret sur nous-mêmes. *id.* ibid. *vs* 932, 935.

nn S'il y a quelque chose qui soit moins que ce qui nous paroît n'être rien, nous devons croire que la mort nous est encore moins que cela. *Lucret.* L. III. *vs.* 139, 840.

Si minus esse potest quàm quod nihil esse videmus.

« Elle ne vous concerne ny mort ny vif : » Vif, parce que vous estes : Mort parce » que vous n'estes plus. Davantage nul » ne meurt avant son heure. Ce que » vous laissez de temps, n'estoit non » plus vostre, que celui qui s'est passé » avant vostre naissance, & ne vous » touche non plus.

oo *Respice enim quàm nil ad nos ante acta vetustas*
Temporis æterni fuerit.

» Où que vostre vie finisse, elle y est » toute. L'utilité du vivre n'est pas en » l'espace : elle est en l'usage. Tel a vescu » long-temps, qui a peu vescu. Attendez-» vous y pendant que vous y estes Il » gist en vostre volonté, non au nombre » des ans, que vous ayez assez vescu. » Pensez-vous jamais n'arriver là, où » vous alliez sans cesse ? encore n'y-a-t'il

---

oo Considérez que tous les siécles passés, bien qu'éternels en durée, ne nous ont rien été. *Id. ibid. vs.* 985, 986.

» en avoir privé. J'ai à escient meslé » quelque peu d'amertume, pour vous » empecher, voyant la commodité de » son usage, de l'embrasser trop avide- » ment & indiscretement. Pour vous » loger en cette moderation, ni de fuir » la vie, ni de 42 refuir à la mort, » que je demande de vous, j'ai temperé » l'une & l'autre entre la douceur & » l'aigreur. J'appris à Thales le premier » de vos sages, que le vivre & le mourir » estoit indifferent : par où, à celui qui » lui demanda pourquoi donc il ne mou- » roit, il respondit très-sagement, 43 » *pour ce qui est indifferent*. L'eau, la » terre, l'air & le feu, & autres mem- » bres de ce mien bastiment, ne sont » non plus instruments de ta vie, qu'ins- » truments de ta mort. Pourquoi crains-

42 Ou comme on a mis dans les dernieres éditions. *de fuir la mort. Les dangiers*, dit Panurge, *se réfuyent de moi, quelque part que je soye, sept lieues à la ronde.* Rabelais. L. III. c. 45.

43 Diogene Laërt. in *Vitâ Thaletis*, Lib. I. segm. 35.

» tu 44 ton dernier jour ? Il ne confere
» non plus à ta mort que chascun des
» autres. Le dernier pas ne faict pas la
» lassitude, il la declare. Tous les jours
» vont à la mort : le dernier y arrive »
Voila les bons advertissements de nostre mere Nature.

Or j'ai pensé souvent d'où venoit cela, qu'aux Guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons : autrement ce seroit une armée de medecins & de pleurars : & elle estant tousjours une, qu'il y ait toutesfois beaucoup plus d'asseurance parmi les gens de village & de basse condition qu'ès autres. Je croi à la verité que ce sont ces mines & appareils effroyables, dequoi nous l'entourons, qui nous font plus de peur

44 Erramus qui ultimum timemus diem; cùm tantùmdem in mortem singuli conferant. Non ille gradus lassitudinem facit in quo deficimus; sed ille profitetur. Ad mortem dies extremus pervenit, accedit omnis. *Senec.* Epist. 120.

qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre : les cris des meres, des femmes, & des enfans, la visitation des personnes estonnées, & transies : l'assistance d'un nombre de valets pasles & éplorés : une chambre sans jour : des cierges allumez : nostre chevet assiegé de medecins & de prescheurs : somme, tout horreur & tout effroi autour de nous. Nous voila desja ensevelis & enterrez. Les enfans ont peur de leurs amis mesmes 45 quand ils les voyent masquez : aussi avons-nous. Il faut oster le masque aussi bien des choses que des personnes. Osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessous, que cette mesme mort, 46 qu'un valet ou simple chambriere passerent dernierement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel équipage!

---

45. Quod videt accidere pueris, hoc nobis quoque majusculis pueris evenit. Illi quos amant, quibus assueverunt, cum quibus ludunt, si Personatos vident, expavescunt. Non hominibus tantùm, sed & rebus persona demenda est. *Senec.* Epist. 24.

46. Mors est, quàm nuper servus meus, quam ancilla contempsit, *Id. ibid.*

CHAPITRE XX.

De la force de l'imagination.

FORTIS a *imaginatio generat casum*, disent les Clers.

Je suis de ceux qui sentent très-grand effort de l'imagination. Chacun en est heurté, mais auçuns en sont renversez. Son impression me perce; & mon art est de lui eschapper, par faute de force à lui resister. Je vivrois de la seule assistance des personnes saines & gayes. La veuë des angoisses d'autrui m'angoisse materiellement: & a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers. Un tousseur continuel irrite mon poulmon & mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades, ausquels le devoir m'interesse, que ceux ausquels je m'attens

a *Une imagination forte produit des accidens extraordinaires.*, disent les savans de profession.

moins & que je considere moins. Je saisis le mal que j'estudie, & le couche en moi. Je ne trouve pas estrange 1 qu'elle donne & les fievres & la mort, à ceux qui la laissent faire, & qui lui applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps. Il me souvient que me rencontrant un jour à Toulouse chez un riche veillard pulmonique, & traitant avec lui des moyens de sa guerison, il lui dist, que c'en estoit l'un de me donner occasion de me plaire en sa compagnie: & que fichant ses yeux sur la frescheur de mon visage, & sa pensée sur cette allegresse & vigueur, qui regorgeoit de mon adolescence; & remplissant tous ses sens de cet état florissant en quoi j'estois lors, son habitude s'en pourroit amender: Mais oublioit à dire, que la miene s'en pourroit empirer aussi. *Gallus Vibius* banda si bien son ame, 2 à

1 *Que l'imagination donne*, &c.

2 *Seneque* le Rheteur, de qui Montagne doit avoir pris ce fait, ne dit point que *Gallus Vibius*

comprendre l'essence & les mouvemens de la folie, qu'il emporta son jugement hors de son siege, si qu'onques puis il ne l'y peut remettre : & se pouvoit vanter d'estre devenu fou par sagesse. Il y en a qui, de frayeur, anticipent la main du bourreau : & celui qu'on debandoit pour lui lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschaffaut du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous passissons, & rougissons aux secousses de nos imaginations ; & renversez dans la plume sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquefois jusques à en expirer. Et la jeunesse bouillante s'es-

perdit la raison *en tâchant de comprendre l'essence de la Folie*, mais en s'appliquant avec trop de contention d'esprit à en imiter les mouvemens. Comme ce Gallus étoit Rhétoricien de profession, il s'imagina que les emportemens de la Folie, representés vivement par le discours, charmeroient l'esprit de ses auditeurs : & par le soin qu'il prit de bien contrefaire le fou, il le devint effectivement. *C'est le seul homme que je sache*, dit Seneque, *à qui il soit arrivé de devenir fou, non par accident, mais par un acte de jugement*, Huic accidisse uni scio ut in insaniam non casu incideret, sed judicio perveniret, *Controv.* IX, L. II.

chauffe si avant en son harnois toute endormie, 3 qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

b *Ut quasi transactis sæpe omnibus rebus profundant*
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent.

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croistre la nuict des cornes à tel, qui ne les avoit pas en se couchant : toutesfois l'evenement de Cippus Roi d'Italie est memorable, lequel pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, & avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, 4 les produisit en son front par la force

3 C'est ce que *Lucrece* dit un peu trop ouvertement dans les deux vers suivans.

b *Lucret.* L. IV, *vs.* 1029, 1030.

4 Pline met ce conte dans le même rang que celui qu'on fait d'Actéon. *Actæonem*, dit-il, *& Cippum etiam in Latinâ Historiâ, fabulosos reor. Natur. Hist.* L. XI, c. 58. Au reste je ne sais où Montaigne a trouvé que ce Cippus étoit *Roi d'Italie*. Valere Maxime lui donne la qualité de *Préteur*, & dit qu'étant sorti de Rome en habit de Général, *paludatus*, & l'accident, dont parle ici Montagne, lui étant arrivé, les Devins déclarerent que Cippus seroit Roi, s'il retournoit à Rome. Sur quoi il se

de l'imagination. La passion donna au fils de Crœsus 5 la voix que nature lui avoit refusée. Et Antiochus 6 prit la fievre, par la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en son ame. Pline dit avoir veu Lucius Cossicius, de femme 7 changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus & d'autres racontent pareilles metamorphoses advenues en Italie ces siecles passez : Et par vehement desir de lui & de sa mere,

c *Vota puer solvit, quæ fœmina voverat Iphis.*

Passant à Vitry le François je peus voir

---

condamna volontairement lui-même à un exil perpétuel. *Genucio Cippo Prætori paludato Portam egredienti, novi & inaudati generis prodigium incidit : namque in capiit ejus subitò veluti cornua emerserunt : responsumque est, Regem eum fore, si in Urbem revertisset. Quodne accideret, voluntarium sibimet ac perpetuum indixit exilium.* Valer. Max. L. V, c. 6.

5 *Hérodot.* L. I, p. 39.

6 Voyez le Traité, *De la Déesse de Syrie* ; dans *Lucien.*

7 *Natural. Hist.* L. VII, c. 4. Ipse in Africâ mutatum in marem nuptiarum die, L. Cossicium.

c *Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle* Ovid. *Metamorph.* L. IV, Fab. 12 *vs.* 129.

un homme que l'Evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitans delà ont cogneu & veu fille jusques à l'aage de vingt-deux ans, nommée Marie. Il estoit à cette heure-là fort barbu, & vieil & point marié. Faisant, dit-il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent : & est encore en usage entre les filles de là, une chanson par laquelle elles s'entr'advertissent de ne point faire de grandes enjambées de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent : car si l'imagination peut en telles choses, elle est si continuellement & si vigoureusement attachée à ce subject, que pour n'avoir si souvent à recheoir en mesme pensée & aspreté de desir, elle a meilleur compte 8 d'incorporer, une fois

8 Fausse & extravagante pensée. Je ne suis pas surpris qu'elle soit venue dans l'esprit de Montagne, car qui ne songe quelquefois en veillant ? Mais je m'étonne qu'il ait pu se déterminer à la mettre en œuvre.

pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du Roi Dagobert & de Sainct François. On dit que les corps s'en enlevent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un Prestre, qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demeuroit longue espace sans respiration & sans sentiment. Saint Augustin en nomme 9 un autre, à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables & plaintifs: soudain il defailloit, & s'emportoit si vivement hors de soi, qu'on avoit beau le tempester & le hurler, & le pincer, & le griller, jusqu'à ce qu'il fust ressuscité: Lors il disoit avoir ouï des voix, mais comme venant de loin: & s'appercevoit de ses eschaudures & meurtrissures. Et que ce ne fust une obstination apostée contre son sentiment, cela le monstroit, qu'il n'avoit cependant ni pouls ni haleine.

---

9 C'est *Restitutus*, De Civit. Dei. L. *XIV*, *ch.* 24.

Il eſt vrai-ſemblable, que le principal credit des viſions, des enchantemens, & tels effects extraordinaires, vienne de la puiſſance de l'imagination, agiſſant principalement contre les ames du Vulgaire, plus molles. On leur a ſi fort ſaiſi la creance, qu'ils penſent voir ce qu'ils ne voyent pas.

Je ſuis encore en ce doubte, que ces plaiſantes 10 liaiſons dequoi noſtre monde ſe voit ſi entravé qu'il ne ſe parle d'autre choſe, ce ſont volontiers des impreſſions de l'apprehenſion & de la crainte. Car je ſçay par experience, que tel de qui je pui reſpondre, comme de moi-meſme, en qui il ne pouvoit cheoir aucun ſoupçon de foibleſſe, & auſſi peu d'enchantement, ayant oui faire le conte à un ſien compaignon d'une defaillance extraordinaire, en quoi il eſtoit tombé ſur le point qu'il en avoit le moins de

10 C'eſt-à-dire, *nouëmens d'éguillettes*, comme cela paroît par la ſuite du diſcours. Il y a dans l'édition in-4to de 1588, *ces plaiſantes liaiſons des mariages*.

besoin, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte lui vint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il encourut une fortune pareille. Et de là en hors fut subject à y recheoir : ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant & tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie, par une autre resverie. C'est qu'advouant lui-mesme, & preschant avant la main, cette sienne subjection, la contention de son ame se soulageoit, sur ce qu'apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit, & lui en poisoit moins. Quand il a eu loi a son choix (sa pensée desbrouillée & desbandée, son corps se trouvant en son deu) de le faire lors premierement tenter, saisir, & surprendre à la connoissance d'autrui, il s'est gueri tout net. A qui on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par juste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises, où nostre ame se trouve outre mesure tenduë de desir &

de respect ; & notamment où les commoditez se rencontrent improuveues & pressantes. On n'a pas moyen de se ravoir de ce trouble. J'en sçai, à qui il a servi d'y apporter le corps mesme, demi rassassié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur ; & qui par l'aage se trouve moins impuissant, de ce qu'il est moins puissant : Et tel autre, à qui il a servi aussi qu'un ami 11 l'ait asseuré d'estre fourni d'une contre-batterie d'enchantements certains, à le preserver. Il vaut mieux, que je die comment ce fut.

Un Comte de très-bon lieu, de qui j'estois fort privé, se mariant avec une belle Dame, qui avoit été poursuivie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis ; & nommément une vieille Dame sa parente, qui présidoit à

11 Dans l'édition in-4to de 1588, où Montagne n'avoit pas trouvé à propos d'insérer l'histoire de son ami qu'il guerit par cette contrebatterie, il s'étoit contenté de dire, *Et à celui qui sera en allarme des liaisons, qu'on lui persuade hors de là, qu'on lui fournira des contr'enchantemens d'un effect merveilleux & certain.*

ces nopces, & les faisoit chez elle, craintive de ses sorcelleries ; ce qu'elle me fit entendre. Je la priai de s'en reposer sur moi. J'avois de fortune en mes coffres, certaine petite piece d'or platte, où estoient gravées quelques figures celestes contre le coup du Soleil, & pour oster la douleur de teste, la logeant à point, sur la cousture du test : & pour l'y tenir, elle estoit cousuë à un ruban propre à rattacher sous le menton : Resverie germaine à celle dequoi nous parlons. *Jacques Peletier*, vivant chez moi, m'avoit faict ce present singulier. J'advisai d'en tirer quelque usage, & dis au Comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir prester une ; mais que hardiment il s'allast coucher : Que je lui ferois un tour d'ami ; & n'espargnerois à son besoin, un miracle, qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur, il me promist de le tenir très-fidellement secret. Seulement, comme sur la nuict on iroit lui

porter le resveillon, s'il lui estoit mal allé, il me fist un tel signe. Il avoit eu l'ame & les oreilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination : & me fit son signe à l'heure susdite. Je lui dis lors à l'oreille, qu'il se levast, sous couleur de nous chasser, prinst en se jouant la robbe de nuict, que j'avois sur moi (nous estions de taille fort voisine) & s'en vestit, tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui fut, Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à 12 tomber de l'eau : dist trois fois telles parolles; & fist tels mouvements. Qu'à chacune de ces trois fois il ceignist le ruban, que je lui mettois en main, & couchast bien soigneusement la medaille qui estoit attachée, sur ses roignons : la figure en telle posture : Cela faict, ayant à la derniere fois bien estreint ce ruban, pour qu'il ne se peust ni desnouer, ni mouvoir de sa place ; qu'en toute asseurance il s'en retour-

12 Par gasconisme, pour dire *faire de l'eau.*

naſt à ſon prix faict : & n'oubliaſt de rejetter ma robbe ſur ſon lict, en maniere qu'elle les 13 abriaſt tous deux. Ces ſingeries ſont le principal de l'effect : notre penſée ne ſe pouvant deſmeſler, que moyens ſi eſtranges ne viennent de quelque abſtruſe ſcience. Leur innanité leur donne poids & reverence. Somme, il fut certain que mes characteres ſe trouverent plus Veneriens que Solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce fut une humeur prompte & curieuſe, qui me convia à tel effect, eſloigné de ma nature. Je ſuis ennemi des actions ſubtiles & feintes : & hai la fineſſe, en mes mains, non ſeulement recreative, mais auſſi profitable.

---

13 Couvrir. —— Abri eſt encore en uſage. Pourquoi perdre *aprier* qui en vient naturellement & dont le ſon eſt très-agréable ? — Cotgrave l'a mis dans ſon Dictionnaire : & ſelon Menage *abrier* eſt un vieux mot qui ſignifie *couvrir*. — — *Abrier* n'eſt pas encore tout-à-fait proſcrit. Dans le langage des Jardiniers, *abrier une plante*, c'eſt la mettre à couvert du mauvais temps. Je ne crois pas que cette expreſſion, placée à propos dans des vers, choquât l'oreille de nos plus délicats puriſtes.

Si l'action n'est vicieuse, la route l'est. Amasis Roi d'Egypte, epousa Laodice très-belle fille Grecque: & lui, qui se montroit gentil compagnon par tout ailleurs, se trouva court 14 à jouir d'elle & menaça de la tuer, estimant que ce fust quelque sorciere. Comme ès choses qui consistent en fantaisie, elle le rejetta à la devotion: & ayant faict ses vœux & promesses à Venus, il se trouva divinement remis, dès la premiere nuict d'après ses oblations & sacrifices 15. Or elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses & fuyardes, qui nous res-

14 *Herodot.* L. II, p. 180, où l'on voit que ce ne fut pas Amasis, mais Laodicé, ou *Ladice* qui s'avisa de faire à Venus un vœu dont elle s'acquitta très-fidelement; car dit Herod. *Ladice lui érigea une Statue comme elle l'avoit promis: & cette Statue subsistoit encore de mon temps.*

15 Dans l'édition in-4to de 1588, Montagne avoit dit ici, *Mais il faut aussi que celles à qui legitimement on le peut demander, ostent ces façons ceremonieuses & affettées de rigueur & de refus, & qu'elles se contraignent un peu pour s'accommoder à la necessité de ce siecle malheureux.*

treignent en nous allumant. La 16 bru de Pythagoras, disoit 17 que la femme qui se couche avec un homme, doit avec sa cotte laisser quant & quant la honte, & la reprendre avec sa cotte. L'ame de l'assaillant troublée de plusieurs diverses allarmes, se perd aisement : Et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (& elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardentes & aspres ; & aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soi, on craint beaucoup plus de faillir) ayant mal commencé, il entre en fievre & despit de cet accident, qui lui dure aux occasions suivantes.

---

16 Montagne a voulu parler de *Theano*, fameuse Pythagoricienne, qui étoit la femme, & non la belle-fille de Pythagore. *La femme de Pythagore s'appelloit Theano.* Diogene Laërce dans la Vie de Pythagore, L. VIII. Segm. 42. C'est Menage qui dans son *Histoire des Femmes Philosophes* a relevé cette petite méprise de Montagne. *Diog. Laërt.* Tom. II. p. 500. col. 2.

17 *Diog. Laërt.* dans la vie de Pythagore; Liv. VIII. Segm. 43.

Les Mariez, le temps estant tout leur, ne doivent ni presser ni taster leur entreprise, s'ils ne sont prest. Et vault mieux faillir indecemment, à estreiner la couche nuptiale, pleine d'agitation & de fievre, attendant une & une autre commodité plus privée & moins allarmée, que de tomber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné & desesperé du premier refus. Avant la possession prise, le patient se doit à faillies & divers temps, legerement essayer & offrir, sans se piquer & opiniastrer, à se convaincre definitivement soi-mesme. Ceux qui sçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent seulement de contrepipper leur fantaisie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importunement lors que nous en avons le plus affaire : & contestant de l'autorité si imperieusement avec nostre volonté, refusant avec tant de fierté & d'obstination nos sollicitations & mentales & manuelles. Si toutesfois en ce qu'on gourmande sa re-

bellion, & qu'on en tire preuve de sa condemnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'adventure mettrois-je en soupçon nos autres membres ses compagnons, de lui estre allé dresser par belle envie de l'importance & douceur de son usage, cette querelle apostée; & avoir par complot, armé le monde à l'encontre de lui, le chargeant malignement seul de leur faute commune. Car je vous donne à penser, s'il y a une seule des parties de nostre corps, qui ne refusa à nostre volonté souvent son operation. & qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Ellez ont chacune des passions propres qui les esveillent & endorment, sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensées que nous tenions secrettes, & nous trahissent aux assistants? Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi sans nostre sceu, le cœur, le poulmon, & le pouls: la veue d'un object agreable respandant imperceptiblement en nous la

flamme d'une emotion fievreuſe. N'y a-t'il que ces muſcles & ces veines, qui s'e-levent & ſe couchent, ſans l'aveu non ſeulement de noſtre volonté, mais auſſi de noſtre penſée? Nous ne commandons pas à nos cheveux de ſe heriſſer, & à noſtre peau de fremir de deſir ou de crainte. La main ſe porte ſouvent où nous ne l'en-voyons pas. La langue ſe tranſit, & la voix ſe fige 18 à ſon heure. Lors meſme que n'ayants de quoi frire, nous le lui deſ-fendrions volontiers, l'appetit de manger & de boire ne laiſſe pas d'eſmouvoir les parties, qui lui ſont ſubjettes, ni plus ni moins que cet autre appetit: & nous aban-donne de meſme, hors de propos, quand bon lui ſemble. Les outils qui ſervent à deſcharger le ventre, ont leurs propres di-latations & compreſſions, outre & contre noſtre advis, comme ceux-ci deſtinés à deſcharger les roignons. Et ce que pour autorizer la puiſſance de noſtre volonté,

---

18 *En un certain temps malgré notre volonté.*

Saint Auguſtin allegue avoir veu quelqu'un 19 qui commandoit à ſon derriere autant de pets qu'il en vouloit : & que Vives encherit d'un autre exemple de ſon temps, de pets organizez, ſuivants le ton des voix qu'on leur prononçoit, ne ſuppoſe non plus pure l'obeiſſance de ce membre. Car en eſt-il ordinairement de plus indiſcret & tumultuaire ? Joint que j'en cognois un ſi turbulent & reveſche, qu'il y a quarante ans, qu'il tient ſon maiſtre à peter d'une haleine & d'une obligation conſtante & irremittente, & le meine ainſi à la mort. Et pleuſt à Dieu que je ne le ſceuſſe que par les hiſtoires, combien de fois noſtre ventre par le refus d'un ſeul pet, nous meina juſques aux portes

---

19 Nonnulli ab imo ſine pudore ullô ita numeroſos pro arbitrio ſonitus edunt, ut ex illâ etiam parte cantare videantur. *Auguſt.* de Civitate Dei, L. XIV, c. 25. Sur quoi voici ce que Vivès ajoute en forme de Commentaire : — *Talis fuit memoriâ noſtrâ Germanus quidam in Comitatu Maximiliani Cœſaris & Philippi ejus filii ; nec ullum erat carmen, quod non ille crepitibus podicis redderet.*

d'une mort très-angoiſſeuſſe : & que 20 l'Empereur qui nous donna la liberté de peter par tout, nous en euſt donné le pouvoir : Mais noſtre volonté, pour les droits de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraiſemblablement la pouvons-nous marquer de rebellion & ſedition, par ſon deſreiglement & deſobeiſſance ? Veut-elle tousjours ce que nous voudrions 21 qu'elle voulût ? Ne veut-elle pas ſouvent ce que nous lui prohibons de vouloir ; & à noſtre évident dommage ? ſe laiſſe-t'elle non plus mener aux concluſions de noſtre raiſon ? Enfin, je dirois pour monſieur ma Partie, que plaiſe à conſiderer qu'en ce fait ſa cauſe eſtant inſeparablement conjointe 22 à un conſort, & indiſtinctement, on ne s'ad-

20 *Claude*, cinquieme Empereur Romain. Mais Suetone rapporte ſeulement qu'on diſoit que l'Empereur Claude avoit eû deſſein d'autoriſer cette liberté par un Edit : *Dicitur etiam meditatus Edictum quo veniam daret, flatum crepitumque ventris in convivio emittendi.* In vitâ Claudii, c. 32.

21 *Qu'elle voulût.*

22 *A un compagnon.*

dresse pourtant qu'à lui, & par les arguments & charges qui ne peuvent appartenir à sondit consort. Car l'effect d'icelui est bien de convier inopportunement par fois, mais refuser, jamais: & de convier encore tacitement & quietement. Partant se void l'animosité & illegalité manifeste des accusateurs. Quoiqu'il en soit, protestant, que les Advocats & Juges ont beau quereller & sentencier, Nature tirera cependant son train : Qui n'auroit faict que raison, quand elle auroit doüé ce membre de quelque particulier privilege : Autheur du seul ouvrage immortel, des mortels : Ouvrage divin selon Socrates : & Amour, desir d'immortalité, & Demon immortel lui-mesme.

Tel à l'adventure par cet effect de limagination, laisse ici les escrouelles, que son compagnon reporte en Espaigne. Voila pourquoi en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparée. Pourquoi pratiquent les Medecins avant main, la creance de leur patient,

avec tant de fausses promesses de guerison : si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur aposéme ? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escrit, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veuë de la medecine faisoit l'operation : Et tout ce caprice m'est tombé presentement en main, sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon pere, homme simple & Souysse, nation peu vaine & mensongiere : d'avoir cogneu long-temps un marchand à Toulouse maladif & subject à la pierre, qui avoit souvent besoin de clysteres, & se les faisoit diversement ordonner aux Medecins, selon l'occurence de son mal : apportez qu'ils estoient, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumées : souvent il tastoit s'ils estoient trop chauds : le voila couché, renversé, & toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aucune injection. L'apotiquaire retiré après cette ceremonie, le patient accommodé

modé, comme s'il avoit veritablement pris le clystere, il en sentoit pareil effect à ceux qui les prennent. Et si le Medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il lui en redonnoit deux ou trois autres, de mesme forme. Mon tesmoin jure, que pour espaigner la despence (car il les payoit, comme s'il les eust receus) la femme de ce malade ayant quelquefois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe ; & pour avoir trouvé ceux-là inutiles, qu'il 23 faullsit revenir à la premiere façon.

Une femme pensant avoir avalé une espingle avec son pain, crioit & se tourmentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestée : mais parce qu'il n'y avoit ni enfleure ni alteration par le dehors, un habil'homme ayant jugé que ce n'estoit que fantasie & opinion, prise

23 *Falut.*

de quelque morceau de pain qui l'avoit picquée en passant, la fit vomir & jetta à la desrobée dans ce qu'elle rendit, une espingle tortue. Cette femme cuidant l'avoir rendue, se sentit soudain deschargée de sa douleur. Je sçai qu'un Gentil-homme ayant traicté chez lui une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours après par maniere de jeu (car il n'en estoit rien) de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une Damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tombée en un grand desvoyement d'estomac & fievre, il fut impossible de la sauver.

Les bestes mesmes se voyent comme nous, subjectes à la force de l'imagination : tesmoins les chiens, qui se laissent mourir de deuil de la perte de leurs maistres : nous les voyons aussi japper & tremousser en songe, hannir les chevaux & se debatre : mais tout ceci se peut rapporter à l'estroite cousture de l'esprit & du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes.

C'eſt autre choſe, que l'imagination agiſſe quelquefois, non contre ſon corps ſeulement, mais contre le corps d'autrui. Et tout ainſi qu'un corps rejette ſon mal à ſon voiſin, comme il ſe voit en la peſte, en la verolle, & au mal des yeux qui ſe chargent de l'un à l'autre :

d *Dum ſpectant oculi læſos, læduntur & ipſi,*
Multaque corporibus tranſitione nocent:

Pareillement l'imagination esbranlée avecques vehemence, eſlance des traits, qui puiſſent offenſer l'objet eſtrangier. L'Ancienneté a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animées & courrouſſées contre quelqu'un, elles le tuoient du ſeul regard. Les tortues, & les autruches couvent leurs œufs de la ſeule veuë, ſigne qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux ſorciers, on les dit avoir des yeux offenſifs & nuiſans:

---

d Des yeux ſont incommodés en regardant des yeux malades; & bien des choſes nuiſibles paſſent imperceptiblement d'un corps dans un autre. *Ovid. De Remedio Amor.* L. II, c. *vſ.* 320.

e *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.*

Ce sont pour moi mauvais respondans que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience, les femmes envoyer aux corps des enfans, qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantaisies: tesmoin celle qui engendra le More. Et il fut presenté à Charles Roi de Boheme & Empereur, une fille d'auprès de Pise toute velue & herissée, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceuë, à cause d'une image de Sainct Jean Baptiste pendue en son lict.

Des animaux il en est de mesme: tesmoin les brebis de Jacob & les perdrix & lievres, que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernierement chez moi un chat guestant un oiseau au hault d'un arbre, & s'estans fichez la veuë ferme l'un contre l'autre, quelque es-

---

e *Je ne sçai quel faux œil mes Agneaux ensorcelle.* Virg. Ecl. III, 103.

pace de temps, l'oiseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates du chat, ou enivré par sa propre imagination ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui aiment la volerie ont ouï faire le conte du fauconnier, qui arrestant obstinément sa veuë contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de sa veuë le ramener contrebas : & le faisoit à ce qu'on dit. Car les Histoires que j'emprunte, je les renvoye sur la conscience de ceux de qui je les prends. Les discours sont à moi, & se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience ; chascun y peut joindre ses exemples : & qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre & varieté des accidents. Si je ne 24 comme

24 J'ai trouvé dans une des dernieres éditions de Montagne : *Si je ne conte bien ; qu'un autre conte pour moi :* Mais dans toutes les plus anciennes il y a, *Si je ne comme bien, qu'un autre comme pour moi* ; c'est-à-dire, *Si j'employe des exemples qui ne conviennent pas exactement au sujet que j'ai en main, qu'un autre y en substitue de plus conve-*

bien, qu'un autre comme pour moi. Aussi en l'estude que je traite, de nos mœurs & mouvements, les temoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais. Advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Jean ou à Pierre, c'est tousjours un tour de l'humaine capacité: duquel je suis utilement advisé par recit. Je le voi, & en fai mon profit, également en ombre qu'en corps. Et aux diverses leçons, qu'ont souvent les histoires, je prends à me servir de celle qui est la plus rare & memorable. Il y a des Autheurs, desquels la fin c'est dire les évenements : La mienne, si j'y sçavois advenir, seroit dire sur ce qui peut advenir. Il est justement permis aux Escholes, de supposer des similitudes,

nables. Le verbe *Commer* n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage, & il faudroit le conserver si l'on n'en a point d'autre à mettre à la place. Nos peres étoient plus sages que nous sur cet article. Ils faisoient des mots, quand ils en avoient besoin pour pouvoir exprimer leurs pensées d'une maniere vive & courte, & ils ne se dégoûtoient point de ceux dont ils avoient actuellement besoin.

quand ils n'en ont point. Je n'en fai pas ainsi, pourtant, & surpasse de ce costé-là, en religion superstitieuse, toute foi historiale. Aux exemples que je tire ceans, de ce que j'ai leu, oui, faict, ou dict, je me suis defendu d'oser alterer jusques aux plus legeres & inutiles circonstances: ma conscience ne falsifie pas un iota, mon inscience je ne sçai.

Sur ce propos, j'entre par fois en pensée qu'il puisse assez bien convenir à un Theologien, à un Philosophe, & telles gens d'exquise & exacte conscience & prudence, d'escrire l'histoire. Comment peuvent-ils engager leur foi sur une foi populaire? comment respondre des pensées de personnes incognues, & donner pour argent comptant leurs conjectures? Des actions à divers membres, qui passent en leur présence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignages, assermentez par un Juge. Et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Je tiens moins ha-

hardeux d'escrire les choses passées, que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntée.

Aucuns me convient d'escrire les affaires de mon temps : estimants que je les voi d'une veue moins blessée de passion qu'un autre, & de plus près, pour l'accès que fortune m'a donné aux chefs partis. Mais ils ne disent pas, que pour la gloire de Salluste je n'en prendrois pas la peine : ennemi juré d'obligation, d'assiduité, de constance, qu'il n'est rien si contraire à mon stile, qu'une narration estendue. Je me recouppe si souvent, à faute d'haleine. Je n'ai ni composition ni explication, qui vaille. Ignorant au delà d'un enfant, des frases & vocables, qui servent aux choses plus communes. Pourtant ai je pris à dire ce que je sçai dire : accommodant la matiere à ma force. Si j'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne. 25 Que ma liberté, estant si

25 *Rapportez ce* Que, *à ces mots qui sont à douze*

libre, j'eusse publié des jugemens, à mon gré mesme, & selon raison, illegitimes & punissables. Plutarche nous diroit volontiers de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'autrui, que ses exemples soient en tout & partout veritables : qu'ils soient utiles à la posterité, & presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un Conte ancien, qu'il soit ainsi ou ainsi.

CHAPITRE XXI.

Le profit de l'un est dommage de l'autre.

DEMADES Athenien condamna [1] un homme de sa ville, qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterre-

ou treize lignes d'ici. Mais ils ne disent pas, *&c. Ce rapport est assez éloigné : mais on peut le découvrir aisément avec un peu d'application. Dans quelques éditions on a mis ou par ignorance, ou pour soulager le Lecteur,* Outre que ma liberté, *&c.*

1 *Senec. de Beneficiis*, L. VI, c. 38. d'où presque tout ce chapitre a été pris.

mens, sous titre de ce qu'il en demandoit trop de profit, & que ce profit ne lui pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement semble estre mal pris ; 2 d'autant qu'il ne se fait aucun profit qu'au dommage d'autrui, & qu'à ce compte il faudroit condamner toute sorte de gain. Le marchand ne faict bien ses affaires, qu'à la debauche de la jeunesse : le laboureur à la cherté des bleds : l'architecte à la ruine des maisons : les officiers, la justice aux procez & querelles des hommes : l'honneur mesme & pratique des Ministres de la Religion se tire de nostre mort & de nos vices. Nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien Comique Grec ; ni soldat à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun se sonde au dedans, il trouvera que nos

2 Cui enim non ex alieno incommodo lucrum? Miles bellum optat. Agricolam annona caritas erigit. Eloquens captat pretium ex litium numero. Medicis gravis annus in quæstu est. Institutores delicatarum mercium Juventus corrupta locupletât. Nullâ tempestate, nullo igne lædantur tecta, jacebit opera fabrilis. *Id. ibid.*

souhaits interieurs pour la pluspart naissent & se nourrissent aux despens d'autrui. Ce queconsiderant, il m'est venu en fantaisie, comme Nature ne se dement point en cela de sa generale police : car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement & augmentation de chaque chose, est l'alteration & corruption d'une autre:

a *Nam quodcumque suis mutatum finibus exit;*
Continuò hoc mors est illius, quod fuit ante.

CHAPITRE XXII.

De la Coustume, & de ne changer aisement une loi receue.

CELUI me semble avoir très-bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce 1 Conte, qu'une femme de

a Dès qu'une chose sort de ses limites par voie de transmutation, ce nouvel-état est la mort de ce qu'elle étoit auparavant. *Lucret.* L. II, *vs.* 752, 753.

1 On en a fait une espece de Proverbe, que *Pétrone* a exprimé ainsi,
---- *Tollere taurum*

village ayant appris de careſſer & porter entre ſes bras un veau dès l'heure de ſa naiſſance, & continuant tousjours à ce faire, gagna par l'accouſtumance que tout grand bœuf qu'il eſtoit, elle le portoit encore. Car c'eſt à la vérité une violente & traiſtreſſe maiſtreſſe d'eſchole, que la couſtume. Elle eſtablit en nous peu à peu, à la deſrobée, le pied de ſon authorité: mais par ce doux & humble commencement, l'ayant raſſis & planté avec l'aide du temps, elle nous deſcouvre tantoſt un furieux & tyrannique uſage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hauſſer ſeulement les yeux. Nous lui voyons forcer tous les coups les reigles de Nature: a *Uſus efficaciſſimus rerum omnium magiſter.* J'en crois l'Antre de Platon en ſa Republique, & les Medecins, qui quittent ſi ſouvent à ſon authorité les raiſons de leur art: & ce

Qui tulerit vitulum, illa poteſt.
vous le trouverez auſſi parmi les Adages d'*Eraſme*. Chil. I. Cent. 2. Adag. 51.

a L'uſage eſt l'inſtructeur le plus efficace de toutes choſes. *Plin.* Nat. Hiſt. L. XXVI, c. 2.

Roi qui par ſon moyen rangea ſon eſtomac à ſe nourrir de poiſon : & la fille qu'Albert recite s'eſtre accouſtumée à vivre d'araignées : & en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands Peuples, & en fort divers climats, qui en vivoie n, en faiſoient proviſion, & les appaſtoient, comme auſſi des ſauterelles, fourmis, lezards, chauveſouris ; & fut un crapaut vendu ſix eſcus en une neceſſité de vivres: ils les cuiſent & appreſtent à diverſes ſauces. Il en fut trouvé d'autres auſquels nos chairs & nos viandes eſtoient mortelles & venimeuſes. b *Conſuetudinis magna vis eſt. Pernoctant venatores in nive, in montibus uri ſe patiuntur : Pugiles, cæſtibus contuſi, ne ingemiſcunt quidem.* Ces exemples eſtrangers ne ſont pas eſtranges, ſi nous

b La force de la Coutume eſt grande. C'eſt elle qui eſt cauſe que les Chaſſeurs paſſent des nuits entieres dans la neige, que de jour ils ſe laiſſent brûler de chaleur ſur les montagnes, & que les Athletes meurtris à coups de gantelets, ne pouſſent pas le moindre gémiſſement. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. II, c. 17.

considerons ce que 2 nous essayons ordinairement ; combien l'accoustumance hebete nos sens. Il ne nous faut pas aller chercher ce qu'on dit des voisins des cataractes du Nil : & ce que les Philosophes estiment de la musique celeste ; que les corps de ces cercles, estant solides, polis & venants à se lescher & frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux couppures & 3 muances de laquelle se mirent les contours & changemens 4 des caroles des astres : mais qu'universellement les ouïes des creatures de ça bas, endormies, comme celles des Ægyptiens, par la continuation de ce son, ne le peu-

---

2 *Nous éprouvons.* Montagne employe souvent le mot d'*essayer* dans ce sens-là. *Comme essoyent les voisins des clochers*, dit-il un peu plus bas : c'est-à-dire *comme éprouvent les voisins des Cloches*,

3 *Muance*, changement. *Borel* dans son *Tresor des Recherches ----- Gauloises & Françoises.*

4 C'est-à-dire, de la danse, des révolutions des Astres. *Carole*, vieux mot qui signifie *danse*. Voyez *Borel*, & le Dictionnaire Etymologique de *Menage*.

vent appercevoir pour grand qu'il soit. Les mareschaux, meulniers, armuriers, ne sçauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perçoit comme nous. Mon
5 collet de fleurs sert à mon nez : mais après que je m'en suis vestu trois jours de suitte, il ne sert qu'aux nez assistants. Ceci est plus estrange, que nonobstant les longs intervalles & intermissions, l'accoustumance puisse joindre & establir l'effect de son impression sur nos sens : comme essayent les voisins des clochiers. Je loge chez moi en une tour, où à la diane & à la retraitte une fort grosse cloche sonne tous les jours l'Avé Maria. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : & aux premiers jours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoise de maniere que je l'oy sans offense, & souvent sans m'en esveiller.

---

4 C'est apparemment ce qu'on nomme plus proprement aujourd'hui *Collet de senteur*, espece de *pourpoint de peau parfumée, à petites basques, & sans manche*, comme l'ont décrit Messieurs de l'Académie dans leur Dictionnaire.

Platon tansa un enfant, qui joüoit aux noix. Il lui respondit : Tu me tansses de peu de chose. *L'accoustumance* 6 repliqua Platon, *n'est pas chose de peu.* Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply dès nostre plus tendre enfance ; & que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de voir un enfant tordre le col a un poulet, & s'esbattre à blesser un chien & un chat. Et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il voit son fils goumer injurieusement un païsant, ou un laquai, qui ne se defend point : & à gentillesse, quand il le void affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté, & tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences & racines de la cruauté, de la tyrranie de

6 *Diog. Laërt.* dans la vie de Platon. Liv. III, Segm. 38, Mais Diogene Laërce ne dit pas que la personne que Platon tansa fût un enfaut, & qu'il jouât aux noix. Il dit qu'il joueit anx dez, ce qui rend la réponse de Platon bien plus importante.

la trahison Elles se germent là, & s'eslevent après gaillardement, & profittent à force entre les mains de la coustume. Et est une très-dangereuse institution, d'excuser ces vilaines inclinations, par la foiblesse de l'aage, & legereté du subject. Premierement c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure & plus naïfve qu'elle est plus gresle & plus neufve. Secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la différence des escus aux espingles : elle depend de soi. Je trouve bien plus juste de conclurre ainsi : Pourquoi ne tromperoit-il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles ? que comme ils font : Ce n'est qu'aux espingles : il n'auroit garde de le faire aux escus. Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture & leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent, non en leur action seulement, mais surtout en leur cœur : que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque

masque qu'ils portent. Je sçai bien, que pour m'estre duict en ma puerilité, de marcher tousjours mon grand & plain chemin, & avoir eu à contrecœur de mesler ni tricotterie ni finesse à mes jeux enfantins, (comme de vrai il faut noter, que les jeux des enfants ne sont pas jeux: & les faut juger en eux, comme leurs plus serieuses actions) il n'est passetemps si leger, où je n'apporte, 7 du dedans, & d'une propension naturelle & sans estude, une extresme contradiction à tromper. Je manie les cartes pour les doubles, & tiens compte, comme pour doubles doublons, lorsque le gaigner & perdre, contre ma femme & ma fille, m'est indifferent, comme lorsqu'il va de bon. En tout & partout, il y a assez de mes yeux à me tenir en office: il n'y en a point, qui me veillent de si près ni que je respecte plus.

---

7 *Du fond du cœur & d'une inclination naturelle.*

Je viens de voir chez moi un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds, au service que lui devoient les mains, qu'il en ont à la verité à demi oublié leur office naturel. Au demeurant il les nomme ses mains, il trenche, il charge un pistolet & le lasche, il enfille son eguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il jouë aux cartes & aux dez, & les remue avec autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'autre : l'argent que je lui ai donné, il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main.

J'en vis un autre estant enfant, qui manioit une espée à deux mains, & une hallebarde, du pli du col à faute de mains, les jettoit en l'air & les reprenoit, lançoit une dague, & faisoit craqueter un fouët aussi bien que charretier de France. Mais on descouvre bien mieux 8 ses effets aux estranges impressions, qu'elle faict en

8 *Les effets de la Coutume, par les étranges impressions, &c.*

nos ames, où elle ne trouve pas tant de resistance. Que ne peut-elle en nos jugements & en nos creances? y a-t'il opinion si bizarre (je laisse à part la grossiere imposture des religions, de quoi tant de grandes nations, & tant de suffisants personages se sont veus enivrez: Car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement esclairé par faveur divine) mais d'autres opinions y en a-t'il de si estranges, qu'elle n'aie planté & establi pour loix ès regions que bon lui a semblé? Et est très-juste cette ancienne exclamation: c *Non pudet physicum, id est speculatorem veneratoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis?*

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantasie si forcenée

---

c Quelle honte a un physicien, qui doit fouiller dans les secrets de la Nature, d'alleguer pour des preuves de la vérité ce qui n'est que prévention & que coutume! Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 30. *De la Traduction de M. l'Abbé d'*Olivet.

qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, & par consequent que nostre raison n'estaye & ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, & ne regarde-t'on jamais celui qu'on veut honorer ; il en est où quand le Roi crache, la plus favorite des Dames de sa Cour tend la main : & en autre nation les plus apparents qui sont autour de lui, se baissent à terre, pour amasser en du linge son ordure. Desrobons ici la place d'un conte. Un Gentil-homme François se mouchoit tousjours de sa main (chose très-ennemie de nostre usage) defendant là-dessus son faict & estoit fameux en bonnes rencontres : Il me demanda, quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allassions lui apprestant un beau linge delicat à le recevoir : & puis, qui plus est, à l'empaqueter & serrer soigneusement sur nous : que cela devoit faire plus de mal au cœur, que de le voir verser où que ce fust, comme nous fai-

sons toutes nos autres ordures. Je trouvai qu'il ne parloit pas du tout sans raison : & m'avoit la coustume osté l'appercevance de cette estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitée d'un autre Païs. Les miracles sont selon l'ignorance en quoi nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature. L'assuefaction endort la veue de nostre jugement. Les Barbares ne nous sont de rien plus merveilleux que nous sommes à eux : ni avec 9 plus d'occasion, comme chascun sçavoit, après s'estre promené par ces loingtains exemples, 10 se coucher sur les propres ; & les conferer sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions & mœurs, de quelque forme qu'elles soient : infinie en matiere, infinie en diversité. Je m'en re-

9 *Ny avec* plus de raison.

10 C'est-à-dire, si je ne me trompe, *réfléchir sur les exemples qu'il donne lui-même, sur ses propres coutumes, & les comparer sincérement avec les exemples & les coutumes des autres Nations.*

tourne. Il eſt des Peuples, où ſauf ſa femme & ſes enfans aucun ne parle au Roi que par ſarbatane. En une meſme Nation & les vierges montrent à deſcouvert leurs parties honteuſes, & les mariées les couvrent & cachent ſoigneuſement. A quoi cette autre couſtume qui eſt ailleurs, a quelque relation : la chaſteté n'y eſt en prix que pour le ſervice du mariage : car les filles ſe peuvent abandonner à leur poſte, & engroiſſées ſe faire avorter par medicaments propres, au veu d'un chaſcun. Et ailleurs ſi c'eſt un Marchand qui ſe marie, tous les Marchands conviez à la nopce, couchent avec l'eſpouſée avant lui : & plus il y en a, plus a-t'elle d'honneur & de recommandation de fermeté & de capacité : ſi un Officier ſe marie, il en va de meſme ; de meſme ſi c'eſt un Noble ; & ainſi des autres : ſauf ſi c'eſt un laboureur ou quelqu'un du bas peuple : car lors c'eſt au Seigneur à faire : & ſi on ne laiſſe pas d'y recommander eſtroitement la loyauté, pendant le mariage. Il en eſt

où il se void des bordeaux publics de masles, voire & des mariages : où les femmes vont à la guerre quant & leurs maris, & ont rang, non au combat seulement, mais aussi au commandement : Où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux joues, & aux orteils des pieds : mais des verges d'or bien poisantes au travers des tetins & des fesses : Où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, & à la bourse des genitoires, & à la plante des pieds : Où les enfans ne sont pas heritiers, ce sont les freres & nepveux : & ailleurs les nepveux seulement, sauf en la succession du Prince ; Où pour reigler la communauté des biens, qui s'y observe, certains Magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres, & de la distribution des fruicts, selon le besoin d'un chascun : Où l'on pleure 11 la mort des

11 Je crois que Montagne a pris ceci d'*Herodote*, L. V, p. 330. où cet Historien dit que certains peuples de Thrace pleurent à la naissance de leurs enfans, & enterrent leurs morts avec de grands témoignage de joie.

enfans

enfans, & festoye-l'on celle des vieillards: Où ils couchent en des licts dix ou douze ensemble avec leurs femmes, se peuvent marier, les autres non: Où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tuë les femelles qui y naissent & achepte-l'on des voisins des femmes pour le besoin: Où les maris peuvent repudier sans alleguer aucune cause, les femmes non pour cause quelconque: Où les maris ont loy de les vendre, si elles sont steriles: Où ils font cuire le corps du trespassé, & puis piler, jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils meslent à leur vin, & la boivent: Où la plus desirable sepulture 12 est d'estre mangé des chiens; ailleurs des oiseaux: Où l'on croit que les ames heureuses vivent en toute liberté, en des champs plaisans, fournis de toutes commoditez, & que ce sont elles qui font cet écho que nous oyons:

12 *Sextus Empiricus*, Pyrrh. Hypot. III, c. 24. p. 157.

Où ils combattent en l'eau, & tirent seurement de leurs arcs en nageant : Où pour signe de subjection il faut hausser les espaules, & baisser la teste : & deschausser ses souliers quand on entre au logis du Roi : Où les Eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez & levres à dire, pour ne pouvoir estre aimez ; & les Prestres se crevent les yeux pour accointer les Demons, & prendre les Oracles : Où chascun * faict un Dieu de ce qu'il lui plaist, le chasseur d'un Lion ou d'un Renard, le pescheur de certain poisson, & des Idoles de chaque action ou passion humaine ; le Soleil, la Lune, & la Terre, sont les Dieux principaux ; la forme de jurer, c'est toucher la terre regardant le Soleil, & y mange-l'on la chair & le poisson crud : Où le grand serment,

* Dans le *Commentaire Royal* de l'*Inca Garcilasso de la Vega*, cet auteur nous apprend qu'*il n'y a point d'Indien qui ne se dise descendu de la premiere chose qui lui vient en fantaisie, d'une Fontaine, d'une Riviere, d'un Lion, &c. p. 89.*

13 c'est jurer le nom de quelque homme trepassé, qui a esté en bonne reputation au païs, touchant de la main sa tombe; Où les estrenes que le Roi envoie aux princes ses vassaux, tous les ans, c'est du feu, lequel apporté, tout le vieil feu est esteint; & de ce nouveau sont tenus les peuples voisins venir puiser chascun pour soi, sur peine de crime de leze majesté: Où, quand le Roi pour s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge, (ce qui avient souvent) son premier successeur est obligé d'en faire autant: & passe le droict du Royaume au troisieme successeur: Où l'on diversifie la forme de la police, selon que les affaires semblent le requerir; on depose le Roi quand il semble bon: & l'on substitue des anciens à prendre le gouvernail de l'estat, & le laisse-l'on par fois aussi ès mains de la Commune: Où hommes & femmes sont circoncis, & pareillement baptisés: Où le

13 *Herodot.* L. IV, p. 312.

soldat, qui en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son Roi sept testes d'ennemis, est faict noble: Où l'on vit sous cette opinion si rare & insociable de la mortalité des ames: Où les femmes s'accouchent sans plainéte & sans effroi: Où les femmes 14 en l'une & l'autre jambe portent des 15 greves de cuivre: & si un pouil les mort, sont tenues par devoir de magnanimité de les remordre: & n'osent épouser, qu'elles n'aient offert à leur Roi, s'il le veut, leur pucelage: Où l'on saluë mettant le doigt à terre, & puis le haussant vers le Ciel: Où les hommes 16 portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules; elles pissent debout, les hommes accroupis: Où ils envoyent de leur sang en signe d'amitié, & encensent comme les Dieux, les hommes qu'ils veulent honorer: Où non seulement jusques au quatriesme degré, mais en aucun

14 *Hérodot.* L. IV p. 317.

15 *C'est-à-dire*, Botes, botines: *Nicot.*

16 *Nymphodorus*, L. XIII. RERUM BARBARICARUM.

plus esloigné, la parenté n est soufferte aux mariages : Où les enfans sont quatre ans à nourrisse, & souvent douze ; & là-mesme il est estimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier jour : Où les peres ont charge du chastiment des masles, & les meres à part des femmelles ; & est le chastiment de les fumer pendus par les pieds : Où on faict circoncire les femmes : Où l'on mange toutes sortes d'herbes sans autre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur : Où est tout ouvert ; les maisons pour belles & riches qu'elles soient, sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme, & sont les larrons doublement punis qu'ailleurs : Où ils tuent les pouils avec les dents comme les Magots, & trouvent horrible de les voir escacher sous les ongles : Où l'on ne couppe en toute la vie ni poil ni ongle ; ailleurs où l'on ne couppe que les ongles de la droicte, celles de la gauche se nourrissent par gentillesse : Où 17 ils

17 *Herodot. L. IV, p. 324.*

nourrissent tout le poil du costé droict, tant qu'il peut croistre ; & tiennent raz le poil de l'autre costé ; & en voisines provinces celle ici nourrit le poil de devant, celle là le poil de derriere, & rasent l'opposite : Où les peres prestent leurs enfans, les maris leurs femmes, à jouir aux hostes, en payant : Où on peut honnestement faire des enfans à sa mere, les peres se mesler à leurs filles & à leurs fils : Où aux assemblées des festins ils s'entrepressent, sans distinction de parenté les enfans les uns aux autres. Ici on vit de chair humaine : là c'est office de pieté 18 de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent des enfans encore au ventre des meres, ceux qu'ils veulent estre nourris & conservez, & ceux qu'ils veulent estre abandonnez & tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir : & ailleurs elles sont communes sans peché : voir en tel-

18 Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypot.* L. III, c. 24. p. 153.

païs portent pour marque d'honneur [19] autant de belles houppes frangées au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de masles. N'a pas fait la coustume encore une chose publique des femmes à part? leur a-t'elle pas mis les armes à la main, faict dresser des armées, & livrer des batailles? Et ce que toute la philosophie ne peut planter en la teste des plus sages, ne l'apprend-elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire? car nous sçavons des nations entieres, [20] où non seulement la mort estoit mesprisée, mais festoyée: où les enfans de sept ans [21] souffroient à estre fouettez jusques à la mort, sans changer de visage: où la richesse estoit en tel mespris que le plus chetif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras

---

19 *Herodot.* L. IV, p. 318.

20 Les Thraces. *Valer. Maxim.* L. II, c. VI, §. 12. *Thraciæ. --- Natio merito sibi sapientiæ laudem vindicaverit, quæ natales hominum flebiliter, exsequias cum hilaritate celebrans, sine ullis doctorum præceptis, verum conditionis nostræ habitum pervidit.*

21 A Lacédémone.

pour ramasser une bourse d'escus. Et sçavons des regions très fertiles en toutes façons de vivres, 22 où toutefois les plus ordinaires mets & les plus savoureux, c'estoient du pain, du nasitort & de l'eau. Fit-elle pas encore ce miracle en Cio 23 qu'il s'y passa sept cent ans, sans memoire que femme ni fille y eust faict faute à son honneur ? Et somme, à ma fantaisie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse : & avec raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, *la Royne & Emperiere du monde*. Celui qu'on rencontra battant son pere, respondit, que c'estoit la coustume de sa maison : que son pere avoit ainsi battu son ayeul : lui son bisayeul ; & montrant son fils : Cettui-ci me battra quand il sera venu au terme de l'aage où je suis. Et le pere que le fils ti-

22 En *Perse* du temps de Cyrus; *Xenophon* dans sa Cyropedie, Liv. I, c, 2 & Edit. Oxon. an. 1703.

23 Plutarque dans son Traité *des vertueux Faits des femmes*, à l'article DES CIENFS.

rassoit & 24 sabouloit emmi la ruë, lui commanda de s'arrester à certain huis ; car lui, n'avoit trainé son pere que jusques-là: que c'estoit la borne des injurieux traittemens hereditaires, que les enfans avoient en usage faire aux peres en leur famille. Par coustume, dit 25 Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons & de la terre : & plus par coustume que par nature les masles se meslent aux masles.

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume: chacun ayant en veneration interne les opinions & mœurs approuvées & receuës autour de lui, ne s'en peut desprendre sans remors, ni s'y appliquer sans applaudissement.

Quand ceux de Crete vouloient au

---

24 Fouloit aux pieds. --- *Sabouler*, proculcare *Nicot*.

25 *Ethic. Nicom.* lib. VII, c. 6.

temps passé maudire quelqu'un, 27 ils prioient les Dieux de l'engager en quelque mauvaise coustme. Mais le principal effect de sa puissance. c'est de nous saisir & empieter de telle sorte, qu'à peine soit-il en nous de nous r'avoir de sa prise, & de r'entrer en nous, pour discourir & raisonner de ses ordonnances. De vrai, parce que nous les humons avec le laict de nostre naissance, & que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veuë, il semble que nous soyons nais à la condition de suivre ce train. Et les communes imaginations, que nous trouvons en credit autour de nous & infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soient les generalles & naturelles. Par où il advient, que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croid hors les gonds de la raison: Dieu sçait combien desrai-

27 *Cretenses cum acerbissimâ execratione adversus eos quos vehementer oderunt, uti volunt; ut malæ consuetudine delectentur, optant.* Valer. Max. L. VII In Externis, §. 15.

sonnablement le plus souvent. Si comme nous, qui nous estudions, avons appris de faire, chascun qui oid une juste sentence, regardoit incontinent par où elle lui appartient en son propre: chascun trouveroit, que cette-ci n'est pas tant un bon mot comme un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les advis de la verité & ses preceptes, comme adressés au peuple, non jamais à soi: & au lieu de les coucher sur ses mœurs, chacun les couche en sa memoire, très-sotement & très-inutilement. Revenons à l'Empire de la coustume.

Les peuples nourris à la liberté & à se commander eux-mesmes, estiment toute autre forme de police monstrueuse & contre nature. Ceux qui sont duits à la Monarchie en font de mesme. Et quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont avec grandes difficultez deffaitz de l'importunité d'un maistre, ils courent à en re-

planter un nouveau avec pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resoudre de prendre en haine la maistrise.

C'est par l'entremise de la coustume que chacun est content du lieu où nature l'a planté; & 28 les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ni les Scythes de la Thessalie.

Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indes, 29 de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimans ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture, que dans eux-mesmes) ils lui respondirent que pour chose du monde ils ne le feroient; mais s'estant auss-

---

28 Qu'on nomme autrement *les Montagnards d'Ecosse*, gens grossiers, qui, dit-on, ne vivent gueres que de rapine. Ceux qui ne connoissent point le Pays de ces Montagnards, n'ont qu'à consulter *Froissart*, Vol. II, c. 160, 169 & 174, pour voir ce qui peut avoir engagé Montagne à le mettre en opposition avec la Touraine.

29 *Herodot*. L. III, p. 200. --- Touchant la coutume que les Indiens avoient *de manger leurs peres trespassés*, voyez Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. III, c. 25. p. 157.

si essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon, & prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres; il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous desrobbe le vrai visage des choses.

d *Nil adeo magnum, nec tam mirabile quicquam*
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim.

Autrefois ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, & receuë avec resoluë authorité bien loin autour de nous: & ne voulant point, comme il se fait, l'establir seulement par la force des loix & des exemples, mais qu'estant tousjours jusques à son origine, j'y trouvai le fondemement si foible, qu'à peine que je ne m'en degoustasse, moi, qui avois à la confirmer en autrui. C'est cette recepte, par

d Il n'y a rien de si grand & de si merveilleux dans son commencement, que peu-à-peu tous les hommes ne s'habituent à regarder avec moins d'admiration. *Lucret. L. II: vs. 1027, &c.*

laquelle Platon entreprend [30] de chasser les des-naturées & prepoſteres amours de ſon temps : qu'il eſtime ſouveraine & principale, Aſſavoir, que l'opinion publique les condamne, que les Poëtes, que chaſcun en face de mauvais contes : Recepte, par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres ; ni les freres plus excellents en beauté, l'amour des ſœurs : les fables meſmes de Thyeſtes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avec le plaiſir de leur chant, infus cette utile creance, en la tendre cervelle des enfants. De vrai, la pudicité eſt une belle vertu, & de laquelle l'utilité eſt aſſez connuë : mais de la traitter & faire valoir ſelon nature, il eſt autant mal-aiſé, comme il eſt aiſé de la faire valoir ſelon l'uſage, les loix, & les preceptes. Les premieres & univerſelles raiſons ſont de difficile perſcrutation. Et les paſſent nos maiſtres en eſcumant, ou

---

30 *De Legibus*, L. VIII, p. 646.

en ne les osant pas seulement taster, se jettent d'abordée dans la franchise de la coustume : là ils s'enflent, & triomphent à bon compte. Ceux qui ne veulent laisser tirer hors cette originelle source, faillent encore plus : & s'obligent à des opinions sauvages, tesmoin Chrysippus, 31 qui sema en tant de lieux de ses Escrits, le peu de compte en quoi il tenoit les conjonctions incestueuses, quelles qu'elles fussent.

Qui voudra se desfaire de ce violent prejudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receuës d'une resolution indubitable, qui n'ont appui qu'en la barbe chenuë & rides de l'usage, qui les accompaigne : mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité & à la raison, il sentira son jugement, comme tout bouleversé, & remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, je lui demanderai lors, quelle chose peut

31 *Sextus Empiricus*, Pyrrh. Hypot. L. I, c. 14, p. 31.

estre plus estrange, que de voir un peuple obligé à suivre des loix qu'il n'entendit oncques : attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes & achapts, à des reigles qu'il ne peut sçavoir, n'estant escrites ni publiées en sa langue, & desquelles par necessité il lui faille achepter l'interpretation & l'usage : non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son Roi de rendre 32 les trafiques & negociations de ses Subjects libres, franches, & lucratives ; & leurs debats & querelles, onereuses, chargées de poisans subsides : mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en trafique la raison mesme, & donner aux loix cours de marchandise. Je sçai bon gré à la fortune, dequoi (comme disent nos Historiens) ce fut un Gentil-homme Gascon & de mon païs qui le premier s'opposa à Charlemaigne, ne voulant donner les loix Latines & Imperiales.

32 Orat. ad *Nicocl.* p. 18.

Qu'eſt-il plus farouche que de voir 33 une Nation, où par legitime couſtume la charge de juger ſe vende ; & les jugements ſoient payez à purs deniers comptants ; & où légitimement la juſtice ſoit refuſée à qui n'a dequoi la payer : & aye cette marchandiſe ſi grand credit, qu'il ſe face en une police un quatrieſme eſtat, de gens manians les procès, pour le joindre aux 3 anciens, de l'Egliſe, de la Nobleſſe, & du peuple : lequel eſtat ayant la charge des loix & ſouveraine authorité des biens & des vices, face un corps à part de celui de la Nobleſſe : d'où il advienne qu'il y ait doubles loix, celles de l'honneur, & celles de la juſtice, en pluſieurs choſes fort contraires : auſſi rigoureuſement condamnent celles-là un dementi ſouffert, comme celles ici un dementi revanché, par le devoir des armes : celui-là ſoit degradé d'honneur & de nobleſſe qui ſouffre

33 *La France* où ce déſordre eſt allé en augmentant depuis Montagne, & où ſelon toutes les apparences il régnera auſſi long-temps que la Monarchie.

un' injure, & par le devoir civil, celui qui s'en venge, encourre une peine capitale: (qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offence faicte à son honneur, il se deshonore: & qui ne s'y adresse, il en est puni & chastié par les loix.) Et de ces deux pieces si diverses, se rapportants toutes-fois à un seul chef, ceux-là ayent la paix, ceux-ci la guerre en charge: ceux-là aient le gain, ceux-ci l'honneur: ceux-là le sçavoir, ceux-ci la vertu: ceux-là la parole, ceux-ci l'action: ceux-là la justice, ceux-ci la force: ceux-là la robbe longue, ceux-ci la courte en partage?

Quant aux choses indifférentes, comme vestements, qui les voudra ramener à leur vraie fin, qui est le service & commodité du corps, d'où depend leur grace & bienseance originelle, pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer, je lui donnerai entre autres nos bonnets carrez: cette longue queuë de veloux plissé, qui pend aux testes de nos femmes avec son attirail bigarré; & ce vain modelle

& inutile, d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons monstre & parade en public.

Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le stile commun : Ains au rebours, il me semble que toutes façons escartées & particulieres partent plustost de folie, ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison : & que le Sage doit au dedans retirer son ame de la presse, & la tenir en liberté & puissance de juger librement des choses : mais quant au dehors, qu'il doit suivre entierement les façons & formes receuës. La societé publique n'a que faire de nos pensées : mais le demeurant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes & nostre vie, il la faut prester & abandonner à son service & aux opinions communes : comme ce bon & grand Socrates refusa de sauver sa vie par la desobeissance d'un Magistrat, voire d'un Magistat très-ini-

que. Car c'est la reigle des reigles, & generale loi des loix, que chascun observe celles du lieu où il est.

En voici d'une autre cuvée. Il y a grand doute, s'il se peut trouver si evidant profit au changement d'une loi receuë telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces, joinct ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente. Le 34 Legislateur des Turiens ordonna, que quiconque voudroit ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle se presenteroit au Peuple la corde au col : afin que si la nouvelleté n'estoit approuvée d'un chascun, il fust incontinent estranglé. Et celui de Lacedemone 35 employa sa vie pour tirer des citoyens une promesse asseurée, de n'enfreindre

34 *Charondas*, dans Diodore de Sicile, L. XII, c. 4.

35 *Lycurgue*. Voyez sa vie par Plutarque, 22.

aucune de ses ordonnances. L'Ephore 36 qui coupa si rudement les deux cordes que Phrinys avoit adjousté à la musique, 37 ne s'esmoye pas, si elle en vaut mieux, ou si les accords en sont mieux remplis : il lui suffit pour les condamner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette 38 Espée rouillée de la justice de Marseille. Je suis desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte ; & ai raison, car j'en ai veu des effets très-dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tant exploicté : mais on peut dire avec apparence, que par accident, elle a tout produict & engendré ;

---

36 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedémoniens*, nomme cet Ephoré *Emerepes*.

37 *Ne se met point en peine.* ---- *S'esmoy* ou *esmay*, qui veut dire, *souci*, *tristesse*, on a fait *s'esmayer*, ou *s'esmoyer*, se soucier. *La Fontaine des Amoureux :*

Ce fut au temps du mois de May
Qu'on doit chasser deuil & esmay
Borel.

38. *Valer. Maxim.* L. II, c. 6. §. 7.

voire & les maux & ruines, qui se font depuis sans elle, & contre elle : c'est à 39 à s'en prendre au nez :

e *Heu! patior telis vulnera facta meis!*

Ceux qui donne le branle à un estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruine. Le fruit du trouble ne demeure guere à celui qui l'a esmeu : il bat & brouille l'eau pour d'autres pescheurs. La liaison & contexture de cette Monarchie & ce grand bastiment, ayant esté definis & dissous, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture & d'entrée à pareilles injures. La majesté Royalle 40 s'avale plus difficile-

---

39 *A mettre tout cela sur son compte*, ---- *Se prendre par le nez*, signifie *se reconnoistre soy-mesme entaché de quelque vice qu'on reproche à un autre*, dit l'Auteurd'un explication morale *d'aucuns Proverbes communs en la Langue Françoise*, qu'on trouve dans NICOT *in-folio* ; imprimé à Paris en 1606.

e *Ah! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure.* Ovid. *Epist.* Phillidis Demophoonti, *vs.* 48.

40 Tombe, descend. *S'avaller*, subsidere, pessum ire, *Nicot.* ----- Il en est tout autrement, selon Montagne, de ceux à qui l'ambition a fait

ment du sommet au milieu, qu'elle ne se précipite du milieu à fonds. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux, de se jetter en des exemples, desquels ils ont senti & puni l'horreur & le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur, mesmes au mal faire, ceux-ci doivent aux autres, la gloire de l'invention, & le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches 41 puisent en cette premiere & fé-

naître l'envie de déposséder un Roi pour prendre sa place. Ce qu'il dit un jour à cette occasion mérite d'être conservé. Le voici mot pour mot, comme le rapporte *d'Aubigné* dans son Histoire Universelle, *Tom.* III. Liv. 3. ch. 28. ---- « Et comme il » n'y eust aucun des Princes de la Ligue à qui il » ne fust arrivé quelque deffaveur par les combats, » le peuple qui n'a rien de médiocre en sa bouche, » exageroit leurs deffauts. Enfin la plus part en » vindrent là, que ceux qu'ils trouvoient fort » beaux pour Princes, ne l'estoient pas pour Rois: » suivant ce que me dit un jour *Michel Montagne*, » à savoir, *Que les prétendans à la Couronne trouvent tous les échelons jusques au marchepied du Throsne, & petits & aisez: mais que le dernier ne se pouvoit franchir, pour sa hauteur.* -- Cromwel » lui-même n'osa se parer du titre de Roy. »

41 J'ai trouvé dans plusieurs éditions, *puisent heureusement en cette première & seconde source.*

conde source les images & patrons à troubler nostre police. On lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage & l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprises : Et nous advient ce que Thucydides dit des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publics, 42 on les baptisoit de mots nouveaux, plus doux pour leur excuse, abastardissant & amolissant leurs vrais titres. C'est pourtant, pour reformer nos consciences & nos creances. g *honesta oratio est.* Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est très dangereux. 43 *Adeò nihil motum ex antiquo probabile est.* Si

'Le mot *heureusement* fait ici un fort mauvais sens. Le dernier Traducteur Anglois qui s'en est apperçu, l'a rendu par un mot qui veut dire *aisément*. Pour moi, j'ai cru devoir le proscrire, parce qu'il n'est point dans l'édition in-4to 1588. Edition très-correcte, & qui a paru du vivant de Montagne.

42 Lib III. §. 52. *Edit. Oxon.*

g Le prétexte est honnête. *Terent.* Andr. Act. I. sc. I. vs. 114.

43 *Tant il est vrai que nul changement introduit dans un ancien établissement n'est louable.* C'est une réflexion que Tite-Live fait [L. XXXIV. c. 54.] à

me

me ſemble-t'il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de ſoi & preſomption, d'eſtimer ſes opinions juſques-là, que pour les eſtablir, il faille renverſer une paix publique, & introduire tant de maux inevitables, & une ſi horrible cor-

l'occaſion d'un nouveau réglement, par lequel dans certains ſpectacles le peuple devoit être ſeparé des ſenateurs, qui juſqu'alors avoient été aſſis avec le peuple ſans aucune diſtinction. Et de peur qu'on ne prit droit d'en conclurre, qu'il faudroit conſerver les uſages les plus bizarres auxquels leur ancienneté donnera toujours des défenſeurs, ce ſage Hiſtorien ajoute, *Veteribus, niſi quæ uſus evidenter arguit, ſtari malunt.* « Les hommes aiment mieux qu'on » s'en tiennent aux anciennes pratiques, ſi l'on en » excepte celles où l'expérience fait voir des incon» véniens palpables. » --- Au reſte, ce paſſage de Tite-Live, *Adeò nihil motum ex antiquo probabile eſt*, ne ſe trouve, ni dans l'édition in-4to d'*Abel l'Angelier*, de 1588, ni dans une autre du même Libraire in-8vo. de 1602, quoiqu'il ſoit dans ſa belle édition *in-folio* de 1595. Il ne ſe trouve pas non plus dans une bonne édition in-8vo faite à Paris en 1608, ni dans la verſion angloiſe imprimée à Londres en 1700. Je le conſerve pourtant pour ne pas donner lieu à des ſoupçons injuſtes. Dans un ſujet comme celui que Montagne traite ici, ce n'eſt pas la raiſon ni les regles de la critique qui déterminent le jugement de la plûpart des hommes, &c., en mon particulier, je me défie autant de moi-même que des autres ſur un article ſi chatouilleux.

ruption de mœurs que les guerres civiles apportent, & les mutations d'estat en chose de tel poids, & les introduire en son pays propre. Est-ce pas mal mesnagé, d'advancer tant de vices certains & cognus pour combattre des erreurs contestées & debatables ? Est-il quelque pire espece de vices, que ceux qui choquent la propre conscience & naturelle cognoissance ? Le Senat osa donner en paiement cette deffaitte, sur le differend d'entre lui & le peuple, pour le ministere de leur religion : e *Ad Deos, id magis quam ad se pertinere : ipsos visuros ne sacra sua polluantur*, conformément à ce que respondit l'Oracle à ceux de Delphes, en la guerre Medoise, craignant l'invasion des Perses. Ils demanderent au Dieu, ce qu'ils avoient à faire

---

h *Que cette affaire concernoit plutôt les Dieux qu'eux : & que leur providence sçauroit bien prendre soin que la Religion ne fût point profanée.* Tite-Live L. X, c. 6. L'application que Montagne fait ici des paroles de *Tite-Live*, ne convient en aucune maniere au sens qu'elles ont dans cet historien, comme s'en appercevront tous ceux qui voudront prendre la peine de le consulter.

des tresors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter: Il leur respondit,
44 qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se souciassent d'eux: qu'il estoit suffisant pour prouvoir à ce qu'il lui estoit propre. La Religion Chrestienne a toutes les marques d'extreme justice & utilité: mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obeissance du Magistrat: & manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la Sapience Divine, qui pour establir le salut du genre humain, & conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort & le peché, ne l'a voulu faire qu'à la merci de nostre ordre politique: & a soumis son progrez & la conduicte d'un si haut effet si salutaire, à l'aveuglement & injustice de nos observations & usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, & souffrant une longue perte d'années à meurir ce fruict inestimable? Il

44. *Herodot.* L. VIII, p. 539, 548.

y a grand à dire entre la cause de celui qui suit les formes & les loix de son pays, & celui qui entreprend de les regenter & changer. Celui-là allegue pour son excuse, la simplicité, l'obeïssance & l'exemple : quoiqu'il face, ce ne peut estre malice, c'est pour le plus malheur : i *Quis est enim non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas ?* Outre ce que dit Isocrates, que la defectuosité a plus de part à la moderation, que n'a l'excès. L'autre est en bien plus rude parti. Car 45 qui se mesle de choisir & de chan-

i *Car qui n'est point touché de respect pour une antiquité scellée & confirmée par les plus fameux témoignages ?* Cic. de Divinat. L. I, c. 40. Le frere de Ciceron prétend confirmer par-là la vérité de la divination par le vol des oiseaux, par l'inspection des entrailles, par les songes, &c. Ces différens moyens de connoître l'avenir étoient effectivement autorisés depuis long-temps dans le monde ; & si le principe sur quoi le frere de Ciceron se fonde, est raisonnable, il n'est pas facile de voir pourquoi l'on méprise si fort aujourd'hui ces différentes especes de divination.

45 Ce qui suit ici, depuis ces mots, *Car qui se mesle*, &c. jusqu'au passage de Ciceron inclusivement qui finit ainsi, *non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor*, ne se trouve point

ger, usurpe l'authorité de juger; & se doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chasse, & le bien de ce qu'il introduit. Cette si vulgaire consideration m'a fermi en mon siege? & tenu ma jeunesse mesme, plus temeraire, en bride de ne charger mes espaules d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance; & oser en cette-ci, ce qu'en sain jugement je ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruit, & ausquelles la temerité de juger est de nul prejudice: me semblant très

---

dans l'édition d'*Abel l'Angelier* in-folio, imprimée à Paris en 1595, trois ans après la mort de l'Auteur, ni dans une autre édition in-folio, imprimée à Paris chez *Michel Blageart* en 1640. Dans ces deux éditions, immédiatement après ces mots, *L'autre est en bien plus rude parti*, il y a *Dieu le sçache en nostre presente querelle*, &c. Sans prétendre décider si ce qu'il y a de plus ici, est de Montagne (sur quoi chacun est libre de penser ce qu'il voudra) je me crois obligé de le mettre dans cette édition, parce que je le trouve, non-seulement dans des éditions de Paris imprimées depuis l'an 1640, mais encore dans trois éditions qui ont paru l'une à Paris en 1602, & imprimée (ce qui est assez remarquable) chez *Abel l'Angelier*; l'autre aussi à Paris en 1608, & la troisieme à Leyde en 1609.

inique, de vouloir sousmettre les constitutions & observances publiques & immobiles, à l'instabilité d'une privée fantasie (la raison privée n'a qu'une jurisdiction privée) & entreprendre sur les loix divines, ce que nulle police ne supporteroit aux civiles: ausquelles, encore que l'humaine raison ait beaucoup plus de commerce, si sont-elles souverainement juges de leurs juges: & l'extreme suffisance sert à expliquer & estendre l'usage qui en est receu, non à le destourner & innover. Si quelque fois la Providence divine a passé par dessus les reigles, ausquelles elle nous a necessairement astreins, ce n'est pas pour nous en dispenser. Ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer: & exemples extraordinaires, marque d'un exprès & particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute-puissance, au dessus de nos ordres & de nos forces, qu'il est folie & impieté d'essayer 47 à representer:

47 à imiter.

& que nous ne devons pas ſuivre, mais contempler avec eſtonnement : Actes de ſon perſonnage, non pas du noſtre. Cotta proteſte bien opportunement : k *Quum de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolam, Pontifices maximos, non Zenonem aut Cleanthem, aut Chryſippum ſequor.* Dieu le ſçache en noſtre preſente querelle, où il y a cent articles à oſter & remettre, grands & profonds articles, combien ils ſont qui ſe puiſſent vanter d'avoir exactement recogneu les raiſons & fondements de l'un & l'autre parti. C'eſt un nombre, ſi c'eſt nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre preſſe où va-t'elle? ſous quelle enſeigne ſe jette-t'elle à quartier? Il advient de la leur, comme des autres medecines foibles & mal appliquées : les humeurs qu'elle vouloit

k Quand il s'agit de la Religion, j'écoute T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scevola, ſouverains pontifes. & non pas Zenon, Cleanthe, ou Chryſippe. *Cic.* de Nat. Deor. L. III. c. 2.

purger en nous, elle les a eschauffées, exasperées & aigries par le conflit, & si nous est demeurée dans le corps. Elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, & nous a cependant affoiblis; en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, & ne recevons de son operation que des douleurs longues & intestines.

Si est-ce que la fortune reservant tousjours son authorité au dessus de nos discours, nous presente aucunes fois la necessité si urgente, qu'il est besoin que les loix lui facent quelque place: Et quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout & par tout en bride & en reigle contre ceux qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peut advancer leur dessein, qui n'ont ni loi ni ordre que de suivre leur advantage, c'est une dangereuse obligation & inequalité.

1 *Aditum nocendi perfido præstat fides.*

1 En nous fiant à un perfide, nous lui fournis-

D'autant que la discipline ordinaire d'un Estat qui est en sa santé, ne pourvoit pas à ces accidens extraordinaires, elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres & offices, & un commun consentement à son observation & obeïssance. L'aller legitime, est un aller froid, poisant & contraint : & n'est pas pour tenir bon, à un aller licencieux & effrené. On sçait qu'il est encore reproché à ces deux grands personnages, Octavius & Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes les extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, & que de rien remuer. Car à la verité en ces dernieres necessitez, ou il n'y a plus que tenir, il seroit à l'avanture plus sagement fait, de baisser la teste & prester un peu au coup, que s'ahurtant outre la possibilité à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler

sous le moyen de nous trahit, *Senec. Oedip.* Act. III, *vs.* 686.

tout aux pieds : & vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fit celui 48 qui ordonna qu'elles dormissent vingt & quatre heures : Et celui qui remua pour cette fois un jour du Calandrier : Et cet autre qui du mois de Juin 49 fit un second Mai. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur Païs, estants pressez de leur loy, qui deffendoit d'eslire par deux fois Admiral un mesme personnage, & de l'autre part leurs affaires requerans de toute necessité, que Lysander prist de rechef cette charge, ils firent un Aracus Admiral, mais 50 Lysandre Surintendant de la Marine. Et de mesme subtilité, un de leurs Ambassadeurs estant envoyé vers les Atheniens, pour obtenir le changement de quelqu'ordon-

---

48 C'est *Agesilas*, Plutarch. *Apopht. Laced.* pag. 214. & *Agesil. Vit.* p. 612, 613.

49 *Alexandre le Grand.* Voyez sa vie écrite par Plutarque, chap. 5, de la version d'Amyot.

50 Plutarque dans la Vie de *Lysander*, ch. 4.

nance, Pericles lui alleguant qu'il estoit deffendu d'oster le tableau où une loi estoit une fois posée, lui conseilla 51 de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas deffendu. C'est ce dequoi Plutarque loüe Philopœmen, qu'estant né pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, 52 mais aux loix mesmes, quand la necessité publique le requeroit.

CHAPITRE XXIII.

Divers évenemens de mesme Conseil.

J*Acques* 1 *Amiot*, grand Aumosnier de France, me recita un jour cette histoire à l'honneur d'un Prince des nostres, (& nostre estoit-il à très-bonnes enseignes.) 2 encore que son origine fust es-

51 *Id.* dans la Vie de *Pericles*, ch. 18.

52 Dans la *Comparaïson des Titius Q. Flaminins avec Philopœmen*, vers la fin.

1 Le célèbre traducteur de Plutarque.

2 *Le Duc de Guise*, de la Maison de Lorraine.

trangere) que durant nos premiers troubles au siege de Roüan, ce Prince ayant esté adverti par la Roine mere du Roi d'une entreprise qu'on faisoit sur sa vie, & instruit particulierement par ses lettres, de celui qui la devoit conduire à chef, qui estoit un Gentil-homme Angevin ou Manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce Prince, il ne communiqua à personne cet advertissement, mais se promenant le lendemain au mont saincte Catherine, d'où se faisoit nostre baterie à Roüan (car c'estoit 3 au temps que nous la tenions assiegée) ayant à ses costez ledit Seigneur grand Aumosnier & un autre Evesque, il apperceut ce Gentil-homme, qui lui avoit esté remarqué, & le fit appeller. Comme il fut en sa presence, il lui dit ainsi, le voyant desja pallir & fremir des allarmes de sa conscience: « Monsieur de tel lieu, vous vous dou» tez bien de ce que je vous veux, & vos-

3 En 1562.

» tre visage le monstre. Vous n'avez rien » à me cacher ; car je suis instruit de vos- » tre affaire si avant, que vous ne feriez » qu'empirer vostre marché, d'essayer à le » couvrir. Vous sçavez bien telle chose & » telle (qui estoient les tenants & abou- » tissants des plus secretes pieces de cette » année) » ne faillez sur votre vie à me » confesser la verité de tout ce dessein. ». Quand ce pauvre homme se trouva prins & convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la Roine par l'un des complices) il n'eust qu'à joindre les mains & requerir la grace & misericorde de ce Prince, aux pieds duquel il se voulut jetter : mais il l'en garda, suivant ainsi son propos : [4] » Venez ça, vous ai-je autrefois fait des- » plaisir ? ai-je offensé quelqu'un des » vostres par haine particuliere ? Il n'y a

4. Tout ceci se trouve dans un Livre intitulé *La Fortune de la Cour*, composé par le sieur de *Dampmartin*, ancien courtisan du regne de Henri III, Liv. II, p. 139. L'Auteur raconte ce fait arrivé de son temps, plus simplement & en moins de mots que Montagne.

» pas trois semaines que je vous cognois, » quelle raison vous a peu mouvoir à en- » treprendre ma mort ? Le Gentil homme respondit à cela d'une voix tremblante, que ce n'estoit aucune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son parti, & qu'aucuns lui avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper en quelque maniere que ce fust, un si puissant ennemi de leur religion. « Or (suivit ce Prin- » ce) je vous veux montrer combien la » religion que je tiens, est plus douce » que celle de quoi vous faictes profes- » sion. La vostre vous a conseillé de me » tuer sans m'ouir, n'ayant receu de moi » aucune offense ; & la mienne me com- » mande que je vous pardonne, tout » convaincu que vous estes de m'avoir » voulu tuer sans raison. Allez-vous-en, » retirez-vous, que je ne vous voye plus » ici : & si vous estes sage, prenez doresf- » navant en vos entreprises des conseillers » plus gens de bien que ceux-là. »

L'Empereur Auguste estant en la Gaule, receut certain advertissement 5 d'une conjuration que lui brassoit *L. Cinna*: il delibera de s'en venger, & manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis: mais la nuict d'entredeux il la passa avec grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un jeune homme de bonne maison, & nepveu du grand Pompeius: & produisoit en se plaignant plusieurs divers discours. » Quoi donc, faisoit-il, sera-t'il dict que je demeurerai » en crainte & en allarme, que je lairrai mon meurtrier se pourmener cependant à son aise? S'en ira-t'il quitte, » ayant assailli ma teste, que j'ai sauvée de » tant de guerres civiles, de tant de batailles, par mer & par terre, & après » avoir establi la paix universelle du monde? sera-t'il absous, ayant deliberé, non » de me meurtrir seulement, mais de me

5 Voyez Seneque dans son Traité *de la Clemence*, L. I, ch. 9. d'où toute cette histoire a été transportée ici mot pour mot.

» sacrifier ? « Car la conjuration estoit faicte de le tuer, comme il feroit quelque sacrifice. Après cela s'estant tenu coi quelque espace de temps, il recommençoit d'une voix plus forte, & s'en prenoit à soi-mesme: « Pourquoi vis-tu, s'il im-
» porte à tant de gens que tu meures ?
» n'y aura-t il point de fin à tes vengean-
» ces & à tes cruautez ? Ta vie vaut-elle
» que tant de dommage se fasse pour la
» conserver ?

Livia sa femme le sentant en ces angoisses: « Et les conseils des femmes y
» seront-ils receus, lui dit-elle ? Fais ce
» que font les Medecins: quand les re-
» ceptes accoustumées ne peuvent servir,
» ils en essayent de contraires. Par severité
» tu n'as jusques à cette heure rien profité:
» Lepidus a suivi Savidienus, Murena Le-
» pidus, Cæpio Murena, Egnatius Cæ-
» pio. Commence à experimenter com-
» ment te succederont la douceur & la
» clemence. Cinna est convaincu, par-
« donne-lui: de te nuire desormais, il
» ne pourra & profitera à ta gloire. »

Auguste fut bien aise d'avoir trouvé un Advocat de son humeur, & ayant remercié sa femme & contremandé ses amis, qu'il avoit assignez au Conseil, commanda qu'on fit venir à lui Cinna tout seul. Et ayant fait sortir tout le monde de sa chambre, & fait 6 donner un siege à Cinna, il lui parla en cette maniere, « En premier lieu je te demande, Cinna, paisible » audience : n'interromps pas mon parler, » je te donrai temps & loisir d'y respon» dre, Tu sçais, Cinna, que t'ayant » pris au camp de mes ennemis, non seu» lement t'estant faict mon ennemi, mais

6 Cette circonstance, marquée expressément par Seneque, n'est point inutile, parce qu'elle nous apprend les mœurs de ce temps-là: & par cette raison je crois que le célèbre *Corneille* a bien fait de l'employer dans sa Tragédie de CINNA : *Cinnam unum ad se accersit*, dit Seneque, *dimissisque omnibus è cubiculo, cùm alteram Cinnæ poni cathedram jussisset*, &c. Un Roi qui feroit consister une partie de sa majesté à ne voir jamais ses sujets assis devant lui, n'auroit qu'une très-petite idée de la grandeur. Elle ne dépend point de ces sortes de distinctions. Un Roi véritablement respectable peut s'en passer hardiment, sans risquer de rien perdre de sa dignité, non plus qu'*Auguste*, *Trajan*, ou *Marc-Aurele*.

» estant né tel, je te sauvai, je te mis en-
» tre mains tous tes biens, & t'ai enfin
» rendu si accommodé & si aisé, que les
» victorieux sont envieux de la condition
» du vaincu : l'office du Sacerdoce que tu
» me demandas, je te l'octroyai, l'ayant
» refusé à d'autres, desquelz les peres
» avoient tousjours combattu avec moi :
» t'ayant si fort obligé, tu as entrepris de
» me tuer. » A quoi Cinna s'estant escrié
qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante
pensée : « Tu ne me tiens pas, Cinna,
» ce que tu m'avois promis, suivit Au-
» guste : tu m'avois asseuré que je ne se-
» rois pas interrompu : oui, tu as entre-
» pris de me tuer : en tel lieu, tel jour,
» en telle compagnie, & de telle façon. »
Et le voyant transi de ces nouvelles, &
en silence, non plus pour tenir le marché
de se taire, mais de la presse de sa con-
science : » Pourquoi, *adjouste-t'il*, le
» fais-tu ? Est-ce pour estre Empereur ?
» Vraiment il va bien à la chose publique,
» s'il n'y a que moi, qui t'empesche d'ar-

» rivé à l'Empire. Tu ne peux pas seulement deffendre ta maison, & perdis » dernierement un procès par la faveur » d'un simple libertin. Quoi n'as-tu » moyen ni pouvoir en autre chose qu'à » entreprendre Cesar? Je le quitte, s'il » n'y a que moi qui empesche tes espe» rances. Penses-tu que Paulus, que Fa» bius, que les Cosséens & les Servi» liens te souffrent; & une si grande » troupe de Nobles, non seulement no» bles de nom, mais qui par leur vertu » honorent leur noblesse? » Après plusieurs autres propos (car il parla à lui plus de deux heures entieres) *Or va*, lui dit-il, *je te donne, Cinna, la vie à traistre & à parricide, que je te donnay autrefois à ennemy; que l'amitié commence de ce jourd'huy entre nous: essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'aye receuë.* Et se despartit d'avec lui en cette maniere. Quelque temps après, il lui donna le Consulat, se plaignant dequoi il ne le lui avoit osé deman-

der. Il l'eut depuis pour fort ami, & fut seul faict par lui heritier de tous ses biens. Or depuis cet accident, qui advint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut jamais de conjuration ni d'entreprise contre lui, & receut une juste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en advint pas de mesme 7 au nostre: car sa douceur ne le sceut garantir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison, tant c'est chose vaine & frivole que l'humaine prudence: & au travers de tous nos projects, de nos conseils & precautions, la fortune maintient tousjours la possession des evenements.

Nous appellons les Medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin: comme s'il n'y avoit que leur art, qui ne

---

7 Le même *Duc de Guise* dont Montagne venoit de parler au commencement de ce Chapitre: car ce Duc assiegeant en 1563, fut assassiné par un Gentil-homme d'Angoumois, nommé *Poltrot*, poussé à cette action infame par le même motif qui avoit déja inspiré un dessein tout pareil au Gentil-homme *Manceau*, mentionné ci-dessus, & designé positivement ainsi par le sieur de Dampmartin.

ſe peut maintenir 8 elle-meſme, & qui euſt les fondements trop frailes, pour s'appuyer de ſa propre force : & comme s'il n'y avoit qu'elle, qui ayt beſoin que la fortune preſte la main à ſes operations. Je croi d'elle tout le pis, ou le mieux qu'on voudra : car nous n'avons, Dieu merci, nul commerce enſemble. Je ſuis au rebours des autres ; car je la meſpriſe bien tousjours ; mais quand je ſuis malade ; au lieu d'entrer en compoſition, je commence encore à la haïr & à la craindre : & reſpons à ceux qui me preſſent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que je ſois rendu à mes forces & à ma

8 Le mot *art* qui eſt aujourd'hui maſculin, étoit féminin du temps de Montagne. Dans quelques nouvelles éditions des *Eſſais* on a mis ici *luy-meſme* : mais je me ſuis fait une loi de donner le Livre de Montagne tel qu'il l'a laiſſé lui-même, en ſuivant exactement les plus anciennes éditions, & ſurtout d'*Abel l'Angelier* in-folio, publiée à Paris après le décès de l'Auteur en 1595. ---- Il eſt certain que dans les derneres éditions on a ſouvent gâté les penſées & les expreſſions de Montagne en voulant les corriger. J'en donnerai quelques exemples inconteſtables.

santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort & le hazard de leur breuvage. Je laisse faire nature, & presuppose qu'elle se soit pourveue de dents & de griffes, pour se deffendre des assauts qui lui viennent, & pour maintenir cette contexture, dequoi elle fuit la dissolution. Je crains au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prises bien estroites & bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, & qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or je di que non en la Medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part. Les saillies Poëtiques, qui emportent leur autheur, & le ravissent hors de soi, pourquoi ne les attribuerons-nous à son bonheur, puisqu'il confesse lui-mesme qu'elles surpassent sa suffisance & ses forces, & les recognoit venir d'ailleurs que de soi, & ne les avoir aucunement en sa puissance : non plus que les Orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements & agi-

tations extraordinaires, qui les poussent au delà de leur dessein?

Il en est de mesmes en la Peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la main du Peintre surpassans sa conception & sa science, qui le tient lui-mesme en admiration, & qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment, la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces & beautez qui s'y treuvent, non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier. Un suffisant Lecteur descouvre souvent ès Escrits d'autrui, dès perfections autres que celles que l'auteur y a mises & apperçuës, & y preste des sens & des visages plus riches.

Quant aux entreprises militaires, chascun void comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes & en nos deliberations, il faut certes qu'il y ait du sort & du bonheur meslé parmi: car tout ce que nostre sagesse peut, ce n'est pas grand' chose. Plus elle est aiguë & vive,

plus elle trouve en soi de foiblesse, & se deffie d'autant plus d'elle-mesme. Je suis de l'advis 9 de Sylla : & quand je me prens garde de près aux plus glorieux exploicts de la guerre, je voy, ce me semble, que ceux qui les conduisent, n'y employent la deliberation & le conseil, que par acquit ; & que la meilleure part de l'entreprise, ils l'abandonnent à la fortune ; & sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des allegresses fortuites, & des fureurs estrangeres parmi leurs deliberations, qui les poussent le plus souvent à prendre le parti le moins fondé en apparence, & qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands Capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils teme-

9 *Qui osta l'envie à ses faits, en louant sou veut sa bonne fortune, & finalement en se surnommant* Faustus, *la Fortune*, &c. Plutarque : *Comment on se peut louer soi-mesme*, &c. Chap. IX version d'Amyot.

raires

me semble-t'il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soi & presomption, d'estimer ses opinions jusques-là, que pour les establir, il faille renverser une paix publique, & introduire tant de maux inevitables, & une si horrible cor-

---

l'occasion d'un nouveau réglement, par lequel dans certains spectacles le peuple devoit être separé des senateurs, qui jusqu'alors avoient été assis avec le peuple sans aucune distinction. Et de peur qu'on ne prît droit d'en conclurre, qu'il faudroit conserver les usages les plus bizarres auxquels leur ancienneté donnera toujours des défenseurs, ce sage Historien ajoute, *Veteribus, nisi quæ usus evidenter arguit, stari malunt.* « Les hommes aiment mieux qu'on » s'en tiennent aux anciennes pratiques, si l'on en » excepte celles où l'expérience fait voir des incon- » véniens palpables. » --- Au reste, ce passage de Tite-Live, *Adeò nihil motum ex antiquo probabile est*, ne se trouve, ni dans l'édition in-4to d'*Abel l'Angelier*, de 1588, ni dans une autre du même Libraire in-8vo. de 1602, quoiqu'il soit dans sa belle édition *in-folio* de 1595. Il ne se trouve pas non plus dans une bonne édition in-8vo faite à Paris en 1608, ni dans la version angloise imprimée à Londres en 1700. Je le conserve pourtant pour ne pas donner lieu à des soupçons injustes. Dans un sujet comme celui que Montagne traite ici, ce n'est pas la raison ni les régles de la critique qui déterminent le jugement de la plûpart des hommes, &, en mon particulier, je me défie autant de moi-même que des autres sur un article si chatouilleux.

inté, pour avoir plus de mo
enir l'effort & le hazard de l
e. Je laiſſe faire nature, &
u'elle ſe ſoit pourveue de d
riffes, pour ſe deffendre des
ui viennent, & pour maintenir
exture, dequoi elle fuit la di
e crains au lieu de l'aller ſeco
omme elle eſt aux priſes bien
z bien jointes avec la maladie,
oure ſon adverſaire au lieu d'elle
i recharge de nouveaux affaire
Or je di que non en la Mede
ment, mais en pluſieurs arts
ines, la fortune y a bonne
illies Poëtiques, qui emporten
eur, & le raviſſent hors de ſ
oi ne les attribuerons-nous à
eur, puiſqu'il confeſſe lui-me
s ſurpaſſent ſa ſuffiſance & ſ
les recognoit venir d'ailleur
i, & ne les avoir aucunement
ce: non plus que les Orateur
ir en la leur ces mouvemen

de tout le monde ;
merveilleux tour-
on estant adverti
t les moyens de le
jamais le cœur d'en
qu'il aimoit mieux
cette misere , d'a-
e ses ennemis seu-
ses amis. Ce qu'A-
ien plus vivement
oidement, quand ;
Lettre de Parme-
on plus cher Me-
par l'argent de Da-
; en mesme temps
ettre à Philippus ;
qu'il lui avoit pre-
ner cette resolution
ient tuer, il con-

---

s notables des anciens

II, c. 6. *Epistolam a*
à manu temens, accipit
tùm Epistolam Philip-

sentoit qu'ils le puissent faire? Ce Prince est le souverain patron des actes hazardeux, mais je ne sçai s'il y a traict en sa vie, qui ait plus de fermeté que cestui-ci, ni une beauté illustre par tant de visages. Ceux qui preschent aux Princes la deffiance, si attentive, sous couleur de leur prescher leur seureté, leur preschent leur ruine & leur honte. Rien de noble ne se faict sans hazard. J'en sçai un de courage très-martial de sa complexion & entreprenant, de qui tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions: Qu'il se resserre entre les siens, qu'il n'entende à aucune reconciliation de ses anciens ennemis, se tienne à part, & ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on lui face, quelque utilité qu'il y voye. J'en sçai un autre, qui a inesperement advancé sa fortune, pour avoir pris conseil tout contraire.

La hardiesse dequoi ils cherchent si avidement la gloire, 13 se represente, quand

13 *Eclatte, se fait voir.* Dans l'édition in-4to 1588, il y a, *se presente.*

il est besoin, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes : en un cabinet, qu'un camp : le bras pendant que le bras levé. La prudence si tendre & circonspecte est mortelle ennemie des hautes executions [* Scipion sceut, 14 pour pratique la volonte de Syphax, quittant son armée, & abandonnant l'Espaigne, douteuse encore sous sa nouvelle conqueste, passer en Afrique, dans deux simples vaisseaux, pour se commettre en terre ennemie à la puissance d'un Roi barbare. à une foi incognue, sans obligation, sans hostage, sous la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur, & de la promesse de ses hautes esperances a

* Depuis Scipion sceut, &c. jusqu'à ces mots : *fidem obligat* : j'enferme tout entre deux Crochets & l'on verra dans la note suivante pourquoi je me suis avisé de cet expedient, qui sauve un grand embarras au Lecteur, & une espece de contradiction à Montagne.

14 *Pour gagner Syphax, pour l'attirer dans les interêts des Romains.*

a. La confiance que nous prenons en autrui, nous gagne souvent la sienne. *Tite-Live* L. XXII, c. 22.

Habita fides ipsam plerumque fidem obligat.] A une vie ambitieuse & fameuse, il faut 15 au rebours prester peu, & porter la bride courte aux soupçons. La crainte & la deffiance attirent l'offense & la convient. Le plus deffiant 16 de nos Rois establit ses affaires, principalement pour avoir volontairement abandonné & commis sa vie & sa liberté, entre les mains

15 Cette maxime, qu'*à une vie ambitieuse & fameuse, il faut prêter peu aux soupçons, & leur tenir la bride courte*, paroît mal placée ici, surtout à cause du mot *au rebours* qui semble la mettre en opposition avec ce qui précede immédiatement. Mais Montagne n'employe ici ce mot, que pour lier cette maxime avec ce qu'il avoit dit, avant de parler de Scipion, *Que la prudence si tendre & circonspecte, est mortelle ennemie des hautes executions*. C'est ce qui paroît à l'œil dans l'édition in-4to de 1588, où immédiatemement après ces derniers mots *Montagne* avoit dit, *A une vie ambitieuse & fameuse, il faut au rebours, prester peu, & porter la bride courte aux soupçons*. Ce qu'il a mis depuis entre deux, touchant Scipion, n'a servi qu'à gâter la liaison du discours, en séparant ces deux propositions qui étoient jointes fort naturellement ensemble.

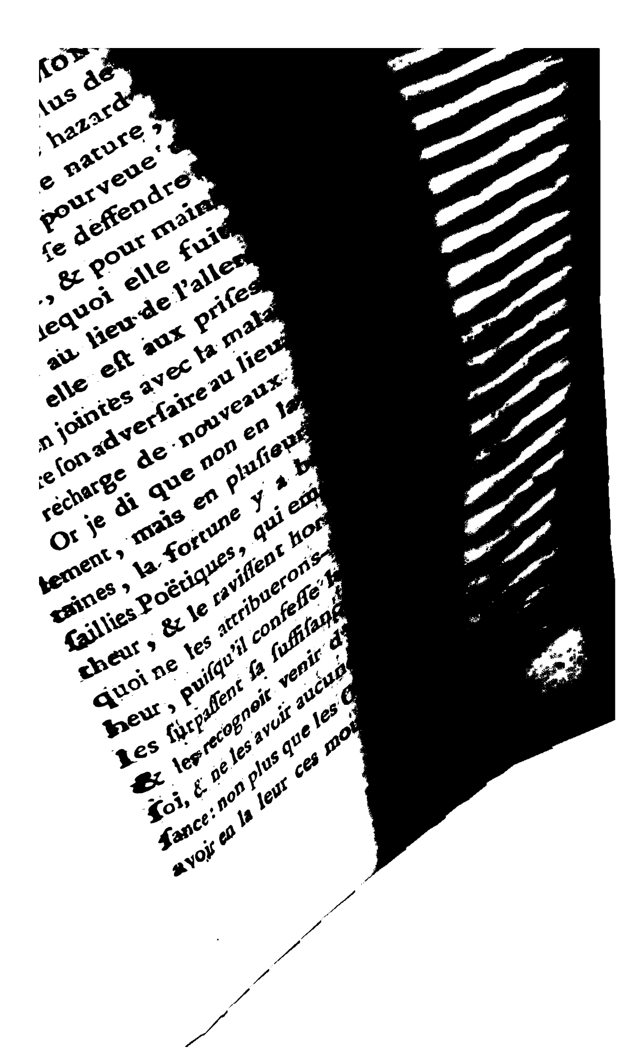
16 *Louis XI*. — Mémoires de *Philippe de Commines*, Liv. II. ch. 5 & 6 où l'Historien blâme fort cette action de Louis XI, qui se mit par là en grand danger, ch. 7 & 8.

de ses ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eux, afin qu'ils la prinssent de lui. A ses Legions mutinées & armées contre lui, Cesar opposoit seulement l'authorité de son visage, & la fierté de ses paroles ; & se fioit tant à soi & à sa fortune qu'il ne craignoit point de l'abandonner & commettre à une armée seditieuse & rebelle.

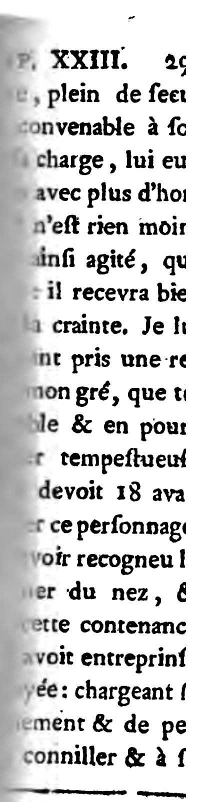
b stetit aggere fultus
Cespitis intrepidus vultu, meruitque timeri
Nil metuens.

Mais il est bien vrai, que cette forte asseurance ne se peut représenter bien entiere, & naifve, que par ceux ausquels l'imagination de la mort, & du pis qui peut advenir après tout, ne donne point d'effroi : car de la presenter tremblante encore, douteuse & incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un ex-

b D'un air intrépide il parut debout sur le haut du rempart, & mérita d'être craint en ne craignant rien lui même. *Lucan.* L. V. *vs.* 316 &c.



MON
lus de
, hazard
e nature,
pourveue
ſe deffendre
., & pour main
dequoi elle fui
au lieu de l'aller
elle eſt aux priſes
n jointes avec la mala
e ſon adverſaire au lieu
recharge de nouveaux
Or je di que non en la
tement, mais en plusieur
taines, la fortune y a b
ſaillies Poëtiques, qui em
cheur, & le raviſſent hor
Quoi ne les attribuerons-
heur, puiſqu'il confeſſe p
Les ſurpaſſent ſa ſuffiſanc
& les recognoit venir d
ſoi, & ne les avoir aucun
ſance: non plus que les
avoir en la leur ces mo



e, plein de feei
convenable à fc
a charge, lui eu
avec plus d'hoı
n'eſt rien moiı
ainſi agité, qu
: il recevra bie
a crainte. Je lı
int pris une re
mon gré, que tı
ble & en pouı
r tempeſtueuſ
devoit 18 ava
r ce perſonnag
voir recogneu l
ner du nez, &
cette contenanc
avoit entreprinſ
yée : chargeant ſ
ement & de pe
conniller & à ſ

ument ſa premiere ré
perſonnage.
, ſe dérober, comm

desrober, il les enflamma & appella sur soi.

On deliberoit de faire une monstre generalle de diverses troupes en armes, (c'est le lieu de vengeances secrettes; & n'est point où en plus grande seurete on les puisse exercer) il y avoit publiques & notoires apparences, qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aucuns, ausquels touchoit la principalle & necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, & qui avoit beaucoup de poids & de suitte. Le mien fut qu'on evitast surtout de donner aucun tesmoignage de ce doubte, & qu'on s'y trouvast & meslast parmi les files, la teste droicte & le visage ouvert; & qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoi les

---

Montagne l'explique lui-même. ---- A propos d'un autre passage des *Essais*, Liv. II. ch. 12. p. 339, où ce mot est encore employé, Menage remarque dans son Dictionnaire Etymologique, que cette façon de parler, qui est fort en usage dans l'Anjou, a pris son origine des Lapereaux que nous appellions autrefois *Connils*, lesquels vont se cachant dans les haies.

autres opinions visoient le plus) au contraire, l'on sollicitast les Capitaines d'advertir les soldats de faire leurs salves belles & gaillardes en l'honneur des assistants, & n'espargner leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, & engendra dès-lors en avant une mutuelle & utile confidence.

La voie qu'y tint Julius Cesar, je trouve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premierement il essaya par clemence, à se faire aimer de ses ennemis mesmes, se contentant aux conjurations qui lui estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverti. Cela fait il prit une très-noble resolution, d'attendre sans effroi & sans sollicitude, ce qui lui en pourroit advenir, s'abandonnant & se remettant à la garde des Dieux & de la fortune. Car certainement c'est l'estat où il estoit quand il fut tué.

Un estranger ayant dict & publié partout qu'il pourroit instruire Dionysius Tiran de Siracuse, d'un moyen de sentir &

descouvrir en toute certitude, les parties que ses subjects machineroient contre lui, s'il lui vouloit donner une bonne piece d'argent, Dionysius en estant adverti, le fit appeller à soi, pour s'esclaircir d'un art si necessaire à sa conservation : cet estranger lui dict, qu'il n'y avoit pas d'autre art, sinon qu'il lui fit delivrer un talent, & se vantast d'avoir appris de lui un singulier secret. Dionysius 20 trouva cette invention bonne, & lui fit compter six cent escus. Il n'estoit pas vrai-semblable, qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un très-utile apprentissage ; & servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. * Pourtant les Princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menées qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien advertis, & qu'il ne se

20 Plutarque dans *les dits notables des anciens Roys, &c.*

* Montagne dit ici *pourtant* au lieu de *partant*, *pourquoi* : il a fait encore ailleurs la même faute.

peut rien entendre dequoi ils ne sentent le vent. Le Duc d'Athenes fit plusieurs sottises, en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence : mais cette-ci est la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des 21 monopoles que ce Peuple dressoit contre lui, par Mattheo dit Morozo, complice d'icelles, il le fit mourir, pour supprimer cet advertissement, & ne faire sentir, qu'aucun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Il me souvient avoir leu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du Triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il advint un jour, qu'une troupe de gens de cheval,

21 *C'est-à-dire*, conspirations. Rabelais s'est servi du mot de *Monopole* dans ce sens-là. *Pleust à Dieu*, dit-il, parlant des mutineries du peuple de Paris, *que je sceusse l'officine en laquelle sont forgés ces Schismes & Monopoles, pour les mettre en évidence ès confrairies de ma paroisse*, L. I. ch. 17. p. 207. Edit. d'Amst. d'*Henri Desbordes*, sous le nom feint d'*Henri Bordesius*. — *Monopole*, conspiration, coniuration, *Nicot*.

qui avoit charge de le prendre, passa tout joignant un halier, où il s'estoit tapy, & faillit de le descouvrir : mais lui sur ce point-là considerant la peine & les difficultez, ausquelles il avoit desja si longtemps duré, pour se sauver des continuelles & curieuses recherches qu'on faisoit de lui par tout ; le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, & combien il lui valoit mieux passer une fois le pas, que demeurer tousjours en cette transe, lui-mesme les r'appella, & leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eux & lui d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croisje, qu'encore vaudroit-il mieux le prendre que de demeurer en la fievre continuelle d'un accident, qui n'a point de remede. Mais puisque les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquietude, & d'incertitude, il vaut mieux d'une belle asseurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir ; & tirer

quelque consolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il advienne.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome I.

LIVRE PREMIER.

Fin de la Table des Chap. du Tom. I.

ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

TOME II.

ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. Coste,

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

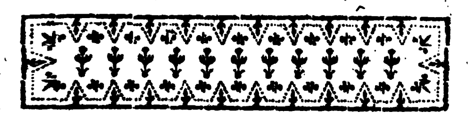
NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A GENEVE,
ET A PARIS.
Chez Volland, Libraire, Quai des Augustins, N° 25.

M. DCC. LXXXIX.



ESSAIS DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXIV.

Du Pedantisme.

JE me suis souvent despité en mon enfance, de voir ès Comedies Italiennes, tousjours un pedante pour badin, & le surnom de *magister*, n'avoir guere plus honorable signification parmy nous. Car leur estant donné en gouvernement, que pouvois-je moins faire que d'estre jaloux de leur reputation ? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre la vulgaire, & les personnes rares

& excellentes en jugement, & en sçavoir; d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres. Mais en cecy perdois-je mon latin, que les plus galans hommes c'estoient ceux qui les avoyent le plus à mépris, témoin nostre bon du Bellay :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

Et est cette coutume ancienne : car Plutarque dit (1) que *Grec* & *Escolier* estoient mots de reproche entre les Romains, & de mespris. Depuis avec l'aage j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, & que (2) *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vive, & plus esveillée; & qu'un esprit

(1) Dans la vie de Cicéron, ch. 2 de la traduction d'Amyot.

(2) Espece de proverbe qu'on n'a exprimé de cette maniere barbare que pour rendre les faux sçavants plus ridicules. Vous le trouverez dans Rabelais, L. I, c. 29. Le poëte Regnier l'a traduit ainsi, *les plus grands clercs ne sont pas les plus fins*, Sat. III; & c'est comme on parle encore aujourd'hui.

grossier & vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours & les jugemens des plus excellens Esprits que le monde ait porté, j'en suis encore en doubte. A recevoir tant de cervelles estrangeres, & si fortes, & si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos Princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne & rappetisse, pour faire place aux autres. Je dirois volontiers, que comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, & les lampes de trop d'huile, aussi faict l'action de l'Esprit par trop d'estude & de matiere, lequel occupé & embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se demesler, & que cette charge le tienne courbe & croupy. Mais il en va autrement, car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit. Et aux exemples des vieux temps il se voit tout au rebours, des suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, des grands Capitaines, & grands Conseilliers aux affaires d'Es-

tat, avoir esté ensemble très-sçavans.

Et quant aux Philosophes retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelquefois à la vérité mesprisez, par la liberté Comique de leur temps, leurs opinions & façons les rendans ridicules. Les voulez-vous faire juges des droits d'un procès, des actions d'un homme? Ils en sont bien prests! Ils cherchent encore, s'il y a vie, s'il y a mouvement, (3) si l'homme est autre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir & souffrir, quelles bestes ce sont que les loix & justice. Parlent-ils du Magistrat, ou parlent-ils à luy? c'est d'une liberté irreverente & incivile. (4) Oyent-ils louer un Prince ou un Roy; c'est un pastre pour eux, oisif comme un pastre, occupé à pressurer &

(3) Si Montagne a copié ceci du *Theatete* de Platon, p. 127. F. comme il paroît par tout ce qu'il ajoute immédiatement après, qu'il a visiblement tiré de ce dialogue, il a fort mal pris la pensée de Platon, qui dit seulement ici: que » le philosophe ignore à tel point ce que fait son » voisin, qu'il sait à peine si c'est un homme » ou quelque autre animal. »

(4) *Id.* ibid. p. 128. A.

tondre ses bestes ; mais bien plus rudement. En estimez-vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre ? (5) eux s'en moquent, accoustumés d'embrasser tout le monde, comme leur possession. Vous vantez-vous de votre noblesse, pour compter sept ayeulx riches ? ils vous estiment (6) de peu, ne concevans l'image universelle de nature, & combien chascun de nous a eu de prédécesseurs, riches, pauvres, Roys, valets, Grecs, Barbares. Et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain, de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le Vulgaire, comme ignorants les premieres choses & communes, & comme presomptueux & insolents.

---

(5) *Id.* ibid.

(6) *C'est-à-dire*, ils vous méprisent de ce que vous ne savez pas vous élever à la considération de l'image universelle de la Nature, & ne considérez pas combien chacun de nous a eu de prédécesseurs, *&c.* Tout le reste du paragraphe est encore pris mot pour mot du même dialogue de Platon, page 128. B. C.

Mais cette peinture Platonique est bien esloignée de celle (7) qu'il faut à nos hommes. On envioit ceux-là comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere & inimitable, reglée à certains discours hautains & hors d'usage: ceux-cy on les desdaigne, comme estans au-dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie & des mœurs basses & viles après le vulgaire. (a) *Odi homines ignavâ operâ, Philosophâ sententiâ.* Quant à ces Philosophes, dis-je, comme ils estoient grands en science, ils estoient encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dit (8) ce Geometrien de Syracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque

(7) *Qui convient à nos Pedans.*

(a) Je hais les hommes dont les discours sont philosophiques, & les actions lâches & frivoles. *Pacuvius*, apud *Aul. Gellium*, L. XIII, c. 8.

(8) *Archimede*, dans la vie de Marcellus par Plutarque, de la traduction d'Amyot, ch. 6.

chose en pratique, à la deffence de son païs, qu'il mit soudain en train des engins espouvantables, et des effects surpassans toute creance humaine; desdaignant toutefois luy-mesme toute cette sienne manufacture, & pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage & le joüet: Aussi eux, quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aisle si haulte, qui paroissoit bien, leur cœur & leur ame s'estre merveilleusement grossie & enrichie par l'intelligence des choses. Mais aucuns voyans la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculés. Et celuy qui demanda à Crates, jusques à quand il faudroit philosopher, en receut cette responce: (9) *Jusques à tant que ce ne soient plus des asniers, qui conduisent nos armées.* He-

(9) *Diog. Laërt.* in vitâ Cratetis, Lib. VI, Segm. 92.

raclitus (10) resigna la Royauté à son frere. Et aux Ephesiens, qui luy reprochoient, qu'il passoit son temps à jouer avec les enfans devant le Temple : (11) *Vaut-il pas mieux faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compaignie ?* D'autres ayans leur imagination logée au dessus de la fortune & du monde, trouverent les sieges de la justice, & les throsnes mesmes des Roys, bas & viles. Et refusa (12) Empedocles la Royauté, que les Agrigentins luy offrirent. Thales (13) accusant quelquefois le soin du mesnage & de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir. Il lui print envie par passetemps d'en montrer l'expérience, & ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit & du gain, (14) dressa une trafique qui dans un an

(10) *Diog. Laërt.* in vitâ Heracliti, Lib. IX, Segm. 6.

(11) *Id.* ibid. Segm. 3.

(12) *Diog. Laërt.* in vitâ Empedoclis, L. VIII, Segm. 63

(13) *Blâmant.*

(14) Cic. *de Divinat.* L. I, c. 49. Qui Thales

rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie, les plus experimentez de ce mestier-là en pouvoient faire de pareilles. Ce qu'Aristote récite d'aucuns, qui appelloyent & celuy-là, & Anaxogoras, & leurs semblables, sages, & non prudents, pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles : outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sera point d'excuse à mes gens : & à voir la basse necessiteuse fortune, dequoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux, qu'ils sont, & non sages, & non prudents.

Je quitte cette premiere raison, & croy qu'il vaut mieux dire, que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux Sciences : & qu'à la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escoliers, ny les maistres n'en de-

ut objurgatores suos convinceret, ostenderetque, etiam philosophum, si ei commodum esset, pecuniam facere posse, omnem oleam, antequàm florere cœpisset, in agro Milesio coëmisse dicitur. *Vide Diog. Laërt.* in vitâ Thaletis, L. I, Segm. 26

viennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray le soin & la despence de nos peres, ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple. *O le sçavant homme!* Et d'un autre, *O le bon homme!* Il ne faudra pas à destourner les yeux & son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : O les lourdes testes! Nous nous enquerons volontiers : Sçait-il du Grec ou du Latin? escrit-il en vers ou en prose? mais, s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, & c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, & laissons l'entendement & la conscience vuides. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la queste du grain, & le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits : ainsi nos pedants vont pillotans la Science dans les

livres, & ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la dégorger seulement, & mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de mesme, ce que je fais en la plus part de cette composition? Je m'en vay escornifflant par-cy, par-là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder, (car je n'ay point de gardoire) mais pour les transporter en cettuy-cy; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur premiere place.

Nous ne sommes, ce crois-je, sçavants, que de la science presente: non de la passée; aussi peu que de la future. Mais qui pis est, leurs escoliers & leurs petits ne s'en nourrissent & alimentent non plus: ains elle passe de main en main, pour cette seule fin, d'en faire parade, d'en entretenir autruy, & d'en faire des comptes, comme une vaine monnoye inutile à tout autre usage & emploite, qu'à compter & jetter. *Apud alios loqui didicerunt, non*

ipsi secum (b). *Non est loquendum, sed gubernandum* (c). Nature pour monstrer, qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent ès Nations moins cultivées par art, des productions d'esprit, qui luittent les plus artistes productions. Comme sur mon propos, le proverbe Gascon tiré d'une chalemie, est-il delicat, *Brouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* Souffler pour souffler, mais à remuer les doits, nous en sommes là. Nous sçavons dire, Cicero dit ainsi, voilà les mœurs de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aristote : mais nous, que disons-nous nous-mesmes ? que faisons-nous ? que jugeons-nous ? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce (15)

(b) Ils ont appris à parler aux autres, & non pas à eux-mêmes. *Cic.* Tusc. Quæst. L. V, c. 36.

(c) Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le vaisseau. *Senec.* Epist. 108.

(15) *Calvisius Sabinus.* Il vivoit du temps de Séneque, qui, outre ce que dit ici Montagne, rapporte des traits encore plus ridicules de la sottise de ce riche impertinent. *Epist.* XXVII.

riche Romain, qui auroit esté soigneux à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de science, qu'il tenoit continuellement autour de luy, afin que quand il escheoit entre ses amis, quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppleassent en sa place, & fussent tous prests à lui fournir, (16) qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier : & pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gens. Et comme font aussi ceux, desquels la suffisance loge en leurs somptueuses Librairies. J'en cognoy, à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour le monstrer : & n'o-

(16) Huic memoria tàm mala erat, ut illi modò nomen Ulixis excideret, modò Achillis, modò Priami : quos tam benè noverat, quàm pædagogo nostro novimus. — Nihilominùs eruditus volebat videri. Hanc itaque compendiariam excogitavit: magnâ summâ emit servos, unum qui Homerum teneret, alterum qui Hesiodum. Novem prætereà Lyricis, singulos assignavit. — Habebat ad pedes hos, à quibus subinde cùm peteret versus, quos referret, sæpe in medio versu excidebat. — Ille tamen in eâ opinione erat, ut putaret se scire, quod quisquam in domo suâ sciret. *Senec.* ibid.

feroit me dire, qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ étudier en son Lexicon que c'est galeux, & que c'est que derriere.

Nous prenons en garde les opinions & le sçavoir d'autruy, & puis c'est tout: il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy, qui ayant besoin de feu, (17) en iroit querir chez son voisin; & y en ayant trouvé un beau & grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente & fortifie? Pensons-nous que Lucullus, que les Lettres (18) rendirent & formerent

(17) Vous trouverez cette comparaison à la fin du traité de Plutarque, intitulé, *Comment il faut ouyr*. Et c'est de là sans doute que Montagne l'a prise, puisqu'il l'exprime à peu près dans les mêmes termes qu'Amyot.

(18) *Cic.* Acad. Quæst. L. IV, c. I. Ad Mithridaticum bellum missus à Senatu, — cùm totum iter & navigationem consumpsisset partim in percunctando à peritis, partim in rebus gestis legendis, in Asiam perfectus Imperator venit, cùm esset Româ profectus rei militaris rudis.

si grand Capitaine sans experience, les eust prises à nostre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autruy, que nous anéantissons nos forces. Me veux-je armer contre la crainte de la mort? c'est aux dépens de Seneca. Veux-je tirer de la consolation pour moy, ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'eusse prise en moy-mesme, si on m'y eust exercé. Je n'aime point cette suffisance relative & mendiée. Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autruy, au moins sages ne pouvons-nous estre que de nostre propre sagesse.

(19) Je hai le sage qui n'est pas sage pour soy-mesme. (c) *Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem, qui ipso sibi prodesse non quiret :*

(d) si cupidus, si
Vanus, & Euganeâ quantumvis mollior agnâ.

---

(19) Paroles d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *Epist.* 15, ad Cæsar. L. XIII.

(c) C'est pourquoi, dit Ennius, vaine est la sagesse du sage, s'il ne fait pas se faire du bien à lui-même. *Apud* Cic. de Offic. L. III, c. 15.

(d) S'il est avare, menteur & efféminé. *Juven.* Sat. VIII, *vs.* 14.

(e) *Non enim paranda nobis solùm, sed fruenda sapientia est.* (20) Dionisius se moquoit des Grammairiens, qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysses, & ignorent les propres : des Musiciens, qui accordent leurs flutes, & n'accordent pas leurs mœurs : des Orateurs, qui étudient à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimerois aussi cher que mon escolier eust passé le tems à jouer à la paume : au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez-le revenir de là, après quinze ou seize ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besogne : tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son Latin & son Grec l'ont

(e) Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en jouir. *Cic.* de finib. L. I, c. 1.

(20) Dans toutes les éditions de Montagne que j'ai vues, sans en excepter la derniere traduction angloise, j'ai trouvé *Dionisius*. Cependant, les sages réflexions que Montagne attribue ici à ce prétendu *Dionisius*, c'est *Diogene le Cynique* qui les a faites, comme on peut le voir dans la vie de ce philosophe, écrite par *Diogene Laërce*, Liv. VI, Segm. 27 & 28.

rendu plus sot & plus présomptueux qu'il n'estoit party de la maison. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie : & l'a seulement enflée, en lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon dit des Sophistes, leurs germains, sont de tous les hommes, ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes; & seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme fait un charpentier & un masson : mais l'empirent, & se font payer de l'avoir empiré. Si la loy (21) que Protagoras proposoit à ses disciples, estoit suivie : ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple, combien ils estimoient le profit qu'ils avoient receu de sa discipline, & selon iceluy satisfissent sa peine; mes pedagogues se trouveroient (22) chouez, s'estans remis au

(21) Plato in Protagorâ, Tom. I. p. 328. ed. H. Steph.

(22) *Frustrez, déchus de leur espérance.* De *chouër* qui n'est pas en usage, est venu *échouër*.

serment de mon experience. Mon vulgaire Périgordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*, ces sçaventeaux, comme si vous disiez Lettres-ferus, ausquels les Letrres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vray le plus souvent ils semblent être ravalez, même du sens commun. Car le païsan & le cordonnier vous les voyez aller simplement & naïvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent : ceux-cy, pour se vouloir eslever & gendarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant, & emprestant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles, mais qu'un autre les accommode : ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade ; ils vous ont desja rempli la teste de loix, & si n'ont encore conceu le noeud de la cause : ils sçavent la Theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en practique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passe-temps, ayant affaire

à un de ceux-cy contrefaire un jargon de Galimatias, propos sans suite, tissu de pieces rapportées, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à débattre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit. Et si estoit homme de lettres & de réputation, & qui avoit une belle Robbe.

(f) *Vos, ô Patritius sanguis quos vivere par est Occipiti cæco, postica occurrite sannæ.*

Qui regardera de bien près à ce genre de gens, qui, s'estend bien loin, il trouvera comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autruy; & qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux: sinon que leur nature d'elle-mesme le leur ait autrement façonné, comme j'ay veu *Adrianus Turnebus*, qui n'ayant faict autre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à

(f) O nobles Patriciens, qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derriere vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos, ne vous fassent la nique! *Pers.* Sat. I, *vs.* 61 & 62.

mon opinion, le plus grand homme, qui fust il y a mil ans : n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, & quelque façon externe, qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisanne : qui sont choses de neant. Et hay nos gens qui supportent plus malaysement une robbe qu'une ame de travers : & regardent à sa reverence, à son maintien, à ses bottes, quel homme il est. Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ai souvent à mon escient jetté en propos esloigné de son usage : il y voyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit, qu'il n'eust jamais faict autre mestier que la guerre, & affaires d'Estat. Ce sont natures belles & fortes,

(g) *queis arte benignâ*
Et meliore luto finxit præcordia Titan,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez

(g) Que Dieu a formées d'un meilleur limon, & gratifiées d'un plus excellent génie. *Juvénal.* Sat. XIV, *vs.* 34 & 35.

que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

Il y a aucun de nos Parlemens, quand ils ont à recevoir des Officiers, qui les examinent seulement sur la science : les autres y adjoutent encores l'Essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux-cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile : Et encore que ces deux pieces soient necessaires, & qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est-ce qu'à la vérité celle du sçavoir est moins prisable, que celle du jugement ; cette-cy se peut passer de l'autre, & non l'autre de cette-cy. Car comme dict un vers Grec, (h) *A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ?* Pleust à Dieu que pour le bien de notre justice ces Compagnies-là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement & de conscience, comme elles sont encore de science. (i) *Non vitæ*,

---

(h) Apud *Stob.* Tit. III, p. 37.

(i) Nous n'apprenons point à vivre, mais à discuter. *Senec.* Epist. 106. *in fine.*

sed scholæ discimus. Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer : il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre ; & s'il ne la change, & meliore son estat imparfaict, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, & qui empesche & offense son maistre, s'il est en main foible, & qui n'en sache l'usage : (k) *Ut fuerit melius non didicisse.* A l'adventure est-ce la cause que nous, & la Théologie, ne requérons pas beaucoup de science aux Femmes, & que François Duc de Bretagne fils de Jean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau fille d'Ecosse, & qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement & sans aucune instruction de lettres, respondit, *qu'il l'en aymoit mieux ; qu'une femme estoit assez sçavante, quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise & le pourpoint de son mary.*

(k) De sorte qu'il auroit mieux valu n'avoir rien appris. *Cic.* Tusc. Quæst. L. II, c. 4.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayant pas fait grand estat des lettres, & qu'encores aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos Roys : & si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposée par le moyen de la Jurisprudence, de la Mèdecine, du Pedantisme, & de la Theologie encore, ne les tenoit en crédit, vous les verriez sans doute aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser, ny à bien faire ? (1) *Postquam docti prodierunt, boni desunt.* Toute autre science est dommageable à celuy qui n'a la science de bonté.

Mais la raison que je cherchois tantost, seroit-elle point aussi de-là, que nostre estude en France n'ayant quasi autre but que le profit, moins de ceux que nature a fait naistre à plus genereux of-

(1) Depuis que les doctes ont paru, l'on ne voit plus de gens de bien. *Senec.* Epist. 95.

fices que lucratifs, s'adonnants aux Lettres, ou s'y adonnants * courtement (retirez avant que d'en avoir pris appetit, à une profession qui n'a rien de commun avec les livres) il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à fait à l'estude, que les gens de basse fortune, qui y questent des moyens à vivre. Et de ces gens-là, les ames estant & par nature, & par institution domestique & exemple, du plus bas aloy, (23) rapportent faussement le fruit de la science. Car elle n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire voir un aveugle. Son mestier est non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle aye de soy les pieds & les jambes droites & capables. C'est une bonne drogue que la science: mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver sans altération & corruption, selon le vice du

---

* *Fort peu de temps.*

(23) *Font un mauvais usage de la science.*

vase

vase (24) qui l'estuye. Tel a la veuë claire, qui ne l'a pas droite, & par consequent void le bien, & ne le suit pas : & void la science, & ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa République, c'est donner à ses citoyens selon leur nature, leur charge. Nature peut tout, & fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps : & aux exerçices de l'esprit les ames boiteuses. Les bastardes & vulgaires sont indignes de la Philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier. De mesme il semble, que l'expérience nous offre souvent, un Medecin plus mal medeciné, un Théologien moins reformé, & coustumierement un Sçavant moins suffisant qu'un autre. Aristo Chius avoit anciennement raison de dire, que les Philosophes nui-

(24) *Où elle est renfermée. D'estuy* on a fait *estuyer* qui signifie *cacher*, *renfermer*, *mettre dans un estuy.* On dit encore en Languedoc *s'estuya* pour dire *rentrer dans sa maison*. Voyez dans le *Trésor des recherches gauloises* de Borel, les mots *estoyer* & *s'estuyer*.

ou ce personnage, ou ce faict, [27] il falloit raisonner leur dire, & par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, & apprenoient le Droit. Astyages [28] en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon; C'est, dit-il, qu'en nostre Escole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grand: nostre precepteur m'ayant fait juge de ce differend, je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, & que l'un & l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point: surquoy il me remonstra que j'avois mal fait. Car je m'estois arresté à considerer la bienséance; & il falloit premierement avoir proveu à la justice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. Et dit [29] qu'il en fut fouëtté, tout ainsi que nous

(27) C'est-à-dire, ils étoient obligés de rendre raison du parti qu'ils prenoient.

(28) Dans la Cyropédie de Xénophon, L. I, c. 3, §. 14.

(29) *Je fus battu*, dit le petit Cyrus, *pour n'avoir pas jugé droitement.*

sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier Aoriste de *τύπτω*. Mon Regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son Escole vaut cette-là. Ils ont voulu couper chemin : & puisqu'il est ainsi que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droit fil, ne peuvent nous enseigner la prudence, la prud'homie & la résolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effects, & les instruire non par oüi dire, mais par l'essay de l'action, en les formant & moulant vifvement, non seulement de preceptes & paroles, mais principalement d'exemples & d'œuvres : afin que ce ne fust pas une science en leur ame, mais sa complexion & habitude : que ce ne fust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'avis, que les enfans apprinsent : (30) *Ce qu'ils doivent faire estant hommes*,

(30) Plutarque, dans les *Dits notables Lacédémoniens*.

respondit-il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produit des effects si admirables.

On alloit, dit-on, aux autres villes de Grece chercher des Rhetoriciens, des Peintres, & des Musiciens : mais en Lacedemone des Legislateurs, des Magistrats, & Empereurs d'armée : à Athenes on apprenoit à bien dire, & icy à bien faire : là à se desmesler d'un argument sophistique, & à rabbattre l'imposture des mots captieusement entrelassez; ici à se desmesler des appats de la volupté, & à rabbattre d'un grand courage les menasses de la fortune & de la mort : ceux-là s'embesognoient après les paroles, ceux-cy après les choses: là c'estoit une continuelle exercitation de la langue; ici une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange, si Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent tout au rebours de ce que nous ferions, (31) qu'ils aymoient mieux donner

(31) Plutarque, dans le même traité.

deux fois autant d'hommes faicts, tant ils estimoient la perte de l'éducation de leur pays. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la Rhetorique, ou Dialectique : mais [32] *pour apprendre* [ce dit-il] *la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obéir & de commander.*

Il est très-plaisant, de voir Socrates, à sa mode se moquant de Hippias, [33] qui luy recite, comme il a gaigné, specialement en certaines petites villetes de la Sicile, bonne somme d'argent, à regenter : & qu'à Sparte il n'a gaigné pas un sol : Que ce sont gens idiots, [34] qui ne sçavent ny mesurer ny compter : ne font estat n'y de Grammaire ny de rythme : s'amusants seulement à sçavoir [35] la suite des Roys, establissemens & decadence des Estats, & tels fatras de comptes. Et au bout de cela, Socrates luy faisant advoüer

(32) Plutarque, dans la vie d'Agesilaus, c. 7.
(33) Platonis *Hippias Major*, p. 96.
(34) *Id.* ibid. p. 97.
(35) *Id.* ibid.

par le menu, l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur & vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité des ses arts.

Les exemples nous apprennent, & en cette martiale police, & en toutes ses semblables, que l'étude des sciences amollit & effemine les courages, plus qu'il ne les [36] fermit & aguerrit. Le plus fort Estat, qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs; peuples également duicts à l'estimation des armes, & mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus belliqueuses nations en nos jours, sont les plus grossieres & ignorantes. Les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Goths [37] ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les Librairies d'estre passées au feu, ce fust un

(36) *Fortifie.*

(37) Plusieurs auteurs citent ce fait après *Philippe Camerarius*, Medit. Hist. Cent. III, ch. 51, où il cite lui-même *J. Baptist. Egnatius.* — Je tiens ceci de M. Barbeyrac.

d'entre eux, qui ſema cette opinion, qu'il falloit laiſſer ce meuble entier aux ennemis : propre à les deſtourner de l'exercice militaire, & amuſer à des occupations ſedentaires & oiſives. Quand noſtre Roy, *Charles huitieme*, quaſi ſans tirer l'eſpée du fourreau, ſe veid maiſtre du Royaume de Naples, & d'une bonne partie de la Toſcane, les Seigneurs de ſa ſuitte attribuerent cette ineſperée facilité de conqueſte, à ce que les Princes & la Nobleſſe d'Italie s'amuſoient plus à ſe rendre ingénieux & ſçavans, que vigoureux & guerriers.

CHAPITRE XXV.

De l'inſtitution des Enfans, à Madame Diane de Foix, Comteſſe de Gurſon.

JE ne vis jamais pere, pour boſſu ou teigneux que fuſt ſon fils, qui laiſſaſt de l'advouer : non pourtant, s'il n'eſt du tout enyvré de cett'affection, qu'il ne s'apperçoive de ſa défaillance : mais tant y a

jugement ne marchent qu'à tastons, chancelant, bronchant & choppant : & quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfaict. Je vois encore du païs au delà : mais d'une veue trouble, & en nuage, que je ne puis demesler : Et entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui se presente à ma fantasie, & n'y employant que mes propres & naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons Autheurs ces mesmes lieux, que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout présentement, son discours de la force de l'imagination à me recognoistre au prix de ces gens-là si foible & si chetif, si poisant & si endormy, je me fay pitié, ou desdain à moy-mesme. Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, & que je vay au moins de loin après, (2) disant que voire : aussi

(2) *Disant qu'ils ont raison.*

que j'ay cela, que chascun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre eux & moy : Et laisse ce neanmois courir mes inventions ainsi foibles & basses, comme je les ay produites, sans en replastrer & recoudre les deffauts que cette comparaison m'y a descouverts.

Il faut avoir les reins biens fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les Escrivains indiscrets de notre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens Autheurs pour se faire honneur, font le contraire. Car cett'infinie dissemblance de lustre rend un visage si pasle, si terni & si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent. (3) [C'estoient deux contraires

(3) Dans l'édition in-4°. de 1588, chez *Abel l'Angelier*, immédiatement après ces mots, *qu'ils n'y gaignent*; on trouve, *Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage*, &c. Ce que Montagne a mis, depuis, entre-deux, touchant la différente maniere d'écrire de Chrysippe & d'Epicure, quoiqu'assez curieux en soi-même, fait ici un fort mauvais effet: car le lecteur dépaysé par cette espece de parenthese, ne sait plus pourquoi Mon-

fantasies. (4) Le Philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non des passages seulement, [5] mais les ouvrages entiers d'autres Autheurs : & en un la Medée d'Euripides : & disoit Appollodorus, que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estranger, son papier demeureroit en blanc. Epicurus au rebours, en trois cens volumes qu'il laissa, [6] n'avoit pas mis une seule allegation.] Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage ; j'avois trainé languissant après des paroles françoises, si [7] exangues, si deschärnées, si vuides de matiere & de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises : au bout

tagne dit ensuite : *Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage*, &c. Ce que je viens de dire suffira pour faire voir à quoi il faut rapporter ces dernieres paroles ; & je montrerai plus particuliérement dans la préface les inconvéniens de ces sortes d'additions qui sont très fréquentes dans Montagne.

(4) Ou *fantaisies*, comme on a mis dans les dernieres éditions & comme on parle aujourd'hui.

(5) Diog. Laërt. dans la vie de Chrysippe, L. VII, Segm. 181 & 182.

(6) *Id.* dans la vie d'Epicure, L. X, Segm. 26.

(7) Ce mot qui vient du latin *exsanguis*, sans sang, signifie *sec*, *maigre*, lorsqu'on l'applique à un discours.

d'un long & ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche, & eslevée jusques aux nues : que j'eusse trouvé la pente douce, & la montée un peu allongée, cela eust esté excusable : c'estoit un précipice si droit & si coupé, que des six premieres paroles je cogneus que je m'envolois en l'autre monde : de-là je descouvris la fondriere d'où je venois, si basse & si profonde, que je n'eus oncquespuis le cœur de m'y ravaler. Si j'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des autres. Reprendre en autruy mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible, que de reprendre comme je fay souvent, celle d'autruy en moy. Il les faut accuser par tout, & leur oster tout lieu de franchise. Si sçay-je combien audacieusement j'entreprens moy-même à touts coups, de m'esgaler à mes larrecins, d'aller pair à pair quant & eux : non sans une temeraire esperance, [8]

(8) Ce que Montagne dit ici de lui-même est exac-

que je puiſſe tromper les yeux des Juges à les diſcerner. Mais c'eſt autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention & de ma force. Et puis je ne lutte point en gros ces vieux champions-là, & corps à corps : c'eſt par repriſes, menues & légeres atteintes. Je ne m'y aheurtes pas : je ne fay que les taſter : & ne vay point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvois [9] tenir palot, je ferois honneſte homme : car je ne les entreprens, que par où ils ſont les plus roides. Defaire ce que j'ay deſcouvert d'aucuns, ſe couvrir des armes d'autruy, juſques à ne monstrer pas ſeulement le bout de ſes doigts : conduire ſon deſſein [comme il

tement vrai On en peut voir une preuve dans le chapitre XXI de ce premier Livre : & dans l'occaſion j'en donnerai d'autres tout auſſi palpables.

(9) C'eſt-à-dire, *ſi je pouvois aller de pair avec eux*. Je ne ſai pourtant pas ce que veut dire ici le mot de *palot*. Cotgrave l'a mis dans ſon dictionnaire François-Anglois, mais ſans l'expliquer. *Palot*, dit-il, de-là *tenir palot à*, ce qu'il explique par des expreſſions angloiſes, qui ſignifient: *aller de pair avec quelqu'un, être à deux de jeu avec lui*.

est aisé aux Sçavans en une matiere commune] sous les inventions anciennes, rappiecées par-cy par-là : à ceux qui les veulent cacher & faire propres, c'est premierement injustice & lascheté, que n'ayans rien en leur vallant par où se produire, ils cherchent à se présenter par une valeur purement estrangere : & puis, grande sottise, se contenant par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du Vulgaire, se descrier envers les gens d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntée : desquels seuls la loüange a du poids. De ma part il n'est rien que je veuille moins faire. [10] Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas [11] les Centons qui se publient pour Cen-

(10) *Je ne parle des autres que pour pouvoir plus expressément parler de moi-même, & m'avertir de ce que je dois faire ou éviter en ce point.* C'est-là, je crois le vrai sens de ces paroles de Montagne. *Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire.*

(11) On appelle *Centon* un ouvrage de poësie composé de vers ou de bouts de vers, pris d'un ou de plusieurs auteurs, pour exprimer toute autre chose que ce que ces vers signifient dans les auteurs d'où ils ont été empruntés.

tons : & j'en ay veu de très-ingénieux en mon temps : entre autres un, [12] sous le nom de *Capilupus :* outre [13] les anciens. Ce sont des Esprits, qui se font veoir, & par ailleurs, & par là, comme Lipsius en ce docte & laborieux tissu de ses Politiques.

Quoy qu'il en soit, veux-je dire, & quelles que soient ces inepties, je n'ay pas déliberé de les cacher, non plus qu'un mien portraict chauve & grisonnant, où le peintre auroit mis, non un

---

(12) *Lellius Capilupus*, natif de Mantoue, & qui fleurissoit dans le seizieme siecle, se rendit fameux par cette espece d'ouvrage, comme on le peut voir dans le *dictionnaire de Bayle*, à l'article CAPILUPUS, p. 793. *Le Centon qu'il fit contre les moines*, dit M. Bayle, *est inimitable*. On le trouve à la fin du *Regnum Papisticum* de Naogeorgus. Il en fit un aussi contre les femmes. *C'est*, dit encore M. Bayle, *une piece très-ingénieuse, mais trop satyrique*, qui a été insérée dans un recueil, intitulé *Baudis amores*, imprimé à Leyde en 1636. Ce Lelius Capilupus eut un neveu, nommé *Julius Capilupus*, qui se signala par des centons, & eut même pour cela un talent supérieur à celui de son oncle, si l'on en croit Possevin, *Bibliot. Select.* L. XVII, c. 24. Mais quoi qu'en disent Montagne, Bayle & Possevin, c'est un bonheur pour les lettres qu'on ait négligé ces sortes d'ouvrages dont le style ne peut qu'être plein d'expressions dures, impropres & énigmatiques.

(13) Comme les Centons d'Ausone, tout composés de vers de Virgile.

visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont ici mes humeurs & opinions : Je les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise icy qu'à descouvrir moy-même, qui seray par adventure autre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'authorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autruy.

Quelcun donc ayant veu l'article precédent, me disoit chez moy l'autre jour, que je me devois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfans. Or, Madame, si j'avois quelque suffisance en ce suject, je ne pourrois la mieux employer que d'en faire un présent à ce petit homme, qui vous menasse de faire tantost une belle sortie de chez vous : (vous estes trop genereuse pour commencer autrement que par un masle.) Car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droit & interest à la grandeur & prospérité de tout ce qui en viendra ; outre ce que l'ancienne

possession que vous avez sur ma servitude, m'oblige assez à desirer honneur, bien & advantage à tout ce qui vous touche : Mais à la vérité je n'y entens sinon cela, que la plus grande difficulté & importance de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traite de la nourriture & instruction des enfans. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons, qui vont devant le planter, sont certaines & aisées, & le planter mesme. Mais depuis que ce qui est planté, vient à prendre vie : à l'eslever, il y a une grande variété de façons & difficulté : (14) pareillement aux hommes, il y a peu d'in-

(14) Cette pensée qui semble se présenter si naturellement à l'esprit, est prise d'un dialogue de Platon, intitulé *Theagès*, où un pere qui avec son fils, vient consulter Socrate pour savoir à qui il doit confier l'éducation de ce fils, dit d'abord, comme Montagne, « que dans l'agriculture les fa» çons qui vont devant le planter, n'ont rien de dif» ficile, non plus que le planter ; & qu'à cet égard » il en est des animaux, comme de toutes les plan» tes, mais qu'après que les plantes ont une fois » pris racine, la culture en est fort variée & très» difficile. *Et il me semble*, ajoute-t-il, *qu'il en » est de même des hommes, autant que j'en puis juger » par mon fils.* Plato in Theage, p. 88. C. *Francofurti* apud Claud. Marnium, &c. an. 1602.

duſtrie à les planter : mais depuis qu'ils ſont naiz, on ſe charge d'un ſoin divers, plein d'embeſoignement & de craindre à les dreſſer & nourrir.

La montre de leurs inclinations eſt ſi tendre en ce bas aage, & ſi obſcure, les promeſſes ſi incertaines & fauſſes, qu'il eſt mal-ayſé d'y eſtablir aucun ſolide jugement. Voyez Cimon, voyez Themiſtocles & mille autres, combien ils ſe ſont diſconvenus à eux-mêmes. Les petits des ours & des chiens, montrent leur inclination naturelle : mais les hommes ſe jettans incontinent en des accoutumances, en des opinions, en des loix, ſe changent ou ſe déguiſent facilement. Si eſt-il difficile de forcer les propenſions naturelles : d'où il advient que par faute d'avoir bien choiſi leur route, pour neant ſe travaille-t'on ſouvent, & employe-t'on beaucoup d'aage, à dreſſer des enfans aux choſes auſquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois en cette difficulté mon opinion eſt, de les acher-

miner tousjours aux meilleures choſes & plus profitables ; & qu'on ſe doit peu appliquer à ces legeres divinations & prognoſtiques, que nous prenons des mouvemens de leur enfance. Platon en ſa Republique me ſemble leur donner trop d'authorité.

Madame, c'eſt un grand ornement que la Science, & un outil de merveilleux ſervice, notamment aux perſonnes eslevées en tel degré de fortune, comme vous êtes. A la vérité elle n'a point ſon vray uſage en mains viles & baſſes. Elle eſt bien plus fiere de preſter ſes moyens à conduire une guerre, à commander un Peuple, à pratiquer l'amitié d'un Prince ou d'une Nation eſtrangere, qu'à dreſſer un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une maſſe de pillules. Ainſi, Madame, parce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'inſtitution des voſtres, vous qui en avez ſavouré la douceur, & qui eſtes d'une race lettrée (car nous avons encore les eſcrits

de ces anciens Comtes de Foix, d'où Monsieur le Comte votre mary & vous, êtes descendus ; & François Monsieur de Candale votre oncle, en fait naistre tous les jours d'autres, qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille, à plusieurs siecles) je vous veux dire là-dessus une seule fantaisie, que j'ay contraire au commun usage : C'est tout ce que je puis conferer à votre service en cela.

La charge du Gouverneur, que vous luy donnerez, du choix duquel dépend tout l'effect de son institution : elle a plusieurs autres grandes parties ; mais je n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille : & de cet article, sur lequel je me mesle de lui donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison, qui recherche les Lettres, non pour le guain [car une fin si abjecte est indigne de la grace & faveur des Muses, & puis elle regarde & dépend d'autruy] ny tant pour

les commoditez externes, que pour les siennes propres, & pour s'en enrichir & parer au-dedans, ayant plustost envie d'en reüssir habil'homme, qu'homme sçavant; je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur, qui eut plustost la teste bien faicte, que bien pleine: & qu'ou y requist tous les deux, mais plus les mœurs & l'entendement que la science: & qu'il se conduisit en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; & nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois qu'il corrigeast cette partie; & que de belle arrivée, selon la portée de l'ame, qu'il a en main; il commençast à la mettre sur la montre, lui faisant gouster les choses, les choisir & discerner d'elle-mesme: quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente, & parle seul: je veux qu'il escoute son Disciple parler à son tour,

Socrates,

Socrates, & depuis Arcesilaus [15] faisoient premierement parler leurs disciples, & puis ils parloient à eux. [a] *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum, qui docent.* Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour juger de son train : & jusques à quel point il se doibt ravaller, pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir, & s'y conduire bien mésurément, c'est une des plus ardues bésoignes que je sçache : Et est l'effet d'une haute ame & bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, & les guider. Je marche plus ferme, & plus seur, [16] à mont qu'à val. Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprennent d'une mesme leçon & pareille mesure de conduite, régenter plusieurs esprits de si diverses me-

(15) *Diog. Laërt.* L. IV. Segm. 36.
(a) L'autorité de ceux qui enseignent, nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. *Cic. de Nat. Deor.* Liv. I, c. 5.
(16) *En montant qu'en descendant.*

ſures & formes : ce n'eſt pas merveille, ſi en tout un peuple d'enfans ils en rencontrent à peine deux ou trois, qui rapportent quelque juſte fruit de leur diſcipline. Qu'il ne luy demande pas ſeulement compte des mots de ſa leçon, mais du ſens & de la ſubſtance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le teſmoignage de ſa memoire, mais de ſa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent viſages, & accommoder à autant de divers ſubjets, pour voir s'il l'a encore bien pris & bien faict ſien, [17] prenant l'inſtruction à ſon progrez, des pedagogiſmes de Platon. C'eſt teſmoignage de crudité & indigeſtion que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'eſtomach n'a pas faict ſon ope-

(17) C'eſt-à-dire, ſi je ne me trompe, *ſe ſervant pour l'avancer dans des connoiſſances utiles, d'interrogations ſimples & familieres conduites avec cet art qu'on admire dans les dialogues de Platon.* Montagne s'exprime ici d'une maniere ſi concise, que je n'oſe aſſurer que ce ſoit là préciſément ce qu'il a voulu dire. Le traducteur Anglois qui a mis, *taking inſtruction by his progreſs from the inſtitution of Plato*, me paroît encore plus obſcur que Montagne.

ration, s'il n'a fait changer la façon & la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Noſtre ame ne branle qu'à credit, liée & contrainte à l'appetit des fantaſies d'autruy, ſerve & captivée ſous l'authorité de leur leçon. On nous a tant aſſubjectis aux cordes, que nous n'avons plus de franches alleures : noſtre vigueur & liberté eſt eſteinte. (b) *Nunquam tutelæ ſuæ fiunt.* Je vis privément à Piſe un honneſte homme, mais ſi Ariſtotelicien, que le plus général de ſes dogmes eſt : Que la touche & reigle de toutes imaginations ſolides & de toute verité, c'eſt la conformité à la doctrine d'Ariſtote. Que hors de là, ce ne ſont que chimeres & inanité : Qu'il a tout veu & tout dict. Cette ſienne propoſition, pour avoir eſté un peu trop largement & iniquement interpretée, le mit autrefois & tint longtems en grand (18) acceſſoire à l'inqui-

(b) Ils ne ſortent jamais de tutele, pour jouir de leurs droits. *Senec.* Epiſt. 33.

(18) *Danger.*

sition à Rome. Qu'il luy face tout passer par l'estamine, & ne loge rien en sa teste par simple authorité, & à credit. Les principes d'Aristote ne luy soyent principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens : Qu'on luy propose cette diversité de jugemens, il choisira s'il peut : sinon il en demeurera en doute :

(c) *Ce non men che saver, dubbiar m'aggrada.*

Car s'il embrasse les opinions de Xenophon & de Platon, par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. (d) *Non sumus sub Rege, sibi quisque se vindicet.* Qu'il sache, qu'il sçait au moins. Il faut qu'il (19) imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes : Et qu'il ou-

(c) Car à mon sens,
Aussi bien que savoir, douter a son mérite.
Dante, inferno, Cant. XI, *vs.* 93.

[d] Nous ne vivons pas sous un roi : que chacun dispose librement de soi-même. *Senec.* Epist. 33.

[19] *Soit imbu de leurs humeurs.*

blie s'il veut d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité & la raison sont communes à un chascun, & sont plus à qui les a dites premierement, qu'à qui les dit après. Ce n'est non plus selon Platon, que selon moy : puisque luy & moy l'entendons & voyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur, ce n'est plus thin, ny marjorlaine : Ainsi les pieces empruntées d'autruy, il les transformera & confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : (20) à sçavoir son jugement, son institution, son travail & estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté

(20) C'est-à-dire, *qu'il doit employer son jugement, son institution, son travail & son estude, à former cet ouvrage.* C'est-là, je crois, la pensée de Montagne, un peu plus clairement exprimée, mais qui dans le fond ne me paroît pas tout-à-fait exempte d'obscurité. Cet *ouvrage* consiste, si je ne me trompe, à pouvoir former sur les matieres dont on a pris soin de s'instruire, un jugement distinct & précis, dont on voie nettement les raisons, & qu'on puisse rappeller dans son esprit toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de réfléchir sur ces mêmes matieres.

secouru, & ne produise que ce qu'il en faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autruy. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de Parlement : vous voyez les alliances qu'il a gaignées, & honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte publique sa recette : chacun y met son acquest.

Le guin de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur & plus sage. C'est (disoit Epicharmus) l'entendement (21) qui voyt & qui oyt : c'est l'entendement qui (22) approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine & qui regne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes & sans ame. Certes nous le rendons servile & coüard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire

(21) *Animus cernit, animus audit : reliqua surda & cæca sunt.* La plupart des savans croyent que ce passage appartient à un livre qu'Epicharme avoit composé *sur la nature des choses*, & dont il ne reste que quelques fragmens On le trouve dans les *Stromates* de Clément Alexandrin, L. II, dans Plutarque *de solertiâ Animalium*, p. 961, *A. Lut. Paris.* 1624 & ailleurs.

(22) *Met tout à profit.*

de ſoy. Qui demanda jamais à ſon diſciple ce qu'il luy ſemble de la Rhetorique & de la Grammaire, de telle ou telle ſentence de Ciceron ? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres & les ſyllabes ſont de la ſubſtance de la choſe. Sçavoir par cœur n'eſt pas ſçavoir : c'eſt tenir ce qu'on a donné en garde à ſa memoire. Ce qu'on ſçait droittement, on en diſpoſe, ſans regarder au patron, ſans tourner les yeux vers ſon livre. Faſcheuſe ſuffiſance, qu'une ſuffiſance pure livreſque ! Je m'attens qu'elle ſerve d'ornement, non de fondement : ſuivant l'advis de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la ſincerité, eſtre la vraye Philoſophie : les autres Sciences, & qui viſent ailleurs, n'eſtre que fard. Je voudrois que *le Paluël* ou *Pompée*, ces beaux danſeurs de mon temps, nous appriſſent des caprioles, à les voir ſeulement faire, ſans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent inſtruire noſtre entendement, ſans l'esbranler

qu'on nous apprist à manier un cheval, ou une pique, ou un Luth, ou la voix, sans nous y exercer : comme ceux icy, nous veulent apprendre à bien juger, & à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or à cet apprentissage tout ce qui se presente à nos yeux, sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause le commerce des hommes y est merveilleusement propre, & la visite des Pays estrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre Noblesse Françoise, combien de pas a (23) *Santa Rotonda*, ou la richesse des calessons de la *Signora Livia*, ou comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large, que celuy de quelque pareille medaille : mais pour en rap-

(23) Temple qu'Agrippa fit bâtir sous le regne d'Auguste, & qu'il nomma *Pantheum*. Il subsiste encore, consacré à la vierge, mais beaucoup moins orné que du temps des Païens.

porter principalement les humeurs de ces Nations & leurs façons, & pour frotter & limer nostre cervelle contre celle d'autruy.

Je voudrois qu'on commençast à le promener dès sa tendre enfance : & premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les Nations voisines, où le langage est plus esloigné du nostre : & auquel si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier. Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens. Cette amour naturelle les attendrit trop, & relasche, voire les plus sages : ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le voir nourry grossierement comme il faut, & hasardeusement. Ils ne le sçauroient souffrir revenir suant & poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ny [24] le voir sur un cheval re-

(24) Dans l'Édition in-4°. de 1588, il y a ici, *ny le voir hasarder tantost sur un cheval farouche*.

bours ny contre un rude tireur de floret au poing, ou la premiere harquebuse. Car il n'y a remede, qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut espargner en cette jeunesse : & faut souvent choquer les reigles de la medecine :

(e) *Vitamque sub dio & trepidis agat*
In rebus.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame; il luy faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée, si elle n'est secondée : & a trop à faire, de seule fournir à deux offices. Je sçay combien [25] ahanne la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle. Et apperçoy souvent [26] en ma

---

tantost un floret au poing, tantost un harquebuse : ce qui peut servir de commentaire à l'autre tour que Montagne a pris dans la suite pour exprimer la même chose, & qui paroît plus obscur & plus embarrassé.

(e) Qu'exposé à l'air jour & nuit, il s'accoutume à essuyer les plus grands dangers. *Horat.* L. III, Od. 2, *vs.* 5, 6.

(25) *Souffre, travaille.*

(26) C'est-à-dire, *dans mes lectures.* Leçon altérée, Nicot.

leçon, qu'en leurs escrits, mes maistres font valoir pour magnanimité & force de courage, des exemples, qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau & dureté des os. J'ay veu des hommes, des femmes & des enfants, ainsi nays, qu'une bastonnade leur est moins, qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny sourcil, aux coups qu'on leur donne. Quand les Athleres contrefont les Philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoustumance à porter le travail, est accoustumance à porter la douleur: [f] *labor callum obducit dolori.* Il le faut rompre à la peine, & aspreté des exercices pour le dresser à la peine & aspreté de la dislocation, de la colique, du caustere: & de [27] la geaule aussi, & de la torture. [28] Car de ces derniers icy, en-

(f) Le travail nous enduci à la douleur. *Cic.* Tusc. Quæst. L. II. c. 15.

(27) *La prison, la torture.*

(28) *Car encore peut-il être exposé à ces dernier accidens, qui regardent les bons, &c.*

core peut-il être en prise, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants. Nous en sommes à l'espreuve. Quiconque combat les loix, menace les gens de bien d'escourgées & de la corde. Et puis l'authorité du Gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt & s'empesche par la présence des parens. Joint que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens & grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas legeres incommoditez en cet aage.

En cette escole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'autruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous : & sommes plus en peine [29] d'emploiter notre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle. Le silence, & la modestie sont qualitez très-commodes à la conversation. On dressera cet enfant

(29) C'est-à-dire, *de débiter*, comme on a mis dans une des dernieres éditions.

à estre espargnant & mesnager de sa suffisance, quand il l'aura acquise à ne se formaliser point des sottises qui se diront en sa présence : car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy-mesme : & ne semble pas reprocher à austruy tout ce qu'il refuse à faire; ny (30) contraster aux mœurs publiques. (g) *Licet sapere sine pompâ, sine invidiâ.* (31) Fuie ces images regenteuses du monde, & inciviles ; & cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre autre ; & comme si ce fust marchandise malaisée, que reprehensions & nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque péculiere valeur. Comme (32)

(30) *Blâmer, contredire, censurer les mœurs publiques. Contraster*, qui n'a point d'autre sens dans Cotgrave que celui que lui donne ici Montagne, est présentement hors d'usage en ce sens-là. Ce n'est qu'un terme de peinture & de sculpture.

(g) On peut être sage sans faste, & sans se rendre odieux à personne. *Senec.* Epist. 103. *Ce sont les dernieres paroles de l'épitre.*

(31) Ou, *qu'il fuye*, comme nous parlons aujourd'hui.

(32) *Affiert*, c'est-à-dire, *convient*, *appartient*.

il n'affiert qu'aux grands Poëtes, d'user des licences de l'art : aussi n'est-il supportable qu'aux grandes ames & illustres, de se privilegier au-dessus de la coustume. (h) *Si quid Socrates & Aristippus contra morem & consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : Magnis illi enim & divinis bonis hanc licentiam assequebantur.* On lui apprendra de n'entrer en discours & contestation, que là où il verra un champion digne de sa lutte : & là-mesme à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois & triage de ses raisons, & aymant la pertinence, & par consequent la briesveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre, & à quitter les armes à la vérité, tout aussi-

(h) S'il est échappé à Socrate & à Aristippe quelque mot ou quelque action contraire aux coutumes ou aux mœurs de leurs pays, il ne faut pas qu'ils se figurent de pouvoir se donner la même liberté : car ce que ces grands hommes avoient d'excellent & de divin, les autorisoit à prendre cette espece de licence. *Cic.* de offic. L. I, c. 41.

tost qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse ès mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy-mesme par quelque ravisement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire un rolle prescrit : il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'appreuve. Ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptans, la liberté de se pouvoir [33] repentir & recognoistre. *(i) Neque, ut omnia quæ scripta & imperata sint defendat, necessitate ullâ cogitur.*

Si son gouvernement tient de mon humeur, il lui formera la volonté à estre très-loyal serviteur de son Prince, & très-affectionné, & très-courageux : mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir publique. Outre plusieurs autres inconvenients qui blessent notre liberté, par ces obligations.

---

(33) Ou, *raviser, ou reconnoître*, comme Montagne avoit mis dans l'édition in-4°. de 1588, & dans les deux précédentes de 1580 & 1584.

(i) Nulle nécessité ne l'oblige de défendre toutes les choses qui lui ont été enseignées & prescrites. *Cic.* Acad. Quæst. Lib. IV, c. 3.

particulieres, ſe jugement d'un homme gagé & acheté, ou il eſt moins entier & & moins libre, ou il eſt taché & d'imprudence & d'ingratitude. Un pur courtiſan ne peut avoir ny loy ny volonté, de dire & penſér que favorablement d'un Maiſtre, qui parmi tant de milliers d'autres ſujets, l'a choiſi pour le nourrir & eſlever de ſa main. Cette faveur & utilité corrompent non ſans quelque raiſon, ſa franchiſe, & l'esblouiſſent. Pourtant void-on couſtumierement, (34) le langage de ces gens-là, divers à tout autre langage, en un eſtat, & de peu de foy en telle maniere.

Que ſa conſcience & ſa vertu reluiſent en ſon parler, & n'ayent que la raiſon pour conduite. Qu'on luy faſſe entendre, que de confeſſer la faute qu'il deſcouvrira en ſon propre diſcours, en-

(34) *C'eſt-à-dire*, que le langage de ces gens-là eſt tout différent du langage des autres perſonnes du même pays, & qu'il ne mérite pas grande créance lorſqu'il roule ſur des choſes qui concernent la cour & le prince.

core qu'elle ne soit appercene que par luy, c'est un effet de jugement & de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche. Que l'opiniastrer & contester, sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames. Que se r'adviser & se corriger, abandonner un mauvais party, sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes, & philosophiques.

On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout : car je trouve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne se trouvent gueres meslées à la suffisance. J'ai veu cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un masson, un passant, il faut tout mettre en besoigne, & emprunter de chacun selon

sa marchandise, car tout sert en mesnage : la sottise mesme & foiblesse d'autrui lui sera instruction. (35) A contreroller les graces & façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, & mepris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquérir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemagne :

(k) *Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu*
Ventus in Italiam quis bene vela ferat.

Il s'enquerra des mœurs, des moyens & des alliances de ce Prince, & de celuy-là. Ce sont choses très-plaisantes à apprendre & très-utiles à sçavoir. En cette pratique des hommes, j'entends y com-

(35) C'est-à-dire, en examinant, en observant les graces & les manieres d'un chacun.

(k) Quel est le terroir que le froid rend plus pesant; quel est celui que la chaleur rend plus leger; & quel vent pousse les vaisseaux droit en Italie? *Propert.* L. IV. Eleg. 3., *vs.* 39, 40.

prendre, & principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres. Il praticquera par le moyen des Histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude qui veut : mais qui veut aussi c'est un estude de fruit inestimable; & le seul estude, comme dit Platon, (36) que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel profit ne fera-t-il en cette part-là, à la lecture des Vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; & qu'il n'imprime pas tant à son Disciple la date de la ruine de Carthage, que les moeurs de Hannibal & de Scipion : ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de son devoir, qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne tant les histoires, qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos Esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ai leu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas leu. Plutarque y en

(36) Dans le Grand Hippias, Tom. III. p.

a ſeu cent, outre ce que j'y ay ſceu lire, & à l'adventure outre ce que l'Autheur y avoit mis. A d'aucuns c'eſt un pur eſtude grammairien : à d'autres, l'anatomie de la Philoſophie, par laquelle les plus abſtreuſes parties de noſtre nature ſe penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de diſcours eſtendus très-dignes d'eſtre ſceus : car à mon gré c'eſt le maiſtre ouvrier de telle beſoigne : mais il y en a mille qu'il n'a que touchés ſimplement : il guigne ſeulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaiſt ; & ſe contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là, & mettre en place marchande. Comme ce ſien mot, (37) *Que les habitans d'Aſie ſervoient à un ſeul, pour ne ſçavoir prononcer une ſeule ſyllabe*, qui eſt, *Non*, donna peut-eſtre la matiere & l'occaſion, à (38) *la Boëtie*, de ſa *Servi-*

(37) Dans ſon Traité, *De la mauvaiſe honte* : ch. 7, de la traduction d'Amyot.

(38) C'eſt le nom de l'ami de Montagne, dont j'aurai occaſion de parler encore ailleurs. Il ſe

tude volontaire. Cela mesme de luy voir tirer une legere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble (39) ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement, ayment tant la briesveté : sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins : Plutarque ayme mieux que nous le ventions de son jugement, que de son sçavoir, il ayme mieux nous laisser desir de soy, que satiété. Il sçavoit qu'ès choses bonnes mesmes on peut trop dire ; & que Alexandridas reprocha justement, à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : (40) *O Estranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut*. Ceux qui ont le corps gresle, le grossissent d'em-

---

nommoit *Etienne de la Boëtie*, & composa le livre *de la servitude volontaire* que Montagne cite en cet endroit, & dont il nous entretiendra plus particuliérement au Chapitre XXVII. *De l'amitié*. L. I.

(39) *C'est-à-dire*, n'être pas d'une si grande importance, ne mériter pas d'être trié & remarqué.

(40) Plutarque dans les Dits notables des Lacédémoniens.

bourrures : ceux qui ont la matiere (41) exile, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain, de la frequentation du monde. Nous sommes tous contraints & amoncellez en nous, & avons la veue racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit ; il ne respondit pas, d'Athenes, mais, (42) du monde. Luy qui avoit l'i-

---

(41) *Exile*, c'est à-dire *mince*.

(42) *Cic.* Tusc. Quæst. L. V. c. 37. & *Plutarque* dans son traité *du Bannissement* ou *de l'exil*, c. 4. Montagne remarque fort sagement ici, qu'on doit inspirer de bonne heure aux enfans l'*humanité*, qui avoit porté le bon Socrate à se lier d'affection avec tout le genre humain. Il est d'autant plus nécessaire de faire de cette affection universelle un article à part dans l'éducation des enfans, que l'éducation ordinaire tend à leur inculqer des sentimens directement opposés à cette vertu. En Espagne un jeune enfant fait mépriser les François & les Portugais dès qu'il commence à bégayer ; & en Portugal & en France les enfans ne tardent pas plus longtemps à maltraiter les Espagnols. Cette coutume inhumaine a passé du continent dans les isles où elle a été fort bien reçue. Et en cela les enfans ne font qu'imiter leurs peres : car chaque peuple se fait une habitude de haïr ses voisins, & de regarder avec mépris tous les peuples qui parlent un autre langage, ou qui s'habillent autrement que lui ; & presque par-tout la politique & la *religion* conspirent à entretenir & à fortifier ces

magination plus pleine & plus estendue, embrassoit l'Univers, comme sa ville; jettoit ses cognoissances, sa société & ses affections à tout le genre humain:

---

beaux sentimens. Mais quoique dans les pays les plus civilisés, l'*humanité* soit fort peu connue par ses effets, elle est pourtant la base de toutes les vertus sociales, sans en excepter les plus chrétiennes: & sans elle, ces vertus ne sont que de vains fantômes. Car qu'est-ce que la justice, la bonté, la sincérité, la charité, si, renfermées dans un pays, & bornées par une montagne, une riviere, ou un bras de mer, elles se permettent toute sorte de duretés, d'injustices, de trahisons, de fourberies à l'égard des hommes qui vivent au-delà de ces limites? Il est certain d'ailleurs que l'humanité seroit sur-tout nécessaire aux peuples les plus puissans, qui par cela même sont continuellement exposés à la tentation d'en violer les devoirs. Combien préviendroit-elle de guerres visiblement injustes, de perfidies effrontées dans le commerce, & d'animosités mal fondées, qui privent les peuples de plusieurs secours réciproques? c'est donc une vertu qu'on devroit recommander expressément aux enfans, & qu'il faudroit tâcher de leur rendre naturelle, d'aussi bonne heure & avec autant de soin qu'on leur inspire communément la passion contraire. Rien ne seroit plus propre à leur donner de grandes vues, & à leur remplir le cœur de sentimens de douceur & d'équité, que la considération de ce qu'ils doivent à tous les peuples de la terre, dont Dieu est *le pere*, & qu'il prend également sous sa protection. — Ce n'est-là qu'une légere phrase de ce que Montagne a voulu nous faire entendre, lorsqu'il dit « que Socrate embrassoit l'univers » comme sa ville, qu'il jettoit ses connoissances, sa » société & ses *affections* à tout le genre humain, » *non pas comme nous qui ne regardons qu'à nos pieds.*

non pas comme nous, qui ne regardons qu'a nos pieds. Quand les vignes gelent en mon village, mon Preſtre en argumente l'ire de Dieu ſur la race humaine, & juge (43) que la pepie en tienne desja les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine ſe bouleverſe, que le jour du Jugement nous prend au collet : ſans s'adviſer que pluſieurs pires choſes ſe ſont veues, & que les dix mille parts du monde ne laiſſent pas de (44) galer de bon temps cependant?

(43) *Que les Cannibales ſont ſur le point de mourir de ſoif.* Je fonde cette explication ſur ce qui précede, que les vignes venant à geler dans un village du Périgord, le prêtre *en argumente l'ire de Dieu ſur la race humaine*; d'où il conclut que *les Cannibales en ont déjà la pépie*, c'eſt-à-dire la langue toute brûlante de ſoif. — *Pépie de ſoif*, dit Cotgrave, c'eſt avoir la langue toute pelée en conſéquence d'une ſoif extraordinaire. Les poules qui ont la pépie ne ſauroient boire : tel va être le ſort des Cannibales, ſelon ce pauvre curé, qui s'imagine qu'un petit accident arrivé dans ſon village doit intéreſſer tout le globe de la terre.

(44) *Galer*, c'eſt-à-dire, *ſe réjouir.* VILLON.

Je plains le temps de ma jeuneſſe
Auquel ay plus qu'en autre temps *galé.*

Borel dans ſon *Tréſor de Recherches Gauloiſes*, &c. où il faut voir que *gale* ſignifioit autrefois *réjouiſſance*.

dant? Moy, selon leur licence & impunité, admire de les voir si douces & molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste & orage : & disoit le Savoïard, que si ce sot de Roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son Duc. Son imagination ne concevoit autre plus eslevée grandeur, que celle de son Maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite & préjudice. Mais qui se présente comme dans un Tableau, cette grande image de nostre mere Nature, en son entiere majesté ; qui lit en son visage, une si generale & constante varieté qui se remarque là dedans, & non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe très-délicate ; cettuy-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

---

sance : témoin, entr'autres, ce passage d'Alain Chartier, au Livre des quatre Dames ;

Soit l'avanture bonne ou male,
Rire, plorer, courroux ou *gale*.

Ce grand Monde, que les uns multiplient encore comme especes soubs un genre : c'est le miroüer, où il nous faut regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme, je veux que ce soit le Livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix & de coustumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, & apprennent nostre jugement à reconnoistre son imperperfection & sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuemens d'Estat, changemens de fortune publique, nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre. Tant de noms, tant de victoires & conquestes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'espérance d'éterniser nostre nom par la prise de dix * argoulets, & d'un pouiller, qui n'est cognu que de sa cheute.

* C'est-à-dire, *chetifs Soldats.* —— Les *Argoulets* étoient des arquebusiers à cheval : & comme ils n'étoient pas considérables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un *argoulet* pour un homme de néant. *Ménage dans son Diction. Etymologique.*

L'orgueil & la fierté de tant de pompes estrangeres, la majesté si enflée de tant de Cours & de grandeurs, nous fermit & asseure la veue, à soustenir l'esclat des nostres, sans siller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compaignie en l'autre monde : ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras, (45) retire à la grande & populeuse assemblée des jeux Olimpiques. Les uns exercent les corps, pour en acquerir la gloire des jeux : d'autres y portent des marchandises à vendre, pour le gain. Il en est [& qui ne sont pas les pires] lesquels ne cherchent autre fruict que de regarder comment & pourquoy chasque chose se faict, & estre spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger & reigler le leur.

Aux exemples se pourront proprement

---

(45) *Cic. Tusc. Quæst.* L. V, c. 3. — Notre vie retire à la grande assemblée des jeux Olympiques, *c'est-à-dire*, notre vie ressemble à cette grande assemblée. *Retirer à quelqu'un*, lui ressembler. Nicot.

assortir tous les plus profitables discours de la Philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines, comme à leur reigle. On luy dira,

(l) quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet, patria charisque propinquis
Quantùm elargiri deceat, quem te Deus esse
Jussit, & humanâ quâ parte locatus es in re;
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur:

Que c'est que sçavoir & ignorer, qui doit estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance, & justice: ce qu'il y a à dire entre l'ambition & l'avarice, la servitude, & la subjection, la licence & la liberté: à quelle marque on cognoit le vray & solide contentement: jusques où il faut craindre la mort, la douleur & la honte.

(m) Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem.

(l) A quoi nous devons borner nos desirs; quel est le véritable usage de l'argent; ce qu'on en doit employer pour ses parens & pour sa patrie; le personnage que Dieu veut que nous fassions sur la terre; le rang que nous y tenons; ce que nous sommes, & pourquoi nous venons dans ce monde. *Pers.* Sat. III, *vs.* 69—72. — Montagne a trouvé à propos de déplacer ce vers, *Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur*, qui dans *Perse* va devant les autres, & est le soixante-septieme.

(m) Et comment nous devons porter & fuir la peine. *Virg. Æneid.* L. III, *vs.* 459.

Quels ressorts nous meuvent, & le moyen de tant de divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours, dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reiglent ses mœurs & son sens, qui luy apprendront à se cognoistre, & à sçavoir bien mourir & bien vivre. Entre les arts libéraux, commençons (46) par l'art qui nous faict libres. (47) Elles servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie, & à son usage : comme toutes autres choses y servent en quelque maniere aussi. Mais choisissons celle qui y sert directement & professoirement. Si nous sçavions restraindre les appartenances de nostre vie à leurs justes & naturels limites, nous trouverions, que la meil-

(46) Unum studium vere liberale est quod liberum facit. *Senec.* Epist. 88.

(47) Nous avons déja vu que Montagne employe le mot d'*art* au féminin. Mais après avoir dit *les arts libéraux*, il est surprenant qu'il l'ait voulu faire féminin. Il est certain qu'on trouve ici *elles* dans deux ou trois des plus anciennes éditions. — *L'art n'est jamais si naïve que la nature :* Nicot, qui ayant cité ces paroles d'après un certain auteur, ajoute : l'*art* est ici féminin.

leure part des sciences, qui sont en usage, est hors de nostre usage. Et en celles-mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues & enfonceures très-inutiles, que nous ferions mieux de laisser-là : & suivant (48) l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en icelles, (49) où faut l'utilité.

(n) *Sapere aude*,
Incipe : Vivendi qui rectè prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis; at ille
Labitur, & labetur in omne volubilis avum.

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfans,

(o) *Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,*
Lotus & Hesperiâ quid Capricornus aquâ.

La science des astres & le mouvement de

(48) *Diog. Laërce*, dans la vie de Socrate, L. II, Segm. 21.
(49) *Là où l'utilité vient à faillir.*
(n) Ose être vertueux. Commence. Celui qui differe de bien vivre, fait comme ce paysan qui ayant trouvé un fleuve sur son chemin, attendoit de le voir écouler pour passer au-delà :
Il attend ce moment; mais le fleuve rapide
Continue à suivre son cours,
Et le suivra toujours.
Horat. L. I, Epist. 2, *vs* 40-43.
(o) Quelle est l'influence des poissons, du lion, & du capricorne, qui se plonge dans la mer d'Espagne. *Propert.* L. IV. Eleg. 1, *vs.* 85, 86.

la huictieme sphere, avant que (p) les leurs propres.

Anaximenes (50) escrivant à Pythagoras : De quel sens puis-je m'amuser aux secrets des estoiles, ayant la mort ou la servitude tousjours présente aux yeux ? Car lors les Roys de Perse préparoient la guerre contre son pays. (51) Chascun doit dire ainsi : Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, & ayant au dedans tels autres ennemis de la vie, irai-je songer au bransle du monde ?

Après qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage & meilleur, on l'entretiendra que c'est que Logique, Physique, Geometrie, Rhetorique, & la science qu'il choisira, ayant desja le jugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis,

(p) *Leurs propres mouvemens & le moyen de les bien régler.*
(50) Diog. Laërt. L. II, Segm. 4.
(51) De même chacun doit dire : étant battu d'ambition, d'avarice, &c. — irai-je songer au branle du monde ?

tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'Autheur mesme propre à cette fin de son institution : tantost il luy en donnera la moëlle, & la substance toute maschée. Et si de soy-mesme il n'est assez familier des livres, pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra joindre quelque homme de lettre, qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer & dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysée, & naturelle que celle de (52) Gaza, qui y peut faire doute ? Ce sont là préceptes espineux & mal plaisans, & des mots vains & descharnez, & où il n'y a point de prise, rien qui vous esveille l'esprit : en cette-cy l'ame trouve où mordre, où se

(52) Qui né à Thessalonique passa en Italie avec plusieurs autres savans de Grece, vers le milieu du quinzieme siecle. *Gaza* contribua beaucoup à faire revivre dans notre Europe l'étude des belles letres. Sa grammaire grecque dont parle ici Montagne, fut estimée des savans : mais elle parut trop obscure pour ceux qui commencent & c'est à cela peut-être que Montagne fait allusion en cet endroit.

paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, & si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle; que la Philosophie soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain & fantastique, qui se treuve de nul usage, & de nul prix par opinion & par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, & d'un visage renfroigné, sourcilleux & terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage pasle & hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoüé, & a peu que je ne die follastre. Elle ne preche que feste & bon temps. Une mine triste & transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le Grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de Philosophes assis ensemble, il leur dit: (53) Ou je me trompe, ou à vous voir la contenance

(53) Plutarque, *des oracles qui ont cessé*, ch. 5 de la traduction d'Amyot.

si paisible & si gaye, vous n'estes pas grand discours entre vous. A quoy l deux, Heracleon le Megarien, respond C'est à faire à ceux qui cherchent si futur du verbe *bàllô* a double, ou q cherchent la derivation des comparat *cheiron* & *béltion* & des superlatifs *cheirist* & *béltiston*, qu'il faut rider le front s'en tretenant de leur science : mais quan aux discours de la Philosophie, ils ont ac coustumé d'esgayer & resjouir ceux qu les tr[illegible]ent, non les refroigner & con trist

([illegible]s *animi tormenta latentis in [illegible] segn* [illegible]*ndas & gaudia : sumit utrumque facies.*

[illegible]i loge la Philosophie, doit [illegible] rendre sain encore le corps : faire [illegible] jusques au dehors, [illegible]os, [illegible] : doit former à [illegible]rieur, & l'armer

[illegible] inquiétudes de l'ame se [illegible]ue sa joie, par la disposi[illegible]p[illegible] : ces deux passions op[illegible] visage un air tout différent. [illegible]18, 19.

par consequent d'une gracieuse fierté, d'un maintient actif, & allaigre, & d'une contenance contente & debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante: son estat est comme des choses au dessus de la Lune, tousjours serein. C'est *Baroco* & *Baralipton*, qui rendent leurs supposts ainsi crottez & enfumez; ce n'est pas elle, ils ne la cognoissoit que par ouyr dire. Comment? elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, & d'apprendre la faim & les fiebvres à rire, non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles & palpables.

Elle a pour son but, la vertu: qui n'est pas, comme dit l'eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux & inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine, fertile & fleurissante: d'où elle voyd bien sous soy toutes choses, mais si peut-on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des routes ombrageuses, gar-

zonnées, & doux fleurantes : plaisamment & d'une pente facile & polie, comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette Vertu supreme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse pareillement & courageuse, ennemie professe & irreconcilliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte, & de contrainte, ayant pour guide nature, fortune & volupté pour compagnes : ils sont allez selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, & la placer sur un rocher à l'escart emmy de ronces, fantosme à estonner les gens.

Mon gouverneur qui cognoist devoir remplir la volonté de son disciple, autant ou plus d'affection, que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire, que les Poëtes suivent les humeurs communes : & luy faire toucher au doigt, que les Dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus que de Pallas. Et quand il commencera de se

sentir, luy presentant (54) *Bradamante* ou *Angelique*, pour maistresse à jouyr : & d'une beauté naïfve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affettée, delicate, artificielle ; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morion luisant : l'autre vestue en grace, coiffée d'un attiffet emperlé : il jugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé Pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon, que le prix & hauteur de la vraye vertu, est en la facilité, utilité & plaisir de son exercice : si esloigné de difficulté, que les enfans y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le Reglement c'est son outil, non pas la force. Socrates son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïfveté & aisance de son progrès. C'est la mere nourrice des plaisirs humains.

(54). Deux héroïnes dans le poëme de l'Arioste, intitulé *Orlando furioso*.

En les rendant justes, elle les rend seures & pures. Les moderant, elles les tient en haleine & en appetit. Retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse, & nous laisse abondamment tous ceux que veut Nature, jusques à la satieté, sinon jusques à la * lasseté, maternellement : si d'adventure nous ne voulons dire, que le regime, qui arreste le buveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs.

Si la fortune commune luy faut, (55) elle luy eschappe, ou elle s'en passe, & s'en forge une autre toute sienne : non

---

* Lassitude. *Lasseté*, entiérement hors d'usage aujourd'hui, étoit si usité du temps de Nicot, qu'on ne trouve point celui de *Lassitude* dans son dictionnaire.

(55) Je ne saurois voir l'opposition que Montagne veut mettre ici entre *échapper à la fortune*, & *se passer de la fortune*. Il me semble que la vertu n'échappe à la fortune qu'en se passant d'elle. Mais peut-être que je m'embarrasse ici moi-même, faute d'entendre ce que Montagne a voulu dire par *échapper à la fortune*. J'en fais ma déclaration avec plaisir, dans l'espérance que quelqu'un prendra la peine d'expliquer cette énigme.

plus flottante & roulante. Elle sçait estre riche, & puissante, & sçavante, & coucher en des matelats musquez. Elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire, & la santé. Mais son office propre & particulier, c'est sçavoir user de ces biens-là reglement, & les sçavoir perdre constamment: office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent & difforme: & y peut-on justement attacher ces escueils, ces haliers, & ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieux ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra: Qui au son du tambourin, qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un autre qui l'appelle au jeu des battelleurs: Qui par souhait ne trouve plus plaisant & plus doux, revenir poudreux & victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avec le prix de cet exercice: je n'y trouve autre re-

mede, ſinon qu'on le mette patiſſier dans quelque bonne ville, fuſt-il fils d'un Duc; ſuivant le précepte de Platon, *qu'il faut colloquer les enfans, non ſelon les facultez de leur pere, mais ſelon les facultez de leur ame.*

Puis que la Philoſophie eſt celle qui nous inſtruict à vivre, & que l'enfance y a ſa leçon comme les autres aages, pour quoy ne la luy communique-t'on?

[r] *Udum & molle lutum eſt, nunc nunc properandus, & acri*
Fingendus ſine rotâ.

On nous apprent à vivre, quand la vie eſt paſſée. Cent eſcoliers ont pris la verolle avant que d'eſtre arrivez à leur leçon d'Ariſtote de la tempérance. Ciceron diſoit, (56) que quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loiſir d'eſtudier les Poëtes Lyriques. Et je trouve ces ergotiſtes plus triſtement encores inutiles. Noſtre enfant eſt bien

[r] C'eſt une argille molle & humide. Il faut ſe hâter de la façonner ſur la roue, ſans perdre un moment de temps. *Perſ.* Sat. III, *vſ.* 23, 24.
(56) Senec. *Epiſt.* 49.

plus pressé : il ne doit au pédagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la Dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amander ; prenez les simples discours de la Philosophie ; sachez les choisir & traicter à point : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Bocace. Un enfant en est capable au partir de la nourrisse, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. La Philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Je suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de Geometrie, comme à l'instruire de bons préceptes, touchant la vaillance, la prouesse, la magnanimité & temperance, & l'asseurance de ne rien craindre ; & avec cette munition, il l'en-

voya encore enfant subjuguer l'Empire du monde à tout 30000 hommes de pied, 4000 chevaulx, & quarante-deux mille escus seulement. Les autres Arts & Sciences, dit-il, Alexandre les honoroit bien, & loüoit leur excellence & gentillesse : mais pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

[5] Petite hinc juvenesque senesque
Finem animo certum, miserisque viatica canis.

C'est ce que disoit Epicurus au commencement de sa Lettre à Meniceus; (57) *Ny le plus jeune refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse.* Qui fait autrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encore saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon : je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere & humeur melancholique d'un furieux mais-

[5] Jeunes & vieux, tirez de là les résolutions qui doivent régler votre conduite, & des provisions qui puissent vous servir à passer doucement les tristes années de la vieillesse. *Pers.* Sat. V, *vs.* 64, 65.
(57) Diog. Laërt. L. X, Segm. 122.

tre d'eschole : je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne & au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix : Ny ne trouveroy bon, quand par quelque complexion solitaire & melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrette à l'estude des livres, qu'on la luy nourrit. Cela les rend ineptes à la conversation civile, & les destourne de meilleures occupations. Et combien ay-je veu de mon temps, d'hommes abestis, par temeraire avidité de sciences ? Carneades s'en trouva si affollé, (58) qu'il n'eust plus loisir de se faire le poil & les ongles. Ny ne veux gaster ses moeurs genereuses par l'incivilité & barbarie d'autruy. La sagesse Françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonn'heure, & n'avoit gueres de tenue. A la verité nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil

(58) Diog. Laërce, dans la vie de Carneade, Liv. IV, Segm. 62.

que les petits enfans en France : mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue : & hommes faits on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à des gens d'entendement, que ces colleges où on les envoye, de quoy ils ont foison, les abrutissent ainsi.

Au nostre, un cabinet, un jardin, la table, & le lict, la solitude, la compagnie, le matin & (59) le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude : car la Philosophie, qui comme formatrice des jugemens & des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege, de se mesler par tout. Isocrates l'Orateur estant prié en un festin de parler de son art, chascun trouve qu'il eust raison de respondre : (60) *Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire, & ce de quoy il est maintenant temps, je ne le sçais pas faire.* Car de présenter des

(59) Le soir. —— *Vépre*, quoique fort usité dans les provinces, n'est plus reconnu pour françois au singulier.

(60) Plutarque dans ses Propos de Table, L. I, Question premiere.

harangues ou des disputes de rhetorique, à une compagnie assemblée pour rire & faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord. Et autant en pourroit-on dire de toutes les autres Sciences : Mais quant à la Philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme & de ses devoirs & offices, ça esté le jugement commun de tous les sages, que pour la douceur de sa conversation, (61) elle ne devoit être refusée, ny aux festins, ny aux jeux ? & Platon l'ayant invité à son (62) convive, nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle, & accommodée au temps & au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours & plus salutaires.

(61) *Id.* ibid.

(62) Ici *convive* signifie *festin*, *repas*. Amyot employe souvent ce mot en ce sens-là dans son Plutarque. Parlant des Lacédémoniens que la loi de Lycurgue obligeoit à manger en public, « ils estoient, *dit-il*, contraints de se trouver tous ès sales des *convives* — Les enfans mesmes alloyent à ces *convives* ne plus ne moins qu'à des escholes d'honneur & de temperance, là où ils entendoyent de bons & graves devis, touchant le gouvernement de la chose publique, &c. » Vie de Lycurgue, ch. 9.

[t] *Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,*
Et neglecta æquè pueris senibusque nocebit.

Ainsi sans doute (63) il choumera moins que les autres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons à quelque chemin dessigné; aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps & de lieu, & se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir.

Les jeux mesmes & les exercices feront une bonne partie de l'estude : la course, la lucte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux & des armes. Je veux que la bien-séance exterieure, & l'entregent & la disposition de la personne se façonne quant & quant l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas

[t] Elle est également utile aux pauvres & aux riches, & les vieillards & les jeunes gens ne peuvent la négliger impunément. *Horat.* Epist. I, Liv. I, *vs.* 25 & 26.

(63) Ainsi l'enfant dressé à la recherche & à l'amour de la vertu, sera sans doute moins désœuvré que les autres.

un corps qu'on dresse; c'est un homme: il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon (64), il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attellez à mesme timon. Et à l'ouïr semble-t'il pas prester plus de temps & de solicitude, aux exercices du corps: & estimer que l'esprit s'en exerce quant & quant, & non au contraire?

Au demeurant, cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme il se fait. Au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur présente à la verité, qu'horreur & cruauté. Ostez-moi la violence & la force; il n'est rien à mon advis qui abatardisse & estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte & le chastiement, ne l'y endurcissez pas: Endurcissez-le à la sueur & au froid, au vent, au soleil & aux hazards qu'il lui faut mes-

(64) Montagne a pris ceci de Plutarque, dans le traité des moyens de conserver la santé, à la fin.

priser : Ostez-luy toute mollesse & delicatesse au vestir & coucher, au manger & au boire : accoustumez-le à tout : que ce ne soit pas un beau garçon & dameret, mais un garçon vert & vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ay toujours creu & jugé de mesme. Mais entre autres choses, cette police de la plus part de nos Colleges m'a toujours despleu. On eust failly à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye (65) geaule de jeunesse captive. On la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez-y sur le point de leur office, vous n'oyez que cris, & d'enfans suppliciez, & de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames, & craintives, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armées de fouets ! Inique & pernicieuse forme. Joint

(65) Prison, de *gabiota*, cage. — Borel dans son Trésor de Recherches, &c.

ce que Quintilian (66) en a très-bien remarqué : que cette impérieuse authorité tire des suites perilleuses, & nommément à nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchées de fleurs & de feuillées, que de tronçons d'osiers sanglants ! J'y feroy pourtraire la joye, l'allegresse, & Flora, & les Graces, comme fit (67) en son eschole le Philosophe Speusippus. Où est leur profit, que là fust aussi leur esbat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, & enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses Loix, de la gayeté & passetemps de la jeunesse de sa cité : & combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults & danses : desquelles il dit, que l'antiquité a donné la conduite & le patronage aux Dieux mesmes, Apollon, aux Muses & Miner-

(66) Inst. Orat. L. I. c. 3.
(67) Diog. Laërce, dans la vie de Speusippe, L. IV, Segm. 1.

ve. Il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases. Pour les sciences lettrées, il s'y amuse fort peu : & semble ne recommander particulierement la Poësie, que pour la musique.

Toute estrangeté & particularité en nos mœurs & conditions [68] est évitable, comme ennemie de société. Qui ne s'estonneroit de la complexion [69] de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre, & trembloit au Soleil ? J'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harquebusades : d'autres s'effrayer pour une souris : d'autres rendre la gorge à voir de la cresme : d'autres à voir brasser un lict de plume : comme Germanicus ne pouvoit souffrir ni la veue ny le chant des coqs [70]. Il y peut avoir à l'adventure à cela quelque propriété occulte ; mais on l'estein-

---

[68] Doit être évitée.

[69] Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. I, c. 14, pag. 17.

[70] Ceci est tiré de Plutarque, au traité de l'Envie & de la Haine, vers le commencement.

droit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonn'heure. L'institution a gaigné cela sur moy, il est vrai que ce n'a point esté sans quelque soing : que sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses, de quoy on se paist.

Le corps est encore souple, on le doit à cette cause plier à toutes façons & coustumes : & pourvu qu'on puisse tenir l'appetit & la volonté soubs boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations & compagnies, voire au desreglement & aux excès, si besoing est. Son exercitation suive l'usage. Qu'il puisse faire toutes choses, & n'ayme à faire que les bonnes. Les Philosophes mesmes ne trouvent pas louable en Callisthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maistre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avec son Prince. Je veux qu'en la desbauche mesme, il

surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, ny à force de faute ny sçience, mais à faute de volonté. [u] *Multum interest, utrum peccare quis nolit, aut nesciat.* Je pensois faire honneur à un Seigneur aussi esloigné de ces debordemens qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré, pour la necessité des affaires du Roi en Allemagne : il le print de cette façon, & me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay, qui à faute de cette faculté se sont mis en grand' peine, ayans à pratiquer cette Nation. J'ay souvent remarqué avec grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades [71], de se transformer si aisement à façons si diverses, sans interest de sa santé; surpassant tantost la somptuosité & pompe Persienne, tantost l'aus-

[u] Il y a grande différence entre ne vouloir pas ou ne savoir pas mal faire. *Senec.* Epist. 50.
(71) Plutarque, en sa vie, p. 203.

terité & frugalité Lacedemonienne ; autant reformé en Sparte, comme voluptueux en Ionie.

x Omnis Aristippum decuit color, & status, & res.

Tel voudrois-je former mon disciple ;

y Quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque.

Voicy mes leçons : Celuy-là y a mieux proffité, qui les fait, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez : si vous l'oyez, vous le voyez. Ja à Dieu ne plaise, dit quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, & traiter les arts. [z] *Hanc amplissimam omnium artium benè vivendi disci-*

---

x Toutes sortes d'états & de caracteres seyoient bien à Aristippe. *Horat.* Ep. 17, L. I, *vs.* 23,

y J'admirerai celui qui d'un esprit tranquille se voit habillé de méchans haillons, si venant à passer dans un genre de vie tout opposé, il le fait décemment, & fait jouer avec grace l'un & l'autre personnage. *Id.* ibid. *vs.* 25, 26, 29. — Montagne fait ici une application très-ingénieuse des paroles d'Horace, en les employant dans un sens directement opposé à celui que leur a donné ce Poëte.

z C'est plutôt par leurs mœurs que par leur savoir, qu'ils se sont dévoués à cette souveraine directrice de l'art de bien vivre. *Cic.* Tusc. Quæst. L. IV, ch. 3.

plinam, vitâ magis quàm litteris persequuti sunt. Leon Prince des Phliasiens, s'enquerant à [72] Heraclides Ponticus, de quelle science, de quelle art il faisoit profession: *Je ne sçay*, dit-il, *ny art, ny science: mais je suis Philosophe.* On reprochoit à Diogenes, comment, estant ignorant, il se mesloit de la Philosophie: *Je m'en mesle*, dit-il, *d'autant mieux à propos.* Hegesias le prioit de luy lire quelque livre: *Vous estes plaisant*, [73] luy respondit-il: *vous choisissez les figues vrayes & naturelles, non peintes: que ne choisissez-vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, & non escrites?*

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la repetera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entre-

---

(72) Ce n'est pas Heraclide, mais Pythagore qui fit cette réponse à Leon, Prince des Phliasiens; & c'est d'un livre d'Heraclide, auditeur de Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses Tusculanes, *ut scribit auditor Platonis Ponticus Heraclides:* L. V. ch 3. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore.

(73) Diogene Laërce dans la vie de Diogene le Cynique, L. VI, Segm. 48.

prises, s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportemens, s'il a du jugement & de la grace en son parler : de la vigueur en ses maladies : de la modestie en ses jeux : de la temperance en ses voluptez : de l'ordre en son œconomie : de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : [aa] *Qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet : quique obtemperet ipse sibi, & decretis pareat.* Le vray miroir de nos discours, est le cours de nos vies. Xeuxidamus respondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escrit les ordonnances de la proüesse, & ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens ; que c'estoit, (74) *parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faits, non pas aux paroles.* Comparez au

---

aa De sorte qu'il ne considere pas sa discipline, comme une vaine montre de science, mais comme une regle de conduite, se respectant lui-même, & vivant conformément à ses principes. *Cic.* Tusc. Quæst. L. II, c. 4.

(74) Plutarque, dans les Dits notables des Lacédémoniens.

bout, de 15 ou 16 ans, à cettuy - cy, un de ces latineurs de College, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, & ne vis jamais homme, qui ne die plustot plus, que moins qu'il ne doit: toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots & les coudre en clauses, encores autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, autres cinq pour le moins à les sçavoir brefvement mesler & entrelacer de quelque subtile façon. Laissons-le à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine au deçà de Clery, deux Regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre: plus loing derriere eux, je voyois une troupe, & un maistre en teste, qui estoit feu Monsieur le Comte de la Rochefoucaut: un de mes gens

s'enquit au premier de ces Regents, qui estoit ce Gentil-homme qui venoit après luy : luy qui n'avoit pas vu ce train qui le suivoit, & qui pensoit qu'on luy parlast de son compagnon, respondit plaisamment, *il n'est pas Gentil-homme : c'est un Grammairien, & je suis Logicien.*

Or nous qui cherchons ici au rebours, de former non un Grammairien ou Logicien, mais un Gentil-homme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que notre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suivront que trop : il les trainera, si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer ; & font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais à faute d'éloquence, ne les pourvoir mettre en évidence : c'est une * baye. Sçavez-vous à mon advis que c'est que cela ? Ce sont des ombrages, qui leur viennent de

* Baliverne, discours frivole.

quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent demesler & esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors. Ils ne s'entendent pas encore eux-mesmes : & voyez-les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, & qu'ils ne font que lescher encores cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens, & Socrates ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination & claire, il la produira, soit en Bergamasque, soit par mine, s'il est muet :

bb *Verbaque prævisam rem non invita sequentur.*

Et comme disoit celuy-la, aussi poëtiquement en sa prose, [cc] *cùm res animum occupavere, verba ambiunt* : & cet autre : [dd] *ipsæ res verba rapiunt.* Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la

bb Voit-il nettement la chose, les mots propres à l'exprimer lui viendront sans peine. *Horat* De Arte Poët. *vs.* 311.

cc Quand l'esprit a une fois saisi la chose, les mots se présentent d'eux-mêmes. *Senec.* Controv. L. III, in procemio.

dd Les choses entraînent les paroles. *Cic.* de Finib. L. III, c. 5.

grammaire : ne faict pas son laquais, ou une harangere de Petit pont : * & si, vous entretiendront tout vostre soul, si vous en avez envie, & se deferreront aussi peu, à l'adventure, aux reigles de leur langage, que le meilleur maistre ès arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny pour avant-jeu capter la benevolence du candide lecteur, ny ne luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aysément par le lustre d'une verité simple & naifve : Ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive & plus ferme, comme Afer montre bien clairement chez (75) Tacitus. Les Ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes Roy de Sparte, preparez d'une belle & longue oraison, pour l'esmouvoir a la guerre contre le tyran

* Et cependant, ils vous entretiendront, &c.

(75) Dans un dialogue intitulé : De caussis corruptæ eloquentiæ, dont l'auteur n'est pas fort connu. Plusieurs savans le donnent à Tacite, aussi-bien que Montagne ; d'autres à Quintilien. &c. Voyez la préface qui est au-devant des *Œuvres posthumes de M. de Maucroix*, imprimées à Paris en 1710. On y trouve à la tête la traduction de ce dialogue.

Polycrates : après qu'il les euſt bien laiſſez dire, il leur reſpondit : [76]. *Quant à voſtre commencement & exorde, il ne m'en ſouvient plus, ny par conſequent du milieu, & quant à votre concluſion je n'en veux rien faire.* Voilà une bonne reſponce, ce me ſemble, & des harangueurs bien camus. Et quoy cet autre ? Les Atheniens eſtoient à choiſir de deux Architectes, à conduire une grande fabrique : le premier plus affeté, ſe préſenta avec un beau diſcours premedité ſur le ſubjet de cette beſoigne, & tiroit le jugement du Peuple à ſa faveur ; mais l'autre en trois mots : (77) *Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dit, je le feray.* Au fort de l'éloquence de Cicero, pluſieurs en entroient en admiration, mais Caton n'en faiſant que rire : *Nous avons*, [78] diſoit-il, *un plaiſant Conſul.* Aille

(76) Plutarque, dans les Dits notables des Lacédémoniens.

(77) Plutarque : Inſtruction pour ceux qui manient affaires d'Etat, ch. 4, vers la fin.

(78) Montagne donne un ſens trop ridicule à la réflexion de Caton ; & peut-être l'a-t-il fait tout exprès. Caton ne ſe moquoit point de l'éloquence de Cicéron en général, mais de l'abus qu'il en fit dans

devant ou après ; une utile sentence, un beau trait est toujours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant, ny à ce qui vient après, il est bien en soy. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rithme faire le bon Poëme : laissez-luy allonger une courte syllabe s'il veut, [79] pour cela non force : si les inventions y rient, si l'esprit & le jugement y ont bien faict leur office : voylà un bon Poëte, diray-je, mais un mauvais versificateur.

ee *Emunctæ naris, durus componere versus.*

---

le temps de son Consulat, un jour que plaidant pour Murena contre Caton, il se mit à tourner en ridicule les principes les plus graves de la Philosophie Stoïcienne, d'une maniere trop comique, & par conséquent indigne du rang auguste qu'il occupoit alors. C'est ce qui lui attira cette réponse de Caton, plus piquante que tous les traits que Cicéron venoit de lancer contre ce grand homme, beaucoup plus Stoïcien par ses mœurs que par ses discours. Voyez *Plutarque*, dans la vie de Caton, c. 6 de la traduction d'Amyot.

(79) *N'importe* : c'est comme qui diroit, *il ne faut pas s'opposer à cela.* L'expression est un peu bizarre, mais assez autorisée par le principe même que Montagne inculque ici.

ee Ses vers sont durs, mais il a l'esprit fin. *Horat.* Sat. IV, L. I, *vs.* 8.

Qu'on face, dit Horace, perdre [80] à son ouvrage toutes ses coustures & mesures,

ff Tempora certa modosque, & quod priùs ordine verbum est,
Posteriùs facias, præponens ultima primis;
Invenies etiam disjecti membra Poëtæ:

Il ne se dementira point pour cela : les pieces mesme en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tansast, approchant le jour auquel il avoit promis une Comedie, dequoy il n'y avoit encore mis la main : *Elle est* [81] *composée & preste, il ne reste qu'à y adjouster les vers.* Ayant les choses & la matiere disposée en l'ame, il mettoit en peu de compte le demeurant.

Depuis que Ronsard & du Bellay ont donné credit à nostre poësie Françoise,

(80) *A l'ouvrage d'un tel poëte*, comme vous diriez d'*Ennius* dont Horace a voulu parler en cet endroit.

ff Otez-en le nombre & la mesure, en changeant l'ordre des mots, & vous y trouverez encore de bons morceaux de poësie. *Id.* ibid. *vs.* 58, 59, 62.

(81) Plutarque, dans son traité intitulé : Si les héniens ont été plus excellens en armes qu'en ...s. ch. 4 de la traduction d'Amyot.

je ne vois si petit apprenti, qui n'enfle des mots, qui ne range les cadences à peu près comme eux : [gg] *Plus sonat quàm valet.* Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poëtes : Mais comme il leur a esté bien aisé de représenter leurs rythmes, ils demeurent bien aussi courts à imiter les riches descriptions de l'un, & delicates inventions de l'autre.

Voire mais [82] que fera-t'il, si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ! Le jambon fait boire, le boire desalterre, parquoi le jambon desaltere. Qu'il s'en mocque. Il est [83] plus subtil de s'en mocquer que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : Pourquoy [84]

gg Tout cela sonne plus qu'il ne vaut. *Senec.* Epist. 40

(82) Mais que fera notre jeune éleve, si on le presse, &c. — Montagne revient à son principal sujet qu'il sembloit avoir entiérement perdu de vue.

(83) *Subtilius est contempsisse quàm solvere*, dit Séneque en parlant de ces vaines sophistiqueries. Epist. 49.

[84] Diogene Laërce, dans la vie d'Aristippe. L. II, Segm. 70.

le deslierai-je, puisque tout lié il n'empesche? Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques: à qui Chrysippus dit: [85] Joue-toy de ces battelages avec les enfans, & ne destourne à cela les pensées serieuses d'un homme d'aage. Si ces sottes arguties, (hh) *contortæ & aculeata sophismata*, luy doivent persuader un mensonge, cela est dangereux: mais si elles demeurent sans effect, ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne vois pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue, pour courir après un beau mot: (ii) *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecùs arcessunt, quibus verba conveniant*. Et l'autre [kk] *Qui alicujus*

[85] *Id* dans la vie de Chrysippe. L. 7. Seg. 183.

hh Sophismes embarrassés & épineux. *Cicero*. Acad. Quæst. Lib. IV, c. 24.

ii Ou qui ne font pas quadrer les mots avec les choses, mais vont chercher hors du sujet des choses auxquelles les mots puissent convenir. *Quintil*. L. VIII, c. 3.

kk Qui par l'attrait d'un mot qui leur plaît

verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerunt scribere. Je tors bien plus volontiers une belle sentence, pour la coudre sur moi, que je ne destors mon fil, pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir, & à suivre; & que le Gascon y arrive, si le Français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, & qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'aime, c'est un parler simple & naïf, tel sur le papier qu'à la bouche: un parler succulent & nerveux, court & serré, non tant delicat & peigné, comme vehement & brusque;

|| *Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet;*

plustost difficile qu'ennuyeux, esloigné d'affectation; desreglé, descousu & har-

---

s'engagent dans une matiere qu'ils n'avoient pas dessein de traiter. *Senec.* Epist. 59.

|| L'expression dont l'esprit sera frappé, lui plaira infailliblement. — Ce vers latin est pris d'une espece d'Epitaphe de Lucain, que vous trouverez toute entiere dans le supplément de la bibliotheque latine de *Fabricius*, p. 160. où il y a: Hæc verò sapiet dictio quæ feriet.

dy : (chaque loppin y face son corps) non pedantesque (86) non fratesque, non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cesar : (87) Et si ne sens pas bien, pourquoy il l'en appelle.

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se voit en nostre jeunesse, au port de leurs vestemens. Un manteau en charpe, la cape sur un espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, & nonchallante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gayeté & liberté Françoise, est mesadvenante au Courtisan : & en une Monarchie, tout Gentilhomme doit

[86] *Non monacal.* —— Fratesque, de l'italien *Frate* qui signifie *moine.*

(87) C'est dans sa vie, ch. 55, au commencement. Mais Montagne a été trompé par les éditions vulgaires, où on lisoit : *Eloquentia militari, qua re aut æquavit*, &c. au lieu que, dans les dernieres & meilleures éditions, on lit aujourd'hui : *Eloquentiâ, militarique re, aut æquavit*, &c. Ainsi ce qui lui faisoit de la peine, disparoît avec la fausse leçon.

estre dressé au port d'un courtisan. Parquoy nous faisons bien de gauchir un peu le naïf & mesprisant. Je n'ayme point de tissure, où les liaisons & les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps, il ne faut qu'on y puisse compter les os & les veines. (mm) *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit & simplex. — Quis accuratè loquitur, nisi qui vult putide loqui?* L'éloquence faict injure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustremens, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particuliere & inusitée : de mesme au langage, la recherche des frases nouvelles, & des mots peu congrus, vient d'une ambition scholastique & puerile. Peussé-je ne me servir que de ceux qui servent aux hales à Paris! Aristophanes le Grammairien n'y entendoit

---

mm Un discours destiné à représenter la vérité, doit être simple & sans art. *Senec.* Epist. 40. — Il n'y a que des gens affectés dans leur langage, qui s'avisent de parler avec une entiere exactitude. *Id.* Epist. 75, ab initio.

rien (88) de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots; & la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suit incontinent tout un peuple. L'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas si viste. La plus part des Lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent très-faussement tenir un pareil corps. La force & les nerfs ne s'empruntent point: les atours & le manteau s'empruntent. La plus part de ceux qui me hantent, parlent de mesme les Essais: mais je ne sçay, s'ils pensent de mesme. Les Atheniens (dit Platon) ont pour leur part, (89) le soing de l'abondance & elegance du parler, les Lacédémoniens de la briefveté, & ceux de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du langage: ceux-cy sont les meilleurs. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples: les uns

(88) Diogene Laërce, dans la vie d'Epicure, L. X. Segm. 13.
(89) De legibus, L. I, p. 582.

(90) qu'il nommoit *philologos*, cu ieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons : les autres *logophilos*, qui n'avoyent soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle & bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict, & suis despit dequoy nostre vie s'embesoigne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma Langue & celle de mes voisins, où j'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel & grand [91] agencement sans doute, que le Grec & Latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy-mesme : s'en servira qui voudra. Feu mon pere ayant faict toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens sçavans & d'entendement, d'une

(90) Stobée, Serm. 34.

[91] Ornement. — *Adjencer*, dit Nicot : semble doive escrire *agencer* pour *agenter*, c'est-à-dire, *faire gent*, decorare, componere, concinnare. Adjancement, *concinnitas*. C'est dans ce sens absolu que ce mot est employé par Montagne.

forme d'institution exquise, fut advisé de cet inconvénient, qui estoit en usage : & luy disoit-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les Langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause, pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognoissance [92] des anciens Grecs & Romains; je ne croy pas que c'en soit la seule cause. Tant y a que l'expédient que mon pere y trouva, ce fut qu'en nourrice, & avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux Medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, & très-bien versé en la Latine.

Cettuy-cy, qu'il avoit fait venir exprès, & qui estoit bien cherement ga-

[92] Les anciens grecs, plus heureux ou plus sages que les Romains, n'apprenoient que leur langue. Les Romains joignoient communément l'étude du grec à celle du latin, & tiroient presque toutes leurs idées des livres grecs. Leur poësie & leur philosophie n'étoient gueres autre chose que des traductions du grec.

agé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eust aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir pour me suivre, & soulager le premier: ceux-cy ne m'entretenoient d'autre langue que Latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une reigle inviolable, que ny luy-mesme, ny ma mere, ny vallet, ny chambriere, ne parloient en ma compagnie, qu'autant de mots de Latin, que chascun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chacun y fist: mon pere & ma mere y apprindrent assez de Latin pour l'entendre, & en acquirent à suffisance, pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques, qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes tant, qu'il en regorgea jusques à nos Villages tout autour, où il y a encores, & ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant à moy, j'avois plus de six ans, avant que j'entendisse

non plus de François ou de Perigordin, que d'Arabesque : & sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans foüet, & sans larmes, j'avois appris du Latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des Colleges : on le donne aux autres en François, mais à moy il me le falloit donner en mauvais Latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escript *de Comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand Poëte Escossois, Marc-Antoine Muret [93], [que la France & l'Italie recognoist pour le meilleur Orateur du temps] mes precepteurs domestiques, m'ont dit souvent,

[93]Dans la premiere édition des Essais, laquelle fut faite à Bourdeaux en 1580, Montagne avoit dit, sans faire mention de Muret : « & Nicolas » Grouchi, qui a escrit *de Comitiis Romanorum*, » Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, » George Bucanan ce grand poëte Ecossois, qui » m'ont été précepteurs, m'ont dit souvent, &c.

que j'avois ce langage en mon enfance, si prest & si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que je vis depuis à la suite de feu Monsieur le Maréchal de Brissac, me dit, qu'il estoit après à escrire de l'institution des enfans, & qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne, car il avoit lors en charge ce Comte de Brissac, que nous avons veu depuis si valeureux & si brave.

Quant au Grec duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere dessigna me le faire apprendre par art. Mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat & d'exercice, nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science & le devoir par une volonté non forcée, & de mon propre desir; & d'eslever mon ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte. Je dis jusques à telle su-

perstition que parce qu'aucuns tiennent, que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursaut & de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup & par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelqu'instrument, & ne fus jamais sans homme qui m'en servist. Cet exemple suffira pour en juger le reste, & pour recommander aussi la prudence & l'affection d'un si bon pere : Auquel il ne se faut prendre, s'il n'a recueilly aucuns fruits respondans à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : en premier, le champ sterile & incommode. Car quoy que j'eusse la santé ferme & entiere, & quant & quant un naturel doux & traitable, j'estois parmy cela si poisant, mol, & endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non pas * pour me faire jouër. Ce que je voyois, je le voyois bien ; & soubs cette com-

* Même.

plexion lourde, nourrissois des imaginations hardies, & des opinions au-dessus de mon aage. L'esprit je l'avois lent; & qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit; l'apprehension tardive, l'invention lasche, & après tout, un incroyable defaut de memoire. De tout cela il n'est pas merveille, s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant comme les grues, & se rangea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres (94) institutions, qu'il avoit apportées d'Italie, & m'envoya environ mes six ans au College de Guienne, très-florissant pour lors, & le meilleur de France. Et là, il n'est possible de rien adjouster au

(94) Vues.

ſoing qu'il euſt à me choiſir de precepteurs de chambre ſuffiſans, & à toutes les autres circonſtances de ma nourriture: en laquelle il reſerva pluſieurs façons particulieres, contre l'uſage des Colleges: mais tant y a que c'eſtoit toujours College. Mon Latin s'abaſtardit incontinent, duquel depuis par deſacouſtumance j'ay perdu tout uſage: & ne me ſervit cette mienne inaccouſtumée inſtitution, que de me faire enjamber d'arrivée aux premieres claſſes: Car à treize ans, que je ſortis du College, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent) & à la vérité ſans aucun fruit, que je peuſſe à preſent mettre en compte.

Le premier gouſt que j'eus aux Livres, il me vinſt du plaiſir des fables de la *Metamorphoſe d'Ovide*. Car environ l'aage de ſept ou huit ans, je me deſrobois de tout autre plaiſir, pour les lire: d'autant que cette langue eſtoit la mienne maternelle; & que c'eſtoit le plus ayſé livre, que je cogneuſſe, & le plus accommodé à la foibleſſe de mon aage, à

cause de la matiere : Car des *Lancelots du Lac*, des *Amadis*, des *Huons de Bordeaux*, & tels fatras de livres, à quoy l'enfance s'amuse, je n'en cognoissois pas seulement le nom, ny ne fais encore le corps, tant exacte estoit ma discipline. Je m'en rendois plus nonchalant à l'estude de mes autres leçons prescrites. Là il me vint singulierement à propos, d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceust dextrement conniver à cette mienne desbauche, & autres pareilles. Car par là, j'enfilay tout d'un train *Virgile* en l'Æneide, & puis *Terence*, & puis *Plaute*, & des Comedies Italiennes, leurré toujours par la douceur du subject. S'il eust été si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du College que la haine des livres, comme fait quasi toute nostre Noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en voir rien : il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobée gourmander ces Livres, & me tenant dou-

cement en office pour les autres estudes de la regle. Car les principales parties que mon pere cherchoit à ceux à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté & facilité de complexion: Aussi n'avoit la mienne autre vice, que langueur & paresse. Le danger n'estoit pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne prognostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile: on y prévoyoit de la fainéantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu comme cela. Les plaintes qui me cornent aux oreilles, sont telles: il est oisif, froid aux offices d'amitié & de parenté; & aux offices publiques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus injurieux mesmes ne disent pas, Pourquoy a-t-il pris, pourquoi n'a-t-il payé, mais, Pourquoy ne quitte-t'il, pourquoy ne donne-t'il? Je recevrois à faveur, qu'on ne desirast en moy que tels effets de supererogation. Mais ils sont injustes, d'exiger ce que je ne doy pas, plus rigou-

reusement (95) beaucoup, qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action, & la gratitude qui m'en seroit deue. (96) Là où le bien faire actif devroit plus peser de ma main, en consideration de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne : & de moy, que je suis plus mien. Toutesfois si j'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois-je bien ces reproches ; & à quelques-uns apprendrois, qu'ils ne sont pas si offensez que je ne fasse pas assez, que dequoy je puisse faire assez plus que je ne fay. Mon ame ne laissoit pourtant

(95) Avec beaucoup plus de rigueur, qu'ils ne s'imposent à eux-mêmes la nécessité de payer ce qu'ils doivent. — Parce que ce passage a été omis dans la derniere traduction angloise, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de l'expliquer.

(96) *C'est-à-dire*, au lieu que le bien faire actif devroit être d'un plus grand prix, venant de ma part, par la raison que nul bienfait passif ne peut être mis sur mon compte, *ou pour dire la même chose en d'autres termes*, par la raison que je n'ai jamais rien reçu de personne.

en mesme temps d'avoir à part soy des remuemens fermes, & (97) des jugemens seurs & ouverts autour des objects qu'elle cognoissoit : & les digeroit seule, sans aucune communication. Et entre autres choses je croy à la verité qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force & violence. Mettrai-je en compte cette faculté de mon enfance, une asseurance de visage, & souplesse de voix & de geste, à m'appliquer aux rolles que j'entreprenois ? Car avant l'aage,

nn (*Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus.*)

j'ai soustenu les premiers personnages, ès Tragedies Latines de Bucanan, de Gue-

(97) *Ces jugemens sûrs & ouverts* que Montagne formoit en lui-même sur les objets dont il avoit quelque connoissance, nous expliquent ce qu'il faut entendre ici par des *remuemens fermes* : expression énergique, mais dure, & qui n'auroit pas été assez claire sans cette addition qui nous apprend en termes plus simples ce qu'emporte le mot figuré de *remuement*. Montagne n'avoit pas pris d'abord cette précaution : car dans l'édition in-4°. de 1588, il s'étoit contenté de dire, *mon ame ne laissoit pourtant en même temps d'avoir à part soy* de remuemens fermes, *qu'elle digeroit seule & sans aucune communication.*

nn A peine étois je alors dans ma douzieme année. *Virg. Eclog.* 8, *vs.* 39.

rente, & de Muret, qui se representerent en nostre College de Guienne avec dignité. En cela, (98) Andreas Goveanus nostre Principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand Principal de France; & m'en tenoit-on maistre ouvrier. C'est un exercice, que je ne messoue point aux jeunes enfans de maison; & ay veu nos Princes s'y addonner depuis, en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement & louablement. Il estoit loysible, mesme d'en faire mestier, aux gens d'honneur & (99) en Grèce: [00] *Aristoni tra-*

(98) Bayle qui nomme *André Gevea*, remarque expressément, que cet habile homme ayant été appellé à Bourdeaux en 1534. pour y exercer la charge de principal du college de Guienne. *il y remplit ses devoirs avec une exactitude qui fut très utile à la jeunesse*. Voyez dans son dictionnaire l'article ANDRÉ GOVÉA, en latin *Goveanus*, oncle de ce principal dont parle ici Montagne.

(99) En Grece, encore alors le vrai siege de la politesse.

00 Il découvrit l'affaire à Ariston, joueur de tragédies. C'étoit un homme accommodé des biens de la fortune, & de bonne famille: qualités qui n'étoient point déshonorées par son art, parce que cet exercice n'a rien de honteux parmi les Grecs. *Tit. Liv.* L. XXIV, c. 24, n. 2, 3.

gico actori rem aperit : huic & genus & fortuna honesta erant : nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat. Car j'ay toujours accusé d'impertinence, ceux qui condamnent ces esbatemens : & d'injustice, ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux Comediens (100) qui le valent, & envient au Peuple ces plaisirs publiques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les Citoyens, & les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices & jeux. La société & amitié s'en augmente ; & puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reglez, que ceux qui se font en presence d'un chacun, & à la veue mesme du Magistrat ; & trouveroit raisonnable que le Prince à ses dépens en gratifiast quelquefois la Commune, d'une affection & bonté comme paternelle : & qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez & disposez pour ces spectacles : (101) quel-

(100) Qui méritent d'y être admis.
(101) Des amusemens qui servissent à détour-

que divertissement de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel, que d'allecher l'appetit & l'affection : autrement on ne fait que des asnes chargez de livres : on leur donne à coups de fouët en garde leur pochette pleine de Science : Laquelle pour bien faire il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.

CHAPITRE XXVI.

C'est folie (1) de rapporter le vray & le faux à nostre suffisance.

CE n'est pas à l'adventure sans raison, que nous attribuons à simplesse & ignorance, la facilité de croire & de se laisser persuader : Car il me semble avoir appris autrefois, que la creance estoit comme une impression, qui se faisoit en

ner le peuple de faire en secret des actions mauvaises en elles-mêmes.

(1) *C'est-à-dire*, d'établir notre capacité pour la mesure du vrai & du faux.

noſtre ame ; & à meſure qu'elle ſe trouvoit plus molle & de moindre reſiſtance, il eſtoit plus ayſé à y empreindre quelque choſe. (a) *Ut neceſſe eſt lancem in librâ ponderibus impoſitis deprimi ; ſic animum perſpicuis cedere.* D'autant que l'ame eſt plus vuide, & ſans contrepoids, elle ſe baiſſe plus facilement ſous la charge de la premiere perſuaſion. Voylà pourquoy les enfans, le vulgaire, les femmes, & les malades ſont plus ſujets à eſtre menez par les oreilles. Mais auſſi de l'autre part, c'eſt une ſotte preſomption, d'aller deſdaignant & condamnant pour faux, ce qui ne nous ſemble pas vray-ſemblable : qui eſt un vice ordinaire de ceux qui penſent avoir quelque ſuffiſance, outre la commune. J'en faiſois ainſi autrefois : & ſi j'oyois parler ou des Eſprits qui reviennent, ou du

a Comme il eſt néceſſaire qu'un des baſſins de la balance ſoit pouſſé en bas par le poids qu'on met dedans, il faut de même que notre eſprit ſe rende à l'évidence des choſes. *Cic.* Acad. Quæſt. IV, *qui inſcribitur Lucullus*, c. 12.

prognostique des choses futures, des enchantemens, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte, où je ne peusse pas mordre,

> b *Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,*
> *Nocturnos lemures, portentaque Thessala:*

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à present je treuve, que j'estois pour le moins autant à plaindre moy-même : Non que l'experience m'aye depuis rien faict voir, au dessus de mes premieres creances; & si n'a pas tenu à ma curiosité : mais la raison m'a instruit, que de condamner ainsi resolument une chose pour fausse, & impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes & limites de la volonté de Dieu & de la puissance de nostre mere Nature : & qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité & suffisance. Si nous appellons

---

b De songes, de visions magiques, de miracles, de forcieres, d'apparitions nocturnes, & d'autres effets prodigieux. *Hor.* L. II, Ep. 2, *vs*. 208, 209.

monstres ou miracles, ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en presente-t'il continuellement à nostre veue? Considerons au travers de quels nuages, & comment à tastons on nous meine à la cognoissance de la plupart des choses qui nous sont entre mains : certes nous trouverons, que c'est plustost accoustumance, que science, qui nous en oste l'estrangeté :

c Jam nemo fessus saturusque videndi,
Suspicere in cœli dignatur lucida templa :

& que ces choses-là, si elles nous estoyent présentées de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres.

d Si nunc primùm mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint objecta repentè,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minùs antè quod auderent fore credere gentes.

---

c Fatigués & rassassiés de la vue du ciel, nous ne daignons plus lever les yeux vers cette voûte toute brillante de lumière. *Lucr. L. II, vs.* 1037, 1038. Il y a dans Lucrece *fessus satiate videndi*: *Satiate* nom substantif à l'ablatif, de *Satias*, qui se trouve aussi dans Térence : *ubi satias cœpit fieri, commuto locum.* Eunuch. Act. V, Sc. 6.

d Si présentement ces objets se montroient tout-d'un-coup aux hommes comme venant d'être formés, rien ne pourroit leur paroître plus admira-

Celuy qui n'avoit jamais veu de Riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce ne fust l'Ocean : & les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les jugeons estre les extremes que Nature face en ce genre.

e Scilicet & fluvius qui non est maximus, ei est
Qui non antè aliquem majorem vidit, & ingens
Arbor homoque videtur, & omnia de genere omni
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit.

(f) *Consuetudine oculorum assuescunt animi; neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quas semper vident.* La nouvelleté des choses nous incite plus que leur grandeur, à en rechercher les causes. Il faut juger avec plus de reverence de cette infinie puissance de nature, & plus de recognoissance de nostre

---

ble; & par avance ils n'auroient jamais pu se figurer rien de pareil. *Lucret.* L. I, *vs.* 1032—1035.

e Un fleuve médiocre paroît très grand à qui n'en a point vu de plus grand. Il en est de même d'un arbre, d'un homme, & de tout autre objet, quand ce sont les plus grands qu'on ait vus de cette espece. *Id.* L. VI, *vs.* 675—677.

f Notre esprit familiarisé aux objets de la vue, n'admire point les choses qu'il voit continuellement, & ne songe pas à en rechercher les causes. *Cic.* de Nat. Deor. L. II, c. 38.

ignorance & foiblesse. Combien y a-t-il de choses peu vraysemblables, tesmoignées par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut-il laisser en suspens : car de les condamner impossibles, c'est se faire fort par une temeraire presomption, de sçavoir jusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible & l'inusité; & entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, & contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la reigle de (2) *Rien trop*, commandée par Chilon.

Quand on trouve dans Froissard, que le Comte de Foix sceut en Bearn (3) la

(2) Aristote dans sa Rhétorique, L. II, c. 12, & *Pline* (Nat. Hist. L. VII, c. 32.) donnent ce mot à *Chilon*. Diogene Laërce le lui donne aussi dans la vie de Thalès, L. I, Segm. 41; mais il le donne ensuite à Solon dans la vie de Solon, L. I, Segm. 63. On le donne encore à d'autres. Voyez les observations de Ménage sur Diogene Laërce, vie de Thalès. L. I, Segm. 41.

(3) En 1385.

defaicte du Roy Jean de Castille à Juberoth (4), le lendemain qu'elle fust advenue, & les moyens qu'il en allegue, on s'en peut moquer : & de ce mesme que nos Annales disent, que le Pape Honorius le propre jour que le Roy Philippe Auguste mourut à Mante, fit faire ses funerailles publiques, & les manda faire par toute l'Italie : Car l'authorité de ces tesmoings (5) n'a pas à l'adventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoi ! si Plutarque outre plusieurs exemples, qu'il allegue de l'Antiquité, dit sçavoir de certaine science, que du temps de Domitian, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemagne (6) à plusieurs journées de là, fut publiée à Rome, & [7] semée par tout le monde le mesme jour qu'elle avoit esté perduë :

(4) *Froissart*, Vol. III, c. 17, p. 63, &c. Le conte est fort long, & du dernier ridicule.

(5) N'est peut-être pas assez considerable pour nous tenir en bride.

(6) *A plus de huit cent quarante lieues*, dit Plutarque dans la vie de Paulus Æmilius.

(7) Il n'y a personne de notre temps, *ajoute Plutarque*, qui ne sache cela.

& si Cesar tient [8], qu'il est souvent advenu que la renommée a devancé l'accident : dirons-nous pas que ces simples gens-là se sont laissez piper après le Vulgaire, pour n'estre pas clairvoyants comme nous ? Est-il rien plus delicat, plus net, & plus vif, que le jugement de Pline, quand il lui plaist de le mettre en jeu ? rien plus esloigné de vanité ? je laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel je fais moins de compte : en quelle partie de ces deux-là le surpassons-nous ? Toutesfois il n'est si petit escholier, qui ne le convainque de mensonge, & qui ne lui veuille faire leçon sur le progrez des ouvrages de Nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de Sainct Hilaire, passe ; son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire ; mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, me semble singuliere im-

(8) César s'exprime ainsi lui-meme : *Nam plerumque in novitate fama antecedit.* De bell. civ. L. III, c. 36.

pudence. Ce grand Sainct Augustin tesmoigne avoir veu (9) sur les reliques Sainct Gervais & Protaise à Milan, un enfant aveugle (10) recouvrer la veue : une femme à Carthage estre guerie d'un cancer (11) par le signe de la croix, qu'une femme nouvellement baptisée luy fit : Hesperius, un sien familier, avoit chas-

(9) *Sur les reliques S. Gervais & Protaise* : c'est constamment ainsi qu'il y a dans les plus anciennes éditions ; & non pas, comme dans les dernieres, *sur les reliques de S. Gervais & Protaise*. J'ai conservé aussi un peu plus bas, *la chasse S. Etienne* que je trouve dans toutes les anciennes éditions, & non *la chasse de S. Etienne*, qu'on a mis dans quelques-unes des dernieres éditions. Le *de* est sous-entendu dans ces deux expressions, conformément à l'ancien usage qui supprimoit fort souvent cet article, témoin *Pathelin* qui dit :

Je mourray de la mort Roland.

Et l'auteur du roman de la Rose,

La mort ne me graveroit mie
Si je mourrois és bras m'amie,

pour dire, *de m'amie* Ainsi on disoit, *La Bible Guyot*, pour dire, *de Guyot* : & l'on dit encore, *l'Hôtel-Dieu*, pour dire, *de Dieu* ; & les *quatre fils Aymon*, pour *d'Aymon*. — Borel dans son Trésor de Recherches Gauloises, *&c.*

(10) August. de civit. Dei, L. XXII, c. 8.

(11) *Id.* ibid. Admonetur in somnis, ut in parte fœminarum observanti ad baptisterium quæcumque illi baptizata primitùs occurrisset, eumdem locum signo Christi signaret : fecit, & confestim sanitas secuta est.

sé les esprits qui infestoient sa maison, (12) avec un peu de terre du Sepulchre de nostre Seigneur : & cette terre depuis transportée à l'Eglise, (13) un Paralytique en avoit esté soudain gueri : une femme en une procession ayant touché la chasse Sainct Estienne, d'un bouquet, (14) & de ce bouquet s'estant frotté les yeux, avoit recouvré la veue (15) pieça per-

(12) Montagne est tombé ici dans une petite méprise. S Augustin n'attribue pas cette expulsion des mauvais esprits à ce peu de terre du sépulcre de Notre-Seigneur qu'Hesperius avoit dans sa maison : selon S. Augustin, un de ses prêtres, étant allé offrir dans cette maison, à la priere d'Hesperius, le sacrifice du corps de Christ, & ayant prié Dieu avec beaucoup d'ardeur de faire cesser ce désordre, Dieu le fit cesser tout aussi-tôt. *Unus* (ex nostris Presbyteris) *obtulit ibi sacrificium Corporis Christi, orans quantùm potuit, ut cessaret illa vexatio : Deo protinus miserante, cessavit.* A l'égard de la terre prise du sépulcre de Jesus-Christ, Hesperius la gardoit suspendue dans la chambre où il couchoit lui même, pour se mettre à couvert des insultes des demons qui maltraitoient ses bêtes & ses esclaves, *ne quid mali etiam ipse pateretur*, dit expressément S. Augustin. La terre du saint Sépulcre l'avoit protégé contre ces malins esprits : mais son influence ne s'étoit point répandue sur le reste de la maison.

(13) *Id.* ibid.

(14) Ibi cæca mulier, ut ad episcopum portantem [reliquias martyris Stephani] duceretur, oravit : flores quos ferebat, dedit : recepit, oculis admovit, protinùs vidit. *Id.* ibid.

(15) *Dès long-temps*, comme on a mis dans les dernieres éditions.

due : & plusieurs autres miracles, où il dit luy-mesme avoir assisté. Dequoy accuserons-nous & luy & deux S. Evesques Aurelius & Maximus, qu'il appelle pour ses (16) recors ? sera-ce d'ignorance, simplesse, facilité, ou de malice & imposture ? Est-il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu & pieté, soit en sçavoir, jugement & suffisance ? (g) *Qui ut rationem nullam afferrent, ipsa auctoritate me frangerent.* C'est une hardiesse dangereuse & de consequence, outre l'absurde temerité qu'elle traisne quant & soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas. Car après que selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité & de la mensonge, & qu'il se treuve que vous avez neces-

(16) Ou *témoins*. On appelle *recors*, dit M. de Caseneuve dans ses *Origines Françoises*, ceux qui assistent les sergens pour leur servir de témoins, du verbe latin *recordari*, qui signifie *se ressouvenir*.

g Lesquels, quand même ils n'apporteroient aucune raison, me persuaderoient par leur seule autorité. *Cic.* Tusc. Quæst. L. I, c. 21.

tairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes déja obligé de les abandonner. Or ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes (17) de la Religion, c'est cette dispensation que les Catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez & les entendus, quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en debat. Mais outre ce, qu'ils ne voyent pas quel advantage c'est à celuy qui vous charge de commencer à lui ceder, & vous tirer arriere, & combien cela l'anime à poursuivre sa pointe : ces articles là qu'ils choisissent pour les plus legers, sont aucune fois très-importans. Ou il faut se submettre du tout à l'authorité de nostre police Ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser ; Ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeïs-

(17) Au sujet de la religion.

sance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon chois & triage particulier, mettant à non-chaloir certains points de l'observance de nostre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain, ou plus estrange, venant à en communiquer aux hommes sçavans, j'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif & très-solide: & que ce n'est que bestise & ignorance qui nous faict les recevoir avec moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient-il combien nous sentons de contradiction en nostre jugement mesme? combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables aujourd'huy? La gloire & la curiosité sont les fleaux de nostre ame. Cette-cy nous conduit à mettre le nez par-tout, & celle-là nous défend de rien laisser irrésolu & indecis.

CHAPITRE XXVII.

De l'Amitié.

Considerant la conduite de la besoigne d'un Peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit & milieu de chasque paroy, pour y loger un Tableau élabouré de toute sa suffisance ; & le vuide tout autour, il le remplit de crotesques, qui sont peintures fantasques, n'ayant grace qu'en la varieté & estrangeté. Que sont-ce ici aussi à la verité que crotesques & corps monstrueux ; rappiecez de divers membres sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite ?

a *Desinit in piscem mulier formosa supernè.*

Je vay bien jusques à ce second point, avec mon Peintre : mais je demeure court en l'autre, & meilleure partie : car

a Figure dont le haut est une belle femme,
Et le reste un poisson.
Horat. de Arte Poëticâ, *vs.* 4.

ma suffisance ne va pas si avant, que d'oser entreprendre un tableau riche, poly & formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'*Etienne de la Boëtie*, (1) qui honorera tout le reste de cette besoigne. C'est un Discours auquel il donna nom, *La Servitude volontaire* : mais ceux (2) qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebatisé, *le (3) Contreun*. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ès mains des gens d'entendement, non sans bien grande & meritée recommandation : car il est gentil, & plein ce qu'il est possi-

(1) Il n'est pourtant pas ici : & Montagne nous dira à la fin de ce chapitre les raisons qui l'ont empêché de l'y mettre. Mais comme cet ouvrage est fort rare, bien des gens ont été fâchés de ne le trouver pas dans l'édition de Londres, & c'est ce qui nous a déterminé à l'ajouter au dernier volume de celle-ci.

(2) Qui n'ont pas su qu'il avoit été désigné par ce titre.

(3) C'est-à-dire, si je ne me trompe, *Contre le gouvernement d'un seul*, conformément à ce que dit Montagne sur la fin de ce chapitre, *que si la Boëtie eust eu à choisir, il eust mieux aimé estre né à Venise qu'à Sarlat.*

ble. Si y a-t'il bien à dire, que ce ne soit le mieux qu'il peust faire: & si en l'aage que je l'ay cogneu plus avancé, il eust pris un tel desseing que le mien, de mettre par escrit ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, & qui nous approcheroient bien près de l'honneur de l'Antiquité: car notamment en cette partie des dons de la nature, je n'en cognois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encore par rencontre, & croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa; & quelques Memoires sur cet Edict de Janvier (4) fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut-estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses repliques (moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, (5) la mort entre les dents,

(4) Donné en 1562, sous le regne de Charles IX, encore mineur.

(5) Voyez le discours sur la mort d'Estienne de la Boëtie, composé par Montagne, & publié à la fin de cette édition.

par son testament, heritier de sa Bibliotheque, & de ses papiers) outre [6] le Livret de ses œuvres que j'ay fait mettre en lumiere: Et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance. Car elle me fust montrée long espace avant que je l'eusse veu; & me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant cette amitié, que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere & parfaicte, que certainement il ne s'en lit guere de pareilles: & entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontre à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que Nature nous aye plus acheminés qu'à la societé. Et dit Aristote, [7] que les bons

(6) Imprimé à Paris chez Frédéric Morel en 1571. J'en parlerai plus particuliérement ailleurs.
(7) Ethic. Nicom. L. VIII, c. 1.

Legiſlateurs ont eu plus de ſoing de l'amitié que de la Juſtice. Or le dernier point de ſa perfection eſt cettui-ci. Car en general toutes celles que la volupté, ou le profit, le beſoin publique, ou privé, forge & nourrit, en ſont d'autant moins belles & genereuſes ; & d'autant moins amitiez, qu'elles melent autre cauſe & but & fruit en l'amitié qu'elle-meſme.

Ny ces quatre eſpeces anciennes, naturelle, ſociale, hoſpitaliere, veneriene, particulierement n'y conviennent, ny conjointement. Des enfans aux peres, c'eſt pluſtoſt reſpect : L'amitié ſe nourrit de communication, qui ne peut ſe trouver entre eux, pour la trop grande diſparité, & offenſeroit à l'adventure les devoirs de nature : car ny toutes les ſecrettes penſées des peres ne ſe peuvent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer une meſſeante privauté : ny les advertiſſemens & corrections, qui eſt un des premiers offices d'amitié, ne ſe pourroient exercer des enfans aux peres. Il

s'est trouvé des Nations où par usage les enfans tuoyent leurs peres, & d'autres, où les peres tuoyent leurs enfans, pour éviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelques-fois entreporter : & naturellement l'un dépend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des Philosophes desdaignans cette cousture naturelle, tesmoing Aristippus, (8) qui quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfans pour estre sortis de luy, il se mist à cracher, disant, que cela en estoit aussi bien sorty : que nous engendrions bien des poux & des vers. Et cette autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec son frere : Je n'en fais pas, (9) dit-il, plus grand estat, pour estre sorty de mesme trou. C'est à la verité un beau nom, & plein de dilection que le nom de *frere*, & à cette cause en fis-

(8) Diog. Laërce, dans la vie d'Aristippe, L. II, Segm. 81.

(9) Dans le traité de Plutarque intitulé : *de l'amitié fraternelle*, c. 4 de la traduction d'Amyot.

mes-nous luy & moy (10) nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, & que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela detrempe merveilleusement & relasche cette soudure fraternelle : Les freres ayants à conduire le progrez de leur advencement, en mesme sentier & mesme train, il est force qu'ils se heurtent & choquent souvent. Davantage, la correspondance & relation qui engendre ces vraies & parfaic-

(10) C'est-à-dire, que suivant un usage établi du temps de Montagne, ils se donnerent l'un à l'autre le nom de *frere*, qui devoit être la marque & le gage de l'amitié qu'ils contractoient ensemble. C'est sur un pareil fondement que Mademoiselle *de Gournay* se disoit *la fille d'alliance* de Montagne, & non pas parce que Montagne avoit épousé la mere de Mademoiselle de Gournay, comme je l'ai oui soutenir en bonne compagnie. Il y a dans *Marot* plusieurs exemples de cette espece de galanterie, témoin entr'autres l'Epigramme intitulée, *de sa mere par alliance*, où après avoir dit, que, s'il commence à grisonner, ce ne peut être de vieillesse, parce que sa mere est dans la fleur de son âge; il ajoute :

Et n'est au monde un si beau teint,
Car le sien tous autres éteint.
De la voir faites-moy la grace :
Mais ne contemplez trop sa face,
Que d'aimer n'entriez en esmoy,
Et que sa rigueur ne vous face
Vieillir de langueur comme moy.

tres amitiez, pourquoy se trouvera-t'elle en ceux-cy? Le pere & le fils peuvent estre de complexion entierement esloignée, & les freres aussi: C'est mon fils, c'est mon parent; mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. Et puis à mesure que ce ne sont amitiez que la loy & l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix & liberté volontaire. Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne, que celle de l'affection & amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé-là, tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques, & le plus indulgent, jusques à son extresme vieillesse: & estant d'une famille fameuse de pere en fils, & exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle;

b *Et ipse*
Notus in fratres animi paterni.

b Et remarquable moi-même par une affection paternelle envers mes freres. *Horat.* L. II, Od. 2, *vs.* 6.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre choix, on ne peut, ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confesse,

> c (*neque enim est Dea nescia nostri*
> *Quæ dulcem curis miscet amaritiem.*)

est plus actif, plus cuisant, & plus aspre. Mais c'est un feu temeraire & volage, ondoyant & divers, feu de fiebvre, subject à accez & remise, & qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale & universelle, temperée au demeurant & égale, une chaleur constante & rassize, toute douceur & pollissure, qui n'a rien d'aspre & de poignant. Qui plus est, en l'amour ce n'est qu'un desir forcené après ce qui nous fuit :

> d Come segue la lepre il cacciatore
> Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito;
> Ne più l'estima poi, che presa vede,
> E sol dietro a chi fugge affretta il piede.

---

c Car je ne suis point inconnu à la Déesse qui mêle une douce amertume aux chagrins qu'elle cause. *Catull.* Epigr. LXVI, *vs.* 17, 18.

d Semblable au chasseur qui poursuit le lievre

Aussi-tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est-à-dire en la convenance des volontez, il s'esvanouit & s'alanguit : la jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle & sujette à la satiété. L'amitié au rebours, est jouye à mesme qu'elle est desirée ; ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la jouissance, comme estant spirituelle, & l'ame s'affinant par l'usage. Sous cette parfaite amitié, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moy, [11] afin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses Vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en cognoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais : la premiere maintenant sa route d'un vol hautain & superbe, & regardant desdaigneu-

---

malgré le froid & le chaud, sur les montagnes & dans les plaines, & n'en fait aucun cas dès qu'il le voit pris, ne se hâtant de courir qu'après celui qui fuit. *Arioste*, Cant. X, Stanz. 7.

(11) Pour ne pas parler de mon ami *la Boëtie*, qui, &c.

sement cette-cy passer ses pointes bien loing au dessous d'elle.

Quant au mariage, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée estant contrainte & forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, & marché qui ordinairement se fait à autres fins, il y survient mille fusées estrangeres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil & troubler le cours d'une vive affection : là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle-mesme.

Joint qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference & communication, nourisse de cette saincte cousture : ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un nœud si pressé, & si durable. Et certes sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre & volontaire, où non-seulement les ames eussent cette entiere jouissance, mais encore où les corps

eussent part à l'alliance, où l'homme fust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine & plus comble : mais ce Sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver, & par les Escholes anciennes en est rejetté.

Et cette autre licence Grecque est justement abhorrée par nos mœurs : Laquelle pourtant, pour avoir selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages, & difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union & convenance qu'icy nous demandons. (e) *Quis enim iste amor amicitiæ? cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem?* Car la peinture mesme qu'en faict l'Academie ne me desadvouera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspirée par le fils

e Car que signifie cet amour d'amitié? D'où vient que personne n'aime un jeune homme laid, ni un beau vieillard? *Cic. Tusc. Quæst. L. IV, c. 33.*

de Venus au cœur de l'amant ; sur l'object de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents & passionnez efforts que peut produire une ardeur immoderée, estoit simplement fondée en une beauté externe : fausse image de la generation corporelle : Car (12) en l'Esprit elle ne pouvoit, duquel la monstre estoit encore cachée ; qui n'estoit qu'en sa naissance, & avant l'aage de germer. Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuite c'estoient richesses, presents, faveur à l'advencement des dignitez ; & telle autre basse marchandise, qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesme : Instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son pays, exemples de vaillance, prudence, justice : s'estudiant l'a-

(12) Car elle ne pouvoit être fondée sur l'esprit dont la montre, &c.

mant de se rendre acceptable par la bonne grace & beauté de son ame, celle de son corps estant pieça fanée : & esperant par cette societé mentale, establir un marché plus ferme & durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effect, en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportast loysir & discretion en son entreprise ; ils requierent exactement en l'aymé : d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne, de difficile cognoissance, & abstruse descouverte) lors naissoit en l'aymé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette-cy estoit ici principale : la corporelle, accidentale & seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause préferent-t'ils l'aymé, & verifient, que les Dieux aussi le préferent : & tansent grandement le Poëte Æschylus, d'avoir en l'amour d'Achiles & de Patroclus, donné la part de l'amant à Achiles, qui estoit en la premiere & imberbe verdeur de son adolescence,

& le plus beau des Grecs. Après cette communauté generale, la maitresse & plus digne partie d'icelle, exerçant ses offices, & predominans ; ils disent, qu'il en provenoit des fruicts très-utiles, au privé, & au Public : que c'estoit la force des pays, qui en recevoient l'usage, & la principale défense de l'équité & de la liberté ; Tesmoin les salutaires amours de Hermodius & d'Aristogiton. Pourtant la nomment-ils sacrée & divine, & n'est à leur compte, que la violence des tyrans, & lascheté des peuples, qui luy soit adversaire. Enfin, tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'academie, c'est dire, que c'estoit un amour se terminant en amitié ; chose qui ne se rapporte pas mal à la definition Stoïque de l'amour : (f) *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis specie.*

Je reviens à ma description (13) de

f Que l'amour est un effort de faire naistre l'amitié par l'éclat de la beauté. *Cic.* Tuscul. Quæst. L. IV, c. 34.

(13) *D'une espece d'amitié plus juste & plus égale*, que celle dont il vient de parler.

façon plus équitable & plus équable. (g) *omninò amicitiæ, corroboratis jam, confirmatisque ingeniis & ætatibus, judicandæ sunt.* Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis & amitiez, ce ne sont qu'accointances & familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent & confondent l'une & l'autre, d'un meslange si universel, qu'elles effacent, & ne retrouvent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Il y a au delà de tout mon discours, & de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçay quelle force inexplicable & fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que

g On ne peut juger de l'amitié qu'après que l'esprit & l'âge sont parvenus à leur maturité. *Cic. de amicitiâ, ch. 20.*

de nous eſtre veus, & par des rapports que nous oïons l'un de l'autre qui faiſoient en noſtre affection plus d'effort, que ne porte la raiſon des rapports, je croy, par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embraſſions par nos noms. Et à noſtre premiere rencontre, qui fuſt par hazard en une grande feſte & compagnie de ville, nous nous trouvaſmes ſi pris, ſi cognus, ſi obligez entre nous, que rien dès lors ne nous fut ſi proche, que l'un à l'autre. Il eſcrivit une Satyre Latine excellente, qui eſt (14) publiée: par laquelle il excuſe & explique (15)

(14) Dans le recueil des pieces poſthumes d'Eſtienne de la Boëtie, publié par Montagne, & imprimé à Paris, chez Frédéric Morel, en 1571.

(15) C'eſt ce qu'il fait dès le commencement de cette piece par une vingtaine de vers qu'on ne ſera peut-être pas fâché de voir ici.

Prudentum bona pars vulgò malè credula, nulli
Fidit amicitiæ, niſi quam exploraverit ætas,
Et vario caſus luctantem exercuit uſu.
At nos jungit amor paulò magis annuus, & qui
Nil tamen ad ſummum reliqui ſibi fecit amorem:
Forte inconſultò: ſed nec fas dicere, nec ſit
Quamvis moroſè ſapiens, cùm noverit ambos,
Et ſtudia, & mores, qui noſtri inquirat in annos
Fœderis, & tanto gratus non plaudat amori.

la précipitation de nostre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, & ayant si tard commencé [car nous estions tous deux hommes faicts, & luy plus de quelque année] elle n'avoit point à perdre tems; & n'avoit à se reigler au patron des amitiez molles & regulieres, ausquelles il faut tant de precautions de longue & préalable conversation.

Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme, & ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une speciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sçay quelle

Nec metus in celebres ne nostrum nomen amicos.
Invideant inferre, sinant modò fata, nepotes.
Insita ferre negat malum cerasus, nec adoptat
Pruna pyrus. . . . .
Arboribus mox idem aliis haud segnis adhæsit
Surculus, occulto naturæ fœdere: jamque
Turgentes coëunt oculi, & communibus ambo
Educunt fœtum studiis, viget advena ramus.
. . . .
Haud dispar vis est animorum: hos nulla revinctos
Tempora dissocient: hos nulli adjunxeris arte.
Te, Montane, mihi casus sociavit in omnes
Et natura potens, & amoris gratior illex
Virtus. —

quinte-essence de tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger & se perdre dans la sienne; qui ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger & se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la vérité, ne nous reservant rien qui nous fust propre, ny qui fust ou sien ou mien. Quand Lelius en présence des Consuls Romains, lesquels après la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuivoient tous ceux qui avoient été de son intelligence, vint à s'enquerir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, & qu'il eust respondu: (16) *Toutes choses*. Comment toutes choses? suivit-il: & quoy? s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos Temples? *Il ne me l'eust jamais commandé*, repliqua Blosius. Mais s'il l'eust fait? adjousta

(16) Voyez *Plutarque*, dans la vie de Tiberius, & de Caïus Gracchus, ch. 5. & *Valere Maxime*, L. IV, c. 7. in exemplis Romanis, §. 1.

Lelius. *J'y eusse obéy?* respondit-il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les Consuls par cette derniere & hardie confession : & ne se devoit departir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceux qui accusent cette responsе comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, & ne presupposent pas comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, & par puissance & par cognoissance. Ils estoient plus amis que citoyens, plus amis, qu'amis ou qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition & de trouble. S'estants parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les reines de l'inclination l'un de l'autre : & faictes guider ce harnois, par la vertu & conduite de la raison (comme aussi est-il du tout impossible de l'atteller sans cela) la responsе de Blosius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent, ils n'estoient

ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux-mesmes. Au demeurant cette response ne sonne non plus que feroit la mienne, à qui s'enquerroit à moy de cette façon: Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez-vous ? & que je l'accordasse: car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire: parce que je ne suis point en doute de ma volonté, & tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me desloger de la certitude que j'ay des intentions & jugements du mien: aucune de ses actions ne me sçauroit estre présentée quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniment ensemble: elles se sont considérées d'une si ardente affection: & de pareille affection descouvertes jusque au fin fond des entrailles l'une à l'autre: que non seulement je connoissoy la sienne comme la mienne,

mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitiez communes : j'en ay autant de cognoissance qu'un autre, & des plus parfaictes de leur genre : Mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs reigles : on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitiez, la bride à la main, avec prudence & précaution : la liaison n'est pas nouée en maniere, qu'on n'ait aucunement à s'en deffier. Aimez-le (disoit (17) Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr ; haïssez-le, comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine &

(17) Dans Aulu-Gelle, L. I, c. 3. Diogene Laërce donne ce mot à Bias, dans la vie de ce sage, L. I, Segm. 87, comme avoit fait Aristote dans sa Rhétorique, L. II, c. 13. où se trouve le second article, *Qu'il faut haïr une personne, comme si quelque jour on devoit l'aimer*, ce qui n'est point dans Diogene Laërce. Pour le premier article, qu'il faut aimer comme si l'on devoit haïr un jour, *ita amare oportere, ut si aliquando esset osurus*, Cicéron dit qu'il ne sauroit se figurer qu'une telle parole soit sortie, comme on le croit, de la bouche de Bias, l'un des sept Sages. *De amicitiâ*, cap. 16.

maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires & coustumieres : A l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit très-familier, [18] *O mes amys, il n'y a nuls amys.*

En ce noble commerce, les offices & les bienfaicts nourrissiers des autres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoing, quoy que disent les Stoïciens : & comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay : aussi l'union de tels amys estant veritablement parfaicte, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, & haïr & chasser d'entre eux, ces mots de division & de difference, *bien-faict*, *obligation*, *recog-*

(18) Diog. Laërt. in vitâ Aristotelis, L. V. S. 21.

noissance, priere, remerciement, & leurs pareils. Tout estanst par effect commun entre eux, volontez, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur & vie : & leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, (19) selon la très-propre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ni prester ni donner rien. Voylà pourquoi les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, defendent lés donations entre le mary & la femme : Voulans inferer par là, que tout doit estre à chascun d'eux, & qu'ils n'ont rien à diviser & partir ensemble.

Si en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui-ci qui recevroit le bienfaict, qui obligeroit son compagnon. Car cherchant l'un & l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bien faire, celui qui en preste la matiere & l'occasion, est celui-

(19) Id. ibid. Segm. 20.

là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son ami, d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Quand le Philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit, [20] *qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit.* Et pour montrer comment cela se pratique par effect, j'en reciterai un ancien [21] exemple singulier. *Eudamidas* Corinthien avoit deux amis, *Charixenus* Sycionien, & *Aretheus* Corinthien : venant à mourir estant pauvre, & ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : « Je legue à *Aretheus* de nourrir ma » mere, & l'entretenir en sa vieillesse : » à *Charixenus* de marier ma fille & lui » donner le doüaire le plus grand qu'il

(20) Diogene Laërce, dans la vie de Diogene le Cynique, L. VI, Segm. 46.

(21) Cet exemple tiré d'un dialogue de Lucien, intitulé *Toxaris*, n'est peut-être qu'une fiction sortie du cerveau de Lucien. Montagne a pu s'en douter, & ne pas laisser d'en faire usage, conformément à ce qu'il nous dit ailleurs : En l'estude que je traicte de nos mœurs & mouvemens, les témoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais, L. I, c. 20. vers la fin.

» pourra :

» pourra : & au cas que l'un d'eux vien» ne à défaillir, je substitue en sa part » celui qui survivra. » Ceux qui premiers virent ce testament, s'en mocquerent : mais ses héritiers en ayant esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, Charixenus, estant trepassé cinq jours après, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere ; & de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux & demi en mariage à une sienne fille unique, & deux & demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en même jour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis. Car cette parfaicte amitié, dequoi je parle, est indivisible : chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs : au rebours il est marri qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, & qu'il n'ait plusieurs ame

& plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subject.

Les amitiez communes on les peut départir : on peut aymer en cettui-ci la beauté, en cet autre la facilité de ses mœurs, en l'autre la libéralité, en celui-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié, qui possede l'ame, & la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez-vous ? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir, comment vous en demesleriez-vous ?

L'unique & principale amitié descoust toutes autres obligations. Le secret que j'ay juré ne deceller à un autre, je le puis sans parjure, communiquer à celuy, qui n'est pas autre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler : & n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent

de se tripler. Rien n'est extrême, qui a son pareil. Et qui présupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, & qu'ils s'entre-aiment, & mesme autant que je les aime : il multiplie en confrairie, la chose la plus une & unie, & dequoy une seule est encore plus rare à trouver au monde. Le demeurant de cette histoire convient très-bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace & pour faveur à ses amis de les employer à son besoin : il les laisse héritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien faire. Et sans doute, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effets inimaginables à qui n'en a gousté : & qui me font honorer à merveille la responce de ce jeune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy, [22] pour combien il voudroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de

(22) *Cyropédie*, L. VIII, ch. 3. §. 11, 12.

gaigner le prix de la course, & s'il le voudroit eschanger à un Royaume : *Non certes, Sire : mais bien le tairrois-je volontiers, pour en acquerir un amy, si je trouvois homme digne de telle alliance.* Il ne disoit pas mal, *si je trouvois.* Car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette-cy, en laquelle on negocie du fin fonds de son courage, [23], qui ne fait rien de reste, il est besoing que tous les ressorts soyent nets & seurs parfaictement.

Aux confederations, qui ne tiennent que par un bout, on n'a à prouvoir qu'aux imperfections, qui particulierement interessent ce bout-là. Il ne peut chaloir de quelle Religion soit mon Medecin, & mon Advocat ; cette consideration n'a rien de commun avec les offices de l'amitié qu'ils me doivent.

Et en l'accointance domestique, que dressent avec moy ceux qui me servent,

(23) *C'est-à-dire*, sans exception, ni restriction quelconque.

j'en fay de mesme : & m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, je cherche s'il est diligent, & ne crains pas tant un muletier joüeur qu'imbecile : ny un cuisinier jureur, qu'ignorant. (Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde : d'autres assez s'en meslant : mais ce que j'y fay,

h *Mihi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face*,)

A la familiarité de la table, j'associe le plaisant, non le prudent : au lict, la beauté avant la bonté : & en la société du discours, la suffisance : voire sans la prud'hommie ; pareillement ailleurs. Tout ainsi que (24) cil qui fust rencontré à chevauchons sur un baston, se jouant avec ses enfans, pria l'homme qui l'y surprist de n'en rien dire, jusques à ce qu'il fust pere luy-mesme, esti-

---

h C'est ainsi que j'en use. Pour toi, prends le parti qui t'accommode le mieux. *Terent.* Heaut. Act. I, Sc. 1, *vs.* 28.

(24) Ou *celui*, comme on a mis dans les dernieres éditions. *Cil* est un joli mot, qu'on auroit dû conserver, quand ce n'eût été qu'à cause des services qu'il pouvoit rendre à la poésie. — Au reste, c'est Agesilaus qui fut trouvé se jouant ainsi avec ses enfans. *Plutarque*, vie d'Agesilaus, c. 9. de la traduction d'Amyot.

mant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit juge équitable d'une telle action : je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis : mais sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, & combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours mesmes que l'Antiquité nous a laissé sur ce subject, me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay : Et en ce poinct les effects surpassent les preceptes mesmes de la Philosophie.

i *Nil ego contulerim jucundo sanus amico.*

L'ancien Menander disoit (25) celuy-là heureux qui avoit peu rencontrer seulement *l'ombre d'un amy* : il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avoit tasté. Car à la verité si je compare tout le reste de ma vie, quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passée douce, aysée, & sauf la

---

i Je ne trouverai rien de comparable à un agréable ami, tant que je serai en mon bon sens. *Horat* L. I, Sat. V, *vs.* 44.

(25) Plutarque dans son traité, *De l'amitié fraternelle*, ch. 3.

perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en payement mes commoditez naturelles & originelles sans en rechercher d'autres : si je la compare, dis-je, toute, aux quatre années qu'il m'a esté donné de joüir de la douce compagnie & société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuict obscure & ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis,

k quem semper acerbum
Semper honoratum (sic Di voluistis) habeto.

je ne fais que trainer languissant : & les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout : il me semble que je luy desrobe sa part.

l Nec fas esse ullâ me voluptate hîc frui

---

k Jour qui sera toujours triste pour moi, & que toujours (puisque tel a été, ô Dieux, votre bon plaisir) j'honorerai d'un tendre respect. *Virg.* Æneid. L. V, *vs.* 49, 50.

l Et je ne pense pas qu'il me soit permis de jouir d'aucun plaisir, tandis qu'il est séparé de moi, lui qui étoit mon adjoint en toutes choses. *Terent.* Heautont. Act. I, Sc. I, *vs.* 97, 95. — Montagne a fait quelque petit changement aux paroles de Térence, pour pouvoir les appliquer à son sujet.

Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps.

J'estois desja si faict & accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

m *Illam meæ si partem animæ tulit*
Maturior vis, quid moror altera,
Nec charus æquè, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Duxit ruinam.

Il n'est action ou imagination, où je ne le trouve à dire, (26) comme si eust-il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance & vertu, aussi faisoit-il au devoir de l'amitié.

n *Quis desiderio sit pudor aut modus*
Tam chari capitis?
o *O misero frater adempte mihi!*

---

m Un sort prématuré m'ayant ravi cette douce moitié de mon ame, pourquoi survit en moi l'autre moitié séparée de celle qui m'étoit beaucoup plus chere? Ce jour nous a été funeste à tous deux. *Horat.* L. II, Od. 17, *vs.* 5, *&c.*

(26) Comme il n'auroit pas manqué de faire à mon égard.

n Puis-je rougir de pleurer? puis-je trop regretter un si cher ami? *Horat.* L. I, Od. 24, *vs.* 1, 2.

o O mon frere, que je suis malheureux de t'avoir perdu! Tous mes plaisirs, doux fruit de ton amitié pendant ta vie, se sont évanouis avec toi. Par ta mort tu as dissipé mon bonheur. Mon ame

Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda frater,
Tecum unà tota est nostra sepulta anima:
Cujus ego interitu totâ de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba? loquentem
Nunquam ego te, vitâ frater amabilior,
Aspiciam posthac? at certè semper amabo.

Mais oyons un peu parler ce garson de seize ans.

« Parce que j'ay trouvé que cet Ouvrage a été depuis mis en lumiere, & à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler & changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escrits de leur farine, je me suis dedit de loger icy. Et afin que la memoire de l'Autheur n'en soit interessée en l'endroit de ceux qui n'ont peu cognoistre de près

est toute ensevelie avec toi. Ton trépas m'a rendu insensible aux douceurs des Muses, & à tous les amusemens de l'esprit. Ne pourrai-je donc plus t'entretenir? Ne t'entendrai-je plus parler? Ah mon frere, qui m'es plus cher que la vie, je ne te verrai plus! mais certainement je t'aimerai toujours. *Catull.* Eclog LXVI, *vs.* 20—26, — Eclog. LXIII, *vs.* 9, 10, 11.

» ses opinions & ses actions, je les advise
» que ce subject fut traicté par luy en son
» enfance, par maniere d'exercitation
» seulement, comme subject vulgaire &
» tracassé en mille endroits des Livres. Je
» ne fay nul doute qu'il ne creust ce qu'il
» escrivoit : car il estoit assez conscien-
» tieux, pour ne mentir pas mesme en se
» joüant : & sçay davantage que s'il eust
» eu à choisir, il eust mieux aymé estre
» nay à Venise qu'à Sarlat ; & avec raison.
» Mais il avoit un'autre maxime souve-
» reinement empreinte en son ame, d'o-
» beyr & de soubmettre très-religieuse-
» ment aux loix, sous lesquelles il estoit
» nay. Il ne fust jamais un meilleur Ci-
» toyen, ny plus affectionné au repos de
» son Païs, ny plus ennemy des remuë-
» mens & nouvelletez de son temps : il
» eust bien plustost employé sa suffisance
» à les esteindre, qu'à leur fournir de-
» quoy les emouvoir davantage : il avoit
» son esprit moulé au patron d'autres sie-
cles que ceux-cy. Or en eschange de cet

» Ouvrage ſerieux, j'en ſubſtitueray un au-
» tre, produit en cette meſme ſaiſon de ſon
» aage, plus gaillard & plus enjoué. »

CHAPITRE XXVIII.

*Vingt & neuf Sonnets d'*Eſtienne de la Boëtie, *à Madame* de Grammont, *Comteſſe de Guiſſen.*

MADAME, je ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il eſt desja voſtre, ou parce que je n'y trouve rien digne de vous. Mais j'ay voulu que ces Vers en quelque lieu qu'ils ſe viſſent, portaſſent voſtre nom en teſte, pour l'honneur que ce leur ſera d'avoir pour guide cette grande Coriſande d'Andoins. Ce preſent m'a ſemblé vous eſtre propre, d'autant qu'il eſt peu de Dames en France, qui jugent mieux, & ſe servent plus à propos que vous de la poëſie: & puiſqu'il n'en eſt point qui la puiſſent rendre vive & animée, comme vous faites

par ces beaux & riches accords, dequoy parmy un million d'autres beautez, Nature vous a estrenée, Madame, ces Vers meritent que vous les cherissiez : car vous serez de mon advis qu'il n'en est point sorty de Gascogne, qui eussent plus d'invention & de gentillesse, & qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie, de quoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de Monsieur de Foix, votre bon parent : car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant : comme il les fit en sa plus verte jeunesse, & eschauffé d'un belle & noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, & sentant desja je ne sçay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceux qui tiennent, que la Poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict dans un subject folastre & desreiglé.

SONNETS.

I.

PARDON, Amour, pardon, ô Seigneur je te voue
Le reste de mes ans, ma voix & mes escrits,
Mes sanglots, mes soupirs, mes larmes & mes cris:
Rien, rien tenir d'aucun que de toy, je n'advoue.

Helas! comment de moy ma fortune se joue!
De toy n'a pas long-temps, amour, je me suis ris,
J'ai failli, je le voy, je me rends, je suis pris.
J'ai trop gardé mon cœur, or je le desadvoue.

Si j'ai pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traite plus mal, plus grande en est ta gloire,
Et si du premier coup tu ne m'as abattu,

Pense qu'un bon vainqueur & nai pour estre grand
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise & l'ayme mieux, s'il a bien combattu.

II.

C'est amour, c'est amour, c'est lui seul, je le sens:
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
A qui onc pauvre cœur ait ouverte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses traits perçans,

Mais arc, traits & carquois, & luy tout dans mes sens.
Encor un mois n'a pas que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines je porte,
Et des-ja j'ay perdu & le cœur & le sens.

Et quoy! si cet amour à mesure croissoit,
Qui en si grand tourment dedans moy se conçoit?
O croistz si tu peux croistre & amende en croissant.

Tu te nourris de pleurs, des pleurs je te prometz,
Et pour te refreschir, des soupirs pour jamais.
Mais que le plus grand mal soit au moins en naissant.

III.

C'est faict, mon cœur, quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la deffence,
Que d'agrandir & la peine & l'offense?
Plus ne suis fort, ainsi que j'ay esté.

La raison fut un temps de mon costé,
Or revolté elle veut que je pense
Qu'il faut servir, & prendre en récompense
Qu'oncq d'un tel nœud nul ne fut arresté.

S'il se faut rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Je voy qu'amour, sans que je le deserve,

Sans aucun droict, se vient saisir de moy:
Et voy qu'encor il faut à ce grand Roy
Quand il a tort, que la raison lui serve.

IV.

C'estoit alors, quand les chaleurs passées,
Le sale Automne aux cuves va foulant,
Le raisin gras dessoubz le pied coulant,
Que mes douleurs furent en commencées.

Le paisan bat ses herbes amassées,

Et aux caveaux ses bouillans muis roulant,
Et des fruictiers son automne croulant,
Se vange lors des peines advencées.

Seroit-ce point un présage donné
Que mon espoir est des-ja moissonné?
Non certes, non: mais pour certain je pense,

J'auray, si bien à deviner j'entends,
Si l'on peut rien pronostiquer du temps,
Quelque grand fruict de ma longue espérance.

V.

J'ay vu ses yeux perçans, j'ay vu sa face claire:
(Nul jamais sans son dam ne regarde les Dieux)
Froid, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumiere.

Comme un surpris de nuict aux champs quand il esclaire,
Estonné, se pallist si la fleche des cieux
Sifflant lui passe contre, & lui serre les yeux;
Il tremble, & voit, transi, Jupiter en colere.

Dy moi, Madame, au vrai, dy moi si tes yeux vertz
Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient couvertz?
Tu les avois, je croy, la fois que je t'ai veue:

Au moins il me souvient, qu'il me fut lors advis
Qu'amour tout à un coup quand premier je te vis,
Desbanda dessus moi, & son arc & sa vue.

V I.

Ce dit maint un de moy, dequoy se plaint-il tant

Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere?
Qu'a-t'il tant à crier, si encore il espere?
Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est-il content?

Quand j'estois libre & sain j'en disois bien autant.
Mais certes celui-là n'a la raison entiere,
Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
S'il se plaint de ma plainte, & mon mal il n'entent.

Amour tout à un coup de cent douleurs me point,
Et puis l'on m'advertit que je ne crie point.
Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse

A force de parler: s'on m'en peut exempter,
Je quitte les sonnetz, je quitte le chanter.
Qui me deffend le deuil, celui-là me guerisse.

VII.

Quant à chanter ton los, par fois je m'adventure,
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,
Sondant le moins profond de cette large mer,
Je tremble de m'y perdre, & aux rives m'asseure.

Je crains en louant mal, que je te fasse injure.
Mais le peuple estonné d'ouir tant t'estimer,
Ardent de te cognoistre, essaye à te nommer;
Et cherche ton sainct nom ainsi à l'adventure;

Esblouï n'atteint pas à voir chose si claire,
Et ne te trouve point ce grossier populaire,
Qui n'ayant qu'un moyen, ne voit pas celui-là:

C'est que s'il peut trier, la comparaison faicte
Des parfaictes du monde, une la plus parfaicte,
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardiment la voylà.

VIII.

Quand viendra ce jour là, que ton nom au vray-passe
Par France, dans mes vers? combien & quantes-fois
S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes doits?
Souvent dans mes escrits de soy-mesme il prend place.

Maugré moy je t'escris, maugré moy je t'efface,
Quand Astrée viendroit & la foy & le droit,
Alors joyeux ton nom au monde se rendroit.
Ores c'est à ce temps que cacher il te face,

C'est à ce temps maling une grande vergoigne
Donc, Madame, tandis tu seras ma Dourdoigne,
Toutesfois laisse-moy, laisse-moy ton nom mettre.

Aye pitié du temps, si au jour je te metz;
Si le temps se cognoist, lors je te le prometz,
Lors il sera doré, s'il le doit jamais estre.

IX.

O entre tes beautés, que ta constance est belle!
C'est ce cœur asseuré, ce courage constant,
C'est parmy tes vertus ce que l'on prise tant;
Aussi qu'est-il plus beau qu'une amitié fidelle?

Or ne charge donc rien de ta sœur infidelle,
De Vesere ta sœur: elle va s'escartant
Toujours flottant mal sure en son cœur inconstant.
Voy-tu comme à leur gré les vents se jouent d'elle?

Et ne te repens point pour droict de ton aisnage
D'avoir des-ja choisi la constance en partage.
Mesme race porta l'amitié souveraine

Des bons jumeaux, desquels l'un à l'autre despart
Du ciel & de l'enfer la moitié de sa part,
Et l'amour diffamé de la trop belle Helene.

X.

Je vois bien, ma Dourdouigne, encore humble tu vas:
De te montrer Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
Si a-t'il bien esté quelquefois aussi bas.

Voy-tu le petit Loir comme il haste le pas?
Comme des-ja parmi les plus grands il se compte?
Comme il marche soudain d'une course plus prompte,
Tout à costé du Mince, & il ne s'en plaint pas?

Un seul Olivier d'Arne enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave & luy donne sa gloire.
Laisse, laisse-moi faire. Et un jour ma Dourdoigne,

Si je devine bien, on te cognoistra mieux:
Et Garonne & le Rhosne & ces autres grands Dieux
En auront quelque envie, & possible vergoigne.

X I.

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux:
Si mes larmes à part toutes miennes je verse,
Si mon amour ne suis en sa douleur diverse
Du Florentin transi les regrets langoureux,

Ny de Catulle aussi, le folastre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,
Ny le savant amour du migregeois Properce:
Ils n'aiment pas pour moi, je n'aime pas pour eux.

Qui pourra sur autruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'autruy les plaintes imiter:
Chacun sent son tourment, & sçait ce qu'il endure.

Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure.

XII.

Quoi! qu'est-ce? ô vens, ô nues, ô l'orage?
A point nommé, quand d'elle m'approchant
Les bois, les monts, les baisses vois tranchant
Sur moy d'aguest vous poussez votre rage.

Ores mon cœur s'embrase davantage.
Allez, allez faire peur au marchant
Qui dans la mer les thresors va cherchant;
Ce n'est ainsi, qu'on m'abbat le courage.

Quand j'oy les vents, leur tempeste & leurs cris,
De leur malice en mon cœur je me ris.
Me pensent-ils pour cela faire rendre?

Face le ciel du pire, & l'air aussi:
Je veux, je veux, & le declare ainsi,
S'il faut mourir, mourir comme Leandre.

XIII.

Vous qui aimer encore ne sçavez,
Ores m'oyant parler de mon Leandre,

Ou jamais non; vous y devez apprendre,
Si rien de bon dans le cœur vous avez.

Il oza bien, branlant ses bras lavez,
Armé d'amour, contre l'èau se deffendre,
Qui pour tribut la fille voulut prendre,
Ayant le frere & le mouton sauvez.

Un soir vaincu par les flots rigoureux,
Voyant des-ja, ce vaillant amoureux,
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne:

Parlant aux flots, leur jecta cette voix:
Pardonnez-moy maintenant que j'y veois,
Et gardez-moy la mort quand je retourne.

XIV.

O cœur leger, ô courage mal seur,
Penses-tu plus que souffrir je te puisse?
O bonté creuze, ô couverte malice,
Traistre beauté, venimeuse douceur;

Tu estois donc tousjours sœur de ta sœur?
Et moi trop simple il falloit que j'en fisse
L'essay sur moy? & que tard j'entendisse
Ton parler double & tes chants de chasseur?

Depuis le jour que j'ay prins à t'aimer,
J'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est-ce meshui que je pourrois attendre?

Comment de toi pourrois-j'estre content?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puisque le mien ne le luy peut apprendre?

XV.

Ce n'eſt pas moi que l'on abuſe ainſi,
Qu'à quelque enfant ces ruſes on employe,
Qui n'a nul gouſt, qui n'entend rien qu'il oye:
Je ſçay aimer, je ſçay haïr auſſi.

Contente-toy de m'avoir juſqu'icy
Fermé les yeux, il eſt temps que j'y voye:
Et que meshuy, las & honteux je ſoye
D'avoir mal pris mon temps & mon ſoucy.

Oſerois tu, m'ayant ainſi traicté,
Parler à moi jamais de fermeté?
Tu prends plaiſir à ma douleur extreſme:

Tu me deffends de ſentir mon tourment:
Et ſi veux bien que je meure en t'aimant.
Si je ne ſens, comment veux-tu que j'aime?

XVI.

O l'ai-je dict? Hélas! l'ai-je ſongé?
Ou ſi pour vray j'ai dict blaſpheſme telle?
S'a fauce langue, il faut que l'honneur d'elle
De moy, par moy, deſſus moy, ſoit vengé.

Mon cœur chez toy, ô ma dame, eſt logé:
Là donne-lui quelque géenne nouvelle:
Fay-luy ſouffrir quelque peine cruelle:
Fay, fay-luy tout, fors luy donner congé.

Or feras-tu, je le ſçay, trop humaine,
Et ne pourras longuement voir ma peine.
Mais un tel faict, faut-il qu'il ſe pardonne?

A tout le moins haut je me deſdiray

De mes f nnetz, & me desmentiray:
Pour ces deux faux, cinq cent vrais je t'en donne.

XVII.

Si ma raison en moy s'est peu remettre,
Si recouvrer astheure je me puis,
Si j'ay du sens, si plus homme je suis,
Je t'en mercie, ô bienheureuse lettre.

Qui m'eust, hélas! qui m'eust sçeu recognoistre
Lorsqu'enragé, vaincu de mes ennuis,
En blasphemant ma dame je poursuis?
De loing, honteux, je te vis lors paroistre.

O sainct papier, alors je me revins,
Et devers toy devotement je vins.
Je te donrois un autel pour ce faict.

Qu'on vist les traicts de cette main divine.
Mais de les voir aucun homme n'est digne,
Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

XVIII.

J'estois prest d'encourir pour jamais quelque
blasme.
De colere eschauffé mon courage brusloit,
Ma fole voix au gré de ma fureur bransloit,
Je despitois les dieux, & encore ma dame;

Lorsqu'elle de loin jete un brevet dans ma flamme.
Je le sentis soudain comme il me rabilloit,
Qu'aussi-tost devant lui ma fureur s'en alloit,
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame.

Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez,

Que me dites-vous d'elle ? & je vous prie voyez,
S'ainsi, comme je fais, adorer je la dois ?

Quels miracles en moy pensez vous qu'elle face,
De son œil tout-puissant, ou d'un ray de sa face,
Puisqu'en moy firent tant les traces de ses doigts ?

X I X.

Je tremblois devant elle, & attendois, transi,
Pour venger mon forfaict quelque juste sentence,
A moy-mesme consent du poids de mon offence,
Lors qu'elle me dict, va, je te prends à mercy.

Que mon loz desormais partout soit esclaircy :
Employe-là tes ans ; & sans plus, meshuy pense
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France,
Couvre de vers ta faute, & paye moy ainsi.

Sus donc, ma plume, il faut, pour joüyr de ma peine,
Courir par sa grandeur d'une plus large veine,
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abandonne.

Sans ses yeux nos esprits se mourroient languissans,
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens,
Pour se payer de moy, il faut qu'elle me donne.

X X.

O vous, maudits sonnetz, vous qui printes l'audace
De toucher à ma dame, ô malins & pervers,
Des muses le reproche, & honte de mes vers :
Si je vous feis jamais, s'il faut que je me face

Ce tort de confesser vous tenir de ma race,

Lors, pour vous les ruisseaux ne furent pas ouverts,
D'Apollon le doré, des Muses aux yeux verts;
Mais vous reçut naissants Tisiphone en leur place.

Si j'ai oncq quelque part à la postérité,
Je veux que l'un & l'autre en soit deshérité.
Et si au feu vengeur dès or je ne vous donne,

C'est pour vous diffamer: vivez chetifs, vivez,
Vivez aux yeux de tous, de tout honneur privez;
Car c'est pour vous punir, qu'ores je vous pardonne.

XXI.

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
Que je cesse d'aimer: laissez-moy obstiné,
Vivre & mourir ainsi, puisqu'il est ordonné.
Mon amour c'est le fil, auquel se tient ma vie.

Ainsi me dit la Fée, ainsi en Œagrie,
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,
Elle alluma sa souche à l'heure qu'il fust né,
Et dict, toy & ce feu, tenez-vous compaignie.

Elle le dict ainsi, & la fin ordonnée
Suivit après le fil de cette destinée.
La souche, ce dict-l'on, au feu fust consommée;

Et deslors (grand miracle) en un mesme moment
On veid tout à un coup, du miserable amant
La vie & le tison, s'en aller en fumée.

XXII.

Quand tes yeux conquerans estonné je regarde,
J'y voy dedans à clair tout mon espoir escript,

J'y

J'y voy dedans amour, luy-mesme qui me rit,
Et me montre mignard le bon heur qu'il me garde.

Mais quand de te parler par fois je me hazarde,
C'est lors que mon espoir desseiché se tarit.
Et d'advouer jamais ton œil, qui me nourrit,
D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.

Si tes yeux sont pour moy, or voy ce que je dis,
Ce sont ceux-là sans plus, à qui je me rendis.
Mon Dieu, quelle querelle en toy-mesme se dresse,

Si ta bouche & tes yeux se veulent desmentir!
Mieux vaut, mon doux tourment, mieux vaut les departir,
Et que je prenne au mot de tes yeux la promesse.

XXIII.

Ce sont tes yeux tranchans qui me font le courage:
Je voy saulter dedans la gaye liberté,
Et mon petit archer, qui mene à son costé
La belle gaillardise & le plaisir volage.

Mais après, la rigueur de ton triste langage
Me montre dans ton cœur la fiere honnesteté:
Et condamné je voy la dure chasteté,
Là gravement assise, & la vertu sauvage.

Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe,
Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse:
Helas, en cet estrif, combien ay-j'enduré!

Et puis qu'on pense avoir d'amour quelque asseurance.

Sans cesse nuict & jour à la servir je pense,
Ny encor de mon mal ne puis estre asseuré.

XXIV.

Or dis-je bien, mon esperance est morte.
Or est-ce fait de mon ayse & mon bien.
Mon mal est clair : maintenant je voy bien,
J'ay espousé la douleur que je porte.

Tout me court sus, rien ne me reconforte,
Tout m'abandonne, & d'elle je n'ai rien,
Sinon toujours quelque nouveau soutien,
Qui rend ma peine & ma douleur plus forte.

Ce que j'attends, c'est un jour d'obtenir
Quelques souplrs des gens de l'advenir :
Quelqu'un dira dessus moy par pitié :

Sa dame & luy nasquirent destinez,
Egalement de mourir obstinez,
L'une en rigueur & l'autre en amitié.

XXV.

J'ay tant vescu chetif, en ma langueur,
Qu'òr j'ay veu rompre & suis encore en vie,
Mon esperance avant mes yeux ravie,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.

Que m'a servi de tant d'ans la longueur ?
Elle n'est pas de ma peine assouvie :
Elle s'en rid, & n'a point d'autre envie,
Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Donques j'auray, malheureux en aimant
Toujours un cœur, toujours nouveau tourment.

Je me sens bien que j'en suis hors d'haleine.

Prest à laisser la vie soubs le faix:
Qu'y feroit-on sinon ce que je fais ?
Piqué du mal, je m'obstine en ma peine.

XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinées,
J'en saouleray, si je puis, mon soucy.
Si j'ay du mal, elle le veut aussi.
J'accompliray mes peines ordonnées.

Nymphes des bois, qui avez, estonnées
De mes douleurs, je crois, quelque mercy,
Qu'en pensez-vous ? puis je durer ainsi,
Si à mes maux tresves ne sont données ?

Or si quelqu'une à m'escouter s'encline,
Oyez pour Dieu, ce qu'ores je devine,
Le jour est près que mes forces ja vaines

Ne pourront plus fournir à mon tourment.
C'est mon espoir si je meurs en aymant.
A donc, je croy, failliray-je à mes peines.

XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine,
Amour d'un bien mon mal refreschissant,
Flate au cœur mort ma playe languissant,
Nourrit mon mal, & lui fait prendre haleine.

Lors je conçoy quelque esperance vaine:
Mais aussi tost, ce dur tyran, s'il sent
Que mon espoir se renforce en croissant,
Pour l'estouffer, cent tourmens il m'ameine.

Encor tout frez: lors je me vais blasmant
D'avoir esté rebelle à mon tourment.
Vive le mal, ô Dieux, qui me devore,

Vive à son gré mon tourment rigoureux.
O bien-heureux, & bien-heureux encore
Qui sans relasche est tousjours mal'heureux.

XXVIII.

Si contre amour je n'ay autre deffence
Je m'en plaindray, mes vers le maudiront,
Et après moy les roches rediront
Le tort qu'il faict à ma dure constance.

Puis que de lui j'endure cette offence,
Au moins tout haut, mes rythmes le diront,
Et nos neveus, alors qu'ils me liront,
En l'outrageant, m'en feront la vengeance.

Ayant perdu tout l'aise que j'avois,
Ce sera peu que de perdre ma voix.
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,

Et fut celuy qui m'a faict cette playe,
Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

XXIX.

Ja reluisoit la benoiste journée
Que la nature au monde te devoit,
Quand des thresors qu'elle te reservoit
Sa grande clef te fust abandonnée.

Tu pris la grace à toy seule ordonnée,
Tu pillas tant de beautés qu'elle avoit:

Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoit,
En est par fois elle-mesme estonnée.

Ta main de prendre enfin se contenta,
Mais la nature encor te presenta,
Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.

Tu n'en prins rien : mais en toy tu t'en ris,
Te sentant bien en avoir assez pris,
Pour estre ici royne du cœur des hommes.

N. B. *Nous avons jugé à propos de placer ci-dessus ces vingt-neuf Sonnets, comme ils le sont dans l'Edition* in-quarto *de* 1588, *afin de rendre la nôtre la plus complette qu'il est possible, & pour ne rien omettre de ce qui a paru dans les précédentes. C'est pour la même raison que nous ne supprimons point la note de l'*Éditeur de Londres *sur les deux lignes suivantes, qui se trouvent dans toutes les autres Editions de Montagne, à la place des Sonnets supprimés.* « Ces vingt-neuf » Sonnets d'*Estienne de la Boëtie* qui

» étoient mis * en ce lieu, ont été » depuis imprimés avec ses Œuvres ».

CHAPITRE XXIX.

De la Moderation.

COMME si nous avons l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles-mesmes sont belles & bonnes. Nous pouvons saisir la Vertu, de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre & violent. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excès en la Vertu, d'autant que ce n'est plus vertu, si l'excès y est, se jouent des paroles.

(a) *Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,*

---

* Ils sont dans l'édition in-4. d'Abel l'Angelier, imprimée à Paris en 1588. Je n'y trouve rien de fort intéressant. Ces vingt-neuf sonnets ne contiennent presque autre chose que des plaintes amoureuses, exprimées d'un style assez rude, où éclatent les foiblesses & les emportemens d'une passion inquiete qui se nourrit de soupçons, de craintes & de défiances, dont elle paroît accablée. Chacun en peut juger par lui-même.

(a) L'homme le plus sage & le plus juste mérite

Ultro quàm satis est, virtutem si petat ipsam.

C'est une subtile consideration de la Philosophie. On peut & trop aymer la Vertu, & se porter excessivement en une action juste. A ce biais s'accommode la Voix divine. (1) *Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages.* J'ay veu (2) tel Grand, blesser la reputation de sa religion, pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte. J'ayme des natures temperées & moyennes.

L'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, &

---

de passer pour injuste, s'il recherche la vertu même avec trop d'ardeur. *Horat.* L. I, Ep. VI, *vs.* 15, 16.

(1) S. Paul aux Romains, ch. 12, *vs.* 3.

(2) *Il y a apparence*, dit le traducteur Anglois, *que Montagne veut parler ici de Henri* III, *Roi de France.* Je crois qu'il a raison. Le bon Cardinal d'Ossat écrivant à la Reine Louise, veuve de Henri III, lui dit franchement à sa maniere, *que ce Prince avoit vécu une vie autant ou plus religieuse que royale*, Lettre XXIII. Et un jour Sixte V, parlant de ce Prince au Cardinal de Joyeuse, protecteur des affaires de France, lui dit plaisamment : *Il n'y a rien que votre Roi n'ait fait, & ne fasse pour être moine : ni que je n'aye fait moi, pour ne l'être point.* Tiré d'une note d'Amelot de la Houssaye sur les paroles du Cardinal d'Ossat, qu'on vient de voir. p. 74. Tome I. des Lettres du Cardinal d'Ossat, publiées à Paris, 1697.

me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias, qui donna (3) la premiere instruction, & porta la premiere pierre à la mort de son fils : Ny le Dictateur (4) Postumius, qui fit mourir le

---

(3) Montagne veut nous apprendre ici, sur le rapport de *Diodore de Sicile*, que la mere de Pausanias donna la premiere idée du supplice qu'on devoit infliger à son fils. « Pausanias, *dit cet historien*, s'étant apperçu que les Ephores accompagnés de quelques autres Lacédémoniens, lui vouloient mettre la main sur le collet, gagna le devant & s'enfuit en franchise dans le temple de Minerve. — Et estans les Lacédémoniens en doute s'ils le devoient tirer de là pour le faire mourir, quelque franchise qu'il y eust, l'on dit que sa mere propre vint elle-mesme au temple, là où elle ne dit autre chose sinon qu'elle posa sur le seuil de la porte du temple une piece de brique qu'elle avoit apportée, & cela fait s'en retourna en la maison. Les Lacédémoniens suivant le jugement & la sentence de la mere, feirent murer la porte du temple, & par ce moyen contraignirent Pausanias à mourir de faim, *&c.* » L. XI, ch. 10 de la traduction d'Amyot. La mere de Pausanias se nommoit *Alcithée*, comme nous l'apprend le Scholiaste de Thucydide, qui s'est contenté d'écrire : *qu'on disoit que dès qu'on vint à murer les portes de la chapelle où Pausanias s'étoit refugié, sa mere* Alcithée *posa la premiere pierre.*

(4) Les sentimens étant partagés sur la vérité de ce fait, Tite-Live se croit en droit de le rejetter, parce qu'on ne voit pas dans l'Histoire, que *Posthumius* ait été noté pour cela, comme *T. Manlius* le fut, environ cent ans après. Car Manlius ayant fait mourir son fils pour un pareil sujet, on lui donna le surnom odieux d'*Imperiosus* ; & depuis ce temps-

sien, que l'ardeur de jeunesse avoit heureusement poussé sur les ennemis, un peu avant son rang, ne me semblent si justes, comme estranges. Et n'ayme ny à conseiller, ny à suivre une vertu si sauvage & si chere. L'archer qui outrepasse le blanc, faut comme celuy qui n'y arrive pas. Et les yeux me troublent à monter (5) à coup vers une grande lumiere, égale-

---

là, pour désigner des ordres trop séveres on dit *Manliana imperia.* — *Manliana imperia*, dit Tite-Live, *non in præsentiâ modo horrenda, sed exempli etiam tristis in posterum fuerunt.* Et cet historien ne doute point qu'on ne les eût déja nommés *Posthumia imperia*, si Posthumius eût été le premier auteur d'un exemple si barbare : *quum qui primus auctor tam sævi exempli foret, occupaturus insignem titulum crudelitatis fuerit.* Tit. Liv. L. IV, c. 29 & L. VIII, c. 7. Montagne a pour lui *Valere Maxime*, qui dit expressément que Posthumius fit mourir son fils, L. II, c. 7, §. 6. & *Diodore de Sicile*, qui assure la même chose, L. XII, c. 19. — Au reste, le raisonnement de *Tite-Live* n'est pas des plus concluans : car il peut fort bien être qu'un événement extraordinaire, arrivé dans un certain temps, ne fasse pas sur l'esprit du peuple la même impression qu'il y fera dans un autre temps.

(5) *Tout à coup.* Marot dans son *Histoire de Léandre & Ero.*

Mais par sus tout (helas ma chere Dame)
Si tu ne veux qu'*à coup* je perde l'ame,
Prend garde aux vents ; veuilles avoir le soing
Que trop esmeus n'esteignent au besoing
Le cler flambeau conducteur de ma vie.

ment comme à dévaler à l'ombre. Callicles en Platon (6) dit l'extremité de la Philosophie estre dommageable : & conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit : que prise avec moderation, elle est plaisante & commode; mais qu'enfin elle rend un homme sauvage & vicieux desdaigneux des Religions, & Loix communes : ennemy de la conversation civile : ennemy des voluptez humaines : incapable de toute administration politique, & de secourir autruy, & de se secourir soy-mesme : propre à estre impunement soufflетté. Il dit vray : car en son excès, elle (7) esclave nostre naturelle franchise : & nous desvoye, par une importune subtilité du beau & plain chemin, que Nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes elle est très-legitime : la Theologie

---

(6) Dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, vers le milieu.

(7) Escaver aucun, c'est, dit Nicot, le rendre serf & esclave, l'asservir. — *Esclavet ma liberté*. Ronsard. *Servam reddere.*

ne laisse pas de la brider pourtant, & de la restraindre. Il me semble avoir leu autrefois chez S. Thomas (8), en un endroit où il condamne les mariages des parens és degrés deffendus, cette raison parmy les autres, qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderée: car si l'affection maritale s'y trouve entiere & parfaicte, comme elle doit; & qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentele, il n'y a point de doute, que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

Les sciences qui reiglent les mœurs des hommes, comme la Theologie & la Philosophie, elles se meslent de tout. Il n'est action si privée & secrete, qui se desrobe de leur cognoissance & jurisdiction (9). Bien apprentis sont ceux qui

(8) *Dans la* Secunda Secundæ, *Quæst.* 154. Art. 9.

(9) *C'est-à-dire*, Il n'y a que des ignorans & de petits génies qui s'avisent de trouver mauvais que la philosophie & la théologie prennent cette liberté. En quoi ils ressemblent aux femmes qui com-

ſyndiquent leur liberté. Ce ſont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pieces à (10) garçonner : à medeciner, la honte la deffend. Je veux donc (11) de leur part apprendre cecy aux maris, s'il s'en trouve encore qui y ſoient trop acharnez : c'eſt que les plaiſirs meſmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes, ſont reprouvez, ſi la moderation n'y eſt obſervée : & qu'il y a de quoy faillir en licence & desbordement en ce ſubject-là, comme en un ſubject illegitime.

muniquent, &c. mais qui par pudeur refuſent de les laiſſer voir au Médecin. Si c'eſt-là le ſens des paroles de Montagne, comme je le crois, le traducteur Anglois a fort mal pris ſa penſée, qui lui fait dire ici, « que les perſonnes les mieux inſtruites » ſont les plus capables de cenſurer & de dompter » leur propre liberté : » *But they are beſt taught, who are beſt able to cenſure and curb their own Liberty :* ce qui ne quadre guere avec ce qui précede & encore moins avec ce qui ſuit.

(10) Garſonner la femme d'autruy, *attrectare uxorem alterius :* Nicot.

(11) C'eſt-à-dire, *de la part de la philoſophie & de la théologie.* Le traducteur Anglois s'y eſt mépris, qui dit : *I will therefore in their behalf teach the Husbands,* « Je veux donc pour l'amour d'elles, (c'eſt-à-dire, *des femmes*) apprendre aux maris, &c. » Peu de femmes ſe croiroient obligées de remercier Montagne d'une telle faveur.

Cés (12) encheriments deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce jeu, sont non indecemment seulement, mais dommageablement employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elles sont toujours assez esveillées pour nostre besoing. Je ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle & simple.

C'est une religieuse liaison & devote que le mariage : voilà pourquoy le plaisir qu'on en tire, ce doit estre un plaisir retenu, serieux & meslé à quelque severité : ce doit estre une volupté aucunement prudente & consciencieuse.

Et parce que sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doute, si lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruict, comme quand elles sont hors d'aage, ou enceintes, il est

(12) Caresses effrontées. *Cherer*, ou *cherir*, blandiri alicui, *Nicot*. — De *cherer*, on a fait *encheriment*, caresse. *Marot* à une qui lui feit chere par maniere d'acquit, *Epigr.*

Ne vous forcez de me *cherer*,
Chere ne quiert point violence.

permis d'en rechercher l'embrassement. C'est un homicide (13) à la mode de Platon. Certaines Nations (& entre autres la Mahumetane) abominent la conjonction avec les femmes enceintes : Plusieurs aussi avec celles qui * ont leurs flueurs.

Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge ; & cela fait, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant (14) lors seulement loy de

(13) *De legibus*. Lib VIII, p. 912. C. Francofurti, apud Claudium Marnium, &c. an. 1602.

* Ce mot si expressif a été banni de la langue, fort mal à propos, si je ne me trompe. — *Flueurs des femmes*, id est *fluores menstruæ*, vulgò *les fleurs*, dit Nicot, qui peut-être a voulu nous apprendre par-là, que ce n'est que par l'ignorance du vulgaire que le mot de *fleurs* a été substitué à celui de *flueurs*. Les savans, & sur-tout les médecins n'auroient peut-être pas mal fait de conserver ce dernier mot, du moins dans leurs écrits, d'où bien des gens auroient conclu que le peuple prononçoit mal ce mot, & que ceux qui écrivoient *fleurs* en ignoroient la vraie ortographe.

(14) Après ce temps là seulement, c'est-à-dire, après qu'elle avoit enfanté. *Trebellius Pollio* de qui Montagne a pris ce fait, l'a exprimé si nettement qu'il n'a aucun besoin de commentaire. Voici ses propres termes : « Zenobia eâ castitate fuisse dicitur, ut ne virum suum quidem sciret nisi tentatis conceptionibus. Nam quum semel concubuisset, expectatis menstruis continebat se, si prægnans es-

recommencer : (15) brave & genereux exemple de mariage. C'eſt de quelque Poëte diſetteux & affamé de ce déduit, (16) que Platon emprunta cette narration : Que Jupiter fit à ſa femme une ſi chaleureuſe charge un jour, que ne pouvant avoir patience qu'elle euſt gaigné ſon lict, il la verſa ſur le plancher : & par la vehemence du plaiſir, oublia les reſolutions grandes & importantes, qu'il venoit de prendre avec les autres Dieux en ſa cour celeſte, ſe vantant qu'il l'avoit trouvé auſſi bon ce coup-là, que lors que premierement il la depucella à cachette de leurs parents.

ſet : ſin minùs, iterùm poteſtatem quærendis liberis dabat. » *Treb. Poll. Zenobia.* p. 199. *Hiſt. Aug.*

(15) Ou, *noble & généreux exemple de mariage*, comme il y a dans l'édition in-4. de 1588.

(16) Montagne donne ici un ſoufflet à Homere ſans y penſer : car cette fiction eſt ſans doute priſe de l'Iliade, L. XIV, *vſ.* 294—353. Voyez Platon dans ſa *République*, L. III, *p.* 433. *Lugd. apud Gu. Lemærium*, 1590. Si Montagne eût conſulté Homere, il ne ſe feroit pas mépris, comme il a fait, dans quelques circonſtances de cette affaire. Ceux qui ſont curieux de ſavoir en quoi Montagne & Platon ont altéré le conte d'Homere, n'ont qu'à conſulter, dans le *Dictionnaire de Bayle*, la remarque (I) de l'article JUNON, p. 1593, édit. de 1720

Les Rois de Perse appelloient leurs femmes à la compagnie de leurs festins : mais quand le vin venoit à les eschauffer à bon escient, & qu'il falloit tout à fait lascher la bride à la volupté, (17) ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; & faisoient venir en leur lieu, des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Tous plaisirs & toutes gratifications ne sont pas bien logées en toutes gens. Epaminondas avoit fait emprisonner un garçon desbauché : Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : (18) il l'en refusa, & l'accorda à une sienne garce qui aussi l'en pria : disant que *c'estoit une gratification deuë à une amie, non à un capitaine.*

Sophocles estant compagnon en la Preture avec Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garçon : O le beau gar-

(17) Plut. dans les *Préceptes de Mariage*, §. 14.

(18) Plut dans son traité intitulé : Instruction pour ceux qui manient affaires d'Estat, ch. IX, de la Version d'Amyot.

çon que voylà ! fit-il à Pericles. Cela seroit bon à un autre qu'à un Preteur, luy dit Pericles, (19) qui doit avoir non les mains seulement, mais aussi les yeux chastes.

Ælius Verus l'Empereur répondit à sa femme comme elle se plaignoit, dequoy il se laissoit aller à l'amour d'autres femmes ; qu'il le faisoit par occasion consciencieuse, d'autant que le mariage estoit (20) un nom d'honneur & dignité, non de folastre & lascive concupiscence. Et nostre histoire Ecclésiastique a conservé avec honneur la memoire de cette femme, qui répudia son mary, pour ne vouloir seconder & soustenir ses attouchemens trop insolens & desbordez. Il n'est en somme aucune si juste volupté, en laquelle l'excez & l'intemperance ne nous soit reprochable.

(19) At enim Prætorem, Sophocle, decet non solùm manus, sed etiam oculos abstinentes habere. *Cic.* de Offic. L. I, c. 40.

(20) Uxor enim dignitatis nomen est, non voluptatis. *Ælii Spartiani* Ælius Verus, p. 15, 1e Hist. August. in-folio, Parisiis, an. 1620.

Mais à parler à bon escient, est-ce pas un miserable animal que l'homme ? A peine est-il en son pouvoir par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier & pur, encore se met-il en peine de le retrancher par discours : il n'est pas assez chetif, si par art & par estude il n'augmente sa misere :

(b) *Fortunæ miseras auximus arte vias.*

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse, de s'exercer à rabattre le nombre & la douceur des voluptez, qui nous appartiennent : comme elle faict favorablement & industrieusement, d'employer ses artifices à nous peigner & farder les mots, & en alleger le sentiment. Si j'eusse été chef (21) de part, j'eusse prins autre voye plus naturelle, qui est à dire vraye, commode & saincte : & me fusse peut-estre rendu assez fort pour la borner : quoy que nos Medecins spiri-

---

(b) *Nous étendons par art les tristes droits du Sort.* Propert. L. III, Eleg. vij, *vs.* 32.

(21) Ou *de parti*, comme on trouve dans les dernieres éditions.

tuels & corporels, comme par complot faict entre eux, ne trouvent aucune voie à la guerison, ni remede aux maladies du corps & de l'ame, que par le tourment, la douleur & la peine. Les veilles, les jeuſnes, les haires, les exils lointains & ſolitaires, les priſons perpetuelles, les verges & autres afflictions, ont eſté introduites pour cela : mais en telle condition, que ce ſoyent veritablement afflictions, & qu'il y ait de l'aigreur poignante : qu'il n'en advienne point comme à un (22) Gallio, lequel ayant eſté envoyé en exil en l'Iſle de Lesbos, on fut adverti à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, & que ce qu'on luy avoit enjoint pour peine, luy tournoit à commodité : parquoy ils ſe raviſerent de le rappeller près de ſa femme, (23) & en ſa maiſon ; & luy

(22) Sénateur Romain, exilé pour avoir déplu à *Tibere*, comme on peut voir dans Tacite qui le nomme *Junius Gallio*. Annal. Liv. VI, chap. 3.

(23) Selon Tacite, il fut rappellé à Rome pour y être ſous la garde du Magiſtrat. « Italiâ exactus : & quia incuſabatur facilè toleraturus exſilium, dejectâ Lesbo, inſulâ nobili et amœnâ, retrahitur in urbem, cuſtoditurque domibus Magiſtratuum. ſi

ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le jeusne aiguiseroit la santé & l'allegresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'autre medecine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celui qui les prend avec appetit & plaisir. L'amertume & la difficulté sont circonstances servant à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corrompoit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir : & icy (24) faut la reigle commune, que les choses guerissent par leurs contraires : car le mal y guerit le mal.

Cette impression se rapporte aucunement à cette autre si ancienne, de penser gratifier au Ciel & à la nature par nostre massacre & homicide, qui fut universellement embrassée en toutes Religions. Encore du tems de nos peres,

(24) *Manque.*

Amurat en la prise de l'Isthme, immola six cent jeunes hommes Grecs à l'ame de son pere : afin que ce sang servist de propiciation à l'expiation des péchés du trespassé.

Et en ces nouvelles Terres descouvertes en nostre aage, pures encore & vierges au prix des nostres, l'usage en est (25) aucunement receu par tout. Toutes leurs Idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté. On les brusle vifs, & demi rostis on les retire du brasier, pour leur arracher le cœur & les entrailles. A d'austres, voire aux femmes, on les escorche vives, & de leur peau ainsi sanglante en revest-on & masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance & resolution. Car ces pauvres gens sacrifiables, vieillards, femmes, enfans, vont quelques jours avant, questans eux-mesmes les ausmones pour l'offrande de leur sacrifice, & se présentent à la boucherie

(25) *En quelque sorte, à peu près.*

chantans & dançants avec les assistans.

Les Ambassadeurs du Roy de Mexico, faisans entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre ; après lui avoir dict, qu'il avoit trente vasseaux, desquels chacun pouvoit assembler cent mille combattans, & qu'il se tenoit en la plus belle & forte ville qui fust soubs le Ciel, luy adjousterent, qu'il avoit à sacrifier aux Dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avec certains grands peuples voisins, non-seulement pour l'exercice de la jeunesse du païs, mais principalement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices, par des prisonniers de guerre.

Ailleurs, en certain bourg, pour la bien-venue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encore ce conte. Aucuns de ces Peuples ayants esté battus par luy, envoyerent le recognoistre & rechercher d'amitié : les messagers luy présenterent trois sortes de presens, en cette maniere : Sei-

gneur, voyla cinq esclaves : si tu es un Dieu fier, qui te paisse de chair & de sang, mange-les & nous t'en (26) amerrons davantage : si tu es un Dieu débonnaire, voyla de l'encens & des plumes : si tu es homme, prens les oiseaux & les fruicts que voicy.

CHAPITRE XXX.

Des Cannibales.

QUAND le Roy Pyrrhus passa en Italie après qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoyoient au-devant ; *je ne sçay*, (1) dit-il, *quels barbares sont ceux-cy*, (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangeres) *mais la disposition de cette armée*

(26) Au lieu d'*amenerons*, qu'on a mis dans les dernieres éditions. J'ai trouvé *ammerrons* dans quatre des plus anciennes éditions, à compter depuis celle de 1588 ; & c'est apparemment ainsi qu'avoit écrit Montagne, puisqu'on a dit autrefois *amesroy* pour *j'ameneroy*, comme l'assure Borel dans son Thrésor de Recherches Gauloises, *&c.*

(1) Plutarque, dans la vie de Pyrrhus, c. 8.

que je voy n'est aucunement barbare. Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius (2) fit passer en leur pays : & (3) Philippus voyant d'un tertre, l'ordre & distribution du camp Romain, en son Royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voyla comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires ; & les faire juger par la voix de la raison, non par la voix commune.

J'ay eu long temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans

(2) Si Montagne a voulu nous donner ce fait, comme il le semble, sur la foi de Plutarque, vie de Flaminius, c. 3 de la version d'Amyot, il a mal pris la pensée de son auteur : car Plutarque ne parle point là de l'armée, mais de la personne de Flaminius ; il ne dit point que les Grecs eussent été surpris de voir la belle ordonnance des troupes que Flaminius avoit fait passer dans leur pays ; mais que ceux qui n'ayant jamais vu ce Consul Romain, vinrent à parler pour la premiere fois avec lui, furent contraints d'en dire à peu près ce que Pyrrhus avoit dit de la premiere armee des Romains qu'il vit rangée en bataille, &c.

(3) *Tit. Liv.* L. XXXI, c. 34. Ac subjecta cernens Romana castra, admiratus esse dicitur, & universam speciem castrorum, & descripta suis quæque partibus, tum tendentium ordine, tum itinerum intervallis : negasse barbarorum ea castra ulli videre posse.

en

en cet autre Monde, qui a esté descouvert en nostre siecle, (4) en l'endroit où Villegaignon print terre qu'il surnomma *la France Antartique*. Cette descouverte d'un pays infiny, semble de grande consideration. Je ne sçay si je me puis respondre, qu'il ne s'en fasse à l'advenir quelqu'autre, tant de personnages plus grands que nous ayants esté trompez en cette-cy. J'ay peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, & plus de curiosité, que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon introduit Solon racontant avoir appris des Prestres de la ville de Says en Ægypte, (5) que jadis & avant le deluge, il y avoit une grande Isle nommée *Atlantide*, droit à la bouche du destroit de (6) Gilbratar, qui tenoit plus de pays que

(4) Au Bresil, où il arriva en 1557.
(5) Dans le Dial. intitulé *Timée*, p. 524, 525.
(6) Ou *Gibraltar*, comme nous parlons aujourd'hui. — *Nicot* met l'un & l'autre.

l'Afrique & l'Asie toutes deux ensemble : & que les Roys de cette contrée là, qui ne possedoient pas seulement cette Isle, mais s'estoient estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique, jusques en Ægypte, & de la longueur de l'Europe, jusques en la Toscane, entreprindrent d'enjamber jusques sur l'Asie, & subjuguer les Nations qui bordent la mer Mediterrannée, jusques au golfe de (7) la mer Majour : & pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie jusques en la Grece, où les Atheniens les soustindrent : mais que quelque temps après, & les Atheniens & eux & leur Isle furent engloutis par le deluge.

Il est bien vraysemblable, que cet extrême ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la Terre, comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie :

---

(7) Qu'on nomme à present *la Mer noire*.

a (*Hæc loca vi quondam, & vastâ convulsa ruinâ.*

. . . .

Dissiluisse ferunt, cùm protinùs utraque tellus
Una foret.)

Chypre d'avec la Surie; l'Isle de Negrepon, de la terre ferme de la Bœoce : & joint ailleurs les terres qui estoient divisées, comblant de limon & de sable les fosses d'entre-deux,

b *Sterilisque diù palus aptaque remis*
Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum.

Mais il n'y a pas grande apparence, que cette Isle soit ce Monde nouveau que nous venons de descouvrir : car elle touchoit quasi l'Espaigne, & ce seroit un effect incroyable d'inondation, de l'en avoir reculée comme elle est, de plus de douze cent lieues : Outre ce que les na-

---

a On dit qu'autrefois ces terres, qui jointes ensemble ne faisoient d'abord qu'un seul continent, furent séparées par les violentes secousses d'un tremblement de terre. *Virg.* Æneid. L. III, *vs.* 414, 416, 417.

b Un marais, autrefois stérile, & portant bateau, se trouve maintenant changé en terres labourables, & qui nourrissent les villes voisines. *Horat.* de Arte Poët. *vs.* 65, 66.

vigations des modernes ont desja presque descouvert ; que ce n'est point une isle, ains terre ferme, & continente avec l'Inde Orientale d'un costé, & avec les terres, qui sont soubs les deux poles d'autre part : ou si elle en est separée, que c'est d'un si petit destroit & intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommée Isle, pour cela. Il semble qu'il y aye des mouvemens naturels les uns, les autres fievreux, en ces grands corps, comme aux nostres. Quand je considere l'impression que ma riviere de Dordoigne faict de mon temps, vers la rive droicte de sa descente ; & qu'en vingt ans elle a tant gaigné, & desrobé le fondement à plusieurs bastimens, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire : car si elle fust tousjours allé ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du Monde seroit renversée : Mais il leur prend des changemens : Tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un autre, tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soudai-

nes inondations (8) dequoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere Sieur d'Arsac, voit une sienne terre, ensevelie soubs les sables que la mer vomit devant elle : le faiste d'aucuns bastimens paroist encore : ses rentes & domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitans disent que depuis quelque temps, la mer se pousse si fort vers eux, qu'ils ont perdu quatre lieuës de terre. Ces sables sont ses fourriers. Et voyons de grandes montjoïes d'arenes mourantes, qui marchent une demi lieuë devant elle & gaignent pays.

L'autre tesmoignage de l'antiquité auquel on veut rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret de merveilles inouyes est à luy. Il raconte là, que certains Carthaginois s'estans jettez au travers de la mer Atlantique, hors le destroit de Gilbratar, & na-

(8) *Dont nous connoissons évidemment les causes.*

vigé long-temps, avoient descouvert enfin une grande Isle fertile, toute revestuë de bois, & arrousée de grandes & profondes rivieres, fort esloignées de toutes terres fermes : & qu'eux & autres depuis, attirez par la bonté & fertilité du terroir, s'y en allerent avec leurs femmes & enfans, & commencerent à s'y habituer. Les Seigneurs de Carthage voyans que leur pays se dépeuploit peu à peu, firent deffense expresse sur peine de mort que nul n'eust plus à aller là, & en chasserent ces nouveaux habitans ; craignants, à ce qu'on dit, que par succession des temps ils ne vinssent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux-mesmes, & ruinassent leur Estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves.

Cet homme que j'avoy, estoit homme simple & grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage. Car les fines gens remarquent bien plus curieusement, & plus de choses, mais ils les glosent : & pour faire valoir leur interpretation, & la persuader, ils ne se

peuvent garder d'alterer un peu l'histoire. Ils ne vous representent jamais les choses pures; ils les inclinent & masquent selon le visage qu'ils leur ont veu; & pour donner credit à leur jugement, & vous y attirer, prestent volontiers de ce costé-là à la matiere, l'allongent & amplifient. Ou il faut un homme très-fidele; ou si simple, qu'il n'ait pas de quoy bastir & donner de la vraysemblance à des inventions fauces, & qui n'ait rien espousé. Le mien estoit tel; & outre cela il m'a faict voir à diverses fois plusieurs Matelots & Marchands, qu'il avoit cogneus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les Cosmographes en disent.

Ils nous faudroit des Topographes, qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont estez. Mais pour avoir cet avantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent jouir du privilege de nous conter nouvelles de tout le demeurant du Monde. Je voudrois que chascun

escrivist ce qu'il sçait, & autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en tous autres subjects : Car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere, ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait : Il entreprendra toutes fois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la Physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare & de sauvage en cette Nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chascun appelle *Barbarie*, ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons autre mire de la verité & de la raison, que l'exemple & idées des opinions & usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaicte religion, la parfaite police, parfaict & accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons *sauvages* les fruicts que Nature de soy & de son progrez ordinai-

re a produicts : là où à la verité ce sont ceux que nous avons alterez par nôtre artifice, & destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plustost *sauvages*. En ceux-là sont vives & vigoureuses, les vrayes, & plus utiles & naturelles vertus & proprietez, lesquelles nous avons abastardies en ceux-cy, les accommodant au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant la saveur mesme & delicatesse se trouve à nostre goust mesme, excellente à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture.

Ce n'est pas raison que l'Art gaigne le point d'honneur sur notre grande & puissante mere Nature. Nous avons tant rechargé la beauté & richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines & frivoles entreprises :

o *Et veniunt hederæ sponte suâ melius ;*

---

o Le liere vient beaucoup mieux de lui-même. L'arboisie croit plus beau dans les antres solitaires.

Surgit & in solis formosior arbutus antris,
Et volucres nullâ dulciùs arte canunt.

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, & l'utilité de son usage : non pas la tissure de la chetive arraignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites (9) ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes & plus belles par l'une ou l'autre des deux premieres : les moindres & imparfaites par la derniere.

Ces Nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, & estre encore fort voisines de leur naïfveté originelle. Les Loix naturelles leur commandent encore, fort peu abastardies par les nostres : Mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois desplaisir, de quoy la cognoissance n'en soit venuë plustost, du

& les oiseaux font un plus doux ramage sans le secours de l'art. *Propert.* L. I, El. II, *vs.* 10, 11, 14.
(9) De Legibus, p. 1665. H.

temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous. Il me desplaist que Lycurgus & Platon ne l'ayent euë : car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces Nations-là, surpasse non-seulement toutes les peintures dequoy la Poësie a embellie l'aage doré, & toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes ; mais encore la conception & le desir mesme de la Philosophie. Ils n'ont peu imaginer une naïfveté si pure & simple, comme nous la voyons par expérience : ny n'ont peu croire que nostre société se peust maintenir avec si peu d'artifice, & de soudeure humaine.

C'est une Nation, dirois-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique ; nulle cognoissanee de lettres : nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ny de supériorité politique ; nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions, nuls partages ; nulles occupations,

qu'oysives; nul respect de parenté, que commun; nuls vestemens; nulle agriculture; nul métal; nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes, qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouyes. Combien trouveroit-il la République qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection?

d *Hos natura modos primùm dedit.*

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très-plaisante, & bien temperée: de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoings, il est rare d'y voir un homme malade: & m'ont asseuré, n'en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, & fermez du costé de la terre, de grandes & hautes montaignes, ayans entre-deux, cent lieuës ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson & de chairs, qui

d Ce sont les premieres loix de notre mere Nature. *Virg.* Georg. L. II, *vs.* 20.

n'ont aucune ressemblance aux nostres; & les mangent sans autre artifice, que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreurs en cette assiette, qu'ils le tuerent à coups de traict, avant que le pouvoir recognoistre.

Leurs bastimens sont fort longs, & capables de deux ou trois cens ames, estoffez d'escorce de grands arbres, tenans à terre par un bout, & se soustenant & appuyant l'un contre l'autre par le faiste, à la mode d'aucune de nos granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, & sert de flanq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent, & en font leurs espées, & des grils à cuire leur viande.

Leurs licts sont d'un tissu de coton suspendus contre le toict, comme ceux de nos navires, à chacun le sien; car les femmes couchent à part des maris.

Ils se levent avec le Soleil, & mangent soudain après s'estre levez, pour toute la journée; car ils ne font autre repas que

celuy-là. Ils ne boivent pas lors : comme Suidas dit de quelques autres Peuples d'Orient, qui beuvoient hors du manger : ils boivent à plusieurs fois sur jour, & d'autant. Leur breuvage est faict de quelque racine, & est de la couleur de nos vins clairets : ils ne le boivent que tiede : Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours : il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach, & laxatif à ceux qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson très-agréable à qui y est duict. Au lieu de pain ils usent d'une certaine matiere blanche, comme du coriandre confit. J'en ai tasté : le goust en est doux & un peu fade.

Toute la journée se passe à dancer. Les plus jeunes vont à la chasse des bestes, * à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent cependant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards, qui le matin

* *Avec des arcs.*

avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à un autre, & redisant une mesme clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ayt achevé le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longeur). Il ne leur recommande que deux choses: la vaillance contre les ennemis, & l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrein, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede & assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux, & entre autres chez moy, la forme de leurs cordons, de leurs espées, & brasselets de bois, de quoy ils couvrent leurs poignets aux combats, & des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz par tout, & se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasoüer que de bois ou de pierre. Ils croyent les ames eternelles: & celles qui ont bien merité des Dieux, estre

logées à l'endroit du Ciel où le Soleil se leve ; les maudites, du costé de l'Occident.

Ils ont je ne sçay quels Prestres & Prophetes, qui se présentent bien rarement au peuple, ayans leur demeure aux montaignes. A leur arrivée, il se faict une grande feste & assemblée solennelle de plusieurs villages, (chasque grange, comme je l'ay descrite, faict un village, & sont environ à une lieuë Françoise l'une de l'autre.) Ce Prophete parle à eux en public, les exhortant à la vertu & à leur devoir : mais toute leur science * ethique ne contient que ces deux articles de la résolution à la guerre, & affection à leurs femmes. Cettuy-cy leur prognostique les choses à venir, & les évenemens qu'ils doivent esperer de leurs entreprises : les achemine ou destourne de la guerre, mais c'est par tel si, que où il faut à bien deviner, si leur advient autrement qu'il ne leur a predit, il est haché en mille pieces,

* *Morale, concernant les mœurs.*

s'ils l'attrapent, & condamné pour faux Prophete. A cette cause celuy qui s'est une fois mesconté, on ne void plus. C'est don de Dieu, que la divination : voilà pourquoy ce devroit estre une imposture punissable d'en abuser.

Entre les Scythes, (10) quand les Devins avoient failly de rencontre, on les couchoit (11) enforgez de pieds & de mains, & sur des (12) chariotes pleines de bruyere, tirées par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceux qui manient les choses subjettes à la conduite de l'humaine suffisance, sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces autres qui nous viennent pipant des asseurances d'une faculté extraordinaire, qui est hors de nostre cognoissance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de

(10) Herodot. L. IV, p. 279.

(11) Ou *enferrez*, comme on parloit anciennement. *Enforgé* ne se trouve dans aucun des dictionnaires que j'ai consultés.

(12) *Petits chariots* : Cotgrave dans son dictionnaire François & Anglois.

leur promesse, & de la témérité de leur imposture?

Ils ont leurs guerres contre les Nations qui sont au-delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tout nuds : n'ayants autres armes que des arcs ou des espées de bois, appointées par un bout, à la mode des langues de nos epieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtres & effusion de sang : car deroutes & d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chascun rapporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, & l'attache à l'entrée de son logis.

Après avoir long-tems bien traicté leurs prisonniers, & de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre, fait une grande assemblée de ses cognoissans. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, &

donne au plus cher de ses amis, l'autre bras à tenir de mesme; & eux deux en présence de toute l'assemblée l'assomment à coups d'espée. Cela faict, ils le rostissent & en mangent en commun, & en envoyent des loppins à ceux de leurs amis, qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes, c'est pour representer une extreme vengeance. Et qu'il soit ainsi ayans apperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenoient; qui estoit, de les enterrer jusques à la ceinture, & tirer au demeurant du corps force coups de traict, & les pendre après: ils penserent que ces gens ici de l'autre monde (comme ceux qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, & qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte malice) ne prenoient pas (13)

(13) *Sans raison.*

sans occasion cette sorte de vengeance, & qu'elle devoit estre plus aigre que la leur; dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne, pour suivre cette-cy. Je ne suis pas marry que nous remarquions l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action; mais ouy bien de quoy jugeans à point de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à deschirer par tourmens & par gehennes, un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre & meurtrir aux chiens, & aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins & concitoyens, & qui pis est, soubs pretexte de piété & de religion) que de le rostir & manger après qu'il est trespassé. (14) Chrysippus & Zenon, Chefs de la Secte

(14) Diogene Laërce, dans la Vie de Chrysippe, L. VII, Segm. 188.

Stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charogne, à quoy que ce fust pour nostre besoing, & d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancestres estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes, & autres personnes inutiles au combat.

e *Vascones, ut fama est, alimentis talibus usi Produxere animas.*

Et les Medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage, pour nostre santé ; soit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors : Mais il ne se trouva jamais aucune opinion si desreiglée, qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux reigles de la raison ; mais non pas eu esgard à nous,

---

e On dit que les Gascons prolongerent leur vie en se nourrissant de chair humaine. *Juven.* Sat. XV, *vs.* 93, 94.

qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

Leur guerre (15) est toute noble & genereuse, & a autant d'excuse & de beauté, que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a autre fondement parmy eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conqueste de nouvelles terres : car ils jouissent encore de cette (16) uberté naturelle, qui les fournit, sans travail & sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites.

Ils sont encore en cet heureux point, de ne desirer qu'autant que leurs necessités naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au-delà, est superflu pour eux.

Ils s'entr'appellent generalement ceux de mesme aage freres : enfans, ceux qui sont au-dessous ; & les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à

---

(15) *Parmi ces bons sauvages*, dont parle ici Montagne.

(16) *Fertilité.*

leurs heritiers en commun, cette pleine possession de bien par indivis, sans autre titre que celuy tout pur, que Nature donne à ses creatures, les produisant au monde.

Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, & qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux, c'est la gloire, & l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur & en vertu : car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, & s'en retournent à leurs pays, où ils n'ont d'aucune chose nécessaire, ny faute encore de cette grande partie, de sçavoir heureusement jouyr de leur condition, & s'en contenter. Autant en font ceux-cy à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers, autre rançon que la confession & recognoissance d'estre vaincus. Mais il ne s'en trouve pas un en tout un siecle, qui n'ayme mieux la mort, que de relascher, ny par contenance, ny parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible. Il ne s'en void aucun

qui n'ayme mieux estre tué & mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, afin que la vie leur soit d'autant plus chere : & les entretiennent communement des menasses de leur mort future, des tourmens qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du detranchement de leurs membres, & du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'enfuyr ; pour gaigner cet advantage de les avoir espouvantez & d'avoir faict force à leur constance. Car aussi à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye victoire :

f Victoria nulla est
Quam quæ confessos animo quoque subjugat hostes.

Les Hongres très-belliqueux combattants,

---

f Il n'y a de véritable victoire que celle que les ennemis domptés sont forcés de reconnoître. *Claud.* De sexto Consulatu Honorii *Panegyris*, *vs.* 248, 249.

ne

ne poursuivoient jadis leur pointe outre avoir rendu l'ennemi à leur mercy. Car en ayant arraché cette confession, ils le laissoyent aller sans offense, sans rançon; sauf pour le plus d'en tirer parole de ne s'armer dès lors en avant contre eux. Assez d'advantages gaignons-nous sur nos ennemis, qui sont advantages empruntez, non pas nostres. C'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras & les jambes plus roides : c'est une qualité morte & corporelle, que la disposition : c'est un coup de la fortune, de faire broncher nostre ennemy, & de luy esblouyr les yeux par la lumiere du Soleil : c'est un tour d'art & de science, & qui peut tomber en une personne lasche & de neant, d'estre suffisant à l'escrime.

L'estimation & le prix d'un homme consiste au cœur & en la volonté : c'est là où gist son vray honneur : la vaillance c'est la fermeté, non pas des jambes & des bras, mais du courage & de l'ame :

elle ne consiste pas en valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, (g) *si succiderit de genu pugnat.* Qui pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son asseurance, qui regarde encores en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme & desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune; il est tué, non pas vaincu: les plus vaillans sont par fois les plus infortunez.

Aussi y a-t-il des pertes triomphantes à l'envie des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le Soleil aye onques veu de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Micale, de Sicile, n'oserent onques opposer toute leur gloire ensemble, à la gloire de la desconfiture du Roy Leonidas & des siens au pas de Termopyles. Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie, & plus ambitieuse,

g Combat à genoux, s'il vient à tomber. *Senec. De Providentiâ*, c. 2.

au gain du combat, que le Capitaine Ischolas à la perte? Qui plus ingenieusement & curieusement s'est asseuré de son salut, que de sa ruine? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponese, contre les Arcadiens: pour quoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu & inégalité des forces; & * se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis, auroit de necessité à y demeurer; d'autre part, estimant indigne & de sa propre vertu & magnanimité, & du nom Lacedemonien, de faillir à sa charge, il prit entre ces deux extremités, (17) un moyen parti, de telle sorte: Les plus jeunes & dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition & service de leur Pays, & les y renvoya: & avec ceux desquels le defaut estoit moindre, il delibera de soustenir ce pas;

---

* *Persuadé, convaincu.*

(17) Voyez *Diodore de Sicile*, L. XV, c 7. où l'action d'Ischolas est comparée à celle du Roi Leonidas que Montagne vient de mettre au-dessus des plus célebres victoires.

& par leur mort en faire acheter aux ennemys, l'entrée la plus chere, qui luy seroit possible : comme il advint. Car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, après en avoir faict une boucherie, luy & les siens furent tous mis au fil de l'espée. Est-il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieux deu à ces vaincus ? Le vray vaincre a pour son roolle (18) l'estour, non pas le salut : & consiste l'honneur de la vertu, à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreu-

(18) *Estour*, ou *estor*, vieux mot qui signifie *choc*; *mêlée*, *combat*. Perceval,

Dix chevaliers pris en l'*estor*.

Borel dans son Trésor de Recherches Gauloises, qui croit que d'*estour* on a fait *estourdir*. — *Estour*, Nicot, c'est un conflict & combat : *L'estour fut ud & aspre*, Ingens atque acris fuit dimicatio.

ve, ils les deffient, les injurient, leur reprochent leur lascheté, & le nombre des batailles perdues contre les leurs.

J'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiment trestous, & s'assemblent » pour disner de luy : car ils mangeront » quant & quant leurs peres & leurs » ayeulx, qui ont servy d'aliment & de » nourriture à son corps : ces muscles, » dit-il, cette chair & ces veines, ce sont » les vostres, pauvres fols que vous estes : » vous ne recognoissez pas que la subs- » tance des membres de vos ancestres s'y » tient encore : savourez les bien, vous » y trouverez le goust de votre propre » chair : » Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans, & qui représentent cette action quand on les assomme ; ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent, & leur faisant la moue. De vray il ne cessent jusques au dernier soupir, de les braver & deffier de parole

& de contenance. Sans mentir, au pris de nous, voilà des hommes bien ſauvages : car ou il faut qu'ils le ſoient bien à bon eſcient, ou que nous le ſoyons : il y a une merveilleuſe diſtance entre leur forme & la noſtre.

Les hommes y ont pluſieurs femmes, & en ont d'autant plus grand nombre, qu'ils ſont en meilleure reputation de vaillance.

C'eſt une beauté remarquable en leurs mariages, que la meſme jalouſie que nos femmes ont pour nous empeſcher de l'amitié & bien-veuillance d'autres femmes, les leurs l'ont toutes pareilles pour la leur acquerir. Eſtans plus ſoigneuſes de l'honneur de leurs maris, que de toute autre choſe, elles cherchent & mettent leur ſollicitude à voir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'eſt un teſmoignage de la vertu du mary. Les noſtres crieront au miracle : ce ne l'eſt pas. C'eſt une vertu proprement matrimoniale, mais du plus haut eſtage. Et

en la Bible, Lea, Rachael, Sara & les femmes de Jacob, fournirent leurs belles servantes à leurs marys : & (19) Livia seconda les appetits d'Auguste, à son interest : & la femme du Roy Dejotarus (20) *Stratonique*, presta non seulement à l'usage de son mary une fort belle jeune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfants, & leur fait espaule à succéder aux Etats de leur pere. Et afin qu'on ne pense point que tout ceci se fasse par une simple & servile obligation à leur usance, & par l'impression de l'autorité de leur ancienne

(19) *Et Livie, contre ses propres intérêts, seconda les appetits d'Auguste.* Suet. in Aug. c. 71. Circa libidines hæsit Augustus : Postea quoque, ut ferunt, ad vitiandas virgines promptior, quæ sibi undique *etiam ab Uxore* conquirerentur.

(20) Voyez Plutarque dans son Traité, *des vertueux faits des Femmes*, à l'article *Stratonice*. — Si Montagne eût nommé cette femme de Dejotarus *Stratonice*, comme a fait Amyot, il auroit épargné une petite méprise à son traducteur Anglois, qui prenant le mot de *Stratonique* pour un nom de pays, a dit, *The Wife of King Dejotarus of Stratonica*, la femme du Roi Dejotarus de Stratonique. — La Galatie, *dit Plutarque*, a encore produit Stratonice, femme de Dejotarus, *&c.* Tom. II, p. 258. C. Lutet. 1624.

coustume, sans (21) discours & sans jugement, & pour avoir l'ame si stupide, que de ne pouvoir prendre autre party, il faut alleguer quelques traits de leur suffisance.

Outre celuy que je viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, j'en ay une autre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste-toy ; » arreste-toy couleuvre, afin que ma sœur » sur le patron de ta peinture, la fa- » çon & l'ouvrage d'un riche cordon, que » je puisse donner à ma mie : ainsi soit » en tout temps ta beauté & ta disposi- » tion preferée à tous les autres serpens : » Ce premier couplet, c'est le refrein de la chanson. Or j'ai assez de commerce avec la poësie pour juger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbare en cette imagination, mais qu'elle est tout à faict Anacreontique.

Leur langage au demeurant, c'est un

---

(21) *Sans raison.*

langage doux, & qui a le son agreable, retirant aux terminaisons Grecques.

Trois d'entre eux, ignorans combien coustera un jour à leur repos, & à leur bonheur, la cognoissance des corruptions de deçà, & que de ce commerce naistra leur ruine, comme je presuppose qu'elle soit desja avancée (bien miserables de s'estre laissés pipper au desir de la nouvelleté, & avoir quitté la douceur de leur Ciel, pour venir voir le nostre) furent à Roüan, du temps que feu le Roy *Charles neufvieme* y estoit : le Roy parla à eux long-temps : on leur fit voir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un leur en demanda leur advis, & voulut sçavoir d'eux, ce qu'ils avoyent trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, dont j'ay perdu la troisiesme, & en suis bien marry ; mais j'en ay encore deux en ma memoire. Ils dirent qu'ils trouvoyent en premier lieu fort estrage, par tant de grands hommes portants barbe, forts & armez, qui

CHAPITRE XXXI.

Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances Divines.

LE vray champ & subject de l'imposture, sont les choses inconnues : d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit ; & puis n'estants point subjectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dit Platon, (1) est-il bien plus aysé de satisfaire, parlant de la nature des Dieux, que de la nature des hommes ! parce que l'ignorance des auditeurs prestent une belle & large carriere, & toute liberté, au maniement d'une matiere cachée. Il advient de là qu'il n'est rien cru si fermement, que ce qu'on sçait le moins ; ny gens si asseurez, que ceux qui nous content des fables, comme Alchymistes, Pro-

(1) C'est dans le dialogue intitulé *Critias*, vers le commencement, p. 107. B. Edit. Henr. Steph.

gnoſtiqueurs, (2) Judiciaires, Chiromantiens, Medecins (3) *id genus omne*. Auſquels je joindrois volontiers, ſi j'oſois, un tas de gens, Interpretes & contrerolleurs ordinaires des deſſeins de Dieu, faiſants eſtat de trouver les cauſes de chaque accident, & de voir dans les ſecrets de la Volonté Divine (4) les motifs incomprehenſibles de ſes œuvres. Et quoy que la varieté & diſcordance continuelle des evenemens, les rejette de coin en coin, & d'orient en occident, ils ne laiſſent de ſuivre pourtant leur eſteuf, & de meſme crayon peindre le blanc & le noir. En une Nation Indienne il y a cette louable obſervance, quand il leur meſadvient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publiquement pardon au Soleil, qui eſt leur Dieu, comme d'une action injuſte : rapportant

---

(2) C'eſt-à-dire *Aſtrologues*.
(3) Et tous les gens de cet ordre. *Horat.* Sat. 2.
(4) Gens qui determinent avec la derniere préciſion les deſſeins de Dieu, la durée, l'efficace, & l'étendue de ſes faveurs, *&c.*

leur heur ou malheur à la raison divine ; & luy submettant leur jugemens & discours.

Suffit à un Chrestien croire toutes choses venir de Dieu : les recevoir avec recognoissance de sa divine & inscrutable sapience : pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles lui soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je voy en usage, de chercher à fermir & appuyer nostre Religion par la prosperité de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens, sans l'authoriser par les évenemens : Car le peuple accoustumé à ces argumens plausibles, & proprement de son goust, il est danger, quand les évenemens viennent à leur tour contraires & desavantageux, qu'il en esbranle sa foy : Comme aux guerres où nous sommes pour la Religion, ceux qui eurent l'avantage (5)

(5) Grande escarmourche qui pensa engager une bataille générale entre les troupes de l'Amiral de Coligny & celles du Duc d'Anjou, au mois de Mai de l'an 1569.

au rencontre de la Roche l'Abeille, faisants grand feste de cet accident, & se servants de cette fortune, pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent après à excuser leurs (6) defortunes de Montcontour & Jarnac, sur ce que ce sont verges & chastiemens paternels; s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aysement sentir que c'est prendre d'un sac deux moultures, & de mesme bouche souffler le chaud & le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrais fondemens de la verité.

C'est une belle bataille navalle qui s'est gaignée (7) ces mois passez contre les Turcs, sous la conduite de *Don Juan d'Austria*: mais il a bien pleu à Dieu en faire autres fois voir d'autres telles à nos despens. Somme, il est mal aysé

---

(6) La bataille de Montcontour gagnée par le Duc d'Anjou, en 1569, au mois d'Octobre. Ce Prince avoit gagné celle de Jarnac au mois de Mars de la même année.

(7) En 1571.

de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius & (8) Leon son Pape, Chefs

---

(8) D'où que Montagne ait tiré ce *Léon Pape*, il a eu ses garants, & il ne s'est pas mis en peine d'examiner le poids de leur autorité. *Christ. Sandius*, qui plein d'un zele de secte, a cherché partout de quoi grossir le nombre des Arriens, n'avoit garde d'oublier cet exemple : mais dans le fond c'est de divers auteurs Catholiques-Romains qu'il a pris tout ce qu'il en dit dans *Nucleus Hist. Eccles.* L. II, p. 110 & seqq. Edit. Cosmop. 1668. Voici le fait. *Vincent de Beauvais*, *Jacques de Voragine*, auteurs du XIII siecle, ont parlé d'un *Léon Pape*, Arrien, qu'ils disent avoir convoqué un Concile, & rapportent le combat d'injures que Leon eut à cette occasion avec *Hilaire* Evêque de Poitiers : entr'autres choses, que le Pape ayant dit à Hilaire, *Si tu Hilarius de Galliâ, ego Leo, Romanæ Sedis Apostolicus judex* ; & qu'Hilaire lui répondit, *Quod si Leo, sed non de Tribu Juda, etsi judicans resides, sed non in sede Majestatis*, &c. *Jacques de Voragine* & un *Compilateur chronologique* anonyme que l'on cite, font mourir ce Pape, précisément de la même maniere, qu'on a débité qu'étoit mort Arrius. Les Centuriateurs de Magdebourg, *Cent.* IV, cap. 10, ont copié tout cela ; *Baronius*, ad ann. 362, §. 245, le rejette en un mot, comme une pure fable. Le Cardinal *Jean de Turrecremata* y a pourtant ajouté foi, dans son traité *de Potestate Ecclesiasticâ*, Lib. II, c. 6, comme le remarque aussi *Jean Neucler* dans sa *Chronique*, Generat. XII, *in fine*, où il laisse lui-même la chose indécise. Il dit encore que selon quelques-uns, les auteurs qui ont parlé de ce Pape Leon, ont mis son nom pour celui de *Liberius*. Sandius au contraire prétend que c'étoit un véritable Pape, fait successeur de *Félix*, c'est-à-dire de celui

principaux de cette herésie, moururent en divers temps, de morts si pareilles & si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre à la garde-robe, (9) tous deux y rendirent subitement l'ame) & exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encore adjouster la mort de Heliogabalus, (10) qui fut aussi tué en un retraict. Mais quoy? Irrenée se trouve engagé en mesme fortune.

Dieu nous voulant apprendre, que les bons ont autre chose à esperer, & les mauvais autre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde; il les manie & applique selon

---

qui fut mis à la place de Liberius: & pour montrer que toute cette histoire vient d'auteurs plus anciens que ceux où on la trouve, il ajoute que Vincent de Beauvais, en la rapportant, cherche à la rendre douteuse; & que par conséquent il ne l'a pas inventée. — Cette note, si pleine de recherches curieuses, m'a été communiquée par M. *Barbeyrac*.

(9) S. Athanase, *Epist. ad Serapionem*, rapporte la mort d'Arrius. — Pour la mort de *Leon*, toute pareille à celle d'*Arrius*, voyez la note 8, qui précede immédiatement celle-ci.

(10) In latrinâ ad quam confugerat occisus. *Ælii Lampridii* Heliogabalus, p. 107.

sa disposition occulte ; & nous oste le moyen d'en faire sottement nostre profit. Et se mocquent ceux qui s'en veulent prévaloir selon l'humaine raison. Ils n'en donnent jamais une touche, qu'ils n'en reçoivent d'eux. Saint Augustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se faut contenter de la lumiere qu'il plaist au Soleil nous communiquer par ses rayons ; & qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne trouve pas estrange, si pour la peine de son outrecuidance il y perd la veue. [a] *Quis hominum potest scire consilium Dei, aut quis poterit cogitare, quid velit Dominus ?*

---

a Quel homme peut savoir les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur ? *Sapient.* c. IX, *vs.* 13.

CHAPITRE XXXII.

De fuir les voluptez au prix de la vie.

J'AVOIS bien veu convenir en cecy la plusspart des anciennes opinions ; Qu'il est heure de mourir lorsqu'il y a plus de mal que de bien à vivre : & que de conserver nostre vie & nostre tourment & incommodité , c'est choquer les reigles mesmes de la nature , comme disent ces vieilles reigles ,

(a) *Ou une vie tranquille , ou une mort heureuse.— Il est beau de mourir lorsque la vie est à charge. — Il vaut mieux cesser de vivre que de vivre dans la misere.*

Mais de pousser le mespris de la mort jusques à tel degré que de l'employer pour se distraire des honneurs , richesses , grandeurs , & autres faveurs & biens que

(a) On trouve dans *Stobée*, serm. 20, des sentences toutes pareilles à ces trois-là.

nous appellons la fortune : comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner, sans y adjouster cette nouvelle recharge, je ne l'avois veu ni commander, ni pratiquer jusques lors que ce passage de Seneca me tomba entre mains ; auquel conseillant à Lucilius personnage puissant & de grande authorité autour de l'Empereur, de changer cette vie voluptueuse & pompeuse, & de se retirer de cette ambition du monde, à quelque vie solitaire, tranquille & philosophique : sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : Je suis d'advis (*dit-il*) » (1) que tu quittes cette vie-là, ou la » vie tout à faict : bien te conseille-je de » suivre la plus douce voye, & de destacher » plustost que de rompre ce que tu as mal » noué ; pourveu que, s'il ne se peut au-

(1) Censeo aut ex vitâ istâ tibi, aut è vitâ exeundum. Sed illud idem existimo, leni eundem viâ, ut quod malè implicuisti, solvas potiùs quàm abrumpas, dummodò si alia solvendi ratio non erit, vel abrumpas. Nemo tàm timidus est ut malit semper pendere quàm semel cadere. *Epist.* 22.

» trement destacher, tu le rompes. Il n'y » a homme si coüard qui n'ayme mieux » tomber une fois, que de demeurer tous- » jours en bransle. » J'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse Stoïque : mais il est plus estrange qu'il soit enprunté d'Epicurus, qui escrit à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est-ce que je pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gens, mais avec la moderation Chretienne. Sainct Hilaire Evesque de Poitiers, ce fameux ennemi de l'heresie Arienne, estant en Syrie, fust adverty qu'Abra sa fille unique qu'il avoit laissée pardeçà avec la mere, estoit poursuivie en mariage par les plus apparents Seigneurs du païs, comme fille très-bien nourrie, belle, riche, & en fleur de son aage : il lui escrivist (comme nous voyons) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs & advantages qu'on luy presentoit : qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand & plus digne, d'un mary de bien

autre pouvoir & magnificence, qui luy feroit presens de robes & de joyaux, de prix inestimable. Son dessein estoit de luy faire perdre l'appetit & l'usage des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu : mais à cela, le plus court & plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres & oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, & de l'appeller à soy, comme il advint : car bientost après son retour, elle luy mourut; de quoy il montra une singuliere joie. Cettuy-cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement; & puis que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux obmettre le bout de cette histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de Sainct Hilaire ayant entendu par luy, comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son dessein & volonté, & combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce

monde, que d'y estre, print une si vive apprehension de la beatitude éternelle & celeste, qu'elle sollicita son mary avec extreme instance, d'en faire autant pour elle. Et Dieu à leurs prieres communes, l'ayant retirée à soy, bientost après, ce fust une mort embrassée avec singulier contentement commun.

CHAPITRE XXXIII.

La fortune se rencontre souvent au train de la raison.

L'INCONTANCE du bransle divers de la fortune, fait qu'elle nous doive presenter toute espece de visage. Y a-t'il action de justice plus expresse que celle-cy? Le Duc de Valentinois ayant resolu (1) d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete, chez qui le Pape Alexandre

(1) En 1503. Historia di *Francesco Guicciardini*, L. VI, p. 267. *In Vinegia*, appresso Gabriel Giolito, an. 1568.

sixiesme son pere, & luy, alloient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonnée, & commanda au Sommelier qu'il la gardast bien soigneusement : le Pape y estant arrivé avant le fils, & ayant demandé à boire, ce Sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoit esté recommandé que pour la bonté, en servit au Pape ; & le Duc mesme y arrivant sur le point de la collation, & se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en prit à son tour ; en maniere que le Pere en mourut soudain, & le fils, après avoir esté longuement tourmenté de maladie, fut reservé à un'autre pire fortune.

Quelquefois il semble à point nommé qu'elle se joüe à nous : Le Seigneur d'Estrée, lors Guidon de Monsieur de Vandosme, & le Seigneur de Licques, Lieutenant de la compagnie du Duc d'Ascot, estans tous deux serviteurs (2) de la sœur du

(2) Dans les mémoires de *Mart. du Bellay*, d'où ce fait a été pris, L. II, fol. 86 & 87, il est dit que cette dame étoit sœur du Seigneur de Fouquerolles.

(1) que les Grecs sous Pausanias gaignerent contre Mardonius & les Perses, les victorieux suivant leur coustume, venants à partir entre eux la gloire de l'exploit, attribuerent à la Nation Spartiate, de preexellence de valeur en combat. Les Spartiates excellents juges de la vertu, quand ils vindrent à decider à quel particulier de leur Nation devoit demeurer l'honneur d'avoir le mieux faict en cette journée, (2) trouverent qu'Aristodemus s'estoit le plus courageusement hazardé : mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix, parce que sa vertu avoit esté incitée du desir de se purger du reproche, qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles, & d'un appetit de mourir courageusement, pour garantir sa honte passée.

Nos jugemens sont encores malades,

---

[1] Montagne a mis par méprise *Potidée*, au lieu de *Platée*. Cornel. Nepos dans la vie de Pausanias, c. I. *Hujus illustrissimum est prælium apud Platæas*.
(2) Herodot. L. IX, p. 614, 615.

& suivant la depravation de nos mœurs. Je vois la plusspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles & genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines : Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraysemblablement cinquante vitieuses inventions. Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement, que lourdement & grossierement, les ingenieux, (3) à tout leur medisance.

La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands Noms, & la mesme licence, je la prendroy volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les hausser. Ces rares figures, & tirées pour l'exemple du monde, par le consentement

(3) Avec leur médisance.

des sages, je ne me feindroy pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit en interpretation & favorable circonstance. Et il faut croire, que les efforts de nostre invention sont loing au dessous de leur merite. C'est l'office des gens de bien, de peindre la vertu la plus belle qui se puisse. Et ne messieroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes. Ce que ceux-cy forment au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur créance à leur portée, dequoy je viens de parler; ou comme je pense plustost, pour n'avoir pas la veue assez forte & assez nette ny dressée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve : comme Plutarque dit, que de son temps, aucuns attribuoient la cause de la mort du jeune Caton, à la crainte qu'il avoit de Cesar : dequoy il se picque avecque raison : & peut-on juger par là, combien il se fust encore plus offensé de ceux qui l'ont attribué à

l'ambition. Sottes gens. Il eust bien faict une belle action, genereuse & juste plustost avec ignominie, que pour la gloire. Ce personnage-là fut veritablement un patron que la nature choisit, pour monstrer jusques où l'humaine vertu & fermeté pouvoit atteindre.

Mais je ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argument. Je veux seulement faire luicter ensemble, les traicts de cinq Poëtes Latins, sur la loüange de Caton, & pour l'interest de Caton: & par incident, pour le leur aussi. Or devra l'enfant bien nourry, trouver au prix des autres, les deux premiers trainants: le troisiesme, plus verd, mais qui s'est abattu par l'extravagance de sa force. Il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encore, pour arriver au quatriesme, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration. Au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il jurera ne pouvoir

estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira.

(4) Voicy merveilles : Nous avons bien plus de Poëtes, que des juges & interpretes de Poësie. Il est plus aysé de la faire, que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peut juger par les preceptes & par art, mais la bonne, la supresme, la divine est au dessus des reigles & de la raison. Quiconque en discerne la beauté, d'une veue ferme & rassise, il ne la void pas, non plus que la splendeur d'un esclair. Elle ne pratique point notre jugement : elle le ravit & ravage. La fureur, qui espoinçonne celuy qui la sçait penetrer, (5) fiert encores un tiers, à la luy ouyr traiter & reciter : comme l'aiman attire non-seulement une aiguille, mais infond encore en icelle sa faculté d'en attirer d'autres : & il se void plus clairement aux theatres, que l'inspiration sa-

(4) Une chose fort surprenante, c'est que nous avons, &c.
(5) Frappe.

crée des Muses ayant premierement agité le Poëte à la cholere, au deuil, à la hayne, & hors de soy, où elles veulent, frappe encore par le Poëte l'acteur, & par l'acteur, consecutivement tout un peuple. C'est l'enfileur de nos aiguilles, suspendues l'une de l'autre.

Dès ma premiere enfance, la Poësie a eu cela, de me transpercer & transporter. Mais ce ressentiment bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus hautes & plus basses (car c'étoient tousjours des plus hautes en chasque espece) comme differentes en couleur. Premierement, une fluidité gaye & ingenieuse : depuis une subtilité aiguë & relevée : enfin, une force meure & constante. L'exemple le dira mieux : OVIDE, LUCAIN, VIRGILE. Mais voyla (6) nos gens sur la carriere.

---

(6) Les cinq Poëtes Latins qui par les traits différens dont ils ont peint Caton, se sont peints eux-mêmes.

d *Sit Cato dum vivit sanè vel Cæsare major*,

dit l'un :

e *& invictum devictâ morte Catonem*,

dit l'autre. Et l'autre parlant des Guerres Civiles d'entre Cesar & Pompeius,

f *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

Et le quatriesme sur les louanges de Cesar :

g *Et cuncta terrarum subacta,*
Præter atrocem animum Catonis.

Et le maistre du chœur, après avoir estalé les noms des plus grands Romains en peinture, finit en cette maniere :

h *his dantem jura Catonem.*

---

d Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que César. *Martial.* L. VI, Epigr. 32.

e Et Caton indomtable ayant domté la mort. *Manil.* Astronomicon, L. IV, *vs.* 87.

f Le vainqueur plut aux Dieux ; à Caton, le vaincu. *Lucan.* L. I, *vs.* 128.

g Tout le monde à ses pieds, hormis le fier Caton. *Horat.* L. II, Od. I, *vs.* 23, 24.

h Avec Caton qui donne à tous la Loi. *Virg. Æneid.* L. VIII, *vs.* 670.



CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.

QUAND nous rencontrons dans les histoires, (1) qu'Antigonus sçut très-mauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du Roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy : & que l'ayant veue il se print bien fort à pleurer : Et que le Duc René de Lorraine plaignit aussi la mort du Duc Charles de Bourgogne, (2) qu'il venoit de deffaire, & en porta le deuil en son enterrement : (3) qu'en la bataille d'Aurry (que le Comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois,

(1) Plutarq. dans la vie de Pyrrhus, vers la fin.
(2) Devant Nancy, en 1477.
(3) Donnée en 1364, sous le regne de Charles V, Roi de France.

sa partie pour le Duché de Bretaigne) le victorieux rencontrant le corps de son ennemy trespassé, (4) en mesna grand deuil, il ne faut pas s'escrier soudain :

a E cosi aven che l'animo ciascuna
Sua passion sotto el contrario manto
Ricopre, con la vista hor' chiara, hor' bruna.

Quand on présenta à Cesar la teste de Pompeius, (5) les histoires disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain & malplaisant spectacle. Il y avoit eu entr'eux une si longue intelligence, & société au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques & d'alliances, qu'il ne faut pas croire que cette conte-

(4) Froissart, Vol. I, ch. 228.

a C'est ainsi que l'esprit couvre sa passion sous une apparence contraire, d'un œil tantôt gai, tantôt triste. *Pétrarque*, fol. 25. de l'édition de Gab. Giolito, an. 1545.

(5) Il eut en horreur Theodorus qui lui en présenta la teste, tournant la teste d'un autre costé, dit *Plutarque*, pour ne la point voir : mais bien print-il son cachet, & en le regardant se prit à plorer. *Vie de César*, c. 13 de la tradu&. d'Amyot.

nance fust toute fausse & contrefaicte; comme estime cet autre :

> b *tutumque putavit*
> *Jam bonus esse socer, lacrymas non sponte cadentes*
> *Effudit, gemitusque expressit pectore læto.*

Car bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soyent que masque & fard, & qu'il puisse quelquefois estre vray,

> c *Heredis fletus sub personâ risus est.*

si est-ce qu'au jugement de ces accidens, il faut considerer, comme nos ames se trouvent agitées de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle-là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous selon nos complexions ; aussi en nostre

---

b Croyant alors, qu'il pouvoit, sans péril, faire le bon beau-pere, il versa des larmes forcées, & poussa des soupirs d'un cœur tout rempli de joie. *Lucan*, L. IX, *vs.* 1033, &c.

c Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.
Ex Publii Mimis, apud Aul. Gellium, L. XVII, c. 14. — C'est de la Demoiselle de Gournay que j'ai emprunté ce vers françois.

ame, bien qu'il y ait divers mouvemens qui l'agitent, faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage, que pour la volubilité & soupleſſe de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, & ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non-seulement les enfans, qui vont tout naïfvement après la nature, pleurer & rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encores au despartir de sa famille, & de ses amis, il ne se sente frissonner le courage : & si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met-il le pied à l'estrié d'un visage morne & contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nées, encore les despend-on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux : quoy que die ce bon compagnon,

a Est-ne novis nuptis odio Venus? anne parentum

Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me Divi, vera gemunt, juverint.

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celuy-là mort, qu'on ne voudroit aucunement estre en vie. Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aye : ce sont vrayes & non feintes imprecations : mais cette fumée passée, qu'il ayt besoin de moy, je luy bien-feray volontiers, je tourne à l'instant le feuillet. Quand je l'appelle un badin, un veau, je n'entreprens pas de luy coudre à jamais ces titres : ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme tantost après. Nulle qualité nous embrasse purement & universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol, de parler seul, il n'est jour ny heure à peine, en laquelle on ne

---

d Venus est-elle odieuse aux nouvelles mariées? Ou se jouent-elles de leurs parens par de feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale? Que je meure, si ces larmes sont sinceres. *Catull.* De comâ Berenices, Carm. LXIV, *vs.* 15, &c.

m'ouïst gronder en moy-mesme, & contre moy, Bren du fat : & si n'entends pas que ce soit ma definition. Qui pour me voir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'un ou l'autre soit feinte, il est un sot. Neron prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer (6) sentit toutefois l'émotion de cet adieu maternel : & en eust horreur & pitié. On dit que la lumiere du Soleil n'est pas d'une piece continue : mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux.

e *Largus enim liquidi fons luminis ætherius sol,*
Irrigat assiduè cælum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen :

---

(6) C'est ce que dit Tacite, mais sans l'assurer si positivement que Montagne. « Nero Agrippinam prosequitur abeuntem arctiùs oculis & pectori hærens, sive explendâ simulatione, sive perituræ matris supremus aspectus, quamvis ferum animum retinebat. » *Annal.* L. XIV.

e Car le Soleil, source feconde de lumiere, ne cesse jamais d'arroser le ciel d'une recente lueur,

ainsi eslance nostre ame ses pointes diversement & imperceptiblement.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, & le tança de la mutation soudaine de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesurée de ses forces, au passage de l'Hellespont, pour l'entreprise de la Grece. Il lui (7) prit premierement un tressaillement d'ayse, à voir tant de milliers d'hommes à son service, & le tesmoigna par l'allegresse & feste de son visage: & tout soudain en mesme instant, sa pensée luy suggérant, comme tant de vies avoient à defaillir, au plus loing dans un siecle, il refroigna son front, & s'attrista jusques aux larmes.

Nous avons poursuivy avec resolue volonté la vengeance d'une injure, & ressenty un singulier contentement de la victoire; nous en pleurons pourtant. Ce n'est

faisant incessamment succéder à la lumiere une nouvelle lumiere. *Lucret.* L. V, *vs.* 282, &c.

(7) Herodot. L. VII, p. 456, 457.

pas de cela que nous pleurons : il n'y a rien de changé ; mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, & se la represente par un autre visage ; car chasque chose a plusieurs biais & plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances & amitiez, saisissent nostre imagination, & la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe.

f Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
Quàm si mens fieri proponit & inchoat ipsa.
Ocius ergo animus quàm res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu natura videtur.

Et à cette cause, voulants de toute cette suite (8) continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure & genereuse deliberation, il ne pleure pas

---

f Rien ne se fait si promptement que ce que notre esprit conçoit & projette. Il se meut donc soi-même avec plus de rapidité qu'aucune autre chose que nous connoissions. *Lucr.* L. III, *vs.* 188, &c.

(8) Faire un ouvrage complet & tout d'une pièce

la liberté rendue à sa Patrie, il ne pleure pas le Tyran, mais pleure son frere. L'une partie de son devoir est jouée, laissons-luy en jouer l'autre.

CHAPITRE XXXVIII.

De la solitude.

LAISSONS à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active; Et quant à ce beau mot, dequoy se couvre l'ambition & l'avarice, (1) *Que nous ne sommes pas naiz pour nostre particulier, ains pour le public*, rapportons-nous en

(1) C'est ce beau principe que *Lucain* fait entrer dans l'éloge de Caton d'Utique :

Hi mores hæc duri immota Catonis,
Secta fuit, servare modum, finemque tenere,
NEC SIBI, SED TOTI GENITUM SE CREDERE MUNDO.

Lib. II, *vs.* 380, 381, 383. — Mais Montagne n'en veut ici qu'à de lâches hypocrites, qui peu touchés de ce généreux principe, ne s'en servent que pour colorer leur avarice & leur ambition.

hardiment à ceux qui sont en la danse; & qu'ils se battent la conscience, si au contraire, les estats, les charges, & cette tracasserie du monde, ne se recherche plustost, pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons à l'Ambition que c'est elle-mesme qui nous donne goust de la solitude. Car que fuit-elle tant que la societé? que cherche-t-elle tant que ses coudées franches? Il y a dequoy bien & mal faire partout. Toutefois si le mot de Bias est vray, que la pire part c'est la plus grande; ou ce que dit l'Ecclesiastique, que de mille il n'en est pas un de bon:

a *Rari quippe boni: numero vix sunt totidem, quot*
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili:

La contagion est très-dangereuse en la presse.

---

a Car les gens de bien sont fort rares: à peine y en a t'il autant que Thebes a de portes, ou le Nil d'embouchures. *Juven.* Sat. XIII, *vs.* 26., 27.

Il faut (2) ou imiter les vitieux, ou les haïr : Tous les deux sont dangereux ; & de leur ressembler, parce qu'ils sont dissemblables.

Et les Marchands, qui vont en mer, ont raison de regarder, que ceux qui se mettent en mesme vaisseau, ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschans : estimans telle société infortunée. Pourquoy Bias plaisamment, à ceux qui passoient avec luy le danger d'une grande tourmente, & appelloient le secours des Dieux : (3) *Taisez-vous*, feit-il, *qu'ils ne sentent point que vous soyez ici avec moy*. Et d'un plus pressant exemple : Albuquerque Viceroy en l'Inde, pour Emmanuel Roy de Portugal : en un extresme peril de fortune de mer, print sur ses épaules un jeune gar-

(2) Ces réflexions sont fidelement traduites de Séneque, dont voici les propres termes : Necesse est aut imiteris, aut oderis. Utrumque autem devitandum est : ne vel similis malis fias, quia multi sunt ; neve inimicus multis, quia dissimiles sunt. *Epist. 7.*

(3) Diogene Laërce, dans la vie de Bias, L. I, Segm. 86.

çon, pour cette seule fin qu'en la societé de leur peril, son innocence luy servist de garant & de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à bord. Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout vivre content, voire & seul, en la foule d'un palais : mais s'il est à choisir, il en fuira, dit-il, mesme la veue : il portera s'il est besoin cela ; mais s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre deffait des vices, s'il faut encores qu'il conteste avec ceux d'autruy. Charondas chastioit pour mauvais [4] ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compagnie. Il n'est rien si dissociable & sociable que l'homme : l'un par son vice, l'autre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celuy qui luy reprochoit sa conversation avec les meschants, en disant, [5] *que les Medecins vivent bien entre les malades* : Car

(4) Diodore de Sicile, L. XII, c. 4.

(5) Diog. Laërce dans la Vie d'Antisthenes

s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur, par la contagion, la veue continuelle, & pratique des maladies.

Or la fin, ce crois-je, en est tout'une, d'en vivre plus à loisir & à son ayse. Mais on n'en cherche pas tousjours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez. Il n'y a guere moins de tourment au gouvernement d'une Famille que d'un Estat entier. Où que l'ame soit empeschée, elle y est toute: Et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. D'avantage, pour nous estre deffaits de la Cour & du Marché, nous ne sommes pas desfaits des principaux tourmens de nostre vie.

b *Ratio & prudentia curas,*
Non locus effusi latè maris arbiter aufert.

---

b C'est la raison & la prudence qui dissipent les chagrins, & non le séjour dans un lieu d'où la vûe s'étend fort loin sur la mer. *Horat.* Epist. XI, L. I, *vs.* 25, 26.

L'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur & les concupiscences, ne nous abandonnent point pour changer de contrée :

c *Et post equitem sedet atra cura.*

Elles nous suivent souvent jusques dans les cloistres, & dans les escholes de Philosophie. Ny les deserts, ny les rochers creusez, ny la haine, ny les jeusnes, ne nous en demeslent :

d *Hæret lateri lethalis arundo.*

(6) On disoit à Socrates, que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : *Je le croy bien*, dit-il, *il s'estoit emporté avecques soy.*

e *Quid terras alio calentes*
Sole mutamus? Patriâ quis exul
Se quoque fugit?

---

c Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec nous. *Horat.* Od. I, L. III, *vs.* 40.

d Le trait mortel au flanc est attaché. *Æneid.* L. IV, *vs.* 73.

(6) Socratem quærenti cuidam, quod nihil sibi peregrinationes profuissent, respondisse ferunt : Non immeritò hoc tibi evenit : tecum enim peregrinabaris. *Senec.* Epist. CIV.

e Pourquoi changer de climat? On n'échappe

Si on ne se descharge premierement & son ame du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire, les charges empeschent moins quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant : comme les * pals s'enfoncent plus avant, & s'affermissent en les branslant & secouant. Parquoi ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place, il se faut escarter des conditions populaires, qui sont en nous : (7) il se faut sequestrer & r'avoir de soy.

f *Rupi jam vincula, dicas,*

---

point à soi-même, en s'exilant de sa Patrie. *Hor.* L. II, Od. XVI, *vs.* 18, &c.

* Pieux.

(7) Il faut se séparer & se dégager de soi-même. — Se ravoir de maladie, *recolligere se ex morbo*: Nicot.

f Il faudroit pouvoir dire, *J'ai rompu mes fers.* Un chien à l'attache, après s'être bien tourmenté, s'échappe enfin, & prend la fuite ; mais il traine pourtant encore une bonne partie de son lien. *Perf.* Sat. V, *vs.* 158, &c.

Nam luctata canis nodum arripit, attamen illi
Cùm fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

Nous emportons nos fers quant & nous. Ce n'est pas une entiere liberté : nous tournons encore la veue vers ce que nous avons laissé : nous en avons la fantaisie pleine.

g *Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis*
Atque pericula sunt ingratis insinuandum?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcities, petulantia, quantas
Efficiunt clades? quid luxus, desidiesque?

Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peut eschapper à elle-mesme :

h *In culpâ est animus, qui se non effugit unquam.*

---

g Si notre ame n'est point réglée, à quels combats, à quels périls ne sommes-nous pas exposés malgré nous? De quels soucis rongeans l'homme n'est-il pas déchiré lorsqu'il est en proie à ses passions? De quelles terreurs n'est-il point agité? Et dans quel gouffre de misere n'est-il pas plongé par l'orgueil, la débauche, l'insolence, le luxe, & l'oisiveté? *Lucret.* Liv. V, *vs.* 44-49.

h Horat. L. I, Epist. XIV, *vs.* 14. Je ne traduis point ce passage, parce qu'il ne contient qu'une répétition en latin de ce que Montagne vient de dire en françois. Mais quoiqu'on ne découvre plus rien de nouveau dans la pensée d'Horace, on ne

Ainsi il la faut ramener & retirer en soy. C'est la vraye solitude, & qui se peut jouyr au milieu des Villes & des Cours des Roys : mais elle se jouyt plus commodément à part. Or puisque nous entreprenons de vivre seuls, & de nous passer de compaignie, faisons que nostre contentement despende de nous : Desprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui : Gaignons sur nous, de pouvoir à bon escient vivre seuls, & y vivre à nostr'aise.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, [8] où il avoit perdu femme, enfans, & chevance : Demetrius Poliorcetes le voyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, luy

laisse pas de trouver dans son expression, un nouvel agrément qu'il feroit très-difficile de faire passer dans une nouvelle traduction.

(8) Hic captâ patriâ, amissis liberis, amissâ uxore, cùm ex incendio publico solus, & tamen beatus exiret, interroganti Demetrio cui cognomen Poliorcetes fuit, num quid perdidisset: *Omnia*, inquit, *bona mea mecum sunt.* Senec. Epist. IX, *sub finem.*

demanda,

demanda, s'il n'avoit pas eu de dommage; il respondit, *que non, & qu'il n'y avoit, Dieu merci, rien perdu du sien.* C'est ce que le Philosophe Antisthenes disoit plaisamment, [9] Que l'homme se devoit pourvoir de munitions, qui flottassent sur l'eau, & peussent à nage avec lui eschapper du naufrage. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soymesme. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares, Paulinus qui en estoit Evesque, y ayant tout perdu, & leur prisonnier, prioit ainsi Dieu; « [10] Seigneur, garde-moi de sentir cette perte: » car tu sçais qu'ils n'ont encore rien tou» ché de ce qui est à moy ». Les richesses qui le faisoyent riche, & les biens qui le faisoyent bon, estoient encore en leur entier.

Voyla que c'est de bien choisir les thre-

(9) Diogene Laërce, dans la vie d'Antisthenes, L. VI, Segm. 6.

(10) August. de Civit. Dei, L. I, c. 10.

ſors qui puiſſent affranchir de l'injure: & de les cacher en lieu, où perſonne n'aille, & lequel ne puiſſe eſtre trahi que par nous-meſmes, Il faut avoir femmes, enfans, biens, & ſur-tout de la ſanté, qui peut; mais non pas s'y attacher en maniere que noſtre heur en deſpende. Il ſe faut reſerver une arriere-boutique toute noſtre, toute franche, en laquelle nous eſtabliſſions noſtre vraye liberté & principale retraicte & ſolitude. En cette-cy faut-il prendre noſtre ordinaire entretien, de nous à nous-meſmes, & ſi privé, que nulle accointance ou communication de choſe eſtrangere y trouve place; diſcourir & y rire, comme ſans femme, ſans enfans, & ſans biens, ſans train & ſans valets: afin que quand l'occaſion adviendra de leur perte, il ne nous ſoit pas nouveau de nous en paſſer. Nous avons une ame contournable en ſoy-meſme, elle ſe peut faire compagnie, elle a dequoy aſſaillir & dequoy deffendre, dequoy recevoir & dequoy donner. Ne craignons

pas en cette solitude, nous croupir d'oisiveté ennuyeuse :

i *In solis sis tibi turba locis.*

La vertu se contente de soy sans discipline, sans paroles, sans effets. En nos actions accoustumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux & hors de soy, en butte de tant de harquebuzades : & cet autre tout cicatrisé, transi & pasle de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte ; penses-tu qu'ils y soyent pour eux ? pour tel à l'adventure, qu'ils ne virent onques, & qui ne se donne aucune peine de leur faict : plongé cependant en l'oysiveté & aux delices. Cettuy-cy tout pituiteux, chassieux & crasseux, que tu vois sortir après minuit d'un estude, penses-tu qu'il cherche parmi les livres, comme il se rendra plus homme de bien,

i Aux solitaires lieux sois un monde à toi-même. *Tibull.* L. IV, Eleg. XIII, *vs.* 12.

plus content & plus sage ? Nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra à la postérité la mesure des vers de Plaute, & la vraye ortographe d'un mot Latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos & la vie, à la reputation & à la gloire, la plus inutile, vaine & fausse monnoye, qui soit en nostre usage ? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur : chargeons-nous encore de celle de nos femmes, de nos enfans, & de nos gens. Nos affaires ne nous donnoyent pas assez de peine, prenons encore à nous tourmenter, & rompre la teste, de ceux de nos voisins & amis.

k *Vah quemquamne hominem in animum instituere, aut*

Parare, quod sit charius, quam ipse est sibi ?

La solitude me semble avoir plus d'apparence, & de raison, à ceux qui ont donné au monde leur aage plus actif & fleurissant, à l'exemple de Thales. C'est

---

k Est-il possible qu'un homme s'aille mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même ? *Terent.* Adelph. Act. I, Sc. I, *vs.* 13, 14.

nous desnoüer de la societé, puis que assez vescu pour autruy, vivons pour nous au moins ce bout de vie ; ramenons à nous, & à nostre aise nos pensées & nos intentions. Ce n'est point une legere partie que de faire seurement sa retraicte : elle nous empêche assez, sans y mesler d'autres entreprinses. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons-nous-y ; plions bagage ; prenons de bonn'heure congé de la compagnie : despétrons-nous de ces violentes prinses, qui nous engagent ailleurs, & esloignent de nous. Il faut desnoüer ces obligations si fortes ; & meshuy aymer cecy & cela, mais n'espouser rien que soy : C'est-à-dire, le reste soit à nous ; mais non pas joint & collé en façon qu'on ne le puisse despendre sans nous escorcher, & arracher ensemble quelque piece du nostre.

La plus grande chose du monde c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous n'y pouvons rien apporter. Et qui

ne peut prester, qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons-les, & resserrons en nous. Qui peut renverser & confondre en soy les offices de tant d'amitiez, & de la compagnie, qu'il le face. En cette cheute, qui le rend inutile, poisant & importun aux autres, qu'il se garde d'estre importun à soy-mesme, & poisant & inutile. Qu'il se flatte & caresse, & sur tout se regente, respectant & craignant sa raison & sa conscience : si qu'il ne puisse sans honte, broncher en leur presence. [I] *Rarum est enim, ut satis se quisque vereatur.* Socrates dit, (II) que les jeunes doivent se faire instruire ; les hommes s'exercer à bien faire : les vieux se retirer de toute occupation civile & militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office.

Il y a des complexions plus propres à ces

I Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. *Quintil.* L. X, c. 7.

(II) Ceci est tiré de Stobée, Serm. XLI, où on le met parmi les apophtegmes des Pythagoriciens.

preceptes de la retraicte les unes que les autres. Celles qui ont l'apprehension molle & lasche, & un'affection & volonté delicate, & qui ne s'asservit & ne s'employe pas aysément, desquels je suis & par naturelle condition & par discours, ils se plieront mieux à ce conseil, que les ames actives & occupées, qui embrassent tout, & s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses; qui s'offrent, qui se presentent, & qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ses commoditez accidentales & hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement. Ce ne l'est pas : ny la raison, ny la nature ne le veulent. Pourquoy contre ses loix asservirons-nous nostre contentement à la puissance d'autruy ? D'anticiper aussi les accidens de fortune, se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, & quelques Philosophes [12]

(12) Par raison.

par discours, se servir soy mesmes, coucher sur la dure, se crever les yeux, jetter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur (ceux-là pour, par le tourment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une autre; ceux-cy pour, s'estans logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute) c'est l'action d'une vertu excessive. * Les natures plus roides & plus fortes facent leur cachette mesme, glorieuse & exemplaire.

m Tuta & parvula laudo,
Cùm res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verùm ubi quid melius contingit & unctius, idem
Hos sapere & solos aio benè vivere, quorum
Conspicere nitidis fundata pecunia villis.

Il y a pour moy assez affaire sans aller si avant. Il me suffit, sous la faveur de la

---

* Que les *natures* plus roides fassent, &c.

m Je puis fort bien m'accommoder d'un petit revenu assuré, lorsque je n'ai rien de plus. Mais si je viens à jouir de quelque chose de meilleur & de plus délicat, je dis qu'il n'y a de gens habiles & fortunés que ceux qui jouissent d'un gros revenu, fondé sur de belles terres. *Horat.* L. I, Epist. 15, *vs.* 42—46.

fortune, me preparer à sa defaveur ; & me representer estant à mon aise, le mal advenir, autant que l'imagination y peut atteindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux joustes & tournois, & contrefaisons la guerre en pleine paix. Je n'estime point Arcesilaus le Philosophe moins reformé, pour le sçavoir (13) avoir usé d'utensiles d'or & d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit : & l'estime mieux, que s'il s'en fust demis, de ce qu'il en usoit moderément & liberalement.

Je voy jusques à quels limites va la nécessité naturelle : & considérant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoüé & plus sain que moy, je me plante en sa place : j'essaye de chausser mon ame à son biais. Et courant ainsi par les autres exemples, quoy que je pense la mort, la pauvreté, le mespris, & la maladie à

(13) Diog. Laërce, dans la vie d'Arcesilaus, Liv. IV, Segm. 38.

mes talons, (14) je me resous aisément de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience : Et ne veux croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effets de l'accoustumance. Et connoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouyssance, de supplier Dieu pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy-mesme, & des biens qui naissent de moy. Je voy des jeunes-hommes gaillards, qui portent nonobstant dans leurs coffres une masse de pillules, pour s'en servir quand le rhume les pressera ; lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en mains. Ainsi faut-il faire : & encore si on se sent subject à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assoupissent & endorment la partie.

(14) *C'est-à-dire*, je me détermine aisément à ne pas craindre ce qu'un homme au-dessous de moi souffre si patiemment.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non pénible ny ennuyeuse : autrement pour neant serions-nous estat d'y estre venus chercher (15) le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chascun : Le mien ne ne s'accommode aucunement au mesnage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent addonner avec moderation.

n Conentur sibi res, non se submittere rebus.

C'est autrement un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Sallusté (16) : Elle a des parties plus excusables, comme le soing des jardinages que Xenophon attribue à Cyrus : Et se peut trouver un moyen, entre ce bas & vil soing, tendu & plein de sollicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout ;

---

(15) Le repos.

n Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujettir. *Horat.* Lib. I, Epist. I, *vs.* 19.

(16) Neque vero agrum colendo, aut venando, servilibus officiis intentum, &c. *Catil.* c. 4. au commencement.

& cette profonde & extreme nonchalance, laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres :

** Democriti pecus edit agellos*
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox.

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline (17) à Cornelius Rufus son amy, sur ce propos de la solitude : *Je te conseille en cette pleine & grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gens ce bas & abject soing du mesnage, & t'adonner à l'estude des Lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne.* Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dit vouloir employer sa solitude & sejour des affaires publiques, à

* Le bétail gâtoit les terres & les champs de Démocrite, tandis que son esprit, comme séparé de son corps, n'étoit occupé que des recherches les plus sublimes. *Horat.* L. I, Epist. XII, *vs.* 12, 13.

(17) Dans la troisieme Epître du premier Livre, adressée, non à *Cornelius*, mais à *Caninius* Rufus : « Quin tu (tempus est enim) humiles & sordidas curas aliis mandas : & ipse te in alto isto pinguique secessu studiis adseris. — Effinge aliquid & excude quod sit perpetuò tuum. »

s'en acquerir par ses Escrits une vie immortelle.

p *Usque adeòne*
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceux-cy ne le font qu'à demy. Ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus : mais le fruit de leur dessein, ils prétendent le tirer encore lors, du monde, (18) absens, par une ridicule contradiction.

L'imagination de ceux qui par dévotion, cherchent la solitude, remplissants leur courage de la certitude des promesses divines, en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, object infini en bonté & en puissance. L'ame a dequoy y rassasier ses desirs, en toute liberté. Les afflictions, les dou-

p Quoi donc, ton savoir n'est-il rien, si l'on ne sait que tu en as? *Pers.* Sat. I, *vs* 23, 24.

(18) *C'est-à-dire*, quoiqu'absens du monde, par une supposition ridiculement contradictoire.

leurs leur viennent à profit, employées, à l'acquest d'une santé & resjouyssance éternelle : la mort, à souhait, passage à un si parfaict estat. L'aspreté de leurs reigles est incontinent applanie par l'accoustumance : & les appetits charnels, rebutez & endormis par leurs refus : car rien ne les entretient que l'usage & l'exercice. Cette seule fin, d'une autre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez & douceurs de cette vie nostre. Et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foy & esperance, réellement & constamment, il se bastit, en la solitude, une vie voluptueuse & délicieuse, au-delà de toute autre sorte de vie.

Ny la fin donc ny le moyen de ce (19) conseil ne me contente : nous retombons toujours de fievre en chaud mal. Cette

(19) Du conseil de Pline & de Cicéron, qu'il faudroit quitter les affaires, & s'appliquer à l'étude, pour s'immortaliser par quelque bel ouvrage.

occupation des livres est aussi penible que toute autre ; & autant ennemie de la santé, qui doit estre principalement considerée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend : c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux, & l'ambitieux. Les Sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits ; & à discerner les vrais plaisirs & entiers, des plaisirs meslez & bigarrez de plus de peine. Car la pluspart des plaisirs, disent-ils, (20) nous chatouillent & embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Ægyptiens appelloyent *Philistas* : & si la douleur de teste nous venoit avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, &

(20) Ceci est traduit de Séneque, excepté le mot de *Philetas*, que Montagne ou ses Imprimeurs ont changé mal à propos en *Philistas* : Latronum more (dit Séneque, Epist. 51.) quos *Philetas* Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur, (*voluptates*) ut strangulent.

nous cache sa suite. Les Livres sont plaisans : mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté & la santé, nos meilleures pieces, quittons-les. Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepoiser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long-temps affoiblis par quelque indisposition, se rangent à la fin à la mercy de la Medecine; & se font desseigner par art certaines reigles de vivre pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuyé & desgousté de la vie commune, doit former (21) cette-cy aux reigles de la raison, l'ordonner & ranger par préméditation & discours. Il doit avoir pris congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte ; & fuir en general les passions, qui empechent la tranquillité du corps & de l'ame ; & *choisir la route qui est plus selon son humeur* :

(21) Cette vie retirée & solitaire.

(22) *Unusquisque suâ noverit ire viâ.*

Au mesnage, à l'estude, à la chasse, & tout autre exercice, il faut donner jusques aux derniers limites du plaisir; & garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il faut reserver d'embesoignement & d'occupation, autant seulement qu'il en est besoin pour nous tenir en haleine, & pour nous garantir des incommoditez que tire après soy l'autre extremité d'une lasche oysiveté & assoupie.

Il y a des Sciences steriles & espineuses, & la pluspart forgées pour la presse: il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme pour moy que des Livres ou plaisans & faciles, qui me chatouillent; ou ceux qui me conseillent à reigler ma vie & ma mort;

q *tacitum sylvas inter reptare salubres,*

---

(22) Propert. L. II, Eleg. 25, *vs.* 38. Montagne traduit fidelement ce vers, avant que de le citer.

q Me promenant en silence dans les bois, appli-

Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est.

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte & vigoureuse : moi qui l'ay commune, il faut que j'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles : & l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus a ma fantaisie, j'instruis & aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir (23) à tout nos dents & nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres,

> r *Carpamus dulcia; nostrum est*
> *Quod vivis : cinis, & manes, & fabula fies.*

Or quant à la fin que Pline & Cicero

---

qué à tout ce qui mérite les soins d'un homme sage & vertueux. *Horat.* L. I, Epist. 4, *vs.* 4, 5.

(23) A belles dents, ou *avec nos dents & nos griffes*, comme on a mis dans les dernieres editions.

r Prenons du bon temps. Les seuls jours que nous donnons au plaisir, sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de poussiere, une ombre, une fable. *Perse*, Sat. V, *vs.* 151, 152.

nous proposent, de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur a la retraicte, c'est l'Ambition. La gloire & le repos sont chose qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que je voy, ceux-cy n'ont que les bras & les jambes hors de la presse : leur ame, leur intention y demeure engagée plûs que jamais.

s *Tun' vetule auriculis alienis colligis escas?*

Ils se font seulement reculer pour mieux sauter, & pour d'un plus fort mouvement (24) faire une plus vive faussée dans la troupe. Vous plaist-il voir comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contrepoids, l'advis de deux Philosophes, & deux Sectes très-différentes, (25) es-

---

s Vieux radoteur, ne travailles-tu que pour amuser & entretenir le peuple. *Perse*, Sat. I, *vs.* 22.

(24) Se jetter plus avant dans la foule : *faussée* ou *faulsée*, vieux mot qui signifie *choc*, *charge*, *incursion*, *irruption*, &c. Cotgrave, dans son dictionnaire François & Anglois.

(25) *Epicure & Seneque.* Voyez sur cela Seneque lui-même, Epist. 21.

crivants l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius leurs amis, pour du maniement des affaires & des grandeurs, les retirer à la solitude. Vous avez (disent-ils) vescu nageant & flottant jusques à présent, venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de votre vie à la lumiere, donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit. A cette cause deffaites-vous de tout soing de nom & de gloire. Il est danger que la lueur de vos actions passées ne vous esclaire que trop, & vous suive jusque dans vostre tasniere. Quittez avec les autres voluptez celle qui vient de l'approbation d'autruy. Et quant à vostre science & suffisance, (26) ne vous chaille, elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieux vous-mesme. Souvienne-vous (27) de celuy à qui comme

(26) Cui ergo, inquis, ista didici? Non est quod timeas ne operam perdideris: tibi didicisti. *Senec. Epist.* 7.

(27) Bene & ille quisquis fuit (ambigitur enim

on demandast, à quoy faire il se pénoit si fort en un art, qui ne pouvoit venir à la cognoissance de gueres de gens : *J'en ay assez de peu*, respondit-il, *j'en ay assez d'un, j'en ai assez de pas un.* Il disoit vray. Vous & un compagnon (28) estes assez suffisant theatre, l'un à l'autre ou vous à vous-mesme. Que (29) le Peuple vous soit un ; & un vous soit tout le Peuple. C'est (30) une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté & de sa cachette : il faut faire comme les animaux qui effacent la trace, à la porte de leur tasniere. Ce n'est plus ce qu'ils vous faut

---

de auctore) cùm quæreretur ab illo, quò tanta diligentia artis spectaret ad paucissimos perventuræ : Satis sunt, inquit, mihi pauci : satis est unus : satis est nullus. *Senec.* Epist. 7.

(28) Satis magnum alter alteri theatrum sumus. *Id.* ibid. C'est ce qu'Epicure écrivit à un de ses amis.

(29) Seneque, en citant ce mot, le donne à Démocrite. *Democritus ait* : Unus mihi pro populo est, & populus pro uno. *Id.* ibid.

(30) Gloriari otio iners ambitio est. Animalia quædam, ne inveniri possint, vestigia sua circa cubile ipsum confundunt. Idem ibi faciendum est. *Senec.* Epist. 68.

chercher ; (31) que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous-mesme : retirez-vous en vous, mais préparez-vous premierement de vous y recevoir ; ce seroit folie de vous fier à vous-mesme, [32] si vous ne vous sçavez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compagnie. Jusques à ce que vous vous soyez rendu tel, [33] devant qui vous n'osiez clocher ; & jusques à ce que vous ayez honte & res-

---

(31) Cùm secesseris, non est agendum hoc ut de te homines loquantur, sed ut ipse tecum loquaris. *Id.* ibid.

(32) Prodest sine dubio custodem sibi imposuisse, & habere quem respicias, quem interesse tuis cogitationibus judices. Omnia nobis mala solitudo persuadet. Cùm profeceris tantum, ut sit tibi etiam tui reverentia, licebit dimittas pædagogum. Interim te aliquorum auctoritate custodi. Aut Cato ille sit, aut Scipio, aut Lælius, aut cujus interventu perditi quoque homines vitia supprimerent, dum te efficis coram quo peccare non audeas. *Senec.* Epist. 25.

(33) Jusques à ce que vous vous soyez rendu tel, que vous n'osiez clocher, manquer à vos devoirs devant ce tel, *c'est-à-dire*, devant vous-même. — La construction qui n'est pas fort réguliere, a rendu la pensée de Montagne si obscure, qu'on m'en a demandé l'explication.

pect de vous-mesmes, [t] *observentur species honestæ animo*; presentez-vous tousjours en l'imagination Caton, Phocion, & Aristides, en la presence desquels les fols mesme cacheroient leurs fautes; & establissez-les controlleurs de toutes vos intentions. Si elles se détraquent, leur reverence vous remettra en train: ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous-mesmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester & fermir votre ame en certaines & limitées obligations, où elle se puisse plaire: & ayant entendu les vrays biens, desquels on jouyt à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. Voyla le conseil de la vraye & naïfve Philosophie, non d'une Philosophie ostentatrice & parliere, comme est celle (34) des deux premiers.

---

t Remplissez-vous l'esprit d'images nobles & vertueuses. *Cic.* Tusc. Quæst. L. II, c. 22.
(34) De Pline le jeune & de Cicéron.

CHAPITRE XXXIX.

Consideration de Ciceron.

ENCOR un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des Escrits de Cicero, & de ce Pline, peu retirant à mon advis, aux humeurs de son Oncle, infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse : Entre autres qu'ils sollicitent au sceu de tout le monde, les Historiens de leur temps, (1) de ne les oublier

(1) Cicéron écrivant à *Lucceius*, Epist. 12, L. V; Pline à *Tacite*, Epist. 33, L. VII, avec cette différence très-remarquable, que le premier prie instamment son ami de ne pas s'attacher scrupuleusement aux regles de l'histoire, mais de franchir hardiment les bornes de la vérité en sa faveur: *Te planè etiam atque etiam rogo, ut & ornes ea vehementiùs etiam, quàm fortassè sentis, & in eo leges historiæ negligas :* au lieu que Pline déclare expressément qu'il n'exige point que Tacite donne la moindre atteinte à la vérité: *Quamquam non exigo ut excedas rei actæ modum. Nam nec Historia debet egredi veritatem, & honestè factis veritas sufficit.* Il semble qu'en bonne justice Montagne auroit dû distinguer Pline de Cicéron à cet égard.

en

en leurs regiſtres : & la fortune comme par deſpit, a faict durer juſques à nous la vanité de ces requeſtes, & (2) pieça faict perdre ſes hiſtoires.

Mais cecy ſurpaſſe toute baſſeſſe de cœur, en perſonnes de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet, & de la parlerie, juſques à y employer les Lettres privées eſcriptes à leurs amis : en maniere, que aucunes ayants failly leur ſaiſon pour eſtre envoyées, ils les font ce neanmoins publier avec cette digne excuſe, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail (3) & veillées. Sied-il pas bien à deux Conſuls Romains, Souverains Magiſtrats de la Choſe Publique empe-

(2) Ou *dès long-temps*, comme dans les dernieres éditions.

(3) Et leurs veilles. Dans cet endroit, *veillée* eſt un mot purement gaſcon, ſi je ne me trompe. Il ne ſe dit guiere qu'en parlant des aſſemblées que les gens de village ou les artiſans font le ſoir pour travailler, pour cauſer, ou pour ſe divertir, comme on nous l'aſſure dans le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe : d'où l'on peut fort bien conclure, ce me ſemble, que le mot de *veillée* n'eſt point françois dans le ſens que lui donne ici Montagne.

riere du monde, d'employer leur loisir à ordonner & fagotter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrisse? Que feroit pis un simple Maistre d'eschole qui en gaignast sa vie?

Si les gestes de Xenophon & de Cesar, n'eussent de bien loing surpassé leur éloquence, je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escripts. Ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire.

Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion & Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs Comedies, & toutes les mignardises & delices du Langage Latin, à un Serf Afriquain: Car que cet ouvrage soit leur, sa beauté & son excellence le maintient assez, & Terence l'advoue luy-même: & me feroit-on desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie & d'injure, de vouloir faire valoir un homme,

par des qualitez mes-advenantes à son rang, quoy qu'elles soient autrement loüables ; & par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les siennes principales : Comme qui loueroit un Roy d'estre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces loüanges ne font honneur, si elles ne sont présentées en foule, & à la suite de celles qui luy sont propres : à sçavoir, de la justice, & de la science de conduire son peuple en paix & en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, & à Charlemaigne l'éloquence, & cognoissance des bonnes Lettres. J'ai veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages, qui tiroient d'escrire, & leurs tiltres, & leur vocation, desadvoüer leur apprentissage, corrompre leur plume, & affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, & que nostre peuple tient ne se rencontrer guere en mains sçavantes : & prendre souci, de se recommander par meilleures qualitez.

Les Compagnons de Demosthenes en l'Ambassade vers Philippus, louoyent ce Prince d'estre beau, eloquent, & bon beuveur. Demosthenes disoit que (4) c'estoient louanges qui appartenoient mieux à une femme, à un Advocat, à une esponge, qu'à un Roy.

> a *Imperet bellante prior, jacentem*
> *Lenis in hostem.*

Ce n'est pas sa profession de sçavoir, ou bien chasser, ou bien danser :

> b *Orabunt causas alii, cœlique meatus*
> *Describent radio, & fulgentia sidera dicent,*
> *Hic regere imperio populos sciat.*

Plutarque dit davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir, &

(4) Plutarque, dans la vie de *Démosthenes*, c. 4.

a Qu'il soit brave au combat, & doux en la victoire. *Horat.* in Carm. Secul. *vs.* 51, 52.

b D'autres s'appliqueront à l'éloquence, & à décrire le cours des astres : pour lui, son affaire est de savoir gouverner les peuples qui sont soumis à son empire. *Æneid.* L. V, *vs.* 344, *&c.*

l'estude, qui devoit estre employée à choses plus necessaires & utiles. De façon que Philippus Roy de Macedoine ayant ouy ce grand Alexandre son fils, chanter en un festin, à l'envi des meilleurs Musiciens : (5) *N'as-tu pas honte*, luy dit-il, *de chanter si bien?* Et à ce mesme Philippus, un Musicien contre lequel il desbattoit de son art: *Jà à Dieu ne plaise, Sire*, dit-il, (6) *qu'il t'advienne jamais tant de mal, que tu entendes ces choses-là mieux que moy.* Un Roy doit pouvoir respondre, comme Iphicrates respondit à l'Orateur qui le pressoit en son invective de cette maniere : Et bien qu'es-tu, pour faire tant le brave ? es-tu homme d'armes, es-tu archer, es-tu piquier? (7) *Je ne suis rien de tout cela, mais je suis celuy qui sçait commander à tous ceux-là.* Et An-

(5) Plutarque, dans la vie de Pericles, ch. 1.

(6) Dans un traité de Plutarque, intitulé: Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami, *ch.* 25.

(7) Plutarque dans son traité de la *Fortune*, vers la fin.

tisthenes print pour argumenter de peu de valeur en Ismenias, (8) dequoy on le vantoit d'estre excellent joüeur de flustes.

Je sçay bien quand j'oy quelqu'un, qui s'arreste au langage des *Essais*, que j'aimeroye mieux, qu'il s'en teust. Ce n'est pas tant eslever les mots, comme deprimer le sens : d'autant plus picquamment, que plus obliquement. Si suis-je trompé, si guerre d'autres donnent plus à prendre en la matiere : & comment que ce soit, mal ou bien, si nul Escrivain l'a semée, ny guere plus materielle, ny au moins plus drue, en son papier. Pour en ranger davantage, je n'en entasse que les testes. Que j'y attache leur suite, je multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay-je espandu d'histoires, qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ny elles, ny mes

(8) Plutarque, dans le préambule de la vie de Pericles.

allegations ne servent pas toujours simplement d'exemple, d'authorité, ou d'ornemens. Je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche & plus hardie : & souvent à gauche, un ton plus delicat, & pour moy qui n'en veux en ce lieu exprimer davantage, & pour ceux qui rencontreront mon air. Retournant à la vertu parliere, je ne trouve pas grand choix, entre ne sçavoir dire que mal, ou ne sçavoir rien que bien dire. [c] *Non est ornamentum virile concinnitas*. Les Sages disent que pour le regard du sçavoir, il n'est que la Philosophie, & pour le regard des effects, que la Vertu, qui generalement soit propre à tous degrez, & à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en (9)

---

c Une parure fort ajustée n'est pas un ornement viril. *Senec.* Epist. 95.

(9) Epicure & Séneque.

ces autres deux Philosophes : car ils promettent aussi éternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis. Mais c'est d'autre façon, & s'accommodants pour une bonne fin, à la vanité d'autruy : Car ils leur mandent, que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir, & de la renommée, les arreste encore au maniement des affaires, & leur fait craindre la solitude & la retraite, où ils les veulent appeller ; qu'ils ne s'en donnent plus de peine : (10.) d'autant qu'ils ont assez de credit avec la Posterité, pour leur respondre, que ne fust que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu & fameux que pourroient faire

(10) Cum Idomeneo scriberet Epicurus, & illum à vitâ speciosâ ad fidelem stabilemque gloriam revocaret, rigidæ tunc potentiæ ministrum & magna tractantem : Si gloriâ, inquit, tangeris, notiorem te epistolæ meæ facient quam omnia ista quæ colis, & propter quæ coleris. *Seneque*, (Epist. 21.) qui dans la même lettre dit à son ami Lucilius : « Quod Epicurus amico suo potuit » promittere, hoc tibi promitto, Lucili. Habeo » apud posteros gratiam : possum mecum duratura nomina educere. »

leurs actions publiques. Et outre cette difference, encore ne sont-ce pas lettres vuides & descharnées, qui ne se soustiennent que par un delicat choix de mots, entassez & rangez à une juste cadence ; ains farcies & pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus éloquent, mais plus sage, & qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'éloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses : Si ce n'est qu'on die que celle de Cicero estant en si extresme perfection, se donne corps elle-mesme.

J'adjousteray encore un conte que nous disons de luy, à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel, Il avoir à (11) orer en public, & estoit un peu pressé du temps, pour se preparer à son aise ; Eros, l'un de ses Serfs, le

(11) *Haranguer.* Orer, *orationem habere :* Nicot. D'*orer*, ou du mot latin *orare*, est venu *Orateur*, qui est encore en usage.

vint advertir, que l'audience estoit remise au lendemain : il en fut si aise, (12) qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage, auquel mes amis tiennent, (13) que je puis quelque chose : Et eussent prins plus volontiers cette forme à publier mes [14] verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu autrefois, un certain commerce, qui m'attirast, qui me soustint, & soulevast. Car de negocier au vent, comme d'autres, je ne sçauroy, que de songe : ny forger des vains noms à entretenir, en chose serieuse : ennemy juré de toute espece de falsification. J'eusse été plus attentif, & plus seur, ayant une ad-

---

(12) Plutarque, dans les dits notables des anciens rois, princes, &c. à l'article de Cicéron.

(13) Vous trouverez dans cette édition neuf lettres de Montagne, qui pourront donner quelque idée de ce qu'il dit ici.

(14) *Fantaisies* ou *imaginations*.

dresse forte & amie, que regardant les divers visages d'un peuple : & suis deceu, s'il ne m'eust mieux succedé. J'ay naturellement un stile comique & privé : Mais c'est d'une forme mienne, inepte aux négociations publiques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, couppé, particulier : Et ne m'entends pas en lettres ceremonieuses, qui n'ont autre substance, que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté, ny le goust de ces longues offres d'affection & de service. Je n'en crois pas tant, & me desplaist d'en dire guere, outre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage present : car il ne fut jamais si abjecte & servile prostitution de presentation : *la vie, l'ame, devotion, adoration, serf, esclave*, tous ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté & plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer. Je hay à mort de sentir le flatteur ; qui faict

que je me jette naturellement à ue parler sec, rond & cru, qui tire, à qui ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. J'honore le plus ceux que j'honore le moins : & où mon ame marche d'une grande allegresse, j'oublie les pas de la contenance : & m'offre maigrement & fierement, à ceux à qui je suis : & me presente moins, à qui je me suis le plus donné. Il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, & que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception. A [15] bienvienner, à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, & tels compliments verbaux des Loix ceremonieuses de nostre civilité, je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy. Et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur & recommandation, que celuy pour qui

(15) *Bienvienner* signifie *féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée.* C'étoit un mot très-commode : cependant on l'a laissé perdre sans en mettre un autre à la place. L'académie françoise & tous les bons écrivains devroient s'opposer à cet abus.

c'estoit, n'aye trouvées seches & lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens : j'en ay, ce crois-je, cent divers volumes : Celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay autresfois barbouillé pour les dames, estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportée par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquée à la jeunesse, oysive, embabouinée de cette fureur.

J'escris mes lettres tousjours en poste, & si precipitueusement, que quoy que je peigne insuportablement mal, j'ayme mieux escrire de ma main, que d'y en employer un'autre, car je n'en trouve point qui me puisse suivre ; & ne les transcrits jamais. J'ay accoustumé les Grands, qui me cognoissent, à y supporter (16) des

(16) *C'est-à-dire*, des ratures & des effaçures. *Litures* & traslures, vieux mots, que je n'ai pu trouver que dans le dictionnaire de Cotgrave. Le premier vient du latin *litura*, dont Horace s'est

litures & des trasseures, & un papier sans plieure & sans marge. Celles qui me coustent le plus, sont celles qui valent moins. Depuis que je les traisne, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project; le premier traict produict le second. Les Lettres de ce temps sont plus en bordures & prefaces, qu'en matiere. Comme j'aime mieux composer deux lettres, que d'en clore & plier une; & resigne tousjours cette commission à quelque autre: de mesme quand la matiere est achevée, donrois volontiers à quelqu'un la charge d'y adjouster ces longues harangues, offres, & prieres, que nous logeons sur la fin, & desire que quelque nouvel usage nous en descharge: comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez & titres, pour ausquels ne broncher, j'ay maintesfois laissé d'escrire, &

servi dans le même sens, L. II, Epist. I, *vs.* 167, où parlant d'un poëte Romain, il dit qu'il a honte d'effacer, — *turpem putat in scriptis, metuitque lituram.*

notamment à gens de justice & de finance. Tant d'innovation d'Offices, une si difficile dispensation & ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels estans si cherement achetez, ne peuvent estre eschangez, ou oubliez sans offense. Je trouve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front & inscription des Livres, que nous faisons imprimer.

Fin du Tome second.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome II.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

TABLE.

Fin de la Table du Tome II.

